
Structure informationnelle dans un contexte de bilinguisme: relations additives et contrastives en français et suisse allemand

THÈSE DE DOCTORAT PRÉSENTÉE À LA FACULTÉ DES LETTRES ET DES SCIENCES
HUMAINES DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (SUISSE)

AUDREY BONVIN

de Lens, VS

**Approuvé par la Faculté des lettres et des sciences humaines sur
proposition des professeur.e.s :**

Prof. Dr. Raphael BERTHELE (premier rapporteur)
Prof. Dr. Christine DIMROTH (deuxième rapporteure)
Prof. Dr. Marzena WATOREK (troisième rapporteure)

Fribourg, le 7 mars 2023

Le doyen Prof. Dr. Dominik SCHÖBI

© Audrey Bonvin, 2023



Cet ouvrage est publié sous une licence Creative Commons Attribution 4.0 International (CC BY 4.0) : <https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

<https://doi.org/10.51363/unifr.lth.2023.018>

Remerciements

Ce travail a vu le jour sous cette forme grâce à plusieurs personnes, merci à toutes et tous pour vos contributions et votre entourage !

Tout d'abord, un grand merci à Raphael Berthele pour ta confiance, ta grande disponibilité, tes conseils scientifiques avisés, ton soutien, mais aussi pour l'espace et les moyens qui m'ont été donnés pour effectuer cette recherche dans d'excellentes conditions.

Ma gratitude va également à Christine Dimroth pour avoir éveillé ma curiosité pour la structure informationnelle et l'organisation discursive durant mes études de master puis, pour m'avoir suivie et challengée scientifiquement durant ce parcours.

Un merci particulier à Giulia Berchio pour ton enthousiasme et la collaboration exceptionnelle à chaque étape du projet.

Merci aux participants des deux études empiriques de ce travail, ainsi qu'à toutes les personnes qui m'ont aidée à trouver les 111 participants de la première étude, notamment à Christian Schmutz pour la majorité des participants en dehors de l'université. Merci aux quatre expérimentatrices pour votre travail qualitatif de collecte et transcription des données en suisse allemand : Judith Simone Berger, Laura Hodel, Carina Steiner, Isabelle Udry. Merci à Barbara Ruf pour avoir contrôlé plusieurs extraits en (suisse) allemand. Merci à Ladina Brugger pour tes conseils relatifs à la collecte des données ainsi que pour la mise à disposition des versions en ligne et traduites du questionnaire de dominance langagière. Merci à Antonia Veillon pour tes retours sur les modifications apportées à ce questionnaire.

Merci à Jan Vanhove pour tes excellents séminaires sur les statistiques et sur l'analyse des données dans R ainsi que tes tutoriels, mais aussi pour ta disponibilité pour discuter de mes questions d'analyses spécifiques.

Merci à Sandra Benazzo, Sarah Schimke, Thomas Studer et à l'équipe du LabMeeting pour vos suggestions aux différentes étapes de développement de la deuxième étude de ce travail.

Merci à Nathalie Derbhey Chapuis, Simone Morehed et Zorana Sokolovska pour vos diverses relectures. Merci à mon père pour la chasse aux fautes d'orthographe et de grammaire.

Merci à Anita Thomas pour ta flexibilité lors du sprint final.

Je tiens aussi à remercier tous les collègues du Département de plurilinguisme et didactique des langues étrangères ainsi que de l'Institut de plurilinguisme pour les agréables moments partagés et vos encouragements.

Merci au jury de soutenance pour la lecture attentive et la discussion enrichissante.

Ce travail a été écrit en LaTeX et compilé à l'aide du script développé par Andreas Ruppen pour le groupe Génie Logiciel de l'Université de Fribourg (Suisse) (2013) que nous avons adapté à nos besoins.

Finalement, 1000 mercis à mes parents pour votre soutien inconditionnel, à Marius pour m'avoir encouragée dans cette aventure et à Théo pour ta présence énergisante.

Table des matières

Liste des figures	x
Liste des tableaux	xi
Abréviations	xiii
1 Introduction	1
I Théorie	7
2 Étude du bilinguisme individuel	9
2.1 Orientations théoriques	9
2.1.1 Acquisition d'une seconde langue (SLA)	10
2.1.2 Transition vers un nouveau paradigme	11
2.1.3 Bilinguisme (<i>bilingual framework</i>)	12
2.1.4 Ancrage théorique et terminologie	12
2.2 Dominance langagière	13
2.2.1 Définition et composantes	14
2.2.2 Mesure	15
2.3 Influences translinguistiques	16
2.3.1 Contextualisation et terminologie	17
2.3.2 Facteurs associés	18
2.3.3 Conception et structuration des événements	21
3 Structure informationnelle et organisation discursive	25
3.1 Concepts principaux	26
3.1.1 Statut de l'information (nouvelle / connue)	26
3.1.2 Présuppositions	27
3.1.3 Assertion	28

3.1.4	Focus et contraste	28
3.1.5	Topique	30
3.1.6	Structure informationnelle	31
3.2	Cohésion textuelle et perspective discursive	31
3.2.1	Genre narratif comme base de données	32
3.2.2	Modèle d'analyse de la <i>quaestio</i>	33
3.3	Répertoire de marqueurs pragmatiques	34
3.3.1	Adverbes et particules	35
3.3.2	Structures clivées	36
3.3.3	Prosodie	37
3.4	Contextes narratifs sélectionnés dans la <i>Finite Story</i>	38
3.4.1	Contexte additif	39
3.4.2	Contextes contrastifs sur la polarité de l'action I et II	46
3.4.3	Marquages généraux de l'entité	56
3.4.4	Relations additives et contrastives en anglais	58
3.5	Perception et traitement des informations	60
II	Étude empirique 1 : productions orales	65
4	Objectifs	67
4.1	Besoins en recherche	67
4.2	Questions de recherche et hypothèses générales	68
4.2.1	Usagères L1	69
4.2.2	Locutrices bilingues	70
4.3	Démarche analytique	72
5	Méthode	73
5.1	Recrutement des participantes	73
5.2	Matériel et procédure	75
5.2.1	Questionnaire auto-évaluatif - <i>Bilingual Language Profile</i>	75
5.2.2	Film d'animation - <i>Finite Story</i>	77
5.2.3	Test de vocabulaire - <i>LexTALE</i>	81
5.3	Transcriptions	83
5.4	Annotations	84
5.4.1	Étape 1 : les récits des usagères L1	84
5.4.2	Étape 2 : les récits des locutrices suisses	86
5.4.3	Fiabilité inter-évaluateur	89
5.5	Analyses	90
5.5.1	Préparation des données	90
5.5.2	Analyses descriptives et qualitatives	91

5.5.3	Modélisations statistiques	92
6	Résultats	97
6.1	Profil des participantes	97
6.1.1	Informations biographiques et démographiques	97
6.1.2	Compétences linguistiques	100
6.1.3	Dominance langagière	101
6.2	Marquages généraux de l'entité	104
6.2.1	Rappels et précisions	104
6.2.2	Fréquence de marquage de l'entité en général	106
6.2.3	Préférences parmi les différents marqueurs	112
6.2.4	Marquages selon les séquences vidéo	114
6.2.5	Synthèse et discussion fine	116
6.3	Contexte additif (différente entité, même polarité)	118
6.3.1	Rappels et précisions	118
6.3.2	Aperçu général des résultats	119
6.3.3	Tests d'hypothèses : usagères L1	125
6.3.4	Tests d'hypothèses : locutrices bilingues	134
6.3.5	Synthèse et discussion fine	142
6.4	Contexte contrastif I (différente entité, différente polarité)	144
6.4.1	Rappels et précisions	144
6.4.2	Aperçu général des résultats	145
6.4.3	Tests d'hypothèses : usagères L1	148
6.4.4	Tests d'hypothèses : locutrices bilingues	151
6.4.5	Synthèse et discussion fine	156
6.5	Contexte contrastif II (même entité, différente polarité)	157
6.5.1	Rappels et précisions	157
6.5.2	Aperçu général des résultats	158
6.5.3	Tests d'hypothèses : usagères L1	162
6.5.4	Tests d'hypothèses : locutrices bilingues	169
6.5.5	Synthèse et discussion fine	177
7	Résumé et discussion générale	181
7.1	Contexte et hypothèses	181
7.2	Réponses aux questions de recherche	181
7.3	Comment expliquer les préférences ?	185
7.3.1	Disponibilité et proximité perçue des marqueurs	185
7.3.2	Fréquence et saillance dans l'input	186
7.3.3	Facteurs cognitifs et développementaux	187
7.3.4	Choix méthodologiques	188

III	Étude empirique 2 : perception des styles discursifs	191
8	Objectifs	193
8.1	Motivations	193
8.2	Prémisses du développement de l'étude	194
8.3	Questions de recherche et hypothèses	195
9	Méthode	197
9.1	Sélection des marqueurs à inclure dans les textes	197
9.2	Textes à évaluer	198
9.2.1	Choix des genres textuels et rédaction	198
9.2.2	Commentaire sportif	199
9.2.3	Nouvelle radio	200
9.2.4	Extraits des textes et nombre de marqueurs	200
9.2.5	Finalisation des textes	201
9.3	Participant·es et récolte des données	202
9.4	Traitement et analyse des données	203
10	Résultats	205
10.1	Choix de la version considérée comme adaptée	205
10.2	Paraphrases	206
10.3	Analyses de contenu	206
10.3.1	Design de l'étude et difficultés d'analyse	207
10.3.2	Les préférences des participant·es	208
10.3.3	Objet d'étude	218
11	Résumé et discussion	221
IV	Synthèse et perspectives	225
12	Synthèse	227
12.1	Ancrage théorique	228
12.2	Étude 1 : productions de discours	230
12.3	Étude 2 : perception des styles discursifs	232
12.4	Observations communes	233
13	Perspectives	235
13.1	Futures recherches	237
13.1.1	Production de discours	237
13.1.2	Perception des styles discursifs	238
13.2	Potentielles applications	239

V	Références et annexes	241
	Références	243
A	Annexes en ligne	265
B	Annexe étude 1 : enrichissements du prédicat	267
C	Annexe étude 2 : textes à évaluer et instructions	271
C.1	Instructions pour les participants	271
C.2	Commentaire de football, style allemand	272
C.3	Commentaire de football, style français	273
C.4	Nouvelle radio, style allemand	274
C.5	Nouvelle radio, style français	274

Liste des figures

6.1	Corrélations entre différents indices de dominance langagière	102
6.2	Histogramme des indices de dominance langagière selon le <i>BLP</i>	103
6.3	Proportions de marquages de l'entité en général par corpus de données	107
6.4	Marquages de l'entité en général chez les bilingues selon le <i>MLGM</i> . .	109
6.5	Différence intra-individuelle pour les marquages de l'entité en général .	111
6.6	Proportion de marquages généraux de l'entité par corpus et par séquence vidéo.	115
6.7	Proportion de marquages additifs chez les usagères L1	126
6.8	Relation additive chez les usagères L1 selon le <i>MLGM</i>	127
6.9	Similarité de la situation chez les usagères L1 selon le <i>MLGM</i>	129
6.10	Adverbe additif chez les usagères L1 selon le <i>MLGM</i>	131
6.11	Position de la particule additive chez les usagères L1	133
6.12	Relation additive chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	136
6.13	Similarité de la situation chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	138
6.14	Adverbe additif chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	140
6.15	Position de la particule additive chez les bilingues selon le <i>MLGM</i> . . .	141
6.16	Contraste sur l'entité chez les usagères L1 selon le <i>MLGM</i>	149
6.17	Marquage de l'action a) chez les usagères L1 selon le <i>MLGM</i>	151
6.18	Contraste sur l'entité chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	153
6.19	Marquage de l'action a) chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	155
6.20	Contraste temporel chez les usagères L1 selon le <i>MLGM</i>	163
6.21	Marquage de l'action b) chez les usagères L1 selon le <i>MLGM</i>	165
6.22	Marquage adverbial de l'action chez les usagères L1 selon le modèle de régression logistique simple	167
6.23	Enrichissement du prédicat chez les usagères L1 selon le modèle de régression logistique simple	169
6.24	Contraste temporel chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	171
6.25	Marquage de l'action b) chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	173

6.26	Marquage adverbial de l'action chez les bilingues selon le <i>MLGM</i> . . .	175
6.27	Enrichissement du prédicat chez les bilingues selon le <i>MLGM</i>	177
6.28	Marquages par clip pour le contexte contrastif II	180

Liste des tableaux

3.1	Configuration des informations du contexte additif	39
3.2	Positions et domaines d'application de la particule additive	41
3.3	Configuration des informations du contexte contrastif I	47
3.4	Configuration des informations du contexte contrastif II	48
5.1	Contenu des 31 clips vidéo et contextes anaphoriques analysés	79
5.2	Fiabilité des annotations : comparaison entre deux annotatrices	90
6.1	Profil démographique des cinq groupes de participantes	99
6.2	Auto-évaluation des participantes suisses pour l'anglais selon le CECRL	100
6.3	Résultats aux LexTALEs et âge d'acquisition des 71 bilingues	101
6.4	Exemples d'énoncés contenant au moins un marquage de l'entité	105
6.5	Marqueurs répertoriés pour le marquage général de l'entité	112
6.6	Séquences de la <i>Finite Story</i> analysées pour le contexte additif	118
6.7	Marqueurs répertoriés pour le contexte additif (8 séquences narratives)	121
6.8	Nombres de marqueurs par segment marqué dans les ensembles de données suisses	123
6.9	Statistiques descriptives de la position de la particule additive dans l'énoncé	123
6.10	Séquences de la <i>Finite Story</i> analysées pour le contexte contrastif I . . .	144
6.11	Marqueurs répertoriés pour le contexte contrastif I (2 séquences narratives)	146
6.12	Séquences de la <i>Finite Story</i> analysées pour le contexte contrastif II . .	157
6.13	Marqueurs répertoriés pour le contexte contrastif II (3 séquences narratives)	160
9.1	Marqueurs sélectionnés pour la rédaction des textes à évaluer	198
9.2	Extraits et caractéristiques des textes à évaluer	201
9.3	Profil des participantes et ordre des textes pour la collecte des données	203
10.1	Choix de la version préférée pour chaque texte	205

Abréviations

<i>AIC</i>	Akaike Information Criterion
<i>AL1</i>	Désigne le groupe de participants usagers L1 (= monolingues) en Allemagne
<i>BDS</i>	Bilingual Dominance Scale
<i>BIC</i>	Bayesian Information Criterion
<i>BLP</i>	Questionnaire Bilingual Language Profile
<i>CECRL</i>	Cadre européen commun de référence pour les langues
<i>CFC</i>	Certificat fédéral de capacité (formation professionnelle initiale)
<i>CHAL1</i>	Désigne le groupe de participants usagers L1 en Suisse allemande
<i>CHFL1</i>	Désigne le groupe de participants usagers L1 en Suisse romande
<i>DdA</i>	Domaine d'application (pour une particule de focus)
<i>de</i>	Langue (suisse) allemande
<i>FL1</i>	Désigne le groupe de participants usagers L1 en France
<i>fr</i>	Langue française
<i>glmer</i>	Generalised linear mixed-effect regression
<i>L1</i>	Langue première, langue natale
<i>L2</i>	Langue seconde, acquise / apprise durant l'enfance ou à l'âge adulte
<i>L3</i>	Troisième, quatrième etc. langue acquise / apprise
<i>LexTALE</i>	Lexical Test for Advanced Learners of English (Lemhöfer et Broersma, 2012)
<i>LexTALE_DE</i>	Lexical Test for Advanced Learners of German

<i>LexTALE_FR</i>	Lexical Test for Advanced Learners of French (Brysbaert, 2013)
<i>MLGM</i>	Modèle linéaire généralisé à effets mixtes
<i>SLA</i>	Acquisition d'une deuxième langue (Second Language Acquisition)
<i>SVO</i>	Sujet-Verbe-Objet
<i>V2</i>	Verbe à la deuxième place

1

Introduction

Il existe plusieurs manières d'exprimer un même message. La préférence pour une façon de la faire plutôt qu'une autre dépend en partie de la langue du locuteur. Peut-être avez-vous déjà remarqué pouvoir mieux exprimer certaines informations dans une des langues que vous parlez plutôt que dans une autre, simplement parce que cette première dispose d'expressions ou de mots plus précis pour les transmettre. Anecdote personnelle, c'est seulement lors de mes études en germanistique que je me rappelle avoir reçu une explication claire des significations et des utilisations du mot *doch*, bien que j'aie débuté avec l'apprentissage de l'allemand à l'école primaire. Ce mot, pourtant très utile pour exprimer notamment un changement ou un contraste, ne dispose pas d'équivalent exact en français. Cela pourrait-il expliquer pourquoi je n'y avais pas prêté plus d'attention avant ?

Cette thèse est consacrée à l'étude de variations dans l'usage du langage concernant la structure des énoncés. Nous étudions à un niveau syntaxique, sémantique et pragmatique les manières dont les locuteurs organisent leur récit de façon cohésive lorsqu'ils racontent une histoire en (suisse) allemand ou en français. Nous cherchons à comprendre sur quelles informations du discours ils se basent pour créer des liens entre les événements narrés (ci-après liens anaphoriques). Pour ce faire, nous documentons quels marqueurs linguistiques, c.à.d. des expressions avec une fonction générale de structuration du discours (Zimmermann, 2012, p. 2012), les locuteurs utilisent pour établir les liens anaphoriques. Plus précisément, nous nous intéressons aux marqueurs permettant de mettre en évidence les informations relatives au protagoniste, à l'action et à la temporalité. Nous analysons l'usage de ces marqueurs dans les trois contextes narratifs suivants :

1. Un contexte additif dans lequel deux protagonistes effectuent successivement la même action : par exemple, à la suite de l'énoncé *C'est la nuit, Luc est allé dormir*, le locuteur peut marquer la relation additive avec un adverbe pouvant être placé

à divers endroits de l'énoncé comme dans *Fanny [aussi] est [aussi] allée dormir [aussi]*, il peut marquer la similarité de la situation avec une comparaison comme dans *Fanny a fait de même* ou encore marquer ces deux informations à la fois ou aucune d'entre elles comme dans *Fanny est allée dormir*.

2. Un contexte contrastif sur l'entité dans lequel un protagoniste effectue l'action inverse que le protagoniste précédent : par exemple, à la suite de l'énoncé *Malgré l'incendie dans son immeuble, Luc n'a pas osé sauter par la fenêtre dans le drap tendu par les pompiers*, le locuteur peut marquer le contraste sur l'entité avec un pronom comme dans *Sa voisine Fanny, elle, a sauté par la fenêtre* ou une structure adverbiale comme dans *Sa voisine Fanny, par contre, a sauté par la fenêtre*. Il peut aussi mettre en évidence le changement de la polarité de l'action avec la particule allemande *doch* comme dans *Seine Nachbarin Fanny ist doch aus dem Fenster gesprungen*, ou encore marquer ces deux informations à la fois ou aucune d'entre elles.
3. Un contexte contrastif sur la temporalité dans lequel un protagoniste qui a d'abord refusé d'effectuer une action l'effectue ensuite : le locuteur peut marquer la transition temporelle avec un adverbe comme dans *Luc a enfin sauté dans le drap tendu par les pompiers* ou avec un enrichissement du prédicat, par exemple *Luc a fini par sauter*, marquer le changement de la polarité de l'action avec la particule assertive allemande comme dans *Luc ist doch gesprungen*, marquer ces deux informations dans le même énoncé comme dans *Luc ist schliesslich doch gesprungen* ou ne marquer aucune d'entre elles.

Des études en linguistique appliquée dans le domaine de la structure informationnelle ont observé des différences interlinguistiques quant au choix des informations à marquer comme importantes et des marqueurs linguistiques utilisés à cet effet, notamment entre le français et l'allemand¹. Les chercheurs expliquent généralement ces divergences dans la sélection et la structure des informations par une différence interlinguistique au niveau de la disponibilité et de la saillance des marqueurs.

Reprenons l'exemple du mot *doch*. Ainsi, pour décrire une situation dans laquelle une personne effectue une action qu'elle a d'abord refusé d'accomplir, les germanophones peuvent facilement mettre en évidence exactement ce passage d'une polarité négative de l'action à une polarité positive en disant *Luc ist doch gesprungen*. Les locuteurs français doivent construire la cohérence de leur discours via d'autres informations telles que la transition au niveau de la temporalité, comme dans *Luc a fini par sauter*, ou

¹Nous nous référons notamment aux études de Christine Dimroth et Sandra Benazzo dans le cadre des projets *langacross I* et *II* (2008–2014) *Utterance structure in context : first and second language acquisition in a cross-linguistic perspective / Language and cognition during acquisition in a cross-linguistic perspective*.

de la situation prédicative, suggérant qu'il y aurait eu une raison de ne pas effectuer l'action attendue, par exemple *Luc a quand même sauté* ou *Luc s'est décidé à sauter*.

En se référant notamment au modèle de la *quaestio* (cf. théorie de la *L-Perspectivation* de Von Stutterheim et Klein, 2002) que nous introduirons dans la partie théorique, les chercheurs suggèrent que le répertoire propre à chaque langue n'influencerait pas uniquement la structure des énoncés individuels comme nous l'avons montré dans les exemples ci-dessus, mais aurait des répercussions sur la perspective selon laquelle le locuteur organise son discours. En vertu d'un riche répertoire de particules allemandes du type *doch* ainsi que de marqueurs prosodiques avec une fonction pragmatique claire tel que le *verum focus*, les monolingues allemands structurent généralement leurs récits autour de la valeur assertive des actions narrées, comme s'ils répondaient systématiquement à des questions implicites fermées telles que *Qu'en est-il de Fanny ? Elle va (aussi) dormir ou non ? Et Luc, il a sauté ou pas ?* Les monolingues français, quant à eux, organisent plutôt leur discours autour du maintien ou du changement d'autres domaines informationnels comme le protagoniste, le prédicat ou le temps au moyen d'une plus grande variété de marqueurs tels que des pronoms contrastifs (*lui*), des enrichissements du prédicat (p.ex. *finir par, se décider à*) ou des adverbes lexicaux (p.ex. *également, par contre, quand même*) comme s'ils construisaient leur récit en répondant à des questions sous-jacentes ouvertes du style *Qui d'autre va dormir ? Que fait Fanny ?*

Les recherches sur l'acquisition des langues premières suggèrent qu'il s'agit de préférences discursives stables acquises plus ou moins lentement durant l'enfance (cf. Dimroth et Narasimhan, 2012). Des études sur l'acquisition des langues secondes ou étrangères (ci-après L2) ont observé que les productions de locuteurs qui ont appris une L2 après la petite enfance peuvent être influencées par le répertoire linguistique et la fréquence d'usage des marqueurs dans leur langue première (L1), et cela, même à un niveau avancé en L2. De plus, les défis acquisitionnels diffèrent selon les paires de L1 et L2 ainsi que les structures analysées.

Le présent projet adresse, dans un cadre de bilinguisme, des questions traditionnellement analysées dans le cadre théorique de l'acquisition d'une langue seconde (*second language acquisition, SLA*)². C'est à dire que nous nous basons sur des connaissances sur l'usage du langage par des monolingues et par des apprenants tardifs d'une L2 pour poser des hypothèses sur l'usage des deux langues de locuteurs bilingues. Par locuteur bilingue, nous comprenons toute personne utilisant quotidiennement et de manière fluide deux langues peu importe l'âge auquel il les a acquises.

²Ce travail s'inscrit dans le projet du professeur Raphael Berthelé *Structure informationnelle chez les locuteurs bilingues. Influences interlinguistiques et dominance langagière* (projet Fonds National Suisse numéro 176338).

De plus, dans une optique de réplcation des études sur les monolingues, nous y étudions également le discours de locuteurs monolingues. Puisque trouver des personnes avec des connaissances uniquement en allemand ou français est pratiquement impossible dans le contexte de notre étude, nous entendons par monolingues des personnes n'utilisant qu'une seule langue au quotidien et sans exclure des connaissances dans des langues tierces et notamment, des connaissances scolaires dans l'autre langue étudiée dans ce travail (allemand ou français). Nous les nommons *usagers L1* dans ce travail pour décrire plus précisément la réalité du terrain.

Concrètement, nous effectuons des analyses comparatives entre l'allemand et le français similaires à celles des études mentionnées ci-dessus, mais en Suisse. La Suisse est un pays multilingue, avec comme principes la territorialité et la liberté des langues. L'allemand et le français sont les langues nationales majoritaires. En Suisse alémanique, les autochtones maîtrisent (au moins) un dialecte suisse allemand et l'allemand standard (cf. Elmiger, 2019, p. 16), proche de l'allemand haut d'Allemagne. Nous utilisons le terme général *suisse allemand* pour toutes les variétés dialectales, car nous n'avons pas de raison de les différencier dans nos analyses. Les français parlés en Suisse et en France sont très proches, malgré quelques différences lexicales (dont des germanismes) et accentuelles entre autres (cf. De Mareüil *et al.*, 2012, cités dans Avanzi *et al.*, 2013, p. 80). Une partie importante de la population interagit plus ou moins régulièrement en suisse allemand et en français. Ce contexte sociolinguistique permet d'étudier de potentielles influences entre les langues.

Dans ce travail, nous posons deux questions générales, chacune traitée dans une étude :

1. Comment les usagers L1 du suisse allemand, les usagers L1 du français en Suisse et les bilingues suisse allemand / français gèrent-ils la construction de la cohésion lorsqu'ils racontent une histoire ?
2. Comment les différents styles cohésifs sont-ils perçus par un interlocuteur qui a grandi dans la langue en question ?

Ce travail est structuré en quatre parties : la théorie, une étude empirique analysant des productions narratives orales (question 1 ci-dessus), une étude empirique sur la préférence pour un certain style discursif (question 2) ainsi qu'une partie synthèse et perspective.

La partie théorique est consacrée au bilinguisme individuel (chapitre 2) ainsi qu'à la structure informationnelle et l'organisation discursive (chapitre 3). Par ailleurs, les textes scientifiques auxquels nous nous sommes vaguement référés en introduisant nos cadres théoriques et définitions ci-dessus seront cités dans cette partie théorique.

Vient ensuite la première étude empirique, celle focalisant la production de récits narratifs oraux. Les questions et hypothèses sont organisées selon deux axes :

- Les tendances discursives observées chez les usagers L1 allemands et français se retrouvent-elles chez les usagers L1 suisses allemands et suisses romands ?
- Les choix discursifs des bilingues s’expliquent-ils par la langue dans laquelle ils s’expriment ou par leur dominance langagière ? Autrement dit, les bilingues produisent-ils un récit plutôt prototypique à chaque langue ou observons-nous des variations potentiellement explicables par des influences entre leurs langues ? Par dominance langagière, nous entendons la relation entre le poids que chaque langue a dans la vie du locuteur. Il ne s’agit pas de savoir si les bilingues parviennent au même résultat que les usagers L1, mais de comprendre en quoi l’esprit bilingue influence ces narrations.

Pour obtenir des données qui non seulement reflètent l’usage naturel du langage, mais qui soient comparables et quantifiables, nous avons demandé à 40 usagers L1 (20 suisses allemands et 20 suisses romands) et 71 bilingues de raconter la même histoire et de répondre au même questionnaire. Nous avons aussi analysé 20 récits de la même histoire par des français et 40 récits par des allemands. Ces derniers sont issus du projet *Langacross* (cf. note de pas de page ci-dessus). L’histoire à raconter est basée sur un film d’animation muet, intitulé *Finite Story* (cf. Dimroth, 2012), composé de petits clips dont la structure induit la production des expressions linguistiques qui nous intéressent. Les bilingues y ont répondu une fois dans chacune de leur langue. Nous analysons, pour chaque séquence de film racontée, la présence et le type de lien(s) anaphorique(s) établi(s). Nous focalisons notre analyse sur les marqueurs lexicaux et morphosyntaxiques. La prosodie ne dispose pas d’une place centrale dans ce travail pour des raisons méthodologiques.

Le questionnaire, appelé *Bilingual Language Profile* (Birdsong *et al.*, 2012), permet, via des questions sur l’histoire langagière, la pratique des langues, la compétence linguistique ainsi que les attitudes linguistiques, d’établir un profil pour chaque participant sous la forme d’un indice de dominance langagière.

Dans la deuxième étude empirique, nous nous demandons si des interlocuteurs francophones perçoivent un récit produit en français et construit dans un style considéré comme typique de l’allemand comme moins naturel ou moins adéquat qu’un récit considéré comme typique du français. Nous avons demandé à sept francophones d’évaluer deux paires de textes en français, chacune étant structurée une fois selon le style allemand et une fois selon le style français. Les participants devaient penser à haute voix pendant le processus d’évaluation durant lequel ils devaient choisir quelle version ils préféreraient pour chaque paire. Le contenu de leurs raisonnements a été analysé afin de comprendre quels critères sont décisifs pour la préférence d’un certain style discursif.

Des conclusions et discussions fines sont développées à la fin de chaque partie empirique. Dans la partie IV, nous faisons une synthèse de ces études, puis concluons et discutons quelques aspects linguistiques communs aux deux études empiriques. Finalement, nous émettons des propositions pour de futures recherches et discutons brièvement l'apport pratique de ces recherches. En effet, les résultats de cette thèse permettront, dans une perspective de recherche fondamentale, d'améliorer la compréhension des systèmes linguistiques pluriels, mais aussi, dans une perspective appliquée, d'estimer si certaines structures prototypiques au français ou à l'allemand / le suisse allemand mériteraient d'être enseignées.

Pour terminer cette introduction, nous apportons des précisions concernant les aspects formels de ce travail. Les exemples linguistiques présentés pour illustrer la théorie et nos analyses sont principalement en allemand et français, mais aussi en anglais, car une partie importante de la littérature scientifique est produite dans cette langue et que plusieurs concepts étudiés s'appliquent similairement à ces trois langues. Nous renonçons aux traductions de ces exemples ainsi qu'aux traductions d'un petit nombre de citations exactes d'auteurs qui seraient probablement superflues pour notre lectorat. Les exemples en suisse allemand dans la partie empirique sont traduits en allemand standard.

Les abréviations sont écrites en italique. Pour alléger la lecture, nous utilisons des formes féminines (*locutrices*, etc.) de manière générique pour les parties empiriques (II) et (III) et des formes masculines (*locuteurs*, etc.) pour cette introduction, la partie théorique (I) et la partie de synthèse et perspective (IV).

Première partie

Théorie

2

Étude du bilinguisme individuel

Dans ce chapitre, nous introduisons deux cadres théoriques majeurs ainsi que les concepts¹ nécessaires pour l'étude de productions d'adultes bilingues². Le premier cadre théorique présenté est celui de l'acquisition d'une seconde langue. Un bon nombre d'études citées dans le chapitre 3 *Structure informationnelle et organisation discursive* et à l'origine de nos hypothèses de recherche s'inscrivent dans ce cadre. Le deuxième cadre théorique est celui du bilinguisme dans lequel nous nous inscrivons, principalement en raison d'évolutions théoriques et méthodologiques. Ensuite, nous introduisons deux concepts fondamentaux pour notre travail. Le premier est celui de dominance langagière, une variable dont nous testons l'association avec les comportements linguistiques étudiés. Le deuxième est celui d'influences translinguistiques, un phénomène de contact entre les langues à la base de nos questions et hypothèses de recherche.

2.1 Orientations théoriques

Ci-dessous, nous introduisons le cadre théorique de l'acquisition d'une seconde langue (*second language acquisition*, ci-après *SLA*), puis expliquons un tournant scientifique et idéologique dans la façon de concevoir les locuteurs utilisant régulièrement deux langues, avant de présenter le cadre du bilinguisme. Finalement, nous précisons notre ancrage théorique. Ces deux cadres sont larges, avec différentes approches (cf. Gregg, 2003 ; Norris et Ortega, 2003, p. 725-729 ; Cook, 2017 ; Dimroth, 2018 pour des discussions des approches *SLA*). Nous en présentons uniquement les grandes lignes.

¹Le terme *concept* est défini dans ce travail comme une représentation mentale générale et abstraite d'un objet ou d'une classe d'objets (cf. Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 113 ; dictionnaires Larousse et Robert en ligne, 2022).

²Pour faciliter la lecture, nous employons la forme masculine dans la partie théorique pour désigner de manière égale les personnes des différents genres.

2.1.1 Acquisition d'une seconde langue (SLA)

Le cadre théorique *second language acquisition* s'est développé durant la deuxième moitié du 20^e siècle en continuation des travaux sur l'acquisition de la L1 (langue première) (cf. Muñoz, 2006, p. 2). Un locuteur est qualifié de natif ou de monolingue dans une langue s'il y a été exposé depuis l'enfance et peut fonctionner uniquement dans cette langue. Les locuteurs qui ont acquis ou appris une L2 (deuxième langue ou une langue étrangère) après la petite enfance³ sont catégorisés de non natifs, d'apprenants ou, encore, de quasi natifs (*nativelike*) s'ils utilisent leur L2 comme des natifs (cf. études citées dans Birdsong et Gertken, 2013, p. 109-110 ; Hyltenstam *et al.*, 2018). De façon complémentaire, un locuteur est qualifié de bilingue s'il a grandi avec deux langues.

L'agenda de recherche *SLA* vise l'explication des phénomènes d'acquisition et d'apprentissage des langues étrangères et langues secondes. Il s'agit notamment de décrire le système L2 de l'apprenant, souvent appelé interlangue ou variété d'apprenant, et de comprendre son développement, tel que l'ordre d'acquisition des différentes structures linguistiques. Il s'agit également de comprendre les conditions nécessaires pour l'atteinte d'une maîtrise quasi native de la L2 en identifiant les facteurs soutenant ou entravant le développement tels que l'âge d'acquisition, les différences individuelles en termes d'appétitudes, le contexte d'apprentissage, la proximité typologique entre la L1 et la L2 ou encore la transparence, l'optionnalité et la fréquence de certaines formes linguistiques.

Méthodologiquement, les processus d'acquisition et d'apprentissage ne sont, en tant qu'états mentaux, pas observables. Les chercheurs documentent ainsi les comportements observables et émettent ensuite des hypothèses concernant les processus sous-jacents à leurs observations. Une manière de le faire consiste à comparer les comportements linguistiques d'apprenants dans leur L2 à ceux de locuteurs natifs idéalement monolingues. Pour comprendre les trajectoires acquisitionnelles, des groupes d'apprenants avec différents niveaux de compétences en L2 sont comparés entre eux, ou plus rarement, des études longitudinales sont mises sur pied (cf. Perdue et Klein, 1992; Perdue, 1993; Klein, 1994a; Dimroth et Klein, 1996; Gregg, 2003; Norris et Ortega, 2003; Benazzo, 2004; DeKeyser, 2005; Von Stutterheim et Carroll, 2005; Muñoz, 2006; Benazzo *et al.*, 2012a; Ortega, 2013; Cook, 2017).

³La problématique des catégorisations dichotomiques « apprentissage / acquisition », « apprentissage formel / informel », « apprentissage explicite / implicite » est complexe et un développement détaillé dépasserait le cadre du présent travail.

2.1.2 Transition vers un nouveau paradigme

Plusieurs problèmes découlent de la comparaison entre apprenants L2 et locuteurs natifs. Tout d'abord, étudier la distance entre les compétences des apprenants et celles de locuteurs natifs comme un déficit à combler ne suffit pas pour comprendre les processus d'acquisition et d'apprentissage. En effet, les recherches en *SLA* ont montré que l'atteinte de compétences quasi natives est rare et, le cas échéant, ne concerne pas tous les domaines linguistiques à la fois. De plus, en considérant que le langage de monolingues chez qui il est possible d'exclure toute forme d'influence d'autres langues représente la meilleure base de comparaison, tout un pan de la recherche *SLA* se retrouve éloigné de la réalité du terrain. En effet, ce type de monolingue ne correspond pas à la norme actuelle (cf. Klein, 1998; Birdsong et Gertken, 2013; Cook, 2016, 2017). Prenons pour exemple le contexte de notre étude empirique, les locuteurs du français et de l'allemand en Suisse, pays multilingue qui fonctionne selon le principe de liberté et territorialité des langues. L'allemand standard est enseigné à l'école comme deuxième langue nationale en Suisse romande et le français est enseigné en Suisse alémanique. L'année de début des cours et la quantité d'heures de cours varie selon les générations et les régions, mais les personnes sans connaissance dans une autre langue nationale sont (de plus en plus) rares (cf. Werlen *et al.*, 2011). À cela s'ajoute la difficulté, d'un point de vue méthodologique, à définir quels comportements linguistiques représentent la norme native, surtout lorsqu'on travaille avec peu de participants, ce qui est fréquent dans ce domaine (Vanhove, 2019).

Plusieurs chercheurs *SLA* insistent alors pour faire évoluer certains concepts. Par exemple, Ortega (2013) suggère de recadrer le domaine *SLA* en tant qu'étude du bilinguisme tardif. Un pas de plus consiste à étudier conjointement les bilingues précoces et apprenants tardifs, ce qui est par exemple proposé dans l'approche de la multicompétence introduite par Cook en 1991⁴. La multicompétence a d'abord été définie comme l'état composé d'un esprit avec deux grammaires. Cette définition évoluera jusqu'à correspondre au système global d'un esprit ou d'une communauté utilisant plus d'une langue⁵. La distinction entre apprenant L2 et bilingue devenant ainsi obsolète, Cook propose le terme d'usager L2 (*L2 user*) pour désigner toute personne connaissant et utilisant deux langues à n'importe quel niveau⁶. La multicompétence se distancie ainsi des concepts d'interlangue et de variété d'apprenant pour correspondre à un système linguistique à part entière fondamentalement distinct du système linguistique des monolingues, et

⁴Cook ne voit pas la multicompétence comme un nouveau cadre théorique, mais selon les termes du philosophe Thomas Kuhn, comme une révolution scientifique vers un nouveau paradigme.

⁵"the compound state of a mind with two grammars", puis "the overall system of a mind or a community that uses more than one language".

⁶L'auteur admet cependant que le choix du mot L2 (seconde langue) implique un arrangement ordinal entre les langues ne reflétant pas toujours la réalité.

donc de leurs compétences. L'état mental des usagers L2 n'est considéré ni comme l'addition de systèmes distincts, ni comme un simple réservoir de compétences linguistiques désorganisées. En fait, l'existence d'une séparation, d'interconnexions ou d'une intégration entre les différents outils linguistiques de chaque langue est une question empirique. Pour y répondre, l'étude du système linguistique du locuteur dans son ensemble, et non pas uniquement de sa L2, s'impose (Pavlenko et Jarvis 2002 ; Cook 2016 ; Cook 2017, p. 497).

2.1.3 Bilinguisme (*bilingual framework*)

Le cadre du bilinguisme offre des solutions pour étudier les systèmes pluriels en adéquation avec les observations ci-dessus. Cela implique une définition du bilinguisme individuel dans une perspective fonctionnelle et dynamique. Celle-ci a été formulée suite au constat que les compétences linguistiques se développent selon les besoins communicatifs de chaque locuteur. Ainsi, il est normal que les bilingues (ou usagers L2) disposent de compétences asymétriques dans leurs deux langues et que ces compétences évoluent au cours du temps. Par conséquent, un locuteur bilingue est défini comme une personne utilisant quotidiennement deux langues ou plus, peu importe l'âge et la modalité d'acquisition. De façon complémentaire, un monolingue (ou usager L1) est une personne utilisant une seule langue au quotidien, mais pouvant avoir des connaissances linguistiques plus élargies (cf. Grosjean, 2008, 2010 ; Cook, 2016).

Méthodologiquement, les locuteurs utilisant couramment une L2 apprise tardivement sont étudiés conjointement aux locuteurs ayant grandi bilingues (Birdsong et Gertken, 2013, p. 108) ; ce sont les deux langues des locuteurs qui sont généralement prises en compte ; les monolingues ne servent pas forcément de référence (Bullock et Toribio, 2004, p. 91) et la catégorisation des locuteurs en groupes de différentes compétences semble progressivement remplacée par une représentation graduelle du profil langagier des bilingues comme nous le verrons dans la section 2.2 sur la dominance langagière.

2.1.4 Ancrage théorique et terminologie

Les deux cadres introduits ci-dessus étudient le système linguistique de locuteurs parlant deux langues. Le cadre *SLA* classique a pour objet d'étude les processus d'acquisition et d'apprentissage des apprenants L2 avec comme point de repère le locuteur natif et pour objectif l'atteinte d'un niveau quasi natif. Le cadre du bilinguisme ainsi que l'approche de la multicompetence liée au cadre *SLA* s'intéressent à comprendre et décrire les pra-

tiques et le traitement des deux langues de locuteurs dotés d'un bilinguisme fonctionnel (cf. Grosjean, 2008; Cook, 2016).

Nous ancrons notre travail dans le cadre théorique du bilinguisme qui reflète mieux la réalité sociale de notre groupe cible. Puisque notre objet d'étude focalise les deux langues principales de locuteurs ayant majoritairement des connaissances dans au moins trois langues, nous utilisons les termes *bilinguisme* et *locuteurs bilingues* pour des contenus qui peuvent également s'appliquer au plurilinguisme et aux locuteurs plurilingues. Le terme *apprenant* est utilisé lorsque nous citons des études *SLA*. Nous considérons le terme d'*usager L1* plus adapté que celui de monolingue pour décrire la partie concernée de nos participants.

La majorité des études sur la structure informationnelle et l'organisation discursive dont nous nous inspirons ont été conduites dans un cadre *SLA* (cf. point 3.4). Nous en gardons un héritage, notamment la prise en compte de données d'usagers L1 comme repère. Nous comprenons que, lors du dit virage conceptuel du cadre *SLA* vers celui du bilinguisme, certaines positions épistémologiques extrêmes étaient nécessaires pour accompagner d'une part l'orientation vers des paradigmes scientifiques plus fructueux que la comparaison systématique entre apprenants et monolingues, et d'autre part l'abandon de la vision sociétale du monolingue comme une norme ainsi que de la vision du locuteur bilingue comme la somme de deux monolingues (cf. Ortega, 2013, p. 6). Néanmoins, la prise en compte d'une base d'usagers L1 peut être scientifiquement pertinente, du moins pour les langues présentes dans les sociétés à tendance historiquement monolingue. Leurs données nous informent sur des usages qui peuvent être considérés de représentatifs à un certain moment et nous aident à comprendre ce qui est particulier au système linguistique de chaque type de locuteurs dont les bilingues (cf. Cook, 2016). D'ailleurs, il n'est pas rare que les hypothèses de recherche sur le bilinguisme soient formulées sur la base de connaissances des comportements linguistiques des monolingues sans pour autant que ces derniers soient considérés comme une norme à atteindre par les bilingues.

2.2 Dominance langagière

Pour expliquer les variations interindividuelles au niveau des comportements langagiers, une mesure qui distingue les différents profils de bilinguisme est nécessaire. En nous inscrivant dans le cadre théorique du bilinguisme, nous avons besoin d'une mesure qui prenne en compte les deux langues principales des locuteurs. Un concept remplissant cette fonction et qui s'est fait une place importante au sein de la discipline est celui de la dominance langagière individuelle (cf. l'ouvrage de Treffers-Daller et Silva-Corvalán,

2016). Les discussions autour de sa définition sont cependant toujours d'actualité. Il en découle une variété de façons de la mesurer.

Ci-dessous, nous synthétisons les aspects théoriques et pratiques nécessaires pour la compréhension de notre partie empirique et renvoyons le lecteur à Gertken *et al.* (2014), Birdsong (2016) et Treffers-Daller (2016) pour une introduction complète ainsi qu'à Bonvin *et al.* (2021) pour une discussion du concept et de son opérationnalisation basée entre autres sur les données récoltées dans le cadre du présent travail.

2.2.1 Définition et composantes

Nous adoptons une définition dynamique et graduelle de la dominance langagière, soit un état qui rend compte de l'ampleur de l'asymétrie entre les deux langues principales d'un locuteur à un certain moment. Concrètement, elle peut être représentée comme une place sur un continuum dont chaque extrémité correspondrait à un état totalement monolingue dans l'une des langues et dont la région centrale équivaldrait à un bilinguisme balancé (cf. Birdsong *et al.*, 2012; Birdsong, 2014, 2016; Gertken *et al.*, 2014; Treffers-Daller, 2016).

Une question récurrente dans la littérature est celle de savoir quels facteurs déterminent la dominance. Le plus fréquemment mentionné est celui de la compétence linguistique (définie et mesurée elle-même différemment selon les études). Certains auteurs définissent d'ailleurs la dominance langagière comme la compétence relative entre les deux langues d'un individu (cf. Sheng *et al.*, 2014, p. 364). Par conséquent, plusieurs mesures de la dominance langagière sont uniquement constituées d'une comparaison de compétences générales ou spécifiques entre deux langues comme la reconnaissance de vocabulaire, la compréhension orale, la diversité lexicale ou les résultats de C-tests (cf. Bahrick *et al.*, 1994; Daller *et al.*, 2011; Treffers-Daller et Korybski, 2016).

Dans une approche holistique du bilinguisme, les auteurs insistent toutefois sur la différence entre dominance et compétence : non seulement être dominant dans une langue n'impliquerait pas automatiquement une grande maîtrise de cette langue, mais d'autres facteurs ou dimensions seraient également constitutifs de la dominance langagière (cf. Dunn et Fox Tree, 2009; Gertken *et al.*, 2014). La pratique des langues dans différents contextes et situations de vie est notamment considérée comme cruciale pour déterminer la dominance langagière (cf. Bahrick *et al.*, 1994; Birdsong, 2014; Gertken *et al.*, 2014; Grosjean, 2016; Treffers-Daller, 2016).

Plus directement en lien avec la qualité dynamique du concept, le facteur de restructuration (p.ex. la perte de compétences comme la fluidité) pourrait jouer un rôle plus ou moins différenciateur selon les dimensions langagières concernées et les biographies

des locuteurs (Bahrck *et al.*, 1994; Dunn et Fox Tree, 2009). De plus, divers facteurs en lien avec l'histoire langagière comme l'âge d'acquisition, la langue à laquelle un locuteur a été le plus exposé durant ses premières années de vie ou encore la durée de résidence dans différentes régions linguistiques peuvent être considérés comme pertinents pour déterminer la dominance langagière (cf. Hazan et Boulakia, 1993; Gertken *et al.*, 2014). Finalement, des facteurs en lien avec les attitudes linguistiques, l'identité ou la loyauté, comme le degré auquel nous nous sentons nous-même lorsque nous parlons une langue ou la question de savoir quelle langue choisir si nous devons n'en garder qu'une, sont également considérés dans la littérature (cf. Cutler *et al.*, 1989; Birdsong *et al.*, 2012; Amengual, 2018). Cependant, contrairement à la compétence et la pratique, les chercheurs sont moins unanimes quant à l'appartenance directe de ces dernières composantes au concept de dominance langagière (cf. Treffers-Daller, 2016, p.254; Kaushanskaya *et al.*, 2020, p. 948).

2.2.2 Mesure

Dans l'approche holistique de la dominance langagière à laquelle nous souscrivons dans ce travail, les questionnaires sont fréquemment utilisés pour en fournir une estimation. Ceux-ci représentent une solution économique pour prendre en compte la diversité des expériences langagières. Faciles d'utilisation et théoriquement applicables à toutes les langues⁷, les questionnaires ont le potentiel d'augmenter la comparabilité entre les résultats d'études sur le bilinguisme (cf. Dunn et Fox Tree, 2009; Gertken *et al.*, 2014)⁸.

Comme annoncé dans la définition, c'est le degré ou la taille du déséquilibre entre deux langues que nous voulons mesurer (cf. point 2.2.1). Ce choix n'est pas trivial, car la dominance est fréquemment opérationnalisée dichotomiquement (un locuteur est soit dominant dans la langue A, soit dans la langue B) ou trichotomiquement (incluant un groupe de bilingues balancés) (cf. Bahrck *et al.*, 1994; Dunn et Fox Tree, 2009, p. 274). Toutefois, ces opérationnalisations empêchent de détecter la forme des relations (par exemple linéaire ou en V) entre la dominance et les comportements linguistiques étudiés. Plus problématique encore, un certain arbitrarisme est inévitable pour déterminer à partir de quel résultat un locuteur est considéré comme dominant dans une certaine langue. En effet, les scores obtenus dans différentes langues ne peuvent jamais être

⁷Pour certaines paires de langues particulières, comme des cas de bilinguisme avec diglossie, certaines questions plus traditionnelles, par exemple sur la langue de scolarisation, ou des questions sur les attitudes langagières peuvent se révéler obsolètes (Poarch *et al.*, 2019).

⁸Cette approche holistique de la dominance peut être considérée d'utopique. Plusieurs chercheurs préconisent plutôt d'étudier la dominance respectivement à une ou des tâche(s) précise(s). Selon cette vision, les instruments de mesure de la dominance doivent être adaptés à chaque étude (Bahrck *et al.*, 1994; Birdsong, 2016; Treffers-Daller, 2016).

considérés comme tout à fait comparables, même si le test ou le questionnaire a été construit de façon à l'être. C'est pourquoi l'utilisation d'un indice graduel ne prétendant pas identifier la frontière entre la dominance dans la langue A et dans la langue B, voire entre un bilinguisme balancé ou non, est plus réaliste (Treffers-Daller, 2016, p. 246).

Dans ce travail, nous employons le *Bilingual Language Profile (BLP)* qui remplit les critères mentionnés ci-dessus et semble utilisé comme prédicteur ou variable explicative dans un nombre croissant d'études (cf. Birdsong *et al.*, 2012; Gertken *et al.*, 2014; Brugger, 2017; Amengual, 2018). Un autre questionnaire fréquemment mentionné dans la littérature est le *Bilingual Language Scale* de Dunn et Fox Tree (2009). Celui-ci s'adresse toutefois spécialement aux bilingues précoces (cf. Dunn et Fox Tree, 2009; Gertken *et al.*, 2014). Or, le type de bilinguisme, précoce ou tardif, n'est pas un critère pour la recherche de participants dans la première étude empirique de ce travail. Une autre critique adressée au *BDS* est que ses 12 questions ne couvrent pas suffisamment de facteurs (Berthele et Stocker, 2017). Le *BLP*, lui, contient 19 questions et est adapté à la fois aux bilingues précoces et aux bilingues tardifs. Des travaux de validations encourageants ont été entrepris par ses auteurs (Gertken *et al.*, 2014), mais pas seulement (Solís-Barroso et Stefanich, 2019). Disponible gratuitement en ligne (Birdsong *et al.*, 2012), sa composition sera décrite dans le chapitre méthodologique de notre étude empirique sur les productions narratives (cf. chapitre 5).

2.3 Influences translinguistiques

Les influences translinguistiques (*crosslinguistic influences*) sont définies comme les influences des connaissances d'une personne dans une certaine langue sur sa connaissance ou son usage d'une autre langue (Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 1). Ce phénomène existe, car les langues principales d'un individu disposent d'un certain degré d'activation plus ou moins (in-)conscient durant le traitement d'informations dans une autre langue (cf. Thierry et Wu, 2007; Boutonnet *et al.*, 2012). Ce degré d'activation s'explique entre autres via l'hypothèse que les mots et autres caractéristiques des langues d'un individu sont interconnectés dans son lexique mental (cf. Jarvis et Pavlenko, 2008).

Les influences translinguistiques constituent un thème phare des études *SLA* et sur le bilinguisme. Elles sont d'intérêt pour notre travail puisque nous formulons nos hypothèses sur la base de différences interlinguistiques qui pourraient induire des influences translinguistiques. Toutefois, nous ne questionnons pas directement la présence de ces influences, mais les comportements langagiers uniquement⁹. Ainsi, l'introduction théo-

⁹Notre méthodologie ne permettrait pas de différencier avec sûreté entre influences translinguistiques et variétés typiques des systèmes bilingues.

rique qui suit est succincte et partielle. Néanmoins, elle nous aidera à repenser nos résultats dans les parties de discussion. Nous y décrivons le contexte dans lequel l'étude des influences translinguistiques s'est développée et les perspectives sous lesquelles elles ont été considérées. Ensuite, nous mentionnons quelques facteurs prédictifs ou explicatifs, puis discutons de différents niveaux de manifestations.

2.3.1 Contextualisation et terminologie

L'étude systématique des influences translinguistiques a débuté dans les années 1950. Les chercheurs associaient des analyses contrastives entre les langues à des analyses d'erreurs dans les productions d'apprenants. Un objectif consistait à identifier quelles différences typologiques entre la L1 et la L2 pourraient représenter une difficulté d'apprentissage pour un certain type d'apprenants. Le phénomène a donc d'abord été traité comme unidirectionnel, allant de la L1 vers la L2. Les termes de transferts négatifs, d'interférences ou encore de déviation de la norme étaient utilisés pour décrire ce phénomène à éviter. Par la suite, les chercheurs se sont intéressés aux transferts positifs définis comme des influences facilitant l'apprentissage de structures linguistiques similaires entre la langue cible (L2 ou L3) et une autre langue bien maîtrisée (L1 ou L2). Celles-ci sont conçues comme des synergies dont on pourrait en tirer profit (cf. Pavlenko et Jarvis, 2002; Jarvis et Pavlenko, 2008; Ringbom et Jarvis, 2009; Cook, 2017).

Non seulement la L1 (ou langue dominante) affecte la L2 (ou langue non dominante), mais le phénomène inverse existe aussi. La question de la bidirectionnalité des influences s'est d'abord posée dans les études sur l'acquisition chez les bilingues précoces ainsi que sur l'attrition d'une langue chez les bilingues fonctionnels, mais des influences de la L2 vers la L1 ont également été suggérées chez des apprenants de niveau intermédiaire (cf. Pavlenko et Jarvis, 2002; Brown et Gullberg, 2008; Jarvis et Pavlenko, 2008).

Dans le cadre théorique du bilinguisme, le terme de convergence linguistique est fréquemment utilisé. Celui-ci est issu de la linguistique de contact. Le phénomène de convergence peut être défini comme une augmentation des similarités structurelles inhérentes à deux systèmes linguistiques.

En linguistique de contact, ce phénomène touche les langues elles-mêmes lorsqu'elles entrent en contact avec une autre variété. Cela peut avoir lieu pour diverses raisons dont la proximité géographique de populations linguistiquement différentes, un facteur pertinent pour le présent travail.

Dans l'étude du bilinguisme individuel, c'est entre les deux langues parlées par le locuteur que les convergences ont lieu. Au niveau productif, cela peut se manifester lorsque le locuteur choisit systématiquement, parmi plusieurs façons d'exprimer un message, une structure commune à ses deux langues ou lorsqu'il évite certaines structures présentes

dans sa L2 (ou langue non dominante), mais absentes ou rares dans sa L1 (ou langue dominante). Selon l'exemple de l'introduction (cf. chapitre 1), une convergence pourrait se manifester avec une préférence pour *Fanny est aussi allée dormir / Fanny ist auch schlafen gegangen* et un évitement de *Fanny aussi est allée dormir / Auch Fanny ist schlagen gegangen* (cf. Jarvis et Pavlenko 2008 ; Ringbom et Jarvis 2009 ; Bullock et Toribio 2004 ; Von Stutterheim *et al.* 2013 ; Benazzo et Andorno 2017, p. 109).

La notion de convergence se différencie de celle de transfert ou d'interférence, au sens où la direction de l'influence importe peu (cf. Bullock et Toribio, 2004, p. 91). Dans ce document, nous utilisons principalement le terme d'influences translinguistiques, car il permet à la fois une prise de position neutre vis à vis du phénomène et une prise en compte de la direction des influences. En effet, une partie de nos hypothèses concernant les locuteurs bilingues est fondée sur la possibilité d'une influence de la langue dominante sur la langue non dominante. Pour discuter des usagers L1 toutefois, le terme convergence est parfois plus précis.

2.3.2 Facteurs associés

Des facteurs linguistiques, biographiques et contextuels, ainsi que les interactions entre ces facteurs ont un effet plus ou moins important sur la présence, le type et l'ampleur des influences translinguistiques. Ci-dessous, nous nous basons sur la catégorisation de Jarvis et Pavlenko (2008, chapitre 6 *Transferability and Factors that Interact with Transfer*) qui proposent une vue d'ensemble structurée et documentée du phénomène chez les adultes, datant toutefois déjà un peu. Nous discutons une sélection de facteurs qui pourraient expliquer certains comportements linguistiques observés dans la première partie empirique de ce travail. Ces facteurs sont organisés en cinq classes : 1. les facteurs linguistiques et psycholinguistiques, 2. les facteurs liés aux expériences et connaissances langagières accumulées, 3. les facteurs liés à l'environnement d'apprentissage, 4. les facteurs liés à l'utilisation des langues et 5. les facteurs cognitifs et développementaux. Si l'ouvrage de Jarvis et Pavlenko vise les apprenants tardifs, nous pensons que les facteurs mentionnés ci-dessous s'appliquent, en partie du moins, à une palette plus large de locuteurs bilingues.

Facteurs linguistiques et psycholinguistiques

- Proximité typologique - « L'une des contraintes les plus reconnues sur le transfert est le degré de congruence entre la langue source et la langue cible. [...] L'observation générale est que, même si le transfert se produit entre des langues assez différentes - du point de vue du chercheur - l'étendue du transfert est la plus élevée dans la plupart des domaines d'usage du langage lorsque les langues source

et cible sont perçues comme très similaires par l'utilisateur L2 » (Jarvis et Pavlenko (traduit de 2008, p. 176), principe de psychotypologie par Kellerman). En effet, les locuteurs seraient naturellement à la recherche de similarités entre les langues. Lorsque les similarités assumées correspondent aux similarités effectives, l'apprentissage est facilité. Toutefois, la tâche d'identifier correctement les similarités entre les langues est complexe, entre autres parce que les similarités interlinguistiques d'une structure particulière se trouvent de manière variable à différents niveaux linguistiques comme la forme (lexique et grammaire), la fonction (pragmatique) ou la fréquence d'utilisation. Certaines recherches suggèrent que les locuteurs assumeraient plus facilement d'emblée des similarités interlinguistiques au niveau sémantique et au niveau pragmatique tandis qu'ils s'attendraient plus à des différences au niveau de la forme. Des divergences entre similarité effective et similarité assumée peuvent se manifester sous la forme 1) d'une absence de perception de similarités entre les langues, 2) d'une perception erronée de la nature de ces similarités ou 3) d'une perception de similarités non existantes. À l'inverse, lorsque le locuteur perçoit non pas des similarités, mais des différences entre les langues, des influences peuvent se manifester par des évitements des structures qui lui sont moins familières. Chez les plurilingues, une L2 ou langue non dominante peut influencer une L3 s'ils y perçoivent une plus grande proximité typologique qu'avec leur L1 (Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 173-182; Ringbom et Jarvis, 2009; Benazzo et Andorno, 2017, p. 107; 110).

- Niveaux linguistiques - Les influences se manifestent à tous les niveaux du langage, mais à différents degrés. La L1 influencerait fréquemment la L2 aux niveaux phonologique, lexical, sémantique, discursif et pragmatique, mais plus rarement aux niveaux morphologique, orthographique et syntaxique. Des influences entre une L2 et L3 ont surtout été documentées au niveau lexical, mais les études sont peu nombreuses dans ce domaine. La L2 influence particulièrement fréquemment la L1 au niveau phonologique, lexical et sémantique, sans complètement exclure d'autres niveaux (Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 183).
- Fréquence, saillance, marquage et prototypicité - Des influences de la L1 vers la L2 sont plus probables pour des structures linguistiques fréquentes et saillantes (remarquables, proéminentes) dans la L1. Par ailleurs, des structures fréquentes et saillantes dans la L2 seront plus probablement apprises que des structures moins présentes. De plus, si le locuteur considère une structure comme marquée ou spécifique à une langue, la probabilité de transférer cette structure diminue (Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 174; 183; 186-188).

Facteurs liés aux expériences et connaissances langagières accumulées

- Âge - L'âge d'acquisition est probablement un facteur important pour l'étude de la structure informationnelle et de l'organisation discursive. Nous n'approfondissons toutefois pas cette thématique; nos participants ayant pour la grande majorité acquis leurs deux langues dès le plus jeune âge, ils ne se différencient pas à ce niveau-là. Concernant l'âge chronologique, nous ne connaissons pas de théorie suggérant un rôle sur les influences translinguistiques dans le domaine de la structure informationnelle.
- Durée de résidence - Plus un locuteur vit longtemps dans un environnement linguistique L2, plus la probabilité d'une influence de la L1 sur la L2 diminue et plus celle d'une influence de la L2 sur la L1 augmente. Toutefois, ce facteur est associé à la fréquence d'usage des langues et donc, l'établissement d'une relation de cause à effet directe entre la durée de résidence et les influences translinguistiques est compliquée.
- Niveau général de compétence - Que ce soit la L1 qui influence la L2, la L2 qui influence la L1 ou bien une L3, plus la compétence linguistique dans la langue source est élevée, plus la langue source aura d'influence sur la langue cible. Concernant la relation entre la compétence en langue cible et les influences translinguistiques, les connaissances seraient moins claires (Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 197-203).

Facteurs liés à l'environnement d'apprentissage

Parmi ces facteurs, la distinction entre apprentissage formel et exposition naturelle à la langue ainsi que l'importance qu'accorde le locuteur aux propriétés linguistiques formelles versus à la communication ont une incidence sur la présence et le type d'influences translinguistiques.

Facteurs liés à l'utilisation des langues

Les variables contextuelles suivantes méritent d'être connues pour le design de notre recherche. Le style langagier propre à chaque individu (idiolecte) dans la langue source peut affecter son discours dans la langue cible. Le degré de formalité du contexte jouerait également un rôle, mais les connaissances à ce propos manquent de robustesse. Le fait que le locuteur connaisse la langue dominante de l'interlocuteur peut affecter le type d'influences translinguistiques. Finalement, la tâche langagière peut avoir un effet sur l'ampleur des influences (cf. Jarvis et Pavlenko, 2008).

Facteurs cognitifs et développementaux

Jarvis et Pavlenko (2008, p. 190-196) discutent également de l'effet de différents facteurs cognitifs et développementaux. Parmi eux, les aptitudes langagières et la conscience linguistique pourraient contribuer à l'explication des phénomènes langagiers étudiés dans

ce travail. Nous n'entrons toutefois pas dans les détails, car nous ne les operationalisons pas dans notre étude.

Jusqu'à présent, nous avons implicitement présenté les influences translinguistiques comme un phénomène strictement langagier. Cependant, certaines manifestations d'influences au niveau linguistique peuvent être symptomatiques d'influences à un niveau conceptuel comme nous le verrons ci-dessous. Cela serait notamment le cas pour les influences concernant le choix parmi divers structures linguistiques possibles, autrement dit la fréquence d'usage de certaines structures, mais pas leur justesse grammaticale.

2.3.3 Conception et structuration des évènements

Les influences translinguistiques conceptuelles touchent des domaines de référence basés sur des expériences sensori-motrices comme la perception de l'espace temporel, des évènements ou de certains concepts comme les couleurs. Il s'agirait de catégories conceptuelles véhiculées en partie à travers le langage au cours de la socialisation langagière. Plus précisément, les structures candidates à des influences à ce niveau expriment 1) des concepts lexicalisés impliquant des influences liées aux mots et à leurs significations, 2) des concepts grammaticalisés impliquant par exemple des influences au niveau de l'expression du genre ou du nombre, ainsi que 3) des concepts de conceptualisation influençant l'organisation des informations dans le discours (cf. Jarvis et Pavlenko, 2008; Von Stutterheim, 2018, p. 12; 112-115).

Le présent travail est concerné par le troisième type de concept. À ce niveau, des influences translinguistiques se manifestent notamment via des productions grammaticalement correctes, mais inhabituelles pour une oreille native (cf. Von Stutterheim et Carroll, 2005, p. 2). L'idée est que certaines différences interlinguistiques, et donc de potentielles influences translinguistiques, s'expliquent par des phénomènes à un niveau se situant entre le langage et la cognition (Von Stutterheim et Carroll, 2005, p. 8), sans pour autant adhérer à des variantes déterministes affirmant un lien causal entre la langue et la vision du monde (cf. Jarvis, 2007, p. 45; Whorf, 1956, p. 241, cité dans Athanasopoulos et Bylund, 2013, p. 92 et Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 115; Von Stutterheim, 2018, p. 2-3).

Une approche suggérant un lien entre les langues et la planification conceptuelle et qui a influencé les travaux sur la structure informationnelle et l'organisation discursive dont nous nous inspirons est celle du « Penser pour parler » (*Thinking For Speaking*) de Slobin (1996) (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo *et al.*, 2012a; Benazzo et Dimroth, 2015). Selon cette hypothèse, les propriétés structurelles de la langue n'impactent pas forcément l'image mentale que le locuteur a de l'évènement, mais affectent l'étape suivante, soit

le processus cognitif de conceptualisation et planification qui précède la production langagière¹⁰. Il en résulterait une tendance à décrire les caractéristiques d'un événement qui correspond à une certaine conceptualisation de ce dernier et dont les structures linguistiques nécessaires à sa description sont disponibles. Les locuteurs s'habitueraient durant l'enfance à centrer leur attention sur une perspective particulière, dépendante des moyens lexico-grammaticaux disponibles. Ce comportement perdurerait à l'âge adulte. Ainsi, lors d'un apprentissage tardif d'une L2, la manière de penser un événement avant de le verbaliser résisterait souvent aux restructurations. Les influences de la L1 vers la L2 (« Penser en L1 pour parler en L2 ») sont donc plus probables que de la L2 vers la L1 (Slobin, 1996, p. 76 ; Jarvis, 2007, p. 48-49 ; Benazzo, 2012, p. 123-125 ; Benazzo et Dimroth, 2015, p. 11)¹¹.

Pour étudier le lien entre les systèmes linguistiques et une partie de la planification conceptuelle liée au langage, une méthode consiste à comparer l'organisation des informations discursives dans diverses langues et auprès de divers locuteurs (Von Stutterheim et Carroll, 2007, p. 36 ; Benazzo et Dimroth, 2015, p. 17 ; Von Stutterheim, 2018). Il n'est toutefois pas possible de tester l'hypothèse du « Penser en L1 pour parler L2 » par l'analyse de productions langagières seulement. Des données sur les performances cognitives offrent un meilleur accès à la partie « penser » (cf. Von Stutterheim et Carroll, 2005, p. 9 ; Flecken, 2011 ; Athanasopoulos et Bylund, 2013). Celles-ci permettent de savoir si la manière dont les locuteurs relatent un événement correspond à la perception qu'ils en ont. Des travaux sur la conceptualisation et la description du mouvement dans lesquels les mouvements oculaires de personnes visionnant des événements indiquent c'est le cas (cf. Von Stutterheim et Carroll, 2007 ; Flecken, 2011 ; Von Stutterheim *et al.*, 2012). Concernant les configurations d'informations étudiées dans ce travail, l'hypothèse du « Penser pour parler » nous paraît plus difficile à tester. Toutefois, Dimroth (2012, p. 94) appelle à des travaux estimant la relation entre des préférences pour certaines structures observées dans les productions orales et le contrôle de l'attention au moyen de tâches non verbales.

Des recherches sur la conception et la structuration des événements dans le discours ont révélé l'existence de différences entre les locuteurs natifs de différentes L1 qui s'explique-

¹⁰Quelques études dont nous nous inspirons se réfèrent au modèle de production langagière de Levelt (1989) (cf. Benazzo, 2012 ; Benazzo *et al.*, 2012a ; Tomita, 2013 ; Andorno et Turco, 2015). Selon ce modèle, le processus de production passe par une phase de conceptualisation, durant laquelle la planification du message a lieu et de laquelle il résulte une structure conceptuelle ; puis suit une phase de formulation comprenant l'encodage lexical et grammatical, suivi d'une phase d'articulation durant laquelle le message interne est transmis à l'interlocuteur. Il s'agit de l'un des premiers modèles permettant de bien visualiser le processus de production langagière. Approfondir cet aspect théorique n'est pas nécessaire pour la compréhension de nos questions de recherches et analyses.

¹¹D'autres hypothèses expliquant les influences translinguistiques au niveau conceptuel sont disponibles telle que la *Conceptual Transfer Hypothesis* (Jarvis, 2007). Une discussion plus approfondie dépasserait le cadre de ce travail.

raient principalement par des caractéristiques typologiques des langues. Des études *SLA* et sur le bilinguisme focalisant d'autres langues ou d'autres structures linguistiques que celles que nous étudions ont révélé que les apprenants et bilingues diffèrent toujours plus ou moins subtilement des usagers L1 (cf. Von Stutterheim et Carroll, 2005; Lambert *et al.*, 2008; Natale, 2013 pour l'organisation de différentes informations discursives dans des narratifs en allemand, anglais, français ou italien ; Bohnacker et Rosén, 2008, pour le choix entre un constituant connu ou nouveau pour la position préverbale (*Vorfeld*) en allemand et suédois ; Tomita, 2013 pour la construction de liens anaphoriques additifs et contrastifs par des apprenants allemands du japonais ; Brugger, 2017 pour la description de l'espace et du mouvement par des bilingues (suisse-)allemands et français). Les règles soutenant l'apprentissage du lexique et de la syntaxe seraient en général plus facilement observables pour les locuteurs que celles dictant l'organisation conceptuelle du discours (cf. revues de la littérature dans Flecken, 2011; Von Stutterheim *et al.*, 2013).

En conclusion, ce chapitre sur l'étude des bilingues fonctionnels fixe les bases théoriques concernant le profil des locuteurs cibles de ce travail. En introduisant les deux cadres théoriques du *SLA* et du bilinguisme, nous préparons le terrain pour mieux comprendre en quoi le design de notre étude se différencie et en quoi il reste similaire aux études sur la structure informationnelle dont nous nous inspirons et qui seront citées dans le chapitre théorique suivant. Par ailleurs, nos questions prennent racine dans l'hypothèse d'influences translinguistiques qui s'expliqueraient par les facteurs mentionnés au point 2.3.2 (*Facteurs associés*) et par les compétences linguistiques générales des locuteurs, mais aussi par l'hypothèse du *Penser pour parler*. À l'issue du chapitre suivant, il sera également clair que la mesure de dominance langagière, que nous avons introduite et utilisons, est quasiment absente des recherches disponibles sur l'usage des structures langagières étudiées dans la partie empirique de ce travail.

3

Structure informationnelle et organisation discursive

Ce chapitre précise la nature et les caractéristiques des phénomènes linguistiques approfondis dans ce travail, soit les stratégies de cohésion déployées par les locuteurs. Nous partons du principe que l'objectif des locuteurs est de faciliter la compréhension de leur message par les interlocuteurs. Nous étudions ces stratégies de cohésion dans une perspective de structure informationnelle et d'organisation discursive. Concrètement, un locuteur qui raconte une histoire doit choisir, pour chaque événement décrit, la quantité d'informations à transmettre et la perspective sous laquelle il va le présenter. Une manière de le faire consiste à marquer (mettre en évidence) certaines informations afin de hiérarchiser leur importance, par exemple en créant des liens entre les énoncés décrivant différents événements (ci-après liens anaphoriques). Pour ce faire, le locuteur choisit un ou des moyen(s) spécifique(s) parmi un ensemble de marqueurs lexicaux (par exemple *finalement, quand même*), morpho-syntaxiques (par exemple *lui*) et prosodique (soit une intonation sur certains mots). Le choix du moyen de cohésion adéquat dépend du contexte partagé entre le locuteur et l'interlocuteur, des caractéristiques de la structure informationnelle, des limites structurelles des langues, mais aussi des préférences discursives individuelles.

Pour comprendre ce phénomène de structuration du discours, les chercheurs effectuent des analyses à la fois au niveau formel (par exemple la structure de l'énoncé ou le choix du marqueur) que conceptuel (par exemple l'organisation du discours dans sa globalité). De nombreux travaux comparent les caractéristiques lexicales, sémantiques, (morpho-)syntaxiques et pragmatiques des différentes langues. Ils visent entre autres à découvrir quels sont les aspects universels de l'organisation des informations au sein du discours et quels sont les aspects spécifiques aux différentes langues ou aux divers types de locuteurs (cf. Dimroth et Klein, 1996 ; Von Steutterheim et Carroll, 2007, p. 38 ; Von Steutterheim, 2018).

Ci-dessous, nous définissons les concepts relatifs à la structure informationnelle nécessaires pour décrire les phénomènes analysés (topique, focus, etc.). Ensuite, nous discutons de l'analyse de l'organisation discursive de textes narratifs oraux, puis de quelques caractéristiques des répertoires allemand et français de marqueurs pragmatiques d'informations discursives. Finalement, nous présentons en détail les contextes narratifs et les marqueurs linguistiques étudiés tout en y indiquant les connaissances empiriques actuelles concernant l'usage de l'allemand et du français L1 et L2 dans ces contextes.

Ce travail s'inscrit dans une approche pragmatique et fonctionnaliste propice à l'encadrement d'études de linguistique appliquée (cf. Klein, 1994b; Lambrecht, 1994; Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo, 2012). Toutefois, les approches sémantiques ayant beaucoup contribué à la théorisation des phénomènes de structure informationnelle (cf. Reis et Rosengren, 1997; Krifka, 2008), nous les mentionnons là où elles apportent des clarifications.

3.1 Concepts principaux

Selon les approches théoriques et les phénomènes précisément étudiés, la structure informationnelle et les concepts qui en découlent sont traités différemment. Ainsi, nous introduisons, à la manière d'un glossaire, « nos » définitions des concepts nécessaires pour décrire les contextes narratifs, les structures langagières et les marqueurs analysés dans ce travail. Nous nous limitons aux cas généraux simples. Ces concepts étant interdépendants, discuter de l'un nécessite souvent de mentionner un autre. Nous essayons de limiter les références à des concepts pas encore introduits en traitant d'abord de propriétés générales des énoncés (le statut de l'information, les présuppositions et l'assertion), puis des fonctions pragmatiques de la structure informationnelle (le focus et le topique, avec une attention particulière allouée à la notion de contraste). Après avoir posé ces bases théoriques seulement, nous proposerons une contextualisation et définition du domaine la structure informationnelle.

3.1.1 Statut de l'information (nouvelle / connue)

Une information est considérée comme nouvelle si elle est inactive dans les représentations mentales partagées par le locuteur et l'interlocuteur lors de son introduction dans le discours. À l'inverse, l'information est considérée comme connue ou ancienne si le locuteur estime que l'interlocuteur en possède une certaine représentation. Ce statut de l'information influence la manière dont le locuteur va s'y référer.

Les langues disposent de marqueurs adaptés et plus ou moins obligatoires pour introduire une nouvelle information ou établir une nouvelle référence à une information connue (cf. Hickmann *et al.*, 1996, p. 592-595). Des liens anaphoriques peuvent être établis entre les informations connues, comme le pronom *elle* dans l'exemple 1 ci-dessous qui se réfère à une personne dernièrement introduite dans le discours, *Léa*. Le degré de connaissance nécessaire de l'information pour établir ce type de liens est toutefois sujet à discussion. Si le statut des informations a autrefois été considéré comme dichotomique (nouvelle ou connue) (cf. Halliday, 1967 ; Schwarzschild, 1999), les modèles graduels semblent plus actuels et convaincants (cf. Gundel *et al.*, 1993 ; Krifka, 2008, p. 262 ; Benazzo, 2012, p. 18 ; Féry, 2016, p. 138-139). Dans ce cas, une information connue a soit été introduite précédemment dans le discours (cf. exemple 1a), soit elle est implicitement connue dans le contexte communicatif (cf. exemple 1b), avec différents niveaux de finesse qui ne seront pas discutés ici.

- (1) Imaginons une discussion entre Luc et Paul. Les situations a) et b) pourraient chacune directement précéder l'énoncé qui suit, en italique :
- a. Luc dit à Paul que sa nouvelle copine, Léa, est une skieuse professionnelle.
 - b. Luc parle à Paul de sa copine Léa, que Paul a rencontré il y a deux semaines.
- Luc : *Cette année, elle participera à quatre compétitions dans les Alpes.*

Dans la situation 1 a), Paul devrait rapidement comprendre que le groupe nominal *quatre compétitions* se réfère à des courses de ski, car le locuteur, Luc, vient d'introduire le métier de la personne dont il parle, Léa. Par contre, dans la situation 1 b), ce même groupe nominal fait référence à une information présupposée connue par l'interlocuteur, mais pas récemment mentionnée. Luc suppose que Paul se rappelle de la profession de sa copine Léa (cf. partie 3.1.2, *présuppositions*). Ainsi, l'information concernant la pratique du ski par Léa paraît moins saillante dans le contexte b) que a).

3.1.2 Présuppositions

Liée au statut des informations, la notion de présupposition aide à comprendre certaines relations sémantiques et pragmatiques. La présupposition peut être définie comme « une proposition dont la vérité est une condition nécessaire pour que la phrase énoncée puisse avoir une valeur de vérité » (De Saussure, 2018, p. 35)¹. Par exemple, *Léa a rendu visite à son frère* présuppose qu'il existe une personne nommée Léa parmi l'ensemble des propositions connues ou considérées comme allant de soi par les participants à la situation

¹Voir Lambrecht (1994, p. 51-60) pour une définition pragmatique décrivant plus finement la réalité du contexte communicationnel, mais dont la discussion dépasserait le cadre de ce travail.

de communication et que Léa a un frère (De Saussure, 2018, p. 36-40 ; Venhuizen *et al.*, 2018, p. 130-131). Nous verrons ainsi au fil de notre travail que plusieurs marqueurs étudiés sont considérés comme des « déclencheurs linguistiques de présuppositions » (De Saussure, 2018, p. 37).

3.1.3 Assertion

L’assertion est une propriété de l’énoncé opérant aux niveaux grammatical et pragmatique. Pour l’introduire, nous nous inspirons des travaux de Lambrecht (1994); Klein (2009) et Benazzo (2012) ainsi que de l’introduction dans Venhuizen *et al.* (2018, p. 131) et de la discussion dans Benazzo *et al.* (2012b).

L’assertion correspond à la déclaration nouvelle et importante exprimée dans un énoncé. Au niveau pragmatique, l’assertion est étroitement liée à la notion de présupposition : formuler une assertion revient à établir une relation entre un ensemble de propositions présupposées et une proposition non présupposée. Une fois émise, toute assertion est ajoutée aux représentations mentales partagées par le locuteur et l’interlocuteur (et donc l’ensemble de propositions présupposées). L’interlocuteur devrait donc tenir la nouvelle proposition pour acquise après avoir écouté l’énoncé en question.

Au niveau grammatical, une phrase est assertive si elle contient un verbe fini (fléchi). Par ailleurs, dans des contextes contrastifs, la valeur informationnelle de ce lien assertif peut être mise en évidence par une intonation sur le verbe fini (exemple 2 a.) ou par des moyens lexicaux tels que des particules (exemple 2 b.).

(2) Énoncé initial : *Tristan lag nicht auf dem Sofa.*

Nouveaux énoncés possibles :

a. *Er LAG auf dem Sofa.*

b. *Doch, er lag auf dem Sofa.*

Exemple adapté de Klein (2009, p. 340)

3.1.4 Focus et contraste

L’élément portant la fonction pragmatique de focus (ou foyer) constitue l’information la plus importante (et souvent nouvelle) sur laquelle le locuteur souhaite attirer l’attention de l’interlocuteur (cf. Féry et Krifka, 2009; Benazzo, 2012; Karsenberg, 2017).

Le focus peut être défini comme la réponse à une question ouverte sous-jacente (qui ? quand ? où ? etc.) (cf. Halliday, 1967, p. 226 ; Féry, 2016, p. 140) ou comme l’alternative

choisie parmi un ensemble d’alternatives pertinentes pour l’interprétation de l’expression focalisée (donc mise en évidence) et pour l’interprétation du discours dans lequel elle est insérée (cf. Dimroth et Klein, 1996; Krifka, 2008; Molnár et Winkler, 2010; Féry, 2016; Nölke, 2016). Par exemple, Peter, dans la réponse 3 a), et Alina, dans la réponse 3 b), sont les alternatives choisies, parmi l’ensemble des personnes qui pourraient avoir vu Alina respectivement que Peter pourrait avoir vues.

- (3) a. *Wer hat Alina gesehen? PETER hat Alina gesehen.*
 b. *Wen hat Peter gesehen? Peter hat ALINA gesehen.*

La taille de la partie de l’énoncé assignée au focus peut varier. Nous étudions les focus étroits (*narrow focus*), aussi appelés articulation focus / arrière-plan ou *argument focus*. Il s’agit des cas pour lesquels un seul constituant représente cette information marquée, comme dans les exemples 3 a) et b). Le reste de la proposition, appelé l’arrière-plan (*background*), correspond à l’information présupposée (et donc généralement donnée) (cf. Lambrecht, 1994; Benazzo, 2012; Féry, 2016; Karsenberg, 2017).

Plus précisément, nous nous intéressons aux focus contrastifs, au sens où le contraste, dans sa définition sémantique, indique une différence entre des unités informationnelles similaires dans deux énoncés du discours en cours (Dimroth, 2002, p. 895)². Une caractéristique importante du focus contrastif³ est que l’ensemble de ses alternatives pertinentes est généralement considéré comme donné (et donc limité) par le contexte partagé avant que la proposition ne soit énoncée (cf. Dimroth, 2002, p. 892; Dimroth et Klein, 1996, p. 85; Andorno et Crocco, 2018, p. 258).

Les deux types de focus les plus attendus dans notre travail sont le focus additif qui ajoute une proposition à l’ensemble des propositions présupposées partagées par les participants à la situation de communication sans annuler la proposition précédente (*Auch [PETER]_F hat ein Bier getrunken*, exemple tiré de Braun *et al.*, 2019) et celui que nous nommerons focus contrastif sur la polarité de l’action qui lui annule la proposition précédente (par exemple *Herr Rot springt DOCH*, (*obwohl er sich vorher geweigert hat.*)). Les chercheurs en sémantique ont théorisé le focus additif comme un contraste dans le domaine de la référence. Dans ce sens, le focus additif présuppose aussi que le contexte partagé par le locuteur et l’interlocuteur contienne une proposition avec laquelle l’énoncé peut être contrasté (par exemple *Alina hat ein Bier getrunken*) (cf.

²Le concept de contraste est constamment rediscuté. Une raison réside dans son ambiguïté pragmatique, car il comporte à la fois la fonction de mise en évidence (comme le focus) et celle de lien anaphorique (comme le topique) (cf. Lambrecht, 1994, p. 290-291; Molnár et Winkler, 2010; Turco, 2014, p. 3-4; Song, 2017, p. 27; Andorno et Crocco, 2018, p. 258 et Braun *et al.*, 2019, p. 754). Une discussion théorique plus détaillée n’est pas nécessaire pour ce travail.

³Par opposition au focus informationnel (cf. Krifka, 2008; Andorno et Crocco, 2018, p. 258).

Krifka, 2008). Une bonne raison pour adopter cette classification commune de focus contrastif résiderait dans l'existence d'autres similarités entre les marqueurs additifs et les marqueurs contrastifs sur la polarité de l'action qui ont été observées dans des corpus oraux en allemand. Il s'agit de similarités au niveau de la forme (ces marqueurs sont accentués en position postverbale) et au niveau de la fonction assertive apparemment partagée par *auch* et *doch* comme dans *Peter hat AUCH/DOCH ein Bier getrunken* (cf. Dimroth, 2002; Dimroth *et al.*, 2010; Andorno et Crocco, 2018). Nous y reviendrons au point 3.4.1.2.

3.1.5 Topique

Le topique correspond à l'expression qui se réfère à ce dont on parle dans le reste de la proposition (par exemple le protagoniste, l'intervalle temporel, le lieu) et permet d'ancrer l'énoncé dans son contexte. Le reste de la proposition, souvent nommé commentaire, exprime une nouvelle information à propos du topique, augmentant ainsi la connaissance partagée entre le locuteur et l'interlocuteur. Le commentaire contient généralement le focus. Dans les énoncés canoniques, le topique apparaît avant le focus (cf. Klein, 1994a, p. 230-232; Klein, 1994b; Lambrecht, 1994; Dimroth, 2002, p. 895; Klein, 2008; Benazzo, 2012, p. 18; Féry, 2016, p. 144; Karssenber, 2017) :

- (4) *What did the children do next?*
[The children]_{Topique} [WENT TO SCHOOL]_{Commentaire/Focus}
 Exemple adapté de Lambrecht (1994, p. 121)

Dans ce travail, nous étudions principalement des topiques sujets grammaticaux. Plus précisément, nous nous intéressons aux topiques contrastifs, soit les cas où le référent du sujet est en relation d'opposition ou d'addition avec d'autres sujets alternatifs. Le topique contrastif est non seulement suivi du focus dans le commentaire, mais il contient lui-même un focus indiquant la présence de propositions topicales alternatives et éventuellement qu'il ne s'agissait pas du topique attendu dans le discours (exemple 5). D'après la littérature sur les langues germaniques, ce topique focalisé est marqué par une légère accentuation (cf. Dimroth, 2002; Krifka, 2008; Féry, 2016). Dans l'exemple 5, l'accent focal sur *sister* indique la présence d'une alternative à ce topique, soit *brother*.

- (5) *What do your siblings do?*
[My [SISter]_{Focus}]_{Topique} [studies MEDicine]_{Commentaire/F} and [my [BROther]_F]_T]
[is working on a FREIGHT ship]_{C/F}.
 Exemple adapté de Féry (2016, p. 145) et Krifka (2008, p. 268)

3.1.6 Structure informationnelle

La structure informationnelle, terme introduit en 1967 par Halliday, peut être définie comme le phénomène consistant à organiser l'information dans le discours de manière à adapter la façon de parler d'un même évènement selon les besoins communicatifs du moment (Chafe, 1976, cité dans Krifka, 2008, p. 234). On en parle également *via* les termes *funktionale Satzperspektive* (cf. Jacobs, 1984) ou articulation thème-rhème (cf. Riegel *et al.*, 1994 cités dans Benazzo, 2012, p. 18 ; Bohnacker et Rosén, 2008). L'hypothèse générale commune est que les marqueurs linguistiques servent non seulement à gérer les relations sémantiques et syntaxiques entre les constituants des phrases, mais qu'ils remplissent aussi une fonction pragmatique, celle d'adapter les unités informationnelles au contexte dans lequel elles sont utilisées. Cela concerne à la fois la gestion des relations entre les différentes unités informationnelles au sein d'un énoncé (par exemple le topique par rapport au commentaire) et la gestion des relations entre des unités informationnelles similaires entre différents énoncés (par exemple le topique de l'énoncé actuel par rapport à celui d'un énoncé précédent) (cf. Dimroth, 2002, p. 894-895).

La structure informationnelle d'un énoncé non marqué⁴ suit généralement la tendance plus ou moins universelle « *topic first, focus last* » impliquant que l'unité informationnelle importante se trouve en fin de proposition, tandis que l'unité informationnelle dont on parle s'y trouve au début. Cette structure par défaut peut ensuite être renforcée ou modifiée par des marqueurs linguistiques. Ceux-ci permettent de signaler quelle unité informationnelle est pertinente dans l'énoncé, si celle-ci est nouvelle ou connue, ou encore si elle est en contraste avec d'autres alternatives (cf. Lambrecht, 1994).

Ainsi, ce domaine de recherche propose des outils comme le topique, le focus ou le contraste pour analyser la structure des informations au sein des phrases tout en permettant de prendre en compte le fait que celle-ci est motivée par des relations contextuelles qui dépassent le cadre de la phrase. Autrement dit, les phrases sont organisées au sein du discours (cf. Lambrecht, 1994, p. 7). Dans la section suivante, nous nous intéressons à un autre niveau d'analyse, celui de l'organisation discursive dans sa globalité.

3.2 Cohésion textuelle et perspective discursive

Nous avons vu que des liens anaphoriques établis entre les unités informationnelles d'un même domaine (par exemple l'entité) à travers divers énoncés renforcent la cohésion du discours. Nous verrons dans la section 3.4 que le locuteur dispose d'une certaine

⁴Nous considérons que tout énoncé est pourvu d'une structure informationnelle (cf. Dimroth, 2004), contrairement à certaines approches générativistes (cf. Reis et Rosengren, 1997).

liberté dans cette tâche, les marqueurs prévus à cet effet étant généralement optionnels (cf. Dimroth *et al.*, 2010)⁵. En sélectionnant une information à marquer avec un lien anaphorique, le locuteur choisit « une manière de présenter ce [qu’il] veut dire, et donc une ‘perspective’ spécifique sur les faits relatés » (Benazzo, 2012, p. 122). Une compréhension générale de ce phénomène de sélection et d’organisation des informations nécessiterait non seulement une analyse de la structure informationnelle au niveau des phrases, mais également la prise en compte de l’organisation des textes dans leur globalité (cf. Von Stutterheim et Carroll, 2005, p. 9-10).

Dans cette section, nous décrivons d’abord les propriétés discursives du genre textuel narratif qui est analysé dans ce travail. Cela nous permet de définir les unités informationnelles qui y sont récurrentes. Ensuite, nous introduisons le modèle de la *quaestio* (Von Stutterheim et Klein, 2002) qui offre un cadre pour l’analyse de l’organisation des informations à travers les énoncés tout au long du discours narratif.

3.2.1 Genre narratif comme base de données

Le récit narratif peut être défini comme un « événement complexe impliquant des protagonistes centraux » et « divisé par le locuteur en série de sous-événements » structurés de manière chronologique sur un axe temporel défini (Benazzo *et al.* 2004, p. 77 ; concept de *topic time* selon Klein 1994b). À chaque sous-événement relaté, les protagonistes (ci-après entités) ainsi que le type de sous-événements (souvent des actions) peuvent changer ou rester constants. Le temps, les entités et les actions (constituées d’une situation prédicative et d’une valeur assertive) sont ainsi des domaines d’informations constitutifs du récit narratif.

Le récit narratif a reçu une attention particulière dans la recherche en acquisition des langues et sur le bilinguisme, car il permet d’observer aisément des différences développementales et des différences interlinguistiques liées à l’utilisation de différents outils lexicaux, grammaticaux ou rhétoriques. En structure informationnelle, ce genre textuel est propice à l’étude des relations anaphoriques. L’hypothèse est que les locuteurs, indépendamment de leur L1, font une expérience similaire du stimulus présenté (par exemple un livre d’image ou un film). La façon dont ils structurent leurs énoncés et, plus généralement, leur récit pour raconter ce qu’ils ont vu peut quant à elle varier. L’analyse de cette variation nous permet de mieux comprendre le système linguistique des différents types de locuteurs (cf. Von Stutterheim, 2018).

⁵Mais Eckardt et Fränkel (2012) et la revue de littérature dans Zufferey (2016) concernant les degrés variables d’optionnalité de certains marqueurs anaphoriques selon le contexte discursif.

3.2.2 Modèle d'analyse de la *quaestio*

Une approche concrète pour analyser l'organisation des informations au sein du discours consiste à considérer le discours comme une réponse à une question, généralement implicite. Un modèle qui suit cette approche et adapté à l'analyse de récits narratifs est celui de la *quaestio* (Von Stutterheim et Klein, 2002)⁶. Dans une vision simplifiée, cela revient à transférer les questions que nous avons posées au niveau des phrases pour identifier le focus (cf. point 3.1.4) à l'ensemble du discours. Selon ce modèle, la question implicite (la *quaestio*) d'un récit narratif est *qu'est-il arrivé ensuite à X ?*.

Cette question sous-jacente au récit détermine la ou les composante(s) topicale(s) (l'intervalle temporelle et l'entité X dans le cas de la *quaestio* par défaut) et ouvre ainsi un ensemble limité d'alternatives pouvant s'appliquer au topique (tous les événements qui auraient pu arriver à X dans le contexte communicationnel donné). Le locuteur doit opérer une sélection au sein de l'ensemble d'alternatives pour répondre adéquatement à sa *quaestio*.

La *quaestio* par défaut encourage une structure narrative prototypique dans laquelle l'espace temporel avance, l'entité est maintenue et le prédicat change d'un énoncé à l'autre (par exemple *Aline a rencontré Pierre. Elle a bu une bière avec lui. Puis elle est allée à son cours de danse.*) (cf. Dimroth et al., 2010, p. 3328-3329). Toutefois, la question sous-jacente peut dévier de la *quaestio* par défaut. Cela peut s'observer à travers le point de vue selon lequel le narrateur organise son récit : celui du narrateur (avec la temporalité ou la causalité comme topique dans des structures du style *maintenant / alors, on voit [...]*) ou celui de l'entité protagoniste (Von Stutterheim et Carroll, 2007; Von Stutterheim et Klein, 2002; Von Stutterheim et Carroll, 2005, p. 12). Cette déviation de la question par défaut peut cependant aussi s'observer à travers la façon dont le narrateur organise les faits relatés au sein du discours. C'est cette deuxième entrée d'analyse qui sera approfondie dans le travail consacré aux narratifs non prototypiques, soit des récits dans lesquels les entités changent régulièrement et les prédicats sont maintenus pour plusieurs entités. Dans ce cas, les faits relatés peuvent forcer le locuteur à adapter la *quaestio* par défaut tout en lui laissant le choix de la perspective à prendre. Cela est par exemple le cas lorsque plusieurs personnes effectuent successivement la même action, par exemple :

- (6) a. Temps 1 : *Peter et Pia se rencontrent au restaurant.*
 b. Temps 2 : *Peter a insulté un serveur.*
 c. Temps 3 : *Pia a insulté un serveur.*

⁶Cette manière d'analyser le discours est aussi appelée *question under discussion*, mais plutôt dans l'étude de textes dialogiques (cf. Clifton et Frazier, 2012).

- i. *Pia aussi a insulté un serveur (Quaestio : Qui d'autre a insulté le serveur ?)*
- ii. *Pia a fait la même chose (Quaestio : Qu'a fait Pia ?)*
- iii. *Pia a aussi insulté le serveur (Quaestio : Pia a-t-elle aussi a insulté le serveur ou non ?)*

Exemple adapté de Bonvin et Dimroth (2016, p. 6)

Des recherches ont montré que les usagers L1 allemands et français tendent à organiser leur discours autour de domaines informationnels différents comme s'ils répondaient à différentes *quaestio*. Dans l'exemple 6, la question oui / non de la version iii correspond à la perspective assertive typiquement observée dans les récits des locuteurs allemands, alors que les usagers L1 français organiseraient plutôt leur récit comme s'ils répondaient à des questions ouvertes autour de l'entité, du prédicat et du temps telles que celles des versions i et ii. Ces différentes perspectives narratives (soit un style allemand orienté vers l'assertion et un style français orienté vers l'entité, la temporalité et le prédicat) s'expliqueraient par des différences interlinguistiques au niveau de la disponibilité et de la saillance des marqueurs anaphoriques (Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo et Dimroth, 2015). Ci-dessous, nous discutons des différences typologiques entre l'allemand et le français concernant certaines classes de marqueurs étudiés dans ce travail.

3.3 Répertoire de marqueurs pragmatiques

Les marqueurs permettant d'adapter les unités informationnelles du discours au contexte communicationnel en cours peuvent être de nature lexicale (comme les adverbes, les comparaisons et les enrichissements du prédicat), morphosyntaxique (comme les pronoms, les structures clivées et les redoublements du sujet) et prosodique (différentes intonations) (cf. Dimroth, 2004; Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo et Dimroth, 2015). Ceux-ci précisent ou modifient les fonctions pragmatiques des composantes de l'énoncé initial (non marqué). La plupart des marqueurs étudiés dans ce travail permettent d'établir une relation anaphorique, soit de lier des unités informationnelles similaires présentes dans différentes propositions du discours.

Certaines catégories de marqueurs sont fréquemment étudiées par les linguistes et semblent plus complexes à décrire. Il s'agit des particules et adverbes, des structures clivées et des marqueurs prosodiques. Nous les introduisons en focalisant les différences typologiques entre le français et l'allemand. Les autres catégories de marqueurs étudiées seront introduites individuellement aux points 3.4.1.2 et 3.4.2.3.

3.3.1 Adverbes et particules

Les particules et les adverbes sont largement étudiés par des germanistes, le répertoire de particules allemandes étant riche (cf. Schmerse *et al.*, 2013; Schoonjans, 2014, p. 2). De la lecture de la littérature anglophone, francophone et germanophone produite dans divers domaines de la linguistique, nous constatons un manque de consensus concernant leurs dénominations, leurs critères d'appartenance à des catégories taxonomiquement supérieures ou des sous-catégories ainsi que la façon d'analyser leurs significations. Dans ce travail, nous appelons *particules* des adverbes courts et lexicalement pauvres comme *auch* / *aussi*, *doch*, *nur*, *ja*, *wohl* (cf. König, 1991, cité dans Dimroth, 2004, p. 11; Dimroth *et al.*, 2010; De Cesare et Andorno, 2015).

Si les particules que nous étudions (ou plutôt leurs lexèmes) se retrouvent dans plusieurs sous-catégories, c'est leur usage en tant que particules de focalisation qui nous intéresse⁷. Celles-ci ont pour propriété sémantique de s'associer à un constituant ou à une partie de l'énoncé qui prend généralement la fonction de focus (cf. Nølke, 1983; Krifka, 1998; Nølke, 2016; Féry, 2016, p. 143).

Une particule peut affecter sémantiquement différents constituants de l'énoncé. Le terme domaine d'application⁸ désigne la partie de l'énoncé qu'elle modifie. Le terme portée désigne la somme des potentiels domaines d'application de la particule dans l'énoncé (cf. Dimroth et Klein, 1996, p. 93; Reis et Rosengren, 1997, p. 269; Benazzo *et al.*, 2004, p. 80; Benazzo et Patin, 2017, p. 111). La portée est large lorsque plusieurs domaines d'application sont possibles. Par exemple, hors contexte, *Peter hat auch ein Bier getrunken* est potentiellement en contraste avec *Alina hat ein Bier getrunken*, mais aussi avec *Peter hat einen Kaffee getrunken*. La portée est étroite lorsqu'un seul domaine d'application est possible (par exemple *Auch [PETER]_F hat ein Bier getrunken*) (cf. König, 1991, cité dans Benazzo *et al.*, 2021, p. 3; Dimroth et Klein, 1996, p. 86; De Cesare, 2015; section 3.1.4).

⁷Moyennant quelques variations théoriques, on retrouve les dénominations suivantes dans la littérature : *Fokuspartikeln*, *focus particles*, particules de focalisation (cf. Dimroth et Klein, 1996; Dimroth, 2004, 2012; Thörle, 2020), *focusing* / *focus adverbs* (cf. De Cesare, 2010; De Cesare et Andorno, 2015), *paradigmatic adverbials*, adverbes paradigmatiques (Nølke, 1983, 2016), *scope particles*, particules de portée (cf. Reis et Rosengren, 1997; Benazzo, 2012). D'autres sous-catégories sont par exemple les particules de démodulation (cf. Rinas, 2006; Diewald, 2013; Schoonjans, 2014) et les particules discursives (cf. Zimmermann, 2012; Diewald, 2013; Schmerse *et al.*, 2013).

⁸Aussi appelé focus (König, 1991 cité dans Benazzo et Patin, 2017, p. 108), *related constituent*, co-constituent, *added-constituent* (cf. Reis et Rosengren, 1997) ou encore noyau (Nølke, 1983).

3.3.2 Structures clivées

Les structures clivées sont attendues dans ce travail, à la fois dans le cas de contraste entre entités (cf. *Contexte contrastif 1*, point 3.4.2.1), mais aussi tout au long du récit comme marqueur général de l'entité (cf. *Marquages généraux de l'entité*, point 3.4.3). Ces structures comportent leur lot d'ambiguïtés syntaxiques et sémantiques. Nous nous limitons à l'essentiel pour la compréhension de notre travail.

Syntaxiquement, la phrase clivée classique est composée d'une proposition introduite par un pronom non référentiel (*es ist X / c'est X* ou *das ist X / il y a X*) et d'une proposition subordonnée relative dont le pronom se réfère à X. Sémantiquement, l'assertion de la phrase clivée est toujours la même que celle d'une phrase canonique correspondante (exemple 7 c.). La fonction pragmatique de la structure clivée consiste à modifier la structure informationnelle de la phrase, généralement pour focaliser l'élément clivé (Jespersen 1927, 1937 ; cité dans Lambrecht, 1994 ; Dufter, 2009, p. 83, 92 ; De Cesare, 2017 ; Karssenber, 2017 ; Karssenber, 2018, p. 2-4).

- (7) a. *C'est [Sarah]_{Focus} qui [a eu un bébé]_{Background}*
b. *Il y a [Sarah]_{Focus} qui [a eu un bébé]_{Background}*
c. *Sarah a eu un bébé*

Exemple tiré de Karssenber (2017, p. 408)

Dans les exemples 7 a) et b), ce procédé libère une place en position postverbale (position focale par défaut) pour y placer un groupe nominal focus (*Qui est-ce qui a eu un bébé ? C'est Sarah [...]*), qui se serait trouvé en position topicale dans une structure canonique telle que 7 c) (Lambrecht, 1994, p. 22). À cette lecture focus / arrière-plan s'ajoute entre autres une lecture *all-focus*, répertoriée pour certaines clivées en français, comme les structures présentatives ou existentielles. L'exemple 7 b) peut être lu dans cette perspective (*Qu'est-ce qui s'est passé ? Il y a Sara qui a eu un bébé*) (cf. Dufter, 2009, p. 92 ; Karssenber, 2017 et Karssenber, 2018, p. 2).

Quelques études de corpus nous amènent à conclure de l'ordre suivant de fréquence des clivées : français > suisse allemand > allemand (Lambrecht, 1994, p. 22 ; Dufter, 2009 ; Molnár, 2012, p. 397, citée dans Stöpper, 2015, p. 17 ; Stark, 2014). La valeur de cette information est relative, car ces études sont basées sur plusieurs types de clivées avec diverses fonctions dans différents genres textuels. Toutefois, nous pouvons en déduire que les phrases clivées sont typiques des langues romanes⁹. La structure fixe *SVO* du français encourage la production de structures clivées pour focaliser le sujet grammatical

⁹cf. De Cesare (2017) pour une comparaison entre différentes langues romanes.

de la phrase canonique en le plaçant en position finale dans la phrase introduite par le pronom non référentiel. L'allemand, en tant que langue V2, dispose de stratégies plus économiques pour un même effet au niveau de la structure informationnelle : l'inversion entre le verbe et le sujet ainsi que l'intonation sur le constituant initial.

La structure clivée joue aussi un rôle stylistique et sert également à renforcer les liens anaphoriques de façon plus générale, une fonction probablement plus fréquente en français (cf. études citées dans Stöpper, 2015, p. 22-26 ; Dufter, 2009, p. 103-104 ; Karssen-berg, 2017, p. 408 ; Karssen-berg, 2018) :

- (8) *C'est pour cette raison que la Commission a décidé de faire de 2004, avec le soutien du Parlement européen, l'Année européenne de l'éducation par le sport.*
Exemple tiré de Dufter (2009, p. 103)

3.3.3 Prosodie

La prosodie se définit comme « l'étude des phénomènes de l'accentuation et de l'intonation (variation de hauteur, de durée et d'intensité) permettant de véhiculer de l'information liée au sens telle que la mise en relief, mais aussi l'assertion, l'interrogation, l'injonction, l'exclamation »¹⁰. Ainsi, différents accents mélodiques (*pitch*) permettent de signaler un focus ou un contraste (cf. Krifka, 2008; Turco *et al.*, 2013, 2014, 2015; Féry, 2016). Nous discutons ci-dessous du rôle pragmatique de la prosodie pour l'allemand et le français sur la base de quelques articles et de leur revue de la littérature.

En allemand, l'accent mélodique peut clairement influencer la structure informationnelle de l'énoncé, par exemple en marquant le passage d'une polarité négative de l'action (par exemple *Herr Rot ist nicht gesprungen*) à une polarité positive (*Jetzt IST Herr Rot gesprungen*). Cet accent se réalise sur un accent proéminent (*stress*) et constitue la syllabe la plus marquée du syntagme (cf. Turco *et al.*, 2013, 2015).

En français, le rôle pragmatique de l'intonation est moins clair, car les règles structurelles priment sur les règles pragmatiques. Le syntagme accentuel est délimité par un accent structurel toujours réalisé sur la dernière syllabe du mot de contenu, peu importe le statut des informations. Contrairement à l'allemand, l'accent mélodique ne coïncide pas forcément avec l'accent proéminent. Quand il tombe sur un mot de contenu, il peut alors se produire de manière moins saillante sur la même syllabe qu'un accent structurel (par exemple *monsieur rouge SAUTE*) (cf. Rasier et Hiligsmann, 2007; Ladd, 2008; Turco *et al.*, 2013; Astésano et Bertrand, 2016; Féry, 2016; Benazzo et Patin, 2017)¹¹.

¹⁰Études littéraires. La prosodie : www.etudes-litteraires.com/prosodie.php, Sur les sentiers de la linguistique. La prosodie : www.linguistes.com/phonetique/prosodie.html, consultées le 09.04.2021

¹¹Le rôle de la prosodie au niveau des relations discursives / pragmatiques est toutefois plus ou moins bien identifiable dans certains contextes (cf. Didirková *et al.*, 2018; Santiago, 2019).

Si divers travaux sont disponibles sur l'accentuation des mots fonctionnels (particules et auxiliaires) en allemand et en français (cf. Turco *et al.*, 2013, 2015; Benazzo et Patin, 2017; Benazzo *et al.*, 2021), nous n'en connaissons aucun sur les variétés suisses allemandes. Celles-ci partagent à la fois des caractéristiques prosodiques avec l'allemand et le français en plus de leurs propres particularités (Fleischer et Schmid, 2006, p. 249-251). La question de la réalisation du marquage prosodique pragmatique sur les mots fonctionnels chez les usagers L1 de ces variétés est alors ouverte. La question se complexifie pour les bilingues. L'étude systématique des fonctions pragmatiques de la prosodie dans un contexte de contact français / suisse allemand nécessiterait un travail en soi.

3.4 Contextes narratifs sélectionnés dans la *Finite Story*

Dans ce travail, nous analysons d'une part la gestion du domaine de l'entité dans tout le récit et zoomons, d'autre part, sur les liens anaphoriques dans trois contextes narratifs. Ces trois contextes se différencient en fonction du maintien ou du changement de l'entité et de la polarité de l'action, tandis que le prédicat reste le même. Il s'agit de contextes pour lesquels des recherches en linguistique appliquée ont d'abord montré des différences concernant l'organisation de ces unités informationnelles entre les usagers L1 de l'allemand et du français et pour lesquels des études en *SLA* ont ensuite montré que la tâche d'apprentissage en L2 représentait un défi plus ou moins important. Ces résultats ont souvent été mis à jour à travers l'analyse de récits du film d'animation muet *Finite Story*, développé pour ce type d'études linguistiques (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Dimroth, 2012). Nous utilisons également ce film pour collecter des données (cf. partie II *Étude empirique 1*). Il s'agit d'un scénario narratif non prototypique qui relate les aventures de trois Playmobiles dont la maison prend feu un soir. Au cours des 31 séquences dont il est constitué (27 seront analysées dans ce travail), les trois protagonistes effectuent successivement des actions similaires ou opposées. L'histoire se termine lorsque les pompiers les sauvent en les faisant sauter par leur fenêtre respective (présentation détaillée au point 5.2.2). La première étude publiée avec cet instrument sur cette thématique est celle de Dimroth *et al.* (2010) qui ont comparé les récits de groupes de 20 usagers L1 allemands, français, italiens et néerlandais¹². Utilisé ensuite dans plusieurs études, cet instrument fonctionne chez les adultes pour répondre à des questions de recherche sur la construction de la cohésion en L1 et L2. En effet, cette configuration des

¹²Pour des raisons de place, nous discutons uniquement des résultats relatifs au groupe allemand et au groupe français dans ce chapitre.

événements, moins courante qu'un récit centré sur un protagoniste principal auquel il arrive plusieurs événements, incite les locuteurs à produire des marqueurs anaphoriques (Dimroth *et al.*, 2010, p. 4430).

Les trois contextes narratifs analysés sont présents plusieurs fois dans le film. Ci-dessous, nous présentons la théorie concernant la structure informationnelle de chacun de ces contextes, la théorie concernant les marqueurs anaphoriques attendus dans ces contextes ainsi que les connaissances empiriques à propos de l'usage de ces marqueurs en français et allemand, L1 et L2. Ensuite, nous ferons de même avec les marqueurs disponibles pour focaliser l'unité informationnelle d'entité tout au long du discours. L'état de la recherche, la fréquence des différents marqueurs dans nos données ainsi que leur complexité sémantique et pragmatique varient. Cela se reflète dans les descriptions de tailles inégales que nous en faisons ci-dessous. Finalement, nous présentons les marqueurs anglais disponibles et les préférences observées chez les usagers L1 de l'anglais, car l'anglais sera maîtrisé à un certain niveau par nos participants et nous ne pouvons pas exclure d'emblée une influence de cette langue sur le choix des marqueurs en français et suisse allemand.

Traitant exactement du type de données que nous étudions, cette section théorique dévoile notre démarche analytique qui consiste en partie à répliquer les études citées.

3.4.1 Contexte additif

3.4.1.1 Différente entité, même polarité : définition

Dans le contexte additif, une entité connue avec une fonction de topique contrastif effectue la même action que l'entité précédente. Cette configuration des informations est décrite dans le tableau 3.1.

Situation narrative et énoncé analysé (en gras)	Espace temporel	Entité discursive	Prédicat	Polarité de l'action
M. Bleu va dormir	T_x	<i>M. Bleu</i>	<i>aller dormir</i>	<i>va</i> (positive)
M. Vert va dormir	T_{x+1} (différent)	<i>M. Vert</i> (diff.)	<i>aller dormir</i> (même)	<i>va</i> (positive)

TABLEAU 3.1 – Configuration des informations du contexte additif

Au niveau de la structure informationnelle, le locuteur peut encoder :

- la relation additive, autrement dit l'ajout d'une entité différente (*M. Vert aussi va dormir*) ou d'un même lien assertif (*M. Vert va aussi dormir*);

- la similarité de la situation, autrement dit le maintien des propriétés inhérentes à la situation prédicative (*M. Vert fait pareil*) ;
- la similarité et l’additivité ;
- aucune de ces relations anaphoriques (*M. Vert va dormir*) (Dimroth *et al.*, 2010).

Les marqueurs décrits ci-dessous permettent d’établir ces liens cohésifs.

3.4.1.2 Marqueurs

Nous introduisons d’abord les moyens attendus pour marquer la relation additive (particules, adverbes et autres marqueurs), puis pour marquer la similarité de la situation (prédicats anaphoriques et adverbes comparatifs).

Marqueurs additifs

Particule additive - *auch* / *aussi* et *non plus*

Les particules sont les marqueurs additifs les plus fréquents. Au niveau sémantique, elles présupposent que la proposition vaut pour l’élément focalisé et pour au moins un autre élément d’un ensemble d’alternatives pertinentes (cf. Nølke, 1983, p. 98-104 ; Dimroth et Klein, 1996, p. 86 ; De Cesare, 2015, p. 33-34). Par exemple, la proposition *Auch [PETER]_F hat ein Bier getrunken* suppose que quelqu’un d’autre que Peter a bu une bière (Braun *et al.*, 2019).

Le domaine d’application (*DdA*) de la particule est déterminé par le contexte discursif, par la position de la particule dans l’énoncé et, dans certains cas de portée large à l’oral, par la prosodie¹³. Le tableau 3.2, adapté de Benazzo et Dimroth (2015, p. 22) et de Bonvin et Dimroth (2016, p. 18), synthétise les positions (niveau syntaxique) et domaines d’application (niveau pragmatique / discursif) de la particule dans des énoncés avec l’entité comme sujet grammatical et élément ajouté.

¹³Le rôle de la prosodie est plus documenté pour l’allemand que pour le français (cf. Dimroth et Klein, 1996, p. 93-97, 105 ; Reis et Rosengren, 1997 ; Krifka, 1998 ; Höhle *et al.*, 2009, Féry, 2010).

Position - DdA	Allemand	Français
Adjacente au sujet grammatical - entité	<i>Auch Herr ROT ist aufgewacht</i> <i>Jetzt ist auch Herr ROT aufgewacht</i>	<i>M. Rouge (lui) aussi s'est réveillé</i> <i>M. Rouge s'est lui aussi réveillé</i> <i>M. Rouge s'est réveillé lui aussi</i>
Postverbale - assertion	<i>Herr Rot ist AUCH aufgewacht</i> <i>Nun ist Herr Rot AUCH aufgewacht</i> <i>Herr Rot AUCH</i> <i>Herr Rot wacht AUCH auf</i>	<i>M. Rouge s'est aussi réveillé</i>
Finale - ambigu (portée large)	-	<i>M. Rouge s'est réveillé aussi</i> <i>M. Rouge dort aussi</i> <i>M. Rouge aussi</i>

TABLEAU 3.2 – Positions et domaines d'application de la particule additive

Les structures de la première ligne s'interprètent comme l'ajout d'une nouvelle entité pour laquelle le prédicat est valable et celle de la deuxième ligne, comme l'ajout d'une nouvelle assertion pour laquelle le lien topique-commentaire est maintenu. Nous détaillons les caractéristiques de chaque type d'intégration syntaxique ci-dessous.

Particule adjacente à l'entité sujette - Cette intégration précise que c'est M. Rouge, tout comme au moins une autre personne avant lui, qui s'est réveillé. Dans cette position, la particule additive attribue une fonction de focus au référent topical M. Rouge (cf. Dimroth et Klein, 1996, p. 78). La norme veut que la particule soit placée à gauche du sujet en allemand et à sa droite en français (cf. Nølke, 1983)¹⁴. En allemand, l'élément focalisé par la particule est accentué (cf. Dimroth et Klein, 1996, p. 78; Reis et Rosengren, 1997)¹⁵.

Pour le français, le placement de la particule avant le verbe fini comme dans *M. Rouge aussi s'est réveillé* semble controversé dans la littérature. Il serait notamment rare dans la langue écrite. Pour obtenir un effet similaire au niveau de la structure informationnelle, les francophones, préféreraient placer la particule après le verbe fini, moyennant une reduplication du sujet par un pronom fort comme dans *M. Rouge s'est [lui aussi] réveillé [lui aussi]* (cf. Nølke, 1983; De Cesare, 2015). Cette stratégie permet de distribuer les fonctions de topique et de focus sur deux constituants distincts (cf. Andorno, 2008, citée dans De Cesare, 2015, p. 41).

¹⁴La particule française placée à gauche du sujet, comme dans *Aussi, Léa a pris sa retraite*, remplit une fonction de connecteur logique consécutif ou causal-concessif et non pas additif (Krifka, 1998, p. 112; Watorek, 2008, p. 126; De Cesare, 2015, p. 35-37; Benazzo et Patin, 2017, p. 111-112).

¹⁵Accentué avant le groupe nominal sujet (par exemple *AUCH Herr Rot ist aufgewacht*), *AUCH* serait lui-même le focus établissant un contraste par rapport à une relation négative (*nicht*) ou restrictive (*nur*) (Dimroth, 2004).

D'un point de vue discursif, le récit dévie de la *quaestio* par défaut *Qu'est-il arrivé ensuite à X ?* vers une *quaestio* du type *Qui d'autre a fait X ?* (cf. Bonvin et Dimroth, 2016, p. 6).

Particule en position postverbale - Cette position est la seule vraiment commune au français et à l'allemand (dans les cas simples, l'allemand disposant de plus de variantes).

Dans les contextes avec un topique contrastif comme le contexte additif ci-présent, *auch* est typiquement accentué dans cette position (par exemple *Herr Rot ist AUCH aufgewacht*) (Krifka, 1998; Dimroth, 2002)¹⁶. Ce marquage prosodique semble possible en français, mais moins systématiquement exploité (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo et Dimroth, 2015, p. 135; Benazzo et Patin, 2017; mais Nølke, 1983, p. 99).

Selon Reis et Rosengren (1997), cet accent proéminent sur la particule indique que le domaine d'application tombe sur l'entité sujette et donc, que la particule ne se différencierait pas de celle antéposée au sujet grammatical. D'autres chercheurs considèrent toutefois que la version accentuée de la particule en position postverbale constitue elle-même le focus de l'énoncé. Dans ce cas, l'entité sujette garde sa fonction de topique contrastif. Une explication de cette interprétation réside dans la similarité entre la particule additive postposée au verbe fini et les particules assertives *doch* et *nicht*, habituellement accentuées dans cette position (par exemple *Herr Rot ist DOCH / NICHT aufgewacht*). La particule additive dans cette même position focaliserait également le lien assertif entre le topique et le commentaire. Dans cette perspective, la relation additive entre l'entité actuelle et l'entité antécédente résulte simplement de l'ajout de l'assertion, exprimée par la particule additive accentuée (cf. Krifka, 1998; Dimroth, 2002, 2004; Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo et Dimroth, 2015). Le récit dévie de la *quaestio* par défaut *Qu'est-il arrivé ensuite à X ?* vers une *quaestio* du type *Qu'en est-il de M. Rouge ? Est-ce qu'il a insulté de serveur ?* (cf. Bonvin et Dimroth, 2016, p. 7). Des données sur l'acquisition de l'allemand et du néerlandais L1 et L2 soutiennent cette perspective. La particule additive, acquise parmi les 50 premiers mots et avant les marquages morphologiques sur le verbe, servirait de précurseur à l'expression de l'assertion en remplaçant le verbe fini avant son acquisition (par exemple *Herr Rot AUCH wach*). Ce n'est par contre pas le cas pour le français L1 (cf. Dimroth, 2002; Perdue *et al.*, 2002; Schimke *et al.*, 2012; revue de la littérature dans Benazzo et Dimroth, 2015).

Particule en position finale - Dans cette position, *aussi* peut généralement porter sur chaque constituant, voire sur toute la proposition. Déterminer son domaine d'application est compliqué. Cette position est donc considérée comme ambiguë (cf. Nølke, 1983; Benazzo et Patin, 2017; Benazzo *et al.*, 2021).

¹⁶Non accentué dans cette position, *auch* focaliserait d'autres constituants de l'énoncé comme la valeur lexicale du verbe ou le complément. Cela concerne surtout d'autres types de contextes additifs.

La position finale est agrammaticale en allemand comme dans **Herr Rot geht ins Bett auch*. Lorsque l'énoncé se termine directement après le verbe fini et la particule comme dans *Herr Rot (springt) auch*, la position de cette dernière peut donc être interprétée comme postverbale, car aucun constituant ne pourrait être ajouté entre *springt* et *auch*. Par contre, *M. Rouge saute aussi* est ambiguë pour le français, car il serait possible de rajouter des constituants (par exemple *M Rouge saute dans le drap aussi*).

Adverbe additif - *ebenso, ebenfalls* / *également*

La valeur sémantique de ces adverbes est plus riche que celle de la particule. Les dictionnaires allemands et français attestent à la fois d'une signification additive et d'une signification de similarité. Généralement non utilisés en suisse allemand, *ebenfalls* et *ebenso* sont absents du dictionnaire suisse allemand *Idiotikon* (p. 43, consulté le 19.04.2017).

Au niveau syntaxique, *également* dispose d'une mobilité similaire à celle d'*aussi* (cf. Nølle, 1983). Les deux adverbes allemands, par contre, devraient être postposés au verbe et au sujet, du moins selon la grammaire écrite (*Herr Rot ist ebenfalls aufgewacht*).

Moins fréquemment utilisés que les particules additives, ces adverbes sont également moins discutés dans la littérature (cf. De Cesare, 2015). On constate d'ailleurs des hésitations quant à leur classification. Benazzo et Andorno (2010) considèrent l'adverbe allemand *ebenfalls* comme marqueur de la similarité de la situation, synonyme de *genauso*, et l'adverbe français *également* comme un marqueur de l'additivité. De Cesare (2015) qualifie *également* comme un adverbe additif de focalisation (*additive focus adverb*) presque au même titre qu'*aussi*, mais elle ne l'analyse pas dans son corpus et le qualifie de secondaire. Benazzo *et al.* (2021) catégorisent *ebenso* de marqueur de la similarité et *ebenfalls* de l'additivité. Dans ce travail, nous considérerons *ebenso*, *ebenfalls* et *également* comme des adverbes additifs.

Autres marqueurs additifs

D'autres marqueurs, plus rares, marquent la relation additive. Voici ceux que nous attendons dans le contexte additif :

- *À son tour*, attesté une fois chez les usagers L1 dans Dimroth *et al.* (2010), et *dran sein*, observé chez les apprenants français de l'allemand (Bonvin et Dimroth, 2016)¹⁷.
- La phrase clivée *là c'est X qui*, observée deux fois dans Dimroth *et al.* (2010).
- *weder ... noch* et *ni ... ni* qui n'ont pas été attestés dans les études avec la *Finite Story*, mais qui pourraient être utilisés si un locuteur résume deux séquences vidéo

¹⁷Ces deux marqueurs ne s'équivalent pas tout à fait. *Dran sein* nécessite un sujet animé, mais pas *à son tour*. De manière générale, le marqueur français bénéficie d'une plus grande flexibilité syntaxique. Nous supposons que ce dernier est plus fréquent dans l'input en raison de son utilisation est plus flexible.

avec une polarité négative (par exemple *ni M. Vert, ni M. Rouge ne se réveillent*). Des marqueurs similaires pour les contextes avec une polarité de l'action positive serait *sowohl... als auch et ainsi que*.

Marqueurs de la similarité de la situation prédicative

Des comparaisons sous forme de prédicats anaphoriques (par exemple *dasselbe tun, faire la même chose*) ou d'adverbes (par exemple *genauso, idem*) permettent de lier les informations d'un énoncé avec celles d'un énoncé précédent dans une perspective axée sur la similarité (cf. Benazzo et Andorno, 2010). Cette stratégie diffère légèrement de la *quaestio* narrative par défaut et correspondrait plutôt à la *quaestio Qu'a fait X?* (Bonvin et Dimroth, 2016, p. 7, 14).

3.4.1.3 Tendances chez les usagers L1

La particule additive est l'un des premiers marqueurs produits en L1. Selon des études auprès d'enfants de 4, 7 et 10 ans, c'est à 7 ans que son domaine d'application est clairement défini et que les francophones commencent à associer la particule au pronom *lui* et à faire des comparaisons. C'est également à partir de cet âge que la particule est plus présente dans les récits en allemand qu'en français. L'adverbe additif *ebenso / également* n'est pas attesté dans ces corpus (cf. Benazzo *et al.*, 2004, 2012b).

Les tendances observées chez les enfants perdurent à l'âge adulte. *Aussi* est moins fréquent qu'*auch* à l'écrit (cf. Blumenthal, 1985) et à l'oral (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo *et al.*, 2021). Cette différence n'implique pas forcément que l'explicitation de la relation additive soit plus importante en allemand qu'en français ou que le style allemand soit redondant (cf. Benazzo et Dimroth, 2015). D'une part, *auch* couvre un champ sémantique plus large que l'addition, comme celle de particule de démodulation (cf. Blumenthal, 1985; Zimmermann, 2012, p. 2014-2015)¹⁸. D'autre part, les adverbes additifs, les comparaisons et les autres marqueurs additifs sont plus fréquents en français qu'en allemand (cf. Blumenthal, 1985; Dimroth *et al.*, 2010; De Cesare, 2015; Benazzo et Dimroth, 2015). Ces moyens supplémentaires restent généralement moins utilisés qu'*aussi*, parfois même vraiment rarement (cf. Thörle, 2020).

Des différences interlinguistiques se dessinent également à propos de l'intégration de la particule dans l'énoncé. En allemand, la position postverbale est clairement favorisée, dans approximativement les trois quarts / deux tiers des cas selon les études. En français, cette position est moins fréquente qu'en allemand. Il nous paraît difficile de

¹⁸ « [L]a fonction de démodulation peut être définie comme l'indication de l'attitude du locuteur par rapport au contenu de l'énoncé, par rapport à la relation de celui-ci avec le contexte, ou encore par rapport à la réaction attendue de l'interlocuteur » (Schoonjans, 2014, p. 4).

déterminer une préférence claire entre les deux autres positions en français (adjacente à l'entité *versus* la position finale), les résultats variant d'une étude à l'autre (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo et Dimroth, 2015; Bonvin et Dimroth, 2016; Thörle, 2020; Benazzo *et al.*, 2021, dans des récits narratifs, Gayraud, 2004, citée Benazzo et Patin, 2017, p. 113 pour un contexte moins formel d'adultes communiquant avec des enfants).

Ces différences dans l'usage de la particule pourraient être liées à des différences globales au niveau de l'organisation discursive. L'allemand étant doté d'un répertoire riche en particules et moyens prosodiques, ses locuteurs sont bien outillés pour marquer la valeur assertive des énoncés. Les locuteurs français, par contre, seraient plus enclins à organiser leur discours autour du contenu descriptif, dans les domaines de l'entité ou du prédicat par exemple (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo et Dimroth, 2015).

3.4.1.4 Tendances chez les apprenants L2 et bilingues

La particule additive apparaît très tôt dans le répertoire des apprenants tardifs et son utilisation adéquate dans des phrases contenant un verbe fini s'acquiert au cours du développement (cf. Dimroth, 2002 pour l'allemand L2 et and Perdue *et al.*, 2002 pour le français L2). En vertu de la thématique de ce travail, nous nous limitons à des travaux ciblant des apprenants de niveaux intermédiaire et avancé.

Bonvin et Dimroth (2016) ont analysé les récits *Finite Story* de 20 apprenants français de l'allemand de niveau intermédiaire et 20 de niveau avancé. La similarité de la situation y était plus fréquemment marquée dans les récits d'apprenants intermédiaires (score moyen par participant : 20%) que dans les récits des apprenants avancés (7%). Les adverbes additifs ont rarement été utilisés et si tel était le cas, seulement au niveau intermédiaire. La particule additive s'est clairement avérée le moyen le plus fréquent, avec plus d'occurrences dans le groupe avancé (score moyen par participant : 82%) qu'intermédiaire (62%). Celle-ci était presque toujours intégrée en position postverbale et cela encore plus fréquemment que chez les usagers L1. Ces résultats suggèrent une adoption progressive du schéma allemand caractérisé par une utilisation presque systématique d'*auch* et un abandon du schéma français. Plusieurs explications sont envisageables : 1) une surutilisation du moyen commun et fréquent dans les deux langues ; 2) la fréquence et la saillance (accentuation focale courante) d'*auch* dans l'input (cf. Bonvin et Dimroth, 2016, p. 14) ; 3) une influence de la position finale en français dans des énoncés en allemand avec la particule analysée comme postposée au verbe (par exemple *Herr Rot (springt) auch*).

Symétriquement, Benazzo *et al.* (2004), Thörle (2020) et Benazzo *et al.* (2021) ont étudié les liens additifs auprès de 10, 27 et 30 apprenants allemands du français (niveau

B2 et plus). Les trois études basées sur des narratifs oraux dont la *Finite Story* (Benazzo *et al.*, 2021) montrent que les apprenants marquent plus souvent la relation additive que les natifs français et cela, presque exclusivement avec la particule. Ce résultat est interprété comme une influence de l'allemand que Benazzo *et al.* (2004) vérifient en comparant leur corpus avec celui d'apprenants polonais dans lequel *aussi* est moins fréquent. Cependant, Benazzo *et al.* (2021) observent ce résultat uniquement chez les apprenants de niveau intermédiaire tandis que chez les apprenants avancés, c'est le schéma de la langue cible qui est reproduit avec un usage plus varié des différents marqueurs.

Concernant l'intégration syntaxique de la particule, la position postverbale est également préférée par les apprenants allemands du français des trois études citées. Quant aux autres positions, les apprenants de l'étude de Thörle placent la particule d'une part moins souvent en position finale que les usagers L1, mais, d'autre part, autant souvent dans la position adjacente à droite de l'entité sujet. Benazzo *et al.* (2021), par contre, observent une préférence pour la position finale à un niveau intermédiaire et une variation des positions comparable aux usagers L1 du français chez les apprenants avancés. L'usage du pronom contrastif en position adjacente à la particule (*lui aussi*) augmente entre le niveau intermédiaire et le niveau avancé pour atteindre les proportions des usagers L1 du français dans l'étude de Benazzo *et al.* (2021). Dans cette étude ainsi que celle de Thörle (2020), les apprenants utilisent surtout cette stratégie lorsque la particule se trouve en position préverbale (« *lui aussi il mange pas* ») tandis que les usagers L1 emploient également le pronom contrastif dans des énoncés avec la particule placée dans le champ postverbal (« *M. Vert a décidé lui aussi de sauter* »).

D'autres données linguistiques récoltées auprès d'enfants bilingues allemand / français par Leray (2009) suggèrent que les locuteurs recherchent des similarités entre les langues. Les bilingues simultanés de cette étude ne transfèrent pas les structures particulières au français en allemand et surutilisent la position postverbale lorsqu'ils parlent en français.

3.4.2 Contextes contrastifs sur la polarité de l'action I et II

Le terme *contrastif*, par opposition à *additif*, est utilisé ici dans une définition pragmatique, soit un état, généralement d'opposition, impliquant un changement. Les deux contextes contrastifs présentés ci-dessous contiennent chacun deux contrastes, l'un au niveau de la polarité de l'action et l'autre, soit au niveau de l'entité soit de la temporalité.

3.4.2.1 Différente entité, différente polarité (I) : définition

Dans le contexte contrastif I, un prédicat donné s'applique à une entité donnée tandis qu'il ne s'appliquait pas à une entité précédente. L'entité qui se retrouve dans cette situation opposée est connue, car introduite précédemment dans le discours. Un contraste s'applique ainsi non seulement sur la polarité de l'action, mais aussi sur l'entité topicale. Le tableau 3.3 décrit la configuration des informations.

Situation narrative et énoncé analysé (en gras)	Espace temporel	Entité discursive	Prédicat	Polarité de l'action
M. Vert ne saute pas	T_x	<i>M. Vert</i>	<i>sauter</i>	<i>ne saute pas</i> (négative)
M. Bleu saute	T_{x+1} (différent)	<i>M. Bleu</i> (différente)	<i>sauter</i> (même)	<i>saute</i> (positive)

TABLEAU 3.3 – Configuration des informations du contexte contrastif I

Marquer le topique contrastif *M. Bleu* permet d'évoquer l'existence d'alternatives pertinentes, ce qui contribue à la compréhension du discours. Sachant que M. Vert est pris au piège dans un incendie, l'interlocuteur se demandera normalement ce qui va lui arriver dans l'immédiat. À ce moment, le locuteur va cependant relater un fait inverse à propos de M. Bleu. Pour établir la cohérence discursive, le locuteur peut ainsi marquer soit le changement d'entité, soit le passage d'une polarité négative à positive, voir même ces deux informations, mais il peut également laisser l'énoncé non marqué (cf. Benazzo et Andorno, 2010; Dimroth *et al.*, 2010; Dimroth, 2012; Giuliano, 2012).

Les moyens disponibles pour marquer ces relations anaphoriques sont décrits au point 3.4.2.3. Avant, nous présentons le deuxième contexte contrastif étudié.

3.4.2.2 Même entité, différente polarité (II) : définition

Comme le contexte contrastif I, le contexte contrastif II est caractérisé par le changement de la polarité de l'action. Par contre, ici, l'entité topicale est maintenue et c'est dans le domaine du temps qu'un deuxième contraste a lieu. D'un point de vue narratif, l'interlocuteur attend le déroulement d'un événement qui n'a d'abord pas lieu, mais est accompli plus tard. Le tableau 3.4 décrit la configuration des informations :

Situation narrative et énoncé analysé (en gras)	Espace temporel	Entité discursive	Prédicat	Polarité de l'action
M. Rouge ne saute pas	T_x	<i>M. Rouge</i>	<i>sauter</i>	<i>ne saute pas</i> (négative)
M. Rouge saute	T_{x+1} (différent)	<i>M. Rouge</i> (même)	<i>sauter</i> (même)	<i>saute</i> (positive)

TABLEAU 3.4 – Configuration des informations du contexte contrastif II

Pour établir la cohérence discursive, le locuteur peut non seulement marquer le changement au niveau de l'action, mais aussi le contraste temporel, soulignant ainsi qu'il y a eu un état précédent durant lequel les événements se sont passés différemment. Il peut également marquer les deux informations ou aucune d'entre elles (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Dimroth, 2012; Giuliano, 2012).

3.4.2.3 Marqueurs

Ci-dessous, nous présentons les marqueurs attendus dans le contexte contrastif I (contraste sur l'entité), dans le contexte contrastif II (contraste temporel) et dans ces deux contextes (contraste sur la polarité / accomplissement de l'action).

Contraste sur l'entité - contexte contrastif I

Ces marqueurs sont disponibles en allemand et en français pour chaque signification, mais leur forme et nombre varient. Il s'agit de pronoms, d'adverbes (et particules) ainsi que de structures clivées. Au niveau sémantique, les deux dernières classes de marqueurs peuvent marquer l'unicité / la restriction ou la primauté. Certains adverbes peuvent également marquer la relation d'opposition (cf. Dimroth *et al.*, 2010, p. 3336-3337; Benazzo, 2012, Karszenberg, 2018, p. 6-7).

Pronoms forts ou démonstratifs - La présence des pronoms *dieser*, *DER*, *lui*, *celui-ci* « évoque (au moins) un autre référent pour lequel la prédication opposée (hésiter à sauter) s'applique » (Benazzo *et al.*, 2012a, p. 179), par exemple :

- (9) *die feuerwehrleute wenden sich nun also herrn blau zu, dieser überlegt nicht lang...* (Dimroth *et al.*, 2010, p. 3337).

Adverbes marquant une opposition générale - *hingegen*, *par contre*. Le contexte et la position adjacente à l'entité dans laquelle ils sont attendus permettent de les interpréter comme une expression du contraste sur l'entité (Dimroth *et al.*, 2010, p. 3337).

- (10) *par contre monsieur bleu voit ce qui se passe et il passe par la fenêtre* (Dimroth *et al.*, 2010, p. 3337).

Marqueurs adverbiaux de l'unicité et de la primauté - Ils marquent le fait qu'une entité est l'unique (notion de restriction) ou la première à réaliser une certaine action. Les marqueurs adverbiaux lexicaux *als einziger*, *als erste*, *en premier* et la particule de portée (ou de focus) *nur* ainsi que *seul*, *seulement*, mais aussi *par juste* et *uniquement* sont attendus. La particule *nur* remplit une fonction restrictive, signifiant que la proposition est valide pour l'élément focalisé et pour aucun autre élément de l'ensemble d'alternatives. Contrairement à la particule additive, *nur* ne déclenche aucune présupposition. Syntaxiquement, le domaine d'application de *nur* / *seul* et *seulement* est toujours le groupe nominal ou prépositionnel (ou une partie de celui-ci) directement adjacent à la particule, généralement à sa droite (cf. Nølke, 1983 ; Dimroth et Klein, 1996 ; Reis et Rosengren, 1997 ; Dimroth, 2004, p. 14-17 ; Benazzo, 2012 ; Dimroth *et al.*, 2010).

Dans le contexte contrastif I, la particule devrait porter sur le sujet grammatical comme dans l'exemple ci-dessous qui signifie que Hans et personne d'autre a vendu sa maison :

- (11) *Nur Hans hat sein Haus verkauft* (Dimroth et Klein, 1996, p. 78).

Structures clivées - Pour marquer l'unicité et la primauté dans un style moins formel que les constructions canoniques *seul* – sujet – verbe – (complément), le locuteur peut employer une variante clivée *il n'y a que X qui* (cf. Lamiroy et De Mulder, 2011, p. 309, cités dans Karsenberg, 2018, p. 7), du moins en français. D'autres constructions clivées attendues dans ce travail sont *être le seul / le premier à [...]*.

Contraste temporel - contexte contrastif II

Périphrase verbale - La périphrase verbale française *finir par* n'a pas de correspondant en allemand¹⁹.

Adverbes temporels - *Cette fois*, *finalement*, *enfin*, *schliesslich*, *diesmal*, *letzendlich*, *JETZT*, *NUN*, *DANN* (cf. Dimroth *et al.*, 2010, p. 3339). Plusieurs de ces adverbes sont polysémiques (cf. Mosegaard Hansen, 2005, pour une analyse diachronique de l'évolution sémantique et du phénomène de grammaticalisation d'*enfin*). Pour *enfin*, par exemple, nous attendons son utilisation dans sa signification temporelle agrémentée

¹⁹Nous pourrions aussi catégoriser cette expression comme une transition dénotant un changement au niveau de l'action (voir plus bas). Toutefois, sa définition dans les dictionnaires correspondant à *faire / décider [...] quelque chose en dernier (lieu)* confirme la valeur temporelle de cette structure. Dimroth *et al.* (2010) la compte également comme marqueur temporel, bien qu'elles l'incluent aussi dans les enrichissements du prédicats discutée en fin d'article. En vertu de notre questions de recherche, un choix de catégorisation est nécessaire pour ce travail.

d'une composante attitudinale et subjective qui précise que la situation décrite était très attendue (Mosegaard Hansen, 2005) :

- (12) *Cela fait des années que Benoît et Cathy essaient d'avoir un bébé, et voilà enfin qu'elle est enceinte* (Mosegaard Hansen, 2005, p. 38).

Quant à son correspondant allemand *endlich*, nous retrouvons cette lecture temporelle dans le dictionnaire qui le définit comme désignant la fin d'une attente jugée longue (Duden en ligne, consulté le 31.12.2020).

Enfin et *finalement* seraient synonymes dans leur signification temporelle objective, indiquant que la situation marquée est la dernière d'un ensemble ordonné (cf. Vet, 1980, cité dans Mosegaard Hansen, 2005, p. 43 ; Larousse et Robert en ligne, consulté le 27.04.2022). *Finalement* ne disposerait toutefois pas forcément de cette dimension du ressenti d'une longue attente, du moins selon les dictionnaires. Son correspondant allemand *schliesslich* est lui explicitement doté d'une signification attitudinale, précisant que l'évènement décrit était attendu et aurait déjà dû se produire dans la situation précédente (Dimroth *et al.*, 2010, p. 3339, Duden en ligne, 18.03.2021). *Jetzt, dann, maintenant* et *après* sont interprétés comme contrastifs seulement lorsqu'ils sont accentués, car leur version non accentuée est aussi utilisée dans des contextes narratifs sans contraste au niveau de l'action (cf. Dimroth *et al.*, 2010, p. 3340).

Changement de polarité / accomplissement de l'action

Des marqueurs avec différents bagages sémantiques sont attendus pour souligner le changement au niveau de l'action. L'allemand dispose d'outils marquant précisément le changement de polarité : l'intonation sur le verbe fini (appelé *verum focus*) et la particule de focalisation *doch* (cf. Dimroth *et al.*, 2010; Schmerse *et al.*, 2013). Ceux-ci n'ont pas d'équivalent direct en français, mais le changement au niveau de l'action peut cependant être marqué par d'autres moyens, moins précis, qui suggèrent que le changement résulte d'un processus de persuasion. Ainsi, puisque nous comptons dans cette catégorie des moyens qui ne marquent pas forcément un changement de polarité, nous ajoutons la dénomination « accomplissement de l'action ».

Intonations verbales - Le marqueur prosodique appelé *verum focus* est privilégié en allemand. Celui-ci marque précisément un changement d'une polarité négative vers une polarité positive (cf. Turco, 2014; Turco *et al.*, 2014). Les germanistes s'accordent sur le fait que ce focus contrastif sur la polarité de l'action se forme par un accent proéminent sur la partie finie du verbe et qu'il marque la valeur assertive de l'énoncé lorsque celle-ci a été précédemment niée ou n'était pas attendue (cf. Turco *et al.* 2013,

2014; Turco 2014; exemple 2 de la section 3.1.3)²⁰. Sa présence exclue habituellement les accents proéminents sur d'autres composantes proches. Dans l'exemple ci-dessous, l'intonation sur l'auxiliaire valide l'action de sauter par la fenêtre et fonctionne comme un focus étroit sur cette nouvelle information (cf. Krifka, 2008, p. 257; Turco *et al.*, 2013, p. 462-464; Turco *et al.*, 2013, p. 464; Turco, 2014; Turco *et al.*, 2014; Féry, 2016, p. 149-150; Höhle, 2018) :

- (13) a. T_x : *Herr Rot ist nicht aus dem Fenster gesprungen.*
 b. T_{x+1} : *Herr Rot IST aus dem Fenster gesprungen.*

En français, le *verum focus* est possible, mais son utilisation est moins idiomatique et moins systématique. Pour mieux comprendre l'interface prosodie-pragmatique du français, Turco *et al.* (2013) et Turco (2014) ont étudié des productions élicitées dans un contexte dialogique dans lequel la seule stratégie cohésive pertinente consistait à souligner le contraste sur la polarité et qui encourageait la production de verbes composés. Là, des *verum focus* ont été attestés en français. Ceux-ci étaient toutefois plus rares qu'en allemand et leurs caractéristiques intonatives se sont révélées moins consistantes.

En plus de l'accentuation du verbe fini, le *verum focus* pourrait se réaliser sur la racine d'une forme verbale non finie comme le participe passé, du moins en français et en italien (*M. Vert dort et ne remarque pas l'incendie. M. Bleu a VU l'incendie*) (cf. Benazzo *et al.*, 2012a; Turco, 2014; Andorno et Crocco, 2018).

Particule assertive contrastive - Dotée d'un accent focal, la particule *doch* signale une opposition ou une inconsistance entre une information présupposée nouvelle que le locuteur veut transmettre et certaines hypothèses (*assumptions*) résultant du contexte discursif. Lors d'un passage d'une polarité négative à positive, cette particule de focalisation souligne exactement un contraste entre la situation décrite dans l'énoncé dans lequel elle apparaît et une situation décrite précédemment. Elle est donc dotée d'une fonction assertive, impliquant une comparaison au niveau de la proposition de l'énoncé dans lequel elle est produite et un énoncé antécédent. Elle exclue une alternative négative et modifie le *common ground* (cf. Zeevat et Karagjosova, 2009; Dimroth *et al.*, 2010; Zimmermann, 2012; Schmerse *et al.*, 2013 et leur revue de la littérature)²¹ :

²⁰Cependant, tous les accents proéminents sur un verbe fini ne sont pas des *verum focus*. Lorsque l'accent tombe sur un verbe lexicalement plein, il peut s'agir d'un *predicate focus* (Zimmermann 2006, cité dans Féry, 2016, p. 150). Dans ce cas, l'intonation vise sa signification lexicale (par exemple *saute* vs *tombe*) ou sa composante temporelle (*fait* vs *faisait*) et non pas l'assertion (cf. Dimroth et Klein, 1996, p. 84; Klein, 2009, p. 340). À cela s'ajoute qu'en français, un *verum focus* sur un verbe lexical pourrait tomber sur l'accent structurel obligatoire. Même si le contexte aide à désambigüiser, il est plus aisé d'étudier la fonction pragmatique de l'accent proéminent sur des auxiliaires (verbes finis sans valeur lexicale), car ils ne portent habituellement pas d'accent (cf. Höhle, 2018, p. 382; Turco *et al.*, 2013, p. 464).

²¹Polysémique, elle ne joue pas toujours un rôle au niveau propositionnel de l'énoncé. Dans sa forme non accentuée, elle opère plutôt au niveau du système de croyance des participants à la situation discursive

- (14) a. T_x : *Er kommt NICHT.*
 b. T_{x+1} : *Er kommt DOCH.*

Exemple repris de Zeevat et Karagjosova (2009, p. 142)

Un équivalent français pourrait être le *si*, mais celui-ci est généralement attendu dans des changements correctifs de polarité (Schoonjans, 2014, p. 6)²².

Intensificateurs - Les particules avec une fonction d'intensification observées dans les contextes contrastifs sont *wohl* en allemand et *bien* en français (Dimroth *et al.*, 2010). *Wohl* exprime une confirmation, un renforcement (cf. Duden en ligne). Dimroth *et al.* (2010, p. 3330) considèrent la variante accentuée de *wohl* comme un équivalent à *doch*²³. De façon plus ou moins comparable, *bien* signale le passage de la planification ou de l'attente d'un évènement hypothétique à sa réalisation concrète (Martin, 1990, p. 85; Dimroth *et al.*, 2010, p. 3340). Polysémique, nous mentionnons aussi sa fonction de qualificateur du prédicat qui aura des répercussions dans notre deuxième étude empirique (cf. partie III). Dans cette signification, « *[b]ien* représente le pôle positif sur un axe de satisfaction » en opposition avec *mal*, comme dans « *c'est bien proportionné* » (Martin, 1990, p. 80-81). D'autres intensificateurs potentiels sont les connecteurs *effectivement* et *en effet* qui confirment une action. Ceux-ci ont seulement été attestés dans un récit italien de Dimroth *et al.* (2010).

Marqueurs concessifs - Les adverbes *trotzdem*, en allemand, *quand même* et *tout de même*, en français, spécifient que l'évènement mentionné s'est produit dans un contexte défavorable non défini, ajoutant ainsi un sens causal ou concessif; autrement dit, mettant en évidence qu'il y aurait eu une raison d'agir autrement (cf. Moeschler et De Spengler, 1981 et Veland, 1998, cités dans Dimroth *et al.*, 2010, p. 3340)²⁴.

(Zeevat et Karagjosova, 2009; Zimmermann, 2012, p. 2013). La particule discursive peut notamment marquer une information non attendue dans des contextes concessifs : *Er fährt, und doch trinkt er* (Zimmermann, 2012, p. 2018); *Ich habe es echt mehrmals probiert, aber dann habe ich es doch falsch eingelegt* (Diewald, 2013). Dans sa fonction de particule de démodulation, elle indique un choix parmi deux alternatives à polarité opposée (Diewald, 2013). Une autre interprétation est la référence à une proposition déjà présente dans le *common ground*, tout en indiquant que le locuteur considère que l'interlocuteur ignore actuellement cette connaissance commune (par exemple A : *Peter kommt also mit*. B : *Er is doch verreist*, Zeevat et Karagjosova 2009, p. 144). Elle peut également indiquer une justification, une évidence, un consensus et peut servir à atténuer des impératifs, des questions, etc. (cf. Rinas, 2006, p. 180-196; Zeevat et Karagjosova, 2009, p. 147).

²²La particule discursive allemande *ja* ne serait pas adaptée puisqu'elle indique que le locuteur considère que l'information est déjà présente dans le *common ground* partagé avec l'interlocuteur (Zimmermann, 2012, p. 2013-2015).

²³Polysémique, *wohl* exprime dans sa forme de particule discursive, non accentuée, un affaiblissement de l'engagement du locuteur à l'égard de la valeur véridique de la proposition émise (Zimmermann, 2012).

²⁴Polysémique en français, ces marqueurs peuvent également remplir une fonction de particule de démodulation (Schoonjans, 2014).

Enrichissements du prédicat suggérant une transition ou une persuasion -

Une stratégie discursive moins économique consiste à « modifier lexicalement le prédicat à l'aide de verbes comme *convaincre*, *persuader* ou *changer d'avis*, qui suggèrent un état antérieur dans lequel la même entité avait une opinion différente », comme dans « *finalement les pompiers l'ont persuadé de sauter quand même* » (citation traduite et exemple tiré de Bonvin et Dimroth, 2016, p. 27-28). Ne nécessitant donc pas obligatoirement une situation précédente avec une polarité négative avérée, l'expression d'une transition n'a pas de réelle implication au niveau de l'assertion. Elle dénote d'un discours construit autour du prédicat. Elle s'apparente aux marqueurs concessifs, insinuant que l'entité réalise l'action en dépit d'une situation défavorable. Le lien anaphorique est donc moins fort que pour les particules contrastives ou le *verum focus*, mais l'auditeur reconstruirait naturellement le lien (Dimroth *et al.*, 2010, p. 3340-3342) :

These means do not unequivocally signal a change in the situation with respect to a previous one. The anaphoric link to an antecedent is a result of the Gricean maxim of “manner” : the hearer is encouraged to search for a relevant context which licenses the use of these lexical enrichments, and this enhances discourse cohesion (Dimroth *et al.*, 2010, p. 3342).

3.4.2.4 Tendances chez les usagers L1

Benazzo *et al.* (2012b) ont analysé des récits d'enfants francophones de 4, 7 et 10-11 ans (15 enfants par groupe). Ces récits ont été collectés au moyen d'un livre d'image. Les résultats suggèrent que le marquage de la relation additive est plus rapidement acquis que celui du contraste sur l'entité. Concernant le contraste sur l'entité, les marqueurs adverbiaux, comme *tandis que*, serait produits plus tard que le pronom contrastif *lui*.

Pour les adultes, nous mentionnons les chiffres de Dimroth *et al.* (2010), pour des raisons de transparence, car les connaissances pour ces contextes sont moins robustes que pour le contexte additif en raison d'un nombre inférieur de données. Nous nous référons également à une analyse affinée des mêmes données par Benazzo *et al.* (2012a).

Dans le contexte contrastif I de la *Finite Story*, le groupe français met plus souvent en évidence le changement d'entité (19 énoncés marqués sur 40 énoncés analysés) que le changement de la polarité de l'action (trois marquages). Le contraste sur l'entité est le plus souvent marqué au moyen du pronom contrastif (15 occurrences), mais aussi avec des adverbes mettant l'opposition en évidence (quatre occurrences de *par contre* et *en revanche*). Ces adverbes sont placés en début d'énoncé dénotant d'un contraste sur l'entité (*par contre monsieur BLEU voit ce qui se passe*), sauf dans un cas où la portée est large (*monsieur bleu réagit par contre*). Le groupe allemand marque deux

fois moins souvent le contraste sur l'entité (huit marquages sur 40 énoncés analysés) que le groupe français. Il le fait au moyen de pronoms forts accentués *DIESER / DER* ou en mettant l'unicité en avant, au moyen de la particule de focalisation *nur* (trois occurrences) ou de l'adverbe *als einziger* (une occurrence). Aucune structure clivée n'a été répertoriée dans ces deux groupes.

Comme pour le changement d'entité dans le contexte contrastif I, le changement temporel du contexte contrastif II est marqué deux fois plus souvent par le groupe français (32 marquages sur 60 segments) qu'allemand (15 marquages sur 59 segments). Une différence au niveau des marqueurs réside dans l'utilisation de la périphrase verbale française *finir par* (7 occurrences).

Pour le contraste sur le changement de polarité, le groupe allemand emploie de manière égale dans les deux contextes contrastifs la particule *doch* et le *verum focus*. La particule *wohl* n'est pas attestée dans sa fonction de marqueur du changement de la polarité de l'action. Pour le groupe français, les moyens varient entre les deux contextes : une particule (*bien*) et deux intonations sur le participe passé ont été répertoriées dans le contexte contrastif I et cinq adverbes concessifs comme *quand même* pour le contexte contrastif II. Dans l'ensemble, le changement sur la polarité de l'action est plus souvent marqué en allemand. Des analyses préliminaires des enrichissements du prédicat indiquent que les locuteurs français ont tendance à employer plus fréquemment ces constructions que les locuteurs allemands.

3.4.2.5 Tendances chez les apprenants L2

Benazzo *et al.* (2012a) étudient le contexte contrastif I chez les apprenants allemands et italiens du français ainsi que chez les apprenants allemands et français de l'italien (niveau intermédiaire et niveau avancé). Les auteurs observent que les apprenants allemands du français s'approprient le discours basé sur l'entité favorisé en français, mais qu'ils le font différemment que les français. Ils emploient plus de marqueurs adverbiaux de la primauté et de l'unicité ainsi que de structures clivées (« *seulement la personne bleue voit en dehors [...]* » ; « *monsieur bleu semble d'être le premier qui [...]* ») et cela, autant au niveau intermédiaire qu'avancé. Ils utilisent moins fréquemment le pronom contrastif *lui* que les usagers L1, mais une progression est suggérée entre le niveau intermédiaire et avancé. L'adverbe *par contre* est privilégié par les germanophones au niveau avancé. Ce changement plutôt précoce d'une perspective basée sur l'assertion vers une perspective basée sur l'entité s'expliquerait par le manque de marqueurs du changement de la polarité en français. En effet, les apprenants germanophones du français n'utilisent pas de particules telle que *bien* pour marquer la polarité et, à l'exception

d'un apprenant intermédiaire, n'exploitent pas l'intonation verbale. Suite à leurs analyses combinant plusieurs langues sources et langues cibles, les auteurs concluent de la présence de schémas généraux d'apprenants comme la fréquence plus élevée de marqueurs cohésifs au niveau avancé qu'intermédiaire autant chez les apprenants italiens qu'allemands du français L2 ainsi que de potentielles influences de la L1 telle que l'utilisation de marqueurs de l'unicité chez les apprenants allemands et italiens lorsqu'ils choisissent de mettre en évidence l'entité en français tandis que les apprenants français de l'italien utilisent le pronom *lui* qui n'a pourtant pas la même fonction en italien en qu'en français. Les auteurs observent donc des adaptations partielles des apprenants aux structures favorisées dans les langues cibles et concluent en se référant aux travaux de Jarvis, Pavlenko et Ringbom « [n]os résultats confirment que les apprenants sont initialement plus à la recherche de similarités formelles entre LS [langue source] / LC [langue cible] que de différences et, une fois ces similarités constatées, qu'ils ne vont pas forcément plus loin » (Benazzo *et al.*, 2012a, p. 193).

Observant que les apprenants français de l'allemand acquièrent l'utilisation de la particule additive typique de la langue cible, Bonvin et Dimroth (2016) ont cherché à comprendre si cette acquisition au niveau de la structure de l'énoncé, mais qui suggère l'adoption du discours germanophone orienté vers l'assertion, se retrouve dans d'autres contextes des récits *Finite Story*. L'analyse du marquage du changement de la polarité d'une scène du contexte contrastif II, entre autres, a révélé que cela n'est pas le cas. Seuls trois apprenants de niveau avancé, parmi les 40 participants, utilisent l'adverbe concessif *trotzdem* qui pourrait représenter une stratégie d'apprenant avec influence de la L1 (« *am Ende springt Herr Rot trotzdem vom Fenster* »). Les mêmes chiffres valent pour la particule *doch* alors que la majorité des usagers L1 allemands l'utilise. Les transitions sont les moyens les plus fréquents chez les apprenants (« *am Ende er entscheidet sich und geht durch die Fenster* ») tout comme chez les usagers L1 du français, ce qui dénote plutôt d'un discours construit autour du prédicat et non pas autour de l'assertion. Toutefois, la fréquence de ces enrichissements du prédicat ne se différencie pas clairement de celle des usagers L1 de l'allemand.

Ainsi, les défis acquisitionnels diffèrent selon la paire L1 / L2 et selon les structures analysées.

3.4.3 Marquages généraux de l'entité

3.4.3.1 Description

Un constat majeur issu des recherches sur les trois contextes anaphoriques présentés ci-dessus est que l'allemand est mieux outillé que le français pour marquer le lien assertif des propositions. Ainsi, les locuteurs germanophones construisent fréquemment leur discours autour de la valeur véridique du contenu de la proposition. Les marqueurs assertifs étant partiellement absents du français, les usagers L1 construisent leur discours en marquant surtout d'autres domaines informationnels tels que l'entité, l'espace temporel ou le prédicat. En se référant au modèle de la *quaestio* (cf. point 3.2.2), Dimroth *et al.* (cf. 2010) émettent ainsi l'hypothèse que la manière de marquer les relations additives et contrastives diffère entre les langues. Il existerait notamment une manière germanique orientée vers l'assertion à travers l'usage de particules en position postverbale et de la prosodie ainsi qu'une manière romane orientée vers l'entité, la temporalité et le prédicat à travers l'usage d'une variété plus large de marqueurs.

La question se pose de savoir si ces tendances observées dans les contextes narratifs individuels perdurent si l'on regarde le discours dans sa globalité. Une manière d'amorcer cette question est d'analyser la gestion d'un domaine informationnel tout au long du récit. Dans ce travail, nous adaptons la méthode d'analyse du domaine de l'entité de Bonvin et Dimroth (2016). Nous aurions aussi pu choisir le prédicat ou la temporalité, mais cette préférence pour un discours construit autour de l'entité en français a également été observée dans des études sur la description du mouvement (cf. Von Stutterheim, 2018, p. 294-299)²⁵, ce constat renforce nos hypothèses. Ci-dessous, nous présentons les marqueurs généraux de l'entité analysables dans les récits *Finite Story* : les marqueurs additifs focalisant l'entité, les marqueurs contrastifs sur l'entité présentés dans le contexte contrastif I ainsi que tout autre manifestation d'un discours construit autour de l'entité.

3.4.3.2 Marqueurs

Marqueurs additifs adjacents à l'entité sujette - Non seulement les particules comme pour le contexte additif, mais aussi les adverbes sont comptés dans cette caté-

²⁵Les locuteurs français emploient des verbes de mouvement décrivant plutôt des caractéristique de l'entité en mouvement, comme la manière de se bouger (p.ex. marcher, rouler, courir), tandis que les locuteurs allemands mettront plutôt le focus sur l'objectif du mouvement. Des études de suivi oculaire ont également montré que les français fixent plus longtemps la figure en mouvement (cf. Von Stutterheim, 2018, p. 294-299).

gorie, comme dans *M. Rouge également s'est réveillé*. Cette sous-catégorie est la seule qui n'avait pas été incluse dans Bonvin et Dimroth (2016)²⁶.

Redoublements du sujet - Une façon de marquer l'entité sujette, typique pour le français oral, est son détachement à gauche (en début de phrase) ou à droite (en fin de phrase), suivie d'un redoublement par un pronom (cf. Lambrecht, 1994 ; Riegel *et al.*, 2009, p. 719 cités dans Stöpper, 2015, p. 18 ; Dufter et Massot, 2013). Ce procédé a pour fonction de marquer un contraste sur le topique (Lambrecht, 2001, p. 1076, cité dans Garassino et Jacob, 2018, p. 235). Dans les récits *Finite Story*, ce sont surtout des détachements du sujet à gauche suivi par un pronom personnel contrastif (par exemple *Herr Blau, der springt; Herr Blau, ER spring; M. Bleu lui il saute; M. Bleu saute, lui; M. Bleu qui lui également saute; M. Bleu IL saute*) et des détachements à droite couplés à un adverbe additif (par exemple *X saute lui aussi*) qui sont attendus.²⁷

Marqueurs lexicaux - Il s'agit de marqueurs lexicaux contrastifs dans une proposition canonique ou clivée tels que *als einziger, im Gegenteil, hingegen, seinerseits, jedenfalls, nur, der einzige, der erste, der letzte, par contre, en revanche, de son côté, passer à, le / ce dernier, le seul*.

Pronoms démonstratifs - Il s'agit des pronoms démonstratifs (*celui-ci, lui, DER, dieser*) avec une fonction de sujet grammatical, redoublés ou non par un pronom personnel, par exemple *celui-ci, il [...]*.

Introductions du sujet - Il s'agit de toute structure présentative (clivée ou non) et tout énoncé avec une perspective narrative externe plaçant l'entité en position focale²⁸

²⁶L'analyse du marquage général de l'entité avait été effectuée suite aux résultats concernant la relation additive qui constituait la question primaire de cette recherche. L'objectif de l'analyse du marquage général de l'entité était de comprendre les choix discursifs des apprenants dans le reste du discours.

²⁷Selon Benazzo *et al.* (2012a, p. 182), la reprise du groupe nominal sujet par le pronom clitique *il* « signale que le référent n'est pas associé à une information nouvelle ». Thörle (2020) et Benazzo *et al.* (2021) analysent tous les détachements avec le pronom *il* comme une occurrence marquée. Dans l'étude de Thörle (2020), ce type d'occurrence est surtout fréquent chez les apprenants L2 du français et rare chez les usagers L1. Ce redoublement du sujet par *il* peut toutefois être perçu comme une faute de mauvais goût plutôt que d'un marquage du sujet (cf. « Le redoublement du sujet, un tic de langage des enfants... et des politiciens », la chronique de Philippe Vandel <https://www.dailymotion.com/video/x3vsaq0>, consultée le 26.05.21 ; « La France, elle est : effet de style ou faute de français ? », Sandrine Campese <https://www.projet-voltaire.fr/culture-generale/la-france-elle-est-effet-style-faute-francais/> (le lien doit être copié et collé dans le browser pour fonctionner), consultée le 26.05.21). Dans ce travail, nous considérons ce type de redoublement comme marqueur de l'entité seulement si le pronom est clairement accentué.

²⁸Les propositions avec une inversion verbe - sujet (VS) en allemand, placent également le sujet en position focale. Toutefois, les contextes de la *Finite Story* sont construits de telle manière qu'il est compliqué de déterminer si l'inversion a pour fonction de marquer l'entité. En raison d'une concurrence entre les topiques temporels et topiques entités pour la première place, les inversions verbe-sujet peuvent résulter d'une simple adaptation syntaxique sans implication au niveau de la structure informationnelle de l'énoncé (par exemple : *Jetzt springt Herr Grün*).

(par exemple *Herr Rot ist zu sehen, der; man sieht Herr Rot, wie er; il y a M. Rouge qui; c'était une séquence avec M. Rouge; on voit M. Rouge qui*).

3.4.3.3 Tendances chez les usagers L1

La seule étude traitant du marquage général de l'entité dans les récits *Finite Story* semble être celle de Bonvin et Dimroth (2016) qui ont analysé le corpus de 20 usagers L1 français et 40 allemands provenant en partie de Dimroth *et al.* (2010) (20 allemands ont été ajoutés). Les marqueurs de l'entité présentés ci-dessus, à l'exception des marqueurs additifs non pris en compte, se sont révélés clairement plus fréquents dans les récits en français qu'en allemand. Concernant le choix des marqueurs, les détachements du sujet grammatical avec un redoublement par le pronom *lui* et les introductions du sujet sont les plus fréquents en français alors qu'en allemand ce sont le pronom *dieser* en tant que sujet et les marqueurs lexicaux qui sont favorisés.

3.4.3.4 Tendances chez les apprenants L2

Dans la même étude que celle citée au point ci-dessus, les récits de 40 apprenants de l'allemand suggèrent une influence du français L1 puisque les marqueurs favorisés sont les introductions du sujet suivies des détachements avec redoublement du sujets tandis que le pronom *dieser* n'est pas observé dans cette cohorte. Concernant la fréquence de marquages généraux de l'entité, les apprenants se situent entre les usagers L1 français et allemands (Bonvin et Dimroth, 2016, p. 25-26). Ces résultats descriptifs montrent que même si les apprenants semblent avoir bien acquis la manière d'établir des liens anaphoriques particulièrement clairs dans l'*input* (les relations additives, cf. point 3.4.1.4), ils n'ont pas entièrement acquis des aspects plus complexes de l'organisation discursive.

3.4.4 Relations additives et contrastives en anglais

Des connaissances linguistiques autres que le français et l'allemand pourraient influencer les productions des locuteurs de notre étude au niveau formel (cf. Ringbom et Jarvis, 2009, p. 108). C'est en anglais, langue introduite à l'école obligatoire au début des années 2000 en Suisse, que la plupart des participants devraient disposer de bonnes compétences. En 2011 déjà, la proportion de personnes avec des compétences en anglais se situait entre 60% et 80% pour les moins de 40 ans (Werlen *et al.*, 2011, p. 43-47).

Au niveau de la structure informationnelle, l'anglais s'apparente tantôt au français, par exemple concernant l'ordre des mots *SVO*, et tantôt à l'allemand, par exemple avec

de fréquents marquages prosodiques du focus (cf. Lambrecht, 2010, cité dans Reichle, 2014, p. 107). Dans ce qui suit, nous décrivons quelques caractéristiques typologiques de l'anglais pertinentes pour ce travail et résumons les résultats d'études traitant de relations additives et contrastives.

Contexte additif - (changement d'entité, maintien de la polarité de l'action) : Les marqueurs additifs varient selon les contextes anaphoriques (cf. Dörre, 2019) et quant à leur intégration syntaxique (cf. Reis et Rosengren, 1997, 238-239) :

- (15) a. *John (too, as well, also) eats (as well, too).*
 b. *John (too, as well) has (also) eaten (as well, too).*

Exemple adapté de Giuliano (2012, p. 30)

Comme le français, l'anglais dispose d'une particule additive négative *either* comme dans *Marie does not speak English either* (Benazzo *et al.*, 2021, p. 3). Par ailleurs, l'adjacence au sujet grammatical se réalise normalement aussi par un placement de la particule à droite du groupe nominal. De plus, la position finale après le verbe non-fini existe également (exemple 15b). Par contre, le placement de la particule après une réduplication du sujet par un pronom fort n'est pas valable en anglais (cf. De Cesare, 2015).

Généralement, *too* est placé après son domaine d'application et *also* avant (cf. Dimroth et Klein, 1996, p. 87). Placé à droite du sujet cependant, *also* peut tout autant porter sur la phrase verbale, l'objet direct, que sur le sujet. Comme cela est décrit pour l'allemand, si cette particule porte un accent proéminent, son domaine d'application est à gauche (par exemple *John **ALSO** speaks Chinese*). Sinon, son domaine d'application est localisé à sa droite (par exemple *John **also** speaks CHINESE*) (König, 1991, cité dans Benazzo et Patin, 2017, p. 109 ; Reis et Rosengren, 1997, p. 239 ; De Cesare, 2015, p. 38-39 ; Féry, 2016, p. 143).

Le marquage du contexte additif a été répertorié dans les récits *Finite Story* de 20 natifs de l'anglais. Sur la base de trois séquences analysées, Giuliano (2012) compte 7 marquages de la similarité (p. ex. *to do the same*) et 23 marquages additifs. En comparaison (basée sur les nombres absolus) avec le groupe français de Dimroth *et al.* (2010), ces 20 anglophones marquent la relation additive dans une même proportion et la similarité de la situation environ deux fois plus rarement. Par conséquent, ils marquent aussi moins souvent la relation additive que le groupe allemand.

Contexte contrastif I (changement d'entité, changement de la polarité de l'action) : Le changement d'entité peut être marqué au moyen de :

- marqueurs lexicaux (p. ex. *on the other hand*), absents des productions des 20 anglophones de Giuliano (2012) ;
- particules restrictives (*only, just*) placées avant le groupe nominal sur lequel elles portent, comparables à l'allemand *nur*, non attestées (Giuliano, 2012; Giuliano et Musto, 2016) ;
- structures clivées, généralement moins fréquentes qu'en français (cf. Reichle, 2014), mais attestées chez un natif anglophone (*He's the brave one who [...]*, Giuliano, 2012, Giuliano et Musto, 2016, p. 238) ;
- un accent sur le sujet focus placé en début de phrase (Reichle, 2014), attesté trois fois auprès des anglophones (par exemple *MR BLUE though... jumps straight away*, Giuliano, 2012, p. 46-47, Giuliano et Musto, 2016, p. 247)²⁹.

L'anglais ne dispose pas de pronoms contrastifs forts tels que le *lui* ou le *DER*.

Pour marquer le changement de polarité, le *verum focus* (p. ex. *Mr Red DOES jump, Mr Red JUMPS*) est attesté en anglais, mais il n'existe pas de particule assertive positive correspondant au *doch*. Giuliano (2012) inclue l'adverbe *actually* dans les analyses et le compare à l'intensificateur français *bien*.

Contexte contrastif II (maintien de l'entité, changement de la polarité) : Les anglophones des études de Giuliano (2012, p. 51) et Giuliano et Musto (2016, p. 249) marquent clairement plus fréquemment l'évolution temporelle (p. ex. *this time*) que le changement de polarité, se rapprochant du style francophone.

Ainsi, contrairement à l'allemand, mais aussi au néerlandais, l'anglais ne paraît pas caractérisé par un discours orienté vers l'assertion, suggérant ainsi des différences au sein des langues germaniques (Giuliano et Musto, 2016).

3.5 Perception et traitement des informations

La perception des différents styles discursifs par l'interlocuteur est une question que nous abordons empiriquement dans la deuxième étude de ce travail. Ne connaissant pas de telles études sur les contextes narratifs analysés dans ce travail, nous mentionnons ci-dessous quelques études plus ou moins liées à la perception et au traitement du discours dont les méthodes ou les résultats sont pertinents pour la conceptualisation de notre deuxième étude empirique (cf. partie III).

Une question traditionnelle en *SLA*, mais aussi présente dans le domaine du bilinguisme, consiste à savoir si les usagers L1 perçoivent certaines caractéristiques des productions

²⁹Dans ce travail, nous n'analysons pas ce type de marquage pour des raisons méthodologiques.

d'apprenants L2 ou de bilingues. En phonologie par exemple, on se demande si ces caractéristiques perturbent l'intelligibilité ou la compréhensibilité du message. Une autre approche de cette question est celle de connaître le degré d'acceptabilité, lexicale ou grammaticale, que les usagers L1 attribuent à des productions d'apprenants.

Une méthode consiste à demander à un grand nombre de participants d'évaluer plusieurs textes, par exemple sur une échelle de Likert (cf. Hazan et Boulakia, 1993; Derwing et Munro, 1997; Kupisch *et al.*, 2014; Burgos *et al.*, 2015). Une autre méthode consiste à leur demander de deviner la L1 des personnes ayant produit les textes, par exemple selon leur style lexical (cf. Jarvis *et al.*, 2012) ou leur accent (cf. Derwing et Munro, 1997).

Ces questions peuvent également être amorcées de manière qualitative. Par exemple, Tyler (1992) étudie l'organisation discursive en anglais L1 et L2 via une analyse de discours. L'autrice compare deux discours oraux planifiés consistant en un cours introductif sur le domaine de spécialisation des locuteurs, l'un produit par un étudiant dont la L1 est le chinois et l'autre par un natif de l'anglais, les deux sans expérience préalable d'enseignement universitaire. L'autrice constate des différences au niveau de la structure du discours, notamment concernant l'usage des marqueurs discursifs. Pour mieux comprendre comment ces discours seraient perçus par une audience, Tyler (1992) demande à 15 anglophones d'écouter ces cours qui ont été réenregistrés par un même locuteur anglophone pour éviter un effet de l'accent. La leçon produite originalement par le locuteur natif s'est révélée plus compréhensible que celle de l'apprenant chinois. L'autrice conclue que des caractéristiques langagières non natives de l'organisation discursive entravent la communication orale, même à un niveau de compétence avancé.

Une des rares études ciblant la structure informationnelle est celle sur les phrases déclaratives *V2* résumée par Bohnacker et Rosén (2008, p. 526-533). Les autrices ont demandé à 58 natifs de l'allemand d'évaluer des productions lexicale et grammaticalement correctes d'apprenants suédois de l'allemand. Les germanophones semblaient sensibles à un style atypique d'organiser les informations. Ils trouvaient notamment que les énoncés *V2* ne sonnaient pas allemand en raison du constituant choisi pour remplir la place avant le verbe (*Vorfeld*, « *zu viel es gibt* »). En effet, c'est généralement une information nouvelle qui remplit cette position préverbale en allemand plutôt que des contenus vides comme le sujet explétif (*es*). Cela n'est pas le cas en suédois. Les chercheuses ont également demandé à un tiers des participants de reformuler les phrases produites par les apprenants et y ont constaté plusieurs modifications dans le *Vorfeld*.

Une deuxième question consiste à savoir si les apprenants L2 ou les bilingues sont sensibles à la justesse grammaticale ainsi qu'à la préférence pour certaines structures en langue cible. Une des rares études sur la perception *offline* des relations additives est

celle de Caloi (2017) qui fait compléter un questionnaire de jugements grammaticaux à 12 apprenants allemands de l'italien (niveau B1-B2) et cinq natifs de l'italien. À chaque question, les participants doivent sélectionner, parmi un trio d'énoncés additifs (un énoncé typique de la langue cible, un énoncé acceptable et un énoncé agrammatical), celui dont l'ordre des mots leur paraissait le plus correct. Les résultats montrent que les locuteurs natifs sont très consistants dans leurs évaluations tandis que les apprenants réussissent mieux à déterminer le bon placement de la particule lorsqu'elle focalise le sujet plutôt que le groupe verbal ou l'objet. De plus, la L1 semble influencer les choix généraux des participants. Toutefois, l'autrice observe une grande variation parmi les apprenants.

Étudier des traductions nous informe également sur les préférences au niveau de l'organisation du discours, par des bilingues professionnels des langues dans ce cas. Blumenthal (1985) analyse l'usage des particules additives dans la traduction allemande de *L'étranger* de Camus et dans la traduction française de *Der Steppenwolf* de Hesse. Quelle que soit la direction de la traduction, l'auteur observe clairement plus d'*auch* que d'*aussi* dans les textes correspondants. En comparant deux romans de P. Auster et d'H. Böll avec leur traduction en allemand pour l'un et en anglais pour l'autre, Dörre (2019) constate d'une part qu'*auch* est plus fréquent qu'*also* et *too* et d'autre part, qu'*auch* est utilisé dans un plus grand nombre de contextes discursifs que les particules anglaises. Dans une étude sur la traduction des connecteurs français *dans la mesure où*, *en effet* et *or* en allemand, anglais et espagnol dans le corpus *Europarl*, Zufferey (2016) constate que les textes traduits en espagnol sont ceux dans lesquels les marqueurs présents dans le texte d'origine sont le moins souvent abandonnés. L'autrice suggère que ces résultats vont de pair avec des théories de la traduction non basées sur des corpus stipulant que les langues romanes peuvent parfois être perçues comme plus cohésives que les langues germaniques (Vinay et Darbelnet, 1958 et Hervey et Higgins, 1992 cités dans Zufferey, 2016, p. 275).

Une troisième question est celle de la gestion du message, soit du traitement en ligne des informations. Autrement dit, qu'est-ce qui facilite ou accélère la compréhension d'un message ? Des méthodes psycholinguistiques telles que le suivi du mouvement oculaire, la mesure du temps de réaction ou la désambiguïsation d'énoncés, sont utilisées pour y répondre. Selon les résultats de ce domaine émergent, la façon dont le focus est marqué (de manière adéquate ou non, mais aussi via quel marqueur) influencerait le traitement de l'information. Plusieurs études ciblent les effets de l'intonation sur l'interprétation des énoncés natifs. Les langues germaniques (néerlandais, allemand, anglais) y sont particulièrement représentées (cf. Karssenbergh, 2017; Braun *et al.*, 2019, p. 422-424). En ce qui concerne la particule additive allemande, la présence d'un accent ou non sur la particule placée en position postverbale aiderait à interpréter le sujet ou l'objet comme

élément focalisé (« *Peter hat [AUCH] [auch] eine Puppe* ») et cela dès la petite enfance, avant que ce trait prosodique soit acquis au niveau productif (Höhle *et al.*, 2009).

Des tâches de lecture ouvrent également l'accès à des informations concernant le traitement en ligne des informations. Par exemple, Reichle (2014) observe que les structures clivées sur le sujet (« *C'est le chef qui a goûté la soupe* ») sont plus facilement traitées (rapidement lues) que celles sur l'objet (« *C'est la soupe que le chef a goûté* »). Or les clivées sur les sujets seraient plus fréquentes en tant que stratégie de focalisation.

Comme mentionné au début de cette section, une question ouverte est celle des effets des choix des locuteurs concernant la structure des informations dans les contextes additif et contrastifs (I et II) sur la réception du message par l'interlocuteur. À notre connaissance, nous disposons uniquement de l'avis des chercheurs, en *SLA* par exemple :

Par ailleurs, les différences illustrées ne donnent pas lieu à des productions agrammaticales, mais tout simplement à un biais inusuel, un 'accent étranger' dans l'organisation du discours en L2, qui est ressenti comme non-natif et qu'il est difficile de corriger, en raison de l'absence de preuve négative évidente (Benazzo *et al.*, 2012a, p. 178, dans une étude sur le contexte contrastif I).

Even if they continued to adhere to their L1 patterns, their production would actually not be considered incorrect nor would they be corrected (Benazzo *et al.*, 2021, p. 19, dans une étude sur le contexte additif).

Ces deux citations suggèrent qu'une manière d'organiser le discours différente de la tendance native serait potentiellement perçue comme inhabituelle par les usagers L1. Les auteurs semblent toutefois hésiter sur la nécessité de « corriger » ces structures. Peut-être que structurer les informations en L2 de manière à correspondre aux préférences des usagers de la langue cible est plus important pour certains contextes anaphoriques ou marqueurs que d'autres.

Deuxième partie

Étude empirique 1 : productions orales

4

Objectifs

4.1 Besoins en recherche

Sur la base des connaissances actuelles résumées dans la partie théorique, nous identifions les directions suivantes pour continuer la recherche.

Echantillons plus hétérogènes - La majorité des études dont découlent nos hypothèses ont été conduites auprès d'universitaires localisées dans une ou deux région(s) d'Allemagne ou de France¹. Or, la question se pose de savoir si ces résultats ayant débouchés sur une hypothèse d'un style germanique et d'un style roman de structurer le discours s'appliquent à l'ensemble des usagères L1 des langues en question². Étudier une population plus diverse en termes de niveau d'éducation, d'âge, de lieu de résidence ou de variété dialectale permettrait d'augmenter la validité externe de ces résultats si ceux-ci sont reproduits³.

Échantillons de plus grande taille - Répliquer les études citées dans le chapitre 3 aiderait entre autres à vérifier si des structures ponctuellement présentes dans une seule

¹Pour faciliter la lecture et préserver l'anonymat des participantes dans la section des résultats, la forme féminine est utilisée dans cette partie du travail pour désigner de manière égale les personnes des différents genres.

²Une hypothèse concernant un effet du niveau d'éducation émane des différences observées entre le groupe d'usagères L1 allemandes et le groupe d'usagères L1 néerlandaises dans Dimroth *et al.* (2010) (nous n'avons pas discuté du groupe néerlandais dans la partie théorique). Dans cette étude, les participantes néerlandaises étaient les seules à ne pas disposer de formation universitaire. Les contextes contrastifs en néerlandais étaient plus unifiés et typiques du style germanique, avec une utilisation plus fréquente des particules assertives (*wel, toch*), que les productions en allemand. Des données de locutrices allemandes avec un niveau d'éducation moins élevé et des données de locutrices néerlandaises avec un niveau universitaire seraient nécessaires pour estimer si le niveau d'éducation est associé avec la gestion des relations anaphoriques contrastives (cf. discussion avec Christine Dimroth).

³Le manque de généralisabilité des résultats à un cercle plus large de locutrices que celle avec un niveau d'éducation élevé dans des pays occidentaux est récurrent en linguistique appliquée (cf. Andringa et Godfroid, 2020).

langue sont vraiment préférées par les usagers L1 de la langue en question ou bien si leur présence est hasardeuse ou due à des facteurs non identifiés.

Perspective bilingue - Étudier l'organisation du discours narratif dans les deux langues principales des locutrices permettrait de rendre compte d'une potentielle bidirectionnalité des influences translinguistiques ainsi que de la variation intra-individuelle.

Contrôle statistique de la variation individuelle - Plusieurs études citées dans le chapitre 3 établissent des tendances quantitatives à partir des sommes et pourcentages d'occurrences par groupe. La variation individuelle, elle, est tout au plus considérée à un niveau descriptif. Or, lorsque plusieurs réponses par participante sont ainsi additionnées, la présence de quelques participantes avec un comportement atypique prononcé suffirait à changer l'image globale. En contrôlant statistiquement l'effet aléatoire de la participante, nous pourrions augmenter la stabilité des résultats et généraliser ces derniers au-delà des participantes étudiées.

4.2 Questions de recherche et hypothèses générales

Notre objectif principal est de tester des hypothèses relatives à des différences interlinguistiques stables selon la littérature. Nous focalisons l'usage de marqueurs lexicaux et morpho-syntaxiques fréquents dans nos données. Dans cette section, nous présentons les questions relatives à ces analyses quantitatives. Des structures moins dominantes seront également étudiées de manière descriptive et moins systématique. Leurs analyses seront annoncées directement dans la section 6 *Résultats*.

Un premier lot de questions vise la fréquence des divers marqueurs produits par les usagers L1. Nous nous demandons si les différences observées précédemment entre les données françaises et allemandes L1 se retrouvent dans les données suisses.

Un deuxième lot de questions vise l'utilisation des mêmes marqueurs par les locutrices bilingues. Nous nous demandons si leurs choix discursifs s'expliquent plutôt par la langue de récit ou par leur dominance langagière.

Dans ce qui suit, nous introduisons les grandes questions, formulées de manière à pouvoir tester clairement les hypothèses qui en découlent (cf. Platt, 1964). Elles seront contextualisées et précisées pour l'analyse de chaque (type de) marqueur(s) avant la présentation des résultats correspondants.

4.2.1 Usagères L1

Question générale : La probabilité d'utiliser un certain (type de) marqueur(s) diffère-t-elle entre 1) le groupe allemand et le groupe suisse allemand, 2) le groupe suisse allemand et le groupe suisse romand, et 3) le groupe français et le groupe suisse romand ⁴ ?

Hypothèses principalement attendues : Le répertoire des structures étudiées est comparable pour les groupes de même langue à l'exception de quelques différences lexicales entre le suisse allemand et l'allemand (p.ex. l'absence des adverbes *ebenso* et *ebenfalls* en suisse allemand). Ainsi, nous attendons une relation entre la langue et les préférences discursives qui serait illustrée par une tendance comparable entre les groupes de même langue, mais différente entre les deux groupes suisses. Cette hypothèse est représentée par les schémas suivants :

1. Absence de différence significative entre les groupes de même langue ⁵.
2. Différences significatives entre les groupes de même langue se sous forme de ...
 - ... légères convergences chez au moins un des groupes suisses qui se différencie du groupe de même langue allemand ou français tout en se différenciant aussi du groupe suisse de l'autre langue ⁶.
 - ... préférences plus prototypiques d'au moins un des groupes suisses par rapport à leur voisin correspondant. Par exemple, pour un marqueur plus fréquemment présent dans le groupe allemand que français, on observe qu'il est encore plus fréquent dans le groupe suisse allemand qu'allemand ou / et qu'il est encore plus rare dans le groupe suisse romand que français ⁷.

⁴Nous n'étudions pas les différences entre le groupe allemand et le groupe français, celles-ci étant déjà connues. Toutefois, si nos résultats semblent différer de ceux présentés dans le chapitre 3, ce qui pourrait s'expliquer par notre adaptation de la manière d'annoter les données (cf. point 5.4 *Annotations*), nous en discuterons dans la section 6 *Résultats*.

⁵Dans cette note de bas de page et les cinq suivantes, nous listons pour chaque point en amont de nos analyses tous les résultats théoriquement possibles pour des raisons de transparence.

$$\text{— } AL1 = CHAL1 < CHFL1 = FL1$$

$$\text{— } AL1 = CHAL1 > CHFL1 = FL1$$

6

$$\text{— } AL1 = CHAL1 < CHFL1 < FL1$$

$$\text{— } AL1 = CHAL1 > CHFL1 > FL1$$

$$\text{— } AL1 < CHAL1 < CHFL1 = FL1$$

$$\text{— } AL1 > CHAL1 > CHFL1 = FL1$$

$$\text{— } AL1 < CHAL1 < CHFL1 < FL1$$

$$\text{— } AL1 > CHAL1 > CHFL1 > FL1$$

7

$$\text{— } AL1 = CHAL1 < CHFL1 > FL1, \text{ où } AL1 < FL1$$

— ... combinaison des deux points décrits ci-dessus⁸.

Hypothèses théoriquement possibles, mais moins attendues : Si nous observons ce type de convergences, alors l'hypothèse d'un style germanique et d'un style romand de structurer les informations discursives devrait être nuancée.

- Absence de différence significative entre les groupes suisses⁹.
- Différences significatives entre les locutrices suisses allemandes et les locutrices suisses romandes dans la direction inverse à celle des groupes de comparaison dans les pays voisins¹⁰.

4.2.2 Locutrices bilingues

Question générale - Quel est l'effet de la langue de récit et de l'indice du *BLP* (une opérationnalisation de la dominance langagière et son erreur de mesure) sur la probabilité d'employer un certain (type de) marqueur(s) ?

Hypothèses principales : des relations linéaires entre l'output et les prédicteurs.

-
- $AL1 = CHAL1 > CHFL1 < FL1$, où $AL1 > FL1$
 - $AL1 > CHAL1 < CHFL1 = FL1$, où $AL1 < FL1$
 - $AL1 < CHAL1 > CHFL1 = FL1$, où $AL1 > FL1$
 - $AL1 > CHAL1 < CHFL1 > FL1$, où $AL1 < FL1$
 - $AL1 < CHAL1 > CHFL1 < FL1$, où $AL1 > FL1$

8

- $AL1 < CHAL1 > CHFL1 > FL1$, où $AL1 > FL1$
- $AL1 > CHAL1 < CHFL1 < FL1$, où $AL1 < FL1$
- $AL1 > CHAL1 > CHFL1 < FL1$, où $AL1 > FL1$
- $AL1 < CHAL1 < CHFL1 > FL1$, où $AL1 < FL1$

9

- $AL1 < CHAL1 = CHFL1 < FL1$
- $AL1 > CHAL1 = CHFL1 > FL1$
- $AL1 = CHAL1 = CHFL1 < FL1$
- $AL1 = CHAL1 = CHFL1 > FL1$
- $AL1 < CHAL1 = CHFL1 = FL1$
- $AL1 > CHAL1 = CHFL1 = FL1$

10

- tout schéma impliquant $CHAL1 > CHFL1$ et $AL1 < FL1$
- tout schéma impliquant $CHAL1 < CHFL1$ et $AL1 > FL1$

- Un effet significatif de la langue de récit : Puisque les apprenantes tardives d'une L2 acquièrent bien une partie des préférences discursives de la langue cible (cf. chapitre 3), les bilingues devraient aussi (et d'autant plus) être capables de produire des discours proches de ceux des usagères L1 de chaque langue.
- Un effet significatif de l'indice du *BLP* : Puisque le style discursif des apprenantes L2 est plus proche de celui de la langue cible à un niveau avancé qu'à un niveau intermédiaire et puisque les préférences en *L1* s'établissent lentement au cours du développement infantin (cf. chapitre 3), nous attendons un effet de l'indice du *BLP*, car celui-ci regroupe justement des informations sur les compétences linguistiques, l'histoire langagière et l'usage des langues. Plus le déséquilibre entre les deux langues est grand, plus la probabilité d'utiliser des structures suggérant une influence de la langue dominante devrait être élevée.

Hypothèses alternatives

- Absence d'effet significatif : Certaines recherches ont montré que les enfants bilingues ont tendance à surutiliser les moyens disponibles et plutôt fréquents dans les deux langues (cf. chapitre 3). Ce schéma suggérant des influences translinguistiques de type convergence se traduirait par une absence d'effet de la langue pour les structures disponibles en suisse allemand et en français.
- Les bilingues pourraient de façon créative se servir des moyens disponibles dans les deux langues pour diversifier leur discours. En effet, avec deux langues plus ou moins activées selon la situation, elles disposent de plus d'outils pour formuler leurs énoncés que les usagères L1. Cela pourrait impliquer des influences translinguistiques sous forme d'une plus grande variation dans chaque langue qui se traduirait par une absence d'effet de la langue de récit. Si cette hypothèse ne devait concerner que les locutrices dotées d'un bilinguisme balancé (situées vers le milieu du continuum) alors, elle se confondrait dans l'hypothèse postulant un effet significatif de la dominance langagière.

Description des différences intrasujettes - Nous comparons l'usage des marqueurs dans chaque langue pour chaque participante individuellement afin de voir, sous un autre angle, si les bilingues font pareil dans les deux langues ou s'ils produisent deux discours distincts. Nous reportons les illustrations de ces analyses préliminaires pour un seul type de marqueurs pour des raisons de place. Les mêmes analyses pour d'autres structures sont disponibles dans les annexes en ligne à télécharger sur <https://doi.org/10.17605/OSF.IO/4UEHZ>¹¹.

¹¹Le téléchargement est nécessaire. Les documents ne peuvent pas être visualisés en ligne.

4.3 Démarche analytique

Comme les études dont nous nous inspirons, nous comparons les différentes structures utilisées pour marquer une même configuration d'informations. Certaines études citées dans le chapitre 3 *Structure informationnelle et organisation discursive* se réfèrent à l'hypothèse du « Penser pour parler » qui suggère des effets des structures linguistiques sur le processus cognitif de planification et production langagière. Des récits narratifs y sont souvent analysés à l'aide du modèle de la *quaestio* qui permet d'établir des liens entre les structures langagières récurrentes et l'organisation générale du discours. Nous reconnaissons les apports de ces approches plus conceptuelles au champ de la structure informationnelle. Celles-ci ont contribué au développement des hypothèses de recherche ainsi qu'à la formation de certaines catégories de marqueurs du présent travail. Dans la formulation de nos questions et la présentations de nos résultats toutefois, nous nous limitons à la description de l'usage des marqueurs présentés dans le chapitre 3 en émettant des conclusions au niveau du « parler ». Nous n'excluons toutefois pas une discussion en termes de *quaestio* générale et de *Penser pour parler* si les résultats suggèrent des schémas récurrents.

5

Méthode

La planification de cette recherche est inspirée des projets *Langacross I et II* (cf. diverses études citées dans le chapitre 3) et du projet *L'expression du mouvement à la frontière des langues. L'influence de la langue dominante et du mode langagier dans l'expression du mouvement chez les bilingues*¹. Dans les projets *Langacross*, la gestion des relations additives et contrastives a été étudiée auprès d'usagers L1 allemandes et françaises ainsi que dans un cadre *SLA* notamment. Le projet sur l'expression de mouvement s'intéresse, dans un cadre de bilinguisme, à un autre aspect traitant des préférences dans la description d'évènements par des adultes bilingues.

Nous renonçons à une étude pilote, d'une part car les deux instruments permettant d'établir le profil linguistique (le *BLP* et les *LexTALEs*) ont déjà été utilisés dans le projet susmentionné sur l'expression du mouvement (Brugger, 2017) qui a été conduit dans un contexte comparable au nôtre, et d'autre part, car nous avons déjà travaillé avec l'instrument d'élicitation de récits narratifs (la *Finite Story*) dans le cadre du projet *Langacross II*.

Dans ce chapitre, nous précisons la procédure pour recruter des participantes. Ensuite, nous présentons les instruments de recherche et leur usage. Finalement, nous décrivons les étapes du traitement des données, des transcriptions aux analyses.

5.1 Recrutement des participantes

Le nombre de participantes a été fixé en amont de la collecte à 20 par langue pour les usagers L1 et 70 pour les bilingues sur la base d'un compromis entre critères scientifiques et pratiques (Simmons *et al.*, 2011). À ce corpus s'ajoutent les transcriptions

¹Projet FNS 156121 alloué au professeur Raphael Berthélé, <https://institut-plurilinguisme.ch/fr/recherche/lexpression-du-mouvement-la-frontiere-des-langues>, consulté le 12.06.2023.

des récits de 40 allemandes et 20 françaises (mises à disposition par Sandra Benazzo et Christine Dimroth ; analysées notamment dans Dimroth *et al.*, 2010; Bonvin et Dimroth, 2016; Benazzo *et al.*, 2021).

Les usagères L1 suisses ont été recrutées *via* les réseaux personnels et professionnels des personnes qui ont récolté les données. Ces participantes devaient se considérer comme monolingues, avoir une seule « langue maternelle », affirmer employer (presque) uniquement cette langue et ne pas avoir récemment effectué de long séjour à l'étranger.

Pour les bilingues, nous avons rédigé une annonce énonçant comme critères de sélection le fait de parler français et suisse allemand ainsi que d'avoir uniquement ces deux langues comme langue(s) première(s) et aucune autre langue à un niveau C2 à l'exception de l'allemand standard (cf. annexe en ligne <https://doi.org/10.17605/OSF.IO/4UEHZ>). Nous avons renoncé au mot « bilingue », car de potentielles participantes bilingues pourraient se considérer comme monolingues avec de bonnes compétences dans une L2 (cf. Elmiger, 2019, p. 65). Cette annonce a été envoyée par e-mail aux étudiantes de l'Université de Fribourg inscrites dans un cursus bilingue. D'autres participantes ont été recrutées par le biais de réseaux professionnels et personnels ainsi que par le bouche à oreille.

Avant leur passation, les participantes savaient seulement qu'il s'agissait d'une étude sur le bilinguisme et que nous nous intéressions à leur profil de bilinguisme et non pas à leurs compétences (pour les rassurer). Les données ont été récoltées dans une salle calme (dans les bâtiments de l'université ou à domicile), avec l'expérimentatrice pour unique présence. Nous avons (re)demandé oralement aux participantes si elles avaient d'autres « langues maternelles ». Réponses négatives. Trois bilingues ont indiqué avoir un parent avec une autre L1 qu'elles ne parlent pas elles-mêmes. Nous les avons gardées dans notre échantillon, car nous ne pouvons pas prétendre qu'avoir un parent parlant une autre langue influencerait plus l'organisation discursive que de disposer soi-même de bonnes compétences en anglais. De plus, quatre bilingues ont un parent français ou allemand.

Les participantes ont donné leur autorisation écrite pour l'enregistrement des données et leur utilisation à des fins scientifiques (cf. clause d'anonymat dans les annexes en ligne)². Elles ont reçu un petit montant à la fin de leur contribution. En plus d'un remerciement, l'optique du dédommagement était d'accéder à des personnes qui ne seraient pas spontanément intéressées à contribuer à une étude en linguistique. Cela a probablement été le cas pour une partie des étudiantes. Les personnes plus âgées sem-

²Dans notre clause d'anonymat, nous n'avons pas spécifié la possibilité de diffuser les données anonymisées en *open access*. Comme nous ne savons pas exactement combien de variables concernant le profil des participantes sont nécessaires pour retrouver leur identité, nous renonçons à une publication des transcriptions et annotations en ligne. Les chercheurs et chercheuses intéressés par ces données peuvent volontiers s'adresser à l'autrice de ce document.

blaient motivées par d'autres facteurs tel qu'un intérêt pour le sujet du bilinguisme. Une personne a refusé le dédommagement ; nous avons enregistré une personne de plus. De plus, nous avons envoyé à toutes les participantes bilingues leur « profil de bilinguisme » contenant leur résultat au *BLP* et aux trois *LexTALEs* avec une petite explication.

5.2 Matériel et procédure

Ci-dessous, nous présentons notre usage des trois instruments de recherche sélectionnés dans l'ordre dans lequel ils ont été utilisés.

5.2.1 Questionnaire auto-évaluatif - *Bilingual Language Profile*

Le *BLP* (Birdsong *et al.*, 2012), choisi pour opérationnaliser la dominance langagière de chaque participante, a été introduit dans la section 2.2. Nous en décrivons ici la structure, les adaptations effectuées et la manière de calculer l'indice.

Ce questionnaire commence par des questions biographiques : âge, genre, lieu de résidence, niveau d'éducation. Pour le lieu de résidence, nous avons supprimé l'information sur le pays et avons demandé d'inscrire le canton et la commune de résidence. Pour le niveau d'éducation, les participantes doivent sélectionner le plus haut niveau d'études complétées parmi une liste en concordance avec le système suisse (sans diplôme, *CFC*, maturité ou titre équivalent³, études supérieures sans obtention de diplôme, bachelor, master ou doctorat).

Après ces questions biographiques, chaque participante est invitée à entrer les deux langues les mieux maîtrisées et ensuite, à répondre à 19 questions réparties en quatre catégories : l'histoire langagière, la pratique des langues, la compétence linguistique et les attitudes langagières. Toutes les questions concernent les deux langues du locuteur, par exemple *Parlez-vous bien l'allemand ?* et *Parlez-vous bien le français ?*. De plus, une possibilité de répondre pour d'« autres langues » s'ajoute aux cinq questions sur la pratique des langues dans différents contextes. Les réponses sont à fournir sur des échelles de Likert de sept à vingt points. Seules les catégories *histoire langagière* et *pratique des langues* disposent d'un label pour chaque point (cf. Krosnick et Presser, 2010, concernant la méthodologie des questionnaires).

Pour notre étude, nous avons repris les versions du questionnaire en français et en allemand qui avaient été adaptées (et traduites pour l'allemand) par Brugger (2017). Certaines thématiques inspirées du *Bilingual Dominance Scale* concernant l'alternance

³par exemple maîtrise fédérale

codique, la restructuration de la fluidité dans les deux langues, le sentiment d'avoir un accent étranger (cf. Dunn et Fox Tree 2009, section 2.2) ainsi que l'auto-évaluation du niveau de compétence dans des langues tierces avaient été ajoutées. Nous les avons gardées. Nous avons de plus profité de notre collecte de données auprès des usagères L1 pour observer le fonctionnement de cet instrument et noter les commentaires des participantes. En effet, ces données ont été collectées avant celles des bilingues et nous avons besoin des informations issues de certaines questions du *BLP* concernant les usagères L1 uniquement pour décrire leur profil, mais nous n'avons pas besoin de l'indice général de dominance pour répondre à nos questions de recherche. Cette étape a permis d'apporter des clarifications à quelques questions pour la collecte de donnée auprès des bilingues. La nouvelle version du questionnaire a ensuite été testée par une personne native pour chaque langue, à la suite de quoi quelques derniers détails ont été ajustés. Les différentes versions du *BLP* ainsi qu'une description et justification des changements sont disponibles dans les annexes à télécharger en ligne.

Toutes les participantes ont répondu au questionnaire en ligne, programmé sur la plateforme *LimeSurvey*. Vue l'utilisation en partie complémentaire de l'allemand standard et des dialectes, nous leur avons demandé de les considérer comme une seule langue. Si cette solution peut paraître socio-linguistiquement simpliste⁴, elle nous permet cependant de représenter le poids des variétés de l'allemand d'une part et du français d'autre part dans la vie des locutrices. La fusion des variétés de l'allemand devrait bien fonctionner pour les catégories *histoire*, *pratique* et *compétence* du questionnaire, mais pourrait complexifier le processus de réponse à certaines questions de la catégorie attitudes langagières⁵.

Afin d'éviter une influence de la tâche de narration sur les réponses au *BLP*, en particulier pour l'auto-évaluation des compétences (cf. Delgado *et al.*, 1999, cités dans Lemhöfer et Broersma, 2012, p. 326 ; 336), les participantes y ont répondu avant leur (premier)

⁴En vertu d'une distribution fonctionnelle des langues, la situation est souvent catégorisée de diglossie (cf. Ferguson, 1959; Haas, 1998, cité dans Berthele et Desgrippes, 2017, p. 24; Fleischer et Schmid, 2006, p. 243; Schmidlin, 2000). Toutefois, on constate des chevauchements entre les fonctions d'utilisation des dialectes et de la variété standard (Studler, 2017b). De plus, l'allemand standard est acquis plus tard que le dialecte et certaines locutrices ne se considèrent pas comme compétentes dans la variété standard (Elmiger, 2019, p. 27). Ainsi, le terme diglossie fait ainsi débat. Certains préfèrent parler de diglossie avec bilinguisme (Fishman, 1967) ou de bilinguisme (cf. Studler, 2017b pour une discussion récente sur les termes). Ces catégorisations se retrouvent dans la perception populaire. Dans une étude par questionnaire, 57% des 750 participantes étaient d'accord avec l'affirmation que l'allemand haut est une langue étrangère pour les suisses allemandes, 6% ne savaient pas et les autres n'étaient (plutôt) pas d'accord (Studler, 2017b). Une étude sur les compétences linguistiques en Suisse montre une image comparable. Environ la moitié des participantes ayant mentionné le suisse allemand comme langue maternelle a nommé l'allemand haut comme langue étrangère (cf. Werlen *et al.*, 2011, p. 164).

⁵Les discours et attitudes envers ces variétés sont diverses et dynamiques (cf. Berthele et Desgrippes, 2017). L'attitude des Suisses alémaniques à l'égard des dialectes est traditionnellement très positive, mais l'allemand standard gagnerait en sympathie (Studler, 2017a).

récit du film⁶. Les usagères L1 ont rempli le *BLP* en présence de l'expérimentatrice afin que celle-ci documente les questions potentiellement ambiguës. Quelques bilingues parmi celles recrutées en dehors de l'université ont également complété le questionnaire sur place, mais la majorité l'a fait à distance suite aux instructions de l'annonce envoyée par e-mail. Les bilingues qui ont complété le *BLP* à distance ont choisi entre la version française et la version allemande du questionnaire. Celles qui y ont répondu lors de la première rencontre l'ont fait dans la langue dans laquelle elles ont raconté le film cette fois-là.

Pour calculer l'indice de dominance, nous suivons la procédure proposée sur le site internet du *BLP* (consulté le 10.01.2017) :

1. Pour chacune des quatre catégories, la somme des points est calculée séparément pour le français et l'allemand. Les points relatifs à certaines questions doivent être préalablement convertis.
2. Un score total par langue est calculé, avec des corrections permettant d'attribuer le même poids à chaque catégorie (nombre maximal de points par langue : 218) :

$$(histoire \times 0.454) + (pratique \times 1.09) + (compétence \times 2.27) + (attitudes \times 2.27) \quad (5.1)$$

3. L'indice de dominance (entre -218 et 218) est obtenu par soustraction du score total obtenu en français à celui obtenu en allemand (ordre arbitraire des langues).

Pour s'assurer de leur justesse, les indices ont été calculés dans Excel une fois par l'autrice de ce document et une deuxième fois par notre collègue de projet, Giulia Berchio, qui a travaillé sur des données similaires en italien et suisse allemand.

5.2.2 Film d'animation - *Finite Story*

Pour rassembler des productions orales analysables, nous nous inscrivons dans une tradition de recherche fonctionnaliste sur l'usage et l'acquisition des langues dans le cadre de laquelle des narratifs préconçus sont communément utilisés comme méthode d'élicitation. Cette méthode permet d'obtenir relativement rapidement un nombre suffisant d'énoncés comparables et de contrôler leur structure informationnelle tout restant proche du langage naturel (cf. Klein, 1994a; Dimroth, 2002).

⁶Deux usagères L1 ont répondu au *BLP* après avoir raconté la *Finite Story* pour des raisons logistiques lorsque nous avons reçu, à deux reprises, deux participantes en même temps. Cela ne devrait pas influencer leurs réponses au questionnaire puisque ces participantes ont raconté le film seulement dans leur L1. Deux bilingues y ont répondu une deuxième fois, car elles l'avaient d'abord complété pour leurs L2 et L3, malgré la demande explicite de répondre pour l'allemand / le suisse allemand et le français.

Ces narratifs mettent souvent en scène un protagoniste principal vivant une série d'événements⁷. Or, le contexte additif (cf. point 3.4.1) et le contexte contrastif I (cf. point 3.4.2.1) de ce travail requièrent une alternance de protagonistes confrontés à des événements similaires. Le film d'animation séquencé *Finite Story* a explicitement été développé pour analyser ces contextes non prototypiques (Dimroth, 2006, 2012).

⁷Citons le livre d'images *Frog, Where are you ?* de Mayer (1969) utilisé pour l'analyse de l'expression de diverses dimensions discursives chez les enfants à l'oral, mais aussi à l'écrit (cf. Schmidlin, 2000) ou auprès d'adultes (Berthele, 2009). Les films muets, comme *Quest* de Stellmach (1997), sont eux appréciés pour l'analyse de la description d'événements dynamiques (cf. Von Stutterheim et Carroll, 2007; Lambert *et al.*, 2008; Dimroth, 2012; Natale, 2018).

Séquence	Contenu	Contexte narratif (séquence(s) antécédente(s))
1 et 2	Présentation des trois protagonistes et de leurs appartements dans une même maison.	-
3	M. Bleu va dormir.	-
4	M. Vert va dormir.	additif (3)
5	M. Rouge va dormir.	additif (3 et 4)
6	Il y a une flamme sur le toit. Les trois messieurs dorment.	-
7	M. Vert dort.	-
8	M. Rouge dort.	additif (7)
9	M. Bleu ne dort pas.	contrastif I (7 et 8)
10 à 13	M. Bleu pense à appeler les pompiers. M. Bleu appelle les pompiers. Le pompier est aux toilettes et ne répond pas.	-
14	M. Bleu descend les escaliers de la maison. M. Bleu toque chez M Vert. M. Vert dort.	-
15	M. Bleu frappe chez M Rouge. M Rouge dort.	additif (14)
16 et 17	M. Bleu rentre chez lui et appelle les pompiers.	-
18	le pompier répond.	contrastif II (12 et 13)
19	M. Bleu raccroche, il est inquiet.	-
20	M. Vert se réveille, il est inquiet.	additif (9 et 19) ; contrastif II (7)
21	M. Rouge se réveille, il est inquiet.	additif (9 ; 19 et 20) ; contrastif II (8)
22 et 23	Les pompiers arrivent. Les trois messieurs sont à la fenêtre.	-
24	Les pompiers vont sous la fenêtre de M. Vert qui refuse de sauter.	-
25	M. Rouge ne saute pas.	additif (24)
26	M. Bleu saute.	contrastif I (24 et 25)
27	M. Vert saute.	additif (26) ; contrastif II (24)
28	M. Rouge ne saute pas.	-
29	M. Rouge saute.	additif (26 et 27) ; contrastif II (25 et 28)
30	Les pompiers éteignent le feu.	-
31	Tout le monde est heureux, sain et sauf.	-

TABLEAU 5.1 – Contenu des 31 clips vidéo et contextes anaphoriques analysés

Le tableau 5.1 présente chaque séquence vidéo et les contextes narratifs correspondants. Chacun des trois contextes étudiés se retrouve dans plusieurs clips, ce qui permet d'estimer si un comportement langagier est en lien avec la configuration des informations du contexte analysé ou avec une particularité d'une séquence individuelle.

À notre connaissance, la *Finite Story* a toujours été utilisée pour collecter des données orales, car les contraintes temporelles de planification du discours augmentent les chances d'éliciter un discours spontané et naturel.

Pour notre étude, les récits des locutrices bilingues ont été récoltés en deux fois, à environ deux semaines d'intervalle. Seule la langue de la session du jour a été utilisée par la personne qui a récolté les données. Les récits en suisse allemand ont été récoltés et transcrits par quatre étudiantes avec le suisse allemand comme *L1* (trois pour les données des usagères *L1* et une pour celles des bilingues)⁸. Nous avons récolté et transcrit les récits en français.

L'expérimentatrice a d'abord commenté les deux premières séquences du film, introduisant ainsi les informations topicales et invitant la participante à la narration. Ces instructions ont été présentées selon la proposition de Dimroth (2012, p. 87), qui a également été suivie dans Dimroth *et al.* (2010) dont nous réutilisons une partie des données. Voici notre traduction et adaptation pour le français⁹ :

- Séquence 1 : *C'est l'histoire de trois bonshommes, M. Rouge, M. Vert et M. Bleu. Les trois vivent dans une même maison. Pour mieux s'orienter, ils ont peint leur appartement de leur couleur. M. Bleu vit dans l'appartement bleu, M. Vert dans l'appartement vert et M. Rouge dans l'appartement rouge.*
- Séquence 2 : *Regardez ce qui se passe un soir dans la maison de ces trois messieurs. À chaque fois que vous cliquez sur la flèche, vous verrez un petit bout de l'histoire. Quand c'est terminé c'est à vous de raconter ce qui s'est passé dans cette séquence. C'est parti. Qu'est-ce qui arrive à M. Vert, M. Bleu et M. Rouge ce soir-là ?*

Les participantes ont visionné le film sur un ordinateur, racontant ce qu'il se passait immédiatement après chaque séquence¹⁰. L'expérimentatrice écoutait l'histoire, assise en face de la participante de manière à ne pas voir l'écran. Elle est intervenue seulement lorsque la participante sollicitait son aide (problèmes techniques ou questions concernant

⁸Les étudiantes ont pu disposer de ces données pour des travaux de validation (cf. Udry, 2016).

⁹Le texte a été également adapté en suisse allemand par chacune des expérimentatrices.

¹⁰Dans une étude sur la structure informationnelle également basée sur un film muet, Natale (2013) a demandé à ses participants de d'abord voir le film en entier avant de le raconter séquence par séquence afin de réduire la charge mémorielle et optimiser la comparabilité des événements relatés. Nous avons renoncé à un double visionnage d'entrée pour deux raisons : notre objectif est de collecter les discours les plus naturels possibles et dans le contexte naturel, nous avons rarement le temps de préparer notre discours. De plus, nous souhaitions rester au plus près de la méthode appliquée par les études sur lesquelles sont basées les hypothèses de ce travail.

la tâche). Les participantes pouvaient raconter autant de choses qu’elles souhaitaient. Nous considérons que l’invitation à la narration suffit généralement à limiter le niveau de granularité des récits aux événements principaux des séquences vidéo.

La collecte de données s’est passée facilement. Quelques participantes ont paru amusées, riant pendant le film. Certaines ont douté de l’utilité (de la qualité?) de leur prestation, ce qui est probablement normal pour un public peu familier avec la recherche en sciences humaines. Un petit nombre a toutefois montré des signes de déconcentration, oubliant la couleur du dernier bonhomme vu ou mentionnant le mauvais bonhomme. Nous considérons ces cas comme suffisamment rares pour ne pas impacter la fiabilité des données en général.

Une participante n’a pas été retenue, car elle ne maîtrisait pas suffisamment le suisse allemand pour raconter le scénario de manière fluide. Un petit nombre de participantes ont produits des phrases agrammaticales, mais qui n’empêchent pas l’analyse planifiée. À l’exception des manifestations de l’oralité, il s’agit par exemple de placements de la particule additive avant le sujet en français en l’absence de pause (*aussi monsieur VERT s’est réveillé*, CHBIL_14), d’erreurs de grammaire ou vocabulaire (*il va aussi se tomber*, CHBIL_29 ; *ils sont toujours en train de motiver cet monsieur*, CHBIL_55 ; *il croche le téléphone*, CHBIL_68) et de gestion inattendue des connecteurs (*monsieur rouge dort aussi toujours*, CHBIL_9).

5.2.3 Test de vocabulaire - *LexTALE*

Le questionnaire *BLP* décrit ci-dessus, comme toute tâche visant à mesurer un construit théorique, est une approximation de la dominance langagière avec notamment son erreur de mesure (cf. Vanhove, 2017b). Pour diminuer l’insécurité dans l’établissement du profil des participantes, nous utilisons également un test de vocabulaire en français (*LexTALE_FR*, Brysbaert, 2013), en allemand (*LexTALE_DE*) et en anglais (*LexTALE*, *Lexical Test for Advanced Learners of English*, Lemhöfer et Broersma, 2012). Nous testons l’allemand standard vue l’absence de test standardisé similaire pour le suisse allemand.

Dans ces tests, il s’agit de différencier des mots de pseudo-mots. Les mots appartiennent à différentes classes grammaticales. Les pseudo-mots sont des suites de lettres à l’apparence typique de la langue testée, mais inexistantes comme *soumon* et *huif* pour le français, *welstbar* et *peturat* pour l’allemand, *alberation* et *rebondicate* pour l’anglais.

LexTALE a d'abord été développé en anglais pour répondre aux besoins des psycholinguistes, effectuant des recherches auprès d'apprenantes de niveau avancé¹¹. Il contient 40 mots de basse fréquence et 20 pseudo-mots (auxquels s'ajoutent trois items d'entraînement) (Lemhöfer et Broersma, 2012). Ce sont donc seulement les compétences réceptives qui sont testées. Certaines chercheuses doutent de la capacité de tels tests à mesurer la connaissance lexicale. Par exemple, selon Breekmans et al. (2001) (cités dans Daller *et al.*, 2003, p. 199), il y aurait une relation inverse entre la capacité de reconnaître les mots et celle à rejeter les non-mots. Toutefois, après une comparaison des résultats au *LexTALE* par 72 néerlandais et 87 coréens avec d'autres tâches linguistiques, les autrices du test concluent que *LexTALE* est un bon prédicteur des connaissances lexicales en anglais L2. De plus, les résultats au *LexTALE* corrélient avec des mesures de compétences langagières plus générales. La version allemande a ensuite été développée de façon analogue au test anglais et par les mêmes autrices, mais n'a pas été validée à notre connaissance (Lemhöfer et Broersma, 2012).

La version française dispose d'une structure comparable, avec entre autres la même proportion de mots et pseudo-mots. Elle se différencie toutefois des deux autres versions par certains aspects, tel que le fait d'avoir été développée pour une palette plus large de locutrices allant des apprenantes L2 débutantes aux locutrices natives. Elle est ainsi plus longue que la version anglaise et la version allemande (Brybaert, 2013).

Effectués en moins de 10 minutes, ces tests sont pratiques d'utilisation. Les versions allemande et française complèteront les informations recueillies à travers le *BLP*. Si les informations obtenues via ces différents instruments sont fiables et valides, nous devrions obtenir des résultats comparables sous forme de corrélations positives moyennes à fortes. De plus, l'anglais constituant la L3 commune à la plupart des participantes, le résultat du *LexTALE* en anglais permettra de contrôler statistiquement un potentiel effet de cette langue sur les choix discursifs des locutrices¹². Le niveau d'anglais a déjà été mesuré via l'auto-évaluation globale des langues additionnelles (cf. point 5.2.1), mais le *LexTALE* devrait produire des résultats plus précis.

¹¹Il s'adresse plus précisément à des adultes qui ont commencé à apprendre leur L2 à l'école vers 10-12 ans et qui l'emploient quotidiennement (Lemhöfer et Broersma, 2012, p. 326). Nous pourrions nous demander si ce test est vraiment adapté à toutes nos participantes, une bonne partie étant bilingue précoce. Les participantes de l'étude de Brugger (2017), qui ont un profil comparable à celui de nos participantes, avaient, en plus de *LexTALE* et du *BLP*, complété un questionnaire à choix multiple testant diverses compétences langagières. Brugger (2017, p. 151) a observé une relation forte entre que les indices du *BLP* en allemand et en français et les scores au test supplémentaire ($r = .66$ et $.72$). Malgré l'absence d'une illustration graphique de cette relation, ce résultat suggère que nous gagnerions peu d'informations pour nos analyses en ajoutant un autre test de ce type.

¹²Idéalement, il faudrait tester les compétences relatives aux structures étudiées dans ce travail. En effet, c'est surtout si celles-ci sont maîtrisées en anglais L3 que nous pourrions attendre une influence de cette langue sur les récits en français et suisse allemand. Pour des raisons de temps et parce que nous n'avons pas d'hypothèse forte pour une influence de l'anglais, nous choisissons de tester l'anglais de manière économique avec le *LexTALE*.

Pour notre étude, seules les participantes bilingues ont effectué ces tests. La version française a été complétée directement après l’enregistrement du récit narratif dans cette langue, la version en allemand après l’enregistrement en suisse allemand. Le test en anglais a été complété à la fin de la deuxième récolte des données.

Nous avons utilisé la version en ligne des *LexTALE* anglais et allemand et avons programmé la version française de manière identique via le logiciel *LimeSurvey*. Les participantes y sont invitées à répondre, pour chaque item, s’il s’agit d’un mot existant dans la langue du test ou non. En cas de doute, elles devaient répondre « non »¹³. Les items sont présentés dans un ordre fixe, avec moins de cinq mots ou cinq non-mots à la suite. Il n’est pas possible de revenir en arrière pour modifier les réponses (cf. Lemhöfer et Broersma, 2012, p. 329). Pour éviter des erreurs dues à des réponses trop rapides, nous avons insisté sur le fait que le test n’est pas chronométré (information transmise à l’oral et à l’écrit). Les trois premiers items de chaque test servent d’entraînement et sont exclus du calcul du résultat¹⁴. Nous avons obtenu le score final de chaque participante via un e-mail automatique pour l’allemand et pour l’anglais. Celui-ci correspond au pourcentage de réponses correctes corrigées mathématiquement pour la différence de proportion entre mots et pseudo-mots :

$$[(NbreMotsCorrects/40 \times 100) + (NbreNonMotsCorrects/20 \times 100)] / 2 \quad (5.2)$$

Pour calculer le score en français, nous avons adapté l’équation à la longueur du test :

$$[(NbreMotsCorrects/54 \times 100) + (NbreNonMotsCorrects/27 \times 100)] / 2 \quad (5.3)$$

5.3 Transcriptions

Les séquences 3 (*M. Bleu va au lit*) à 29 (*M. Rouge saute*) du film ont été transcrites selon les règles orthographiques dans ELAN¹⁵. Ce logiciel permet de lier aisément les segments audio aux transcriptions et à d’autres annotations. Chaque segment, c’est à dire le texte produit par une participante après avoir visionné une séquence vidéo, a été transcrit dans un espace séparé et le numéro de la séquence y a été inscrit avant la

¹³Nous avons observé que certaines participantes ne lisaient pas attentivement les instructions, probablement parce qu’elles les rencontraient à nouveau à pour chaque langue testée.

¹⁴Les instructions et le calcul du score proposés par Brysbaert (2013) diffèrent quelque peu. De plus, des mots d’entraînement ne sont pas prévus pour la version française. Toutefois, rien ne suggère que ces adaptations soient problématiques.

¹⁵Max-Planck Institute for Psycholinguistics, version 5.2, www.mpi.nl/corpus/html/elan/. Les deux premières séquences sont racontées par l’expérimentatrice. Les séquences 30 et 31 correspondent au *happy end* et ne contiennent pas de contexte anaphorique prévu pour l’analyse. Ces segments peuvent cependant être localisés et écoutés dans le fichier ELAN.

transcription. Sur une deuxième ligne, des observations potentiellement utiles pour les analyses y ont été inscrites pendant le travail de transcription.

Les transcriptions en suisse allemand comportent des différences orthographiques en raison de l'absence de conventions pour les variétés dialectales. L'une des transcriptrices a précisé avoir écrit la particule additive (*auch* en allemand standard) tantôt *o*, tantôt *au* selon la prononciation des participantes. Ces différences orthographiques n'entravent pas nos analyses. Les séquences typiques des trois contextes anaphoriques étudiés ont de plus été traduites en allemand standard sur une autre ligne (cf. capture d'écran d'une transcription dans les annexes en ligne). Finalement, nous avons réécouté toutes les transcriptions en suisse allemand. En cas de doute sur certaines occurrences, nous avons demandé un avis supplémentaire à une personne de L1 suisse allemand.

Les accents proéminents d'intérêt ont été écrits en majuscules. Certaines syllabes rallongées :, les mots incompréhensibles [*?mot supposé ?*], les reprises [//], les interruptions [/], les pauses #, les hésitations et rires ont été notés de façon non systématique. Ce niveau plus fin de transcription a permis de localiser les endroits où ces caractéristiques de l'oral pourraient influencer l'analyse, par exemple lors d'une hésitation avant un accent proéminent ou pour identifier la présence d'une pause entre deux propositions dont la syntaxe seule ne permet pas de déterminer s'il s'agit d'une ou de deux propositions. La plupart de ces marques de l'oral ne seront pas rapportées dans les exemples présentés dans le chapitre 6 *Résultats*.

5.4 Annotations

Les données ont été annotées dans Excel. Chaque ligne correspond à un segment, c'est à dire à la production d'une locutrice après avoir visionné une séquence vidéo. Chaque colonne correspond à une variable. Nous avons annoté notre corpus en deux étapes : les données des usagères L1 allemandes, françaises et suisses ; puis toutes les données suisses (les bilingues, mais aussi les usagères L1 une seconde fois).

5.4.1 Étape 1 : les récits des usagères L1

Cette étape consiste à déterminer si les différences entre le groupes allemand et le groupe français (cf. chapitre théorique 3) se retrouvent entre les deux groupes suisses, ce qui soulignerait l'intérêt de récolter des données auprès de bilingues en Suisse. Nous avons opté pour une analyse simple et efficace en traitant uniquement les trois contextes

anaphoriques, sans la mise en évidence générale de l'entité. Nous avons travaillé avec une feuille de travail par contexte.

Notre système d'annotation combine ceux développés pour les études de Dimroth *et al.* (2010) et Bonvin et Dimroth (2016) moyennant quelques adaptations. Dans ces études, à l'exception de la séquence 18 (le pompier répond au téléphone), uniquement les séquences dont la séquence antécédente pertinente (avec laquelle le lien anaphorique est établi) se trouvait directement avant ont été analysées et dans certains cas, uniquement les séquences pour lesquelles une seule configuration pouvait être marquée. Les autres séquences analysables contenaient rarement les marqueurs attendus. Dans ce travail, nous avons annoté toutes les séquences possibles. Notre corpus étant de plus grande taille, nous verrons si des tendances seraient quand même observables dans ces séquences apparemment moins typiques des configurations analysées.

Une autre différence avec les études dont nous nous inspirons est que nous avons analysé tout ce que la locutrice a raconté après avoir vu la séquence (analyses au niveau de la séquence / du segment incluant la structure principale et les potentielles structures secondaires) et non pas seulement les informations attendues (analyses au niveau de l'énoncé de la structure principale qui répond à la *quaestio*) (cf. Dimroth, 2002, p. 910 ; Von Stutterheim et Carroll, 2007, p. 38-39). Nous avons effectué ce choix, car ce que la locutrice exprime dans une structure secondaire pourrait influencer l'organisation de la structure principale, surtout si la structure secondaire précède la structure principale.

Nous avons réanalysé les données d'Allemagne et de France, à l'exception des intonations pour lesquelles nous avons repris les informations présentes dans les transcriptions mises à notre disposition et les résultats de Dimroth *et al.* (2010).

Les séquences sélectionnées ont été annotées sur plusieurs niveaux :

- la présence d'un marquage anaphorique pour au moins l'une des informations concernées par le contexte analysé (oui / non).
- le marquage des différentes informations concernées selon le contexte (oui / non) : relation additive, similarité de la situation, contraste sur l'entité, etc.
- le type de marqueur utilisé : particule, adverbe, pronom, prosodie, etc.
- l'intégration syntaxique des particules additives pour les énoncés analysables, soit ceux pour lesquels le domaine d'application de la particule est nécessairement soit l'entité protagoniste dans une fonction de sujet grammatical, soit l'assertion¹⁶.

¹⁶Certaines phrases dépendantes telles que les relatives en allemand qui ne permettent pas de positionner la particule en position adjacente à l'entité ont été écartées des analyses. Pour travailler de manière comparable entre les langues, Bonvin et Dimroth (2016) ont analysé l'intégration syntaxique de la particule seulement dans les phrases indépendantes, aussi en français alors qu'il est possible d'y placer la particule à côté de l'entité sujet (par exemple *ils se rendent sous la fenêtre de monsieur*

Lorsqu'un segment contenait plusieurs marqueurs additifs (particule ou adverbe), nous avons analysé l'intégration syntaxique du premier marqueur uniquement et seulement si celui-ci était une particule (par exemple *dr herr rot isch o uf guggel o usem feister und realisiert's o so langsam dass ds hus gad am abfackle isch*, Herr Rot ist auch auf(gestanden), schaut auch aus dem Fenster und realisiert's auch so langsam, dass das Haus gerade am Abfackeln ist, FS_CH14, S21). Comme discuté ci-dessus, les choix lexicaux et syntaxiques effectués par la locutrice lors de son premier marquage additif pourraient influencer ses choix pour un potentiel deuxième marquage additif. Dans la majorité des cas, le premier marqueur additif se trouve dans la structure principale attendue.

Certaines séquences n'ont pas été analysées selon des critères objectifs et subjectifs :

- lorsqu'il manquait des données (parfois des locutrices ont manqué une séquence en cliquant deux fois sur l'ordinateur) ;
- lorsque la locutrice a mal compris la séquence pertinente antécédente¹⁷ ;
- lorsque que des auto-corrections ou des reprises par la locutrice pourraient influencer l'utilisation des marqueurs discursifs¹⁸.

Celles-ci sont codées comme *NA*.

5.4.2 Étape 2 : les récits des locutrices suisses

Le système décrit ci-dessus a été développé pour des analyses plus fines et flexibles¹⁹.

Du fait de l'ajout de l'analyse de la mise en évidence générale de l'entité dans le dis-

rouge qui lui aussi ne veut pas sauter, CHFL1_8, S25). Cependant, lors d'analyses préliminaires des données produites par les usagères L1 du présent travail, nous avons observé une présence plus rare des particules additives en position adjacente au sujet chez les locutrices de Suisses romandes que chez les Françaises. Cette différence s'atténue si nous prenons en compte les phrases relatives. La différence observée initialement s'expliquait donc plutôt par le fait que l'un des groupes produit plus de propositions relatives que par des préférences en termes d'intégration de la particule. Pour éviter ce type de perte d'information, nous analysons toutes les phrases dépendantes qui permettent un placement de la particule dans des positions focalisant le sujet grammatical ou le lien assertif. Cela inclue également les ellipses du sujet qui se trouvent généralement dans une proposition coordonnée, car rien, mis à part un principe d'économie linguistique, n'y empêcherait de répéter le sujet, par exemple avec un pronom et donc, de positionner la particule de focalisation en position adjacente au sujet (par exemple *dr herr grien hett sich rüggwärts uf s bett loh gheiä und [er] hett denn au s liecht abglöscht*, Herr Grün hat sich rückwärts auf das Bett fallen lassen und [er] hat dann das Licht ausgemacht, CHAL1_5BL, S4).

¹⁷Exemple : en visionnant la séquence 24, CHAL1_4VS n'a pas directement compris que M. Vert refuse de sauter. Elle raconte après avoir visionné la séquence 25 *ah okay es wott niemer springe bis jetztig usem huus [...]* (ah okay, personne ne veut sauter jusqu'à présent de la maison). Le marquage de la relation additive de la séquence 25 est ainsi compromis.

¹⁸Exemple : CHAL1_3VS a décrit la séquence 5 pendant qu'elle la visionnait (*und au de herr ROT isch go schlofe*, und auch Herr Rot ist schlafen gegangen.). L'expérimentatrice lui a demandé d'attendre la fin des séquences. La participante a décrit une deuxième fois cette séquence (*und de herr rot het sich ä zuteckt [...]*, und Herr Rot hat sich auch zugedeckt.). Nous avons analysé seulement le premier énoncé.

¹⁹Bien qu'il serait plus économique de focaliser uniquement les contextes pour lesquels des différences interlinguistiques ont été attestées dans les productions des usagères L1 suisses, nous reconduisons

cours, nous avons annoté toutes les séquences transcrites. Pour ce faire, nous avons créé un système d'annotation dans une unique feuille de travail, en programmant une pré-sélection automatique des colonnes (qui correspondent aux variables) à annoter selon le numéro de la séquence. Ce système d'annotation a ensuite été discuté et affiné en étroite collaboration avec notre collègue de projet. Nous avons collaboré également pendant le processus d'annotation afin de traiter les cas ambigus de manière aussi unifiée que possible. Évidemment, certaines caractéristiques étant spécifiques aux paires de langues analysées, nos systèmes contiennent quelques différences. Le manuel d'annotation résultant pour le présent travail est disponible dans les annexes en ligne.

Malgré un travail collaboratif minutieux et des discussions basées sur la littérature scientifique, la subjectivité reste inévitable et certaines catégories pourraient constamment être rediscutées. Dans ce qui suit, nous présentons les adaptations et les décisions majeures relatives à ce deuxième système d'annotation.

Marqueurs additifs - Pour les récits des usagères L1, nous avons documenté un seul marqueur additif par segment. Ici, nous avons annoté jusqu'à trois marqueurs additifs par séquence, chacun dans une colonne (par exemple *o herr rot isch o ids bett gange # o ufe rügge gleit när het er d decke uf sich gno [...]* (auch Herr Rot ist auch ins bett gegangen, auch auf den rücken gelegt, nachher hat er die Decke auf sich genommen [...], CHBIL_26, S5). Cette information supplémentaire est utile pour approfondir les analyses, mais n'influence pas la réponse à notre question principale qui traite du nombre de séquences contenant au moins une particule additive.

Pour l'intégration syntaxique de la particule, nous avons ajouté plusieurs variables comme le type de phrase (indépendante ou dépendante), le temps verbal (composé ou simple) et le type de sujet (nom ou pronom).

Marqueurs lexicaux et morpho-syntaxiques du contraste sur l'entité - Dans ce système, nous ajoutons une colonne pour la valeur sémantique des marqueurs lexicaux : opposition (par exemple *par contre*), restriction (par exemple *nur*) et primauté (par exemple *als Erste*) et quelques informations syntaxiques²⁰.

toutes les analyses pour les bilingues ; d'une part, en raison de la taille restreinte des groupes L1 et d'autre part, en raison de différences socio-économiques et socio-démographiques entre les groupes (cf. section 6.1 *Profil des participantes*). En effet, il est probable que les participantes ne représentent pas tout à fait les populations moyennes ciblées. Ainsi, nous considérons les données des usagères L1 comme une référence relative, autrement dit, comme l'image d'un comportement langagier dynamique prise à un moment précis auprès d'un échantillon de locutrices sélectionnées plus ou moins aléatoirement. Ainsi, la fragilité des connaissances à ce stade ne nous permet pas de prendre les résultats auprès des usagères L1 comme critères d'exclusion de certaines analyses des productions par les bilingues. Notre objectif est au contraire de donner un aperçu général des phénomènes étudiés autant chez les usagères L1 que les bilingues.

²⁰Nous ignorons certains marqueurs potentiels comme dans la majorité des études utilisant la *Finite Story* :

Marqueurs lexicaux et (morpho-)syntaxiques du changement de la polarité / de l’accomplissement de l’action - Nous n’appelons plus cette catégorie uniquement marquage du changement de la polarité de l’action, comme dans Dimroth *et al.* (2010), car nous y ajoutons le marquage d’une transition ou persuasion ([...] *u itz het o dr herr grünen dr muet gfunge # ändlich i das tuech z’springe*, Und jetzt hat auch Herr Grün den Mut gefunden, endlich in dieses Tuch zu springen, CHBIL_49, S27) qui n’impliquent pas un refus préalable de réaliser l’action, mais suggère que le protagoniste avait une option différente dans une situation précédente (par exemple, M. Vert était moins obligé de sauter par la fenêtre, car le feu n’avait pas encore atteint son appartement) ou qu’il avait une potentielle raison contextuelle de ne pas effectuer cette action (par exemple la peur de sauter par la fenêtre). Une liste d’exemples tirés de nos données est disponible dans l’annexe B de ce document.

Intonations sur le verbe, sur la particule additive, sur certains pronoms contrastifs et sur les adverbes temporels - En phonologie les unités prosodiques sont analysées soit manuellement par des experts, soit automatiquement à l’aide de systèmes de métriques et de logiciels adaptés (cf. Avanzi *et al.*, 2013; Turco *et al.*, 2014; Astésano et Bertrand, 2016; Christodoulides *et al.*, 2018). Si la deuxième option semble être actuellement la règle, il s’agit d’un travail chronophage applicable à un nombre restreint de données qui ont idéalement été obtenues de manière contrôlées (par exemple des lectures ou dialogues fermés). De plus, il n’existerait pas de système métrique auto-segmentale satisfaisant pour décrire à la fois l’allemand et le français (cf. Astésano et Bertrand, 2016). À cela s’ajoute que la tâche semi-contrôlée de la *Finite Story* est peu appropriée pour effectuer des analyses acoustiques systématiques²¹. Dimroth *et al.* 2010 ont toutefois entendu des différences entre les langues germaniques et les langues ro-

-
- la conjonction adversative *aber / mais* qui établit un contraste générique et peut être utilisée dans les deux contextes contrastifs (cf. Benazzo *et al.*, 2012a) et dont la portée est donc ambiguë. Nous avons néanmoins annoté les séquences contenant un *mais* ou *aber* dans une colonne externe à ce contexte. Ces séquences peuvent être filtrées pour des analyses ultérieures.
 - l’intonation sur le groupe nominal sujet (*herr ROT geht ins bett*), analysée pour l’anglais dans Giuliano (2012). Nous y renonçons, car des accentuations du groupe nominal sujet sont présentes dans des contextes non contrastifs également. Celles-ci s’expliquent par la variation constante des entités et semblent représenter un marquage minimal plus ou moins obligatoire (cf. discussion avec Christine Dimroth).
 - le placement de l’entité en position finale de l’énoncé ne peut pas être clairement interprété comme un focus dans les récits *Finite Story*, bien qu’il s’agisse de la position focale par défaut. C’est le cas des dislocations du sujet à droite après un pronom faible (par exemple *finalemt il se décide quand même à sauter le monsieur rouge*). Celles-ci peuvent être dues au fait que la locutrice se rappelle, en fin d’énoncé, de clarifier l’identité du protagoniste pour l’interlocutrice qui ne voit pas la vidéo (cf. Augendre et Mathon, 2012, p. 2035; Dufter et Massot, 2013, p. 16 et 19).

²¹Certaines chercheuses s’y sont tout de même attelées en travaillant sur un nombre restreint de séquences (cf. Benazzo *et al.*, 2021).

manes, qui ont été corroborées par des études expérimentales (cf. Turco, 2014).

La prosodie ne représente pas une question majeure de ce travail, mais ne peut être totalement ignorée en raison de ces fonctions pragmatiques. Nous avons annoté les intonations à l'oreille, malgré les limites de cette approche. Pour ne donner qu'un exemple, les accentuations pourraient être mieux perceptibles chez certaines locutrices que d'autres. Nous prenons en compte la prééminence mélodique et la durée de l'accent (cf. Astésano et Bertrand, 2016). Une particule additive ou un verbe est annoté comme accentué uniquement lorsque la fonction de l'intonation nous paraît clairement de nature informationnelle. Lors d'intonations en position finale, nous avons écouté si la fin des phrases en question étaient généralement plus accentuées que les autres fins de phrases du récit. Lors de doutes, une tierce personne a écouté les énoncés et l'accent a été compté uniquement si cette dernière en était convaincue.

Mise en évidence globale de l'entité Les séquences 3 à 29 ont été annotées pour cette catégorie. Nous reprenons les marqueurs analysés dans Bonvin et Dimroth (2016), auxquels nous ajoutons les marqueurs additifs adjacents à l'entité.

5.4.3 Fiabilité inter-évaluateur

Voici comment nous avons évalué la fiabilité des annotations des données à la deuxième étape²². Pour chaque langue, nous avons sélectionné aléatoirement dix récits de bilingues et trois récits d'usagers L1 (env. 15% des données). Notre collègue de projet les a ensuite ré-annotés. Elle disposait de notre manuel de codage et pouvait poser des questions de clarification concernant notre définition de certaines variables.

Nous avons observé quelques divergences dans les annotations. Celles-ci s'expliquent principalement par des différences au niveau de la compréhension des énoncés à classer comme NA, de la compréhension de l'appartenance de certains marqueurs à une catégorie spécifique et de l'entente des accents prééminents, mais aussi par des caractéristiques fines du français ainsi que par des fautes d'inattention. Nous les avons documentées et discutées si besoin. Nous avons effectué les corrections nécessaires dans les données annotées et apporté quelques précisions au manuel d'annotation. Nous avons calculé un kappa de Cohen pour chacune des catégories nominales principales (les variables indépendantes pour les modèles statistiques) ainsi que pour les catégories liées à la prosodie pour lesquelles nous avons des doutes sérieux concernant la fiabilité (cf. tableau 5.2).

²²Cela a aussi été réalisé pour les annotations de la première étape. Toutefois, nous avons modifié quelque peu le système d'annotation après une première exploration des résultats et ne reportons donc pas ce contrôle antérieur ici.

	Kappa CHD	N énoncés CHD	Kappa FR	N énoncés FR
Relation additive	0.8	156	0.92	156
Intonation <i>auch/aussi</i>	0.3	37	0.67	16
Similarité	0.82	143	0.98	143
Contraste entité	0.58	26	0.91	26
Changement action	0.54	91	0.58	91
Contraste temporel	0.83	104	0.81	104
Marquage global entité	0.72	351	0.83	351

TABLEAU 5.2 – Fiabilité des annotations : comparaison entre deux annotatrices

Le tableau 5.2 montre que les analyses prosodiques sont peu fiables (cf. colonnes *intonation auch/aussi* et *changement action*). En plus de ces différences entre les annotatrices, nous avons constaté un manque de fiabilité par la même annotatrice au fil du temps. Lorsque nous avons réécouté les segments pour lesquels les annotations différaient, notre avis initial pouvaient facilement changer. Par ailleurs, les récits en français sont presque toujours construits au présent de l’indicatif alors que la présence d’auxiliaires aurait permis des analyses plus certaines. Pour ces raisons, nous analyserons les marquages prosodiques uniquement de manière descriptive. En ce qui concerne les autres catégories, nous constatons un haut degré d’accord entre les deux annotatrices.

5.5 Analyses

Les analyses quantitatives ont été effectuées avec le programme R (CoreTeam, 2020). Pour chaque contexte étudié et groupe de locutrices ainsi que pour la description du profil des participantes, un script détaillé des analyses contenant notamment des illustrations supplémentaires est disponible dans les annexes en ligne.

5.5.1 Préparation des données

Suite à l’annotation, nous avons préparé des fichiers CSV adaptés aux analyses prévus.

Pour les données L1 analysées dans l’étape 1 (cf. point 5.4.1), nous avons conservé une feuille de calcul séparée pour chaque contexte narratif analysé. La seule colonne relative au profil des participantes est celle concernant le groupe de locutrices (*AL1*, *CHAL1*, *CHFL1*, *FL1*).

Pour les données suisses de l'étape 2 (cf. point 5.4.2), nous avons joint dans une feuille CSV les informations concernant le stimulus, les annotations de chaque segment du récit ainsi que les informations relatives au profil des participantes pertinentes pour les analyses. Ce fichier a servi de base à la description du profil des locutrices, à toutes les analyses des énoncés produits par les bilingues, à un deuxième contrôle de l'annotation données des usagères L1 suisses ainsi qu'aux analyses de la mise en évidence générale de l'entité chez les usagères L1 suisses. Des fautes résiduelles dans les annotations observées lors d'analyses ont été corrigées directement dans ce document final (cf. script *PreparationData*).

5.5.2 Analyses descriptives et qualitatives

En vue des analyses inférentielles - Des analyses descriptives numériques et graphiques ont permis de mieux comprendre la structure de nos données. Nous présenterons sous forme de tableau et dans le texte les nombres bruts pour chaque marqueur et les proportions pour les marqueurs fréquents. Pour les variables utilisées dans les analyses inférentielles, nous analyserons leur distribution ainsi que les relations entre ces variables : les classes de marquages (par exemple la relation additive) ou les marqueurs (par exemple les particules additives), la langue de récit, les résultats au questionnaire *BLP*, les groupes de locutrices, les locutrices, les séquences vidéo, les résultats aux tests *LexTALE*, le niveau d'éducation, l'âge, le genre et la langue du premier récit (cf. Osborne, 2015; Vanhove, 2015a). En vertu de nos hypothèses, la linéarité entre le logit (logarithme des cotes) des outputs (les différents types de marqueurs) et le prédicteur numérique d'intérêt (l'indice du *BLP*) a été vérifié graphiquement (cf. Osborne, 2015, p. 90). Parallèlement, nous avons contrôlé la forme de la ligne résumant la relation entre un score par participant pour l'output (le nombre de segments marqués divisé par le nombre total de segments du contexte en question) et les prédicteurs (la langue de récit et l'indice du *BLP*, mais aussi les résultats aux *LexTALEs*). Pour ce faire, nous avons calculé une courbe lissée non paramétrique ajustée par régression locale (la fonction *smooth* avec *ggplot* dans R). Nous avons observé soit des relations plutôt linéaires (pente montante ou descendante) soit une absence de relation entre les variables (pente plate). Parfois, cependant, la variation (et donc l'amplitude) était plus élevée du côté des locutrices dominantes en allemand. Cela peut s'expliquer par un nombre plus élevé de locutrices dominantes en allemand. Toutefois, ces graphiques descriptifs comportent leurs limites. Le premier ignore la variabilité individuelle et le second part du principe que les variables sont continues, ce qui n'est pas le cas. Nous avons alors tout de même opté pour des modèles statistiques postulant une relation linéaire entre l'output et les prédicteurs, en accord avec nos hypothèses initiales. Nous n'émettons pas d'hypothèse

concernant une interaction entre les prédicateurs principaux, en raison du manque de bases théoriques suffisamment fortes. Si les graphiques descriptifs devaient toutefois suggérer une interaction entre la langue de récit et l'indice du *BLP*, nous calculerons également cette interaction avant de comparer les modèles avec et sans interaction. Si le modèle avec interaction devait mieux décrire nos données, nous formulerons de nouvelles questions et hypothèses, directement dans le chapitre 6 *Résultats* même si de nouvelles données seraient nécessaires pour tester de manière scientifiquement propre ces nouvelles hypothèses (cf. Gigerenzer, 2004).

Approfondissement et exploration qualitative de certains types de marqueurs - Nous discuterons de certaines occurrences peu fréquentes de manière qualitative. Il s'agit d'une part de marqueurs appartenant à une classe supérieure étudiée quantitativement (par exemple la particule *nur* parmi les marqueurs du contraste de l'entité) et de marqueurs généraux, peu répertoriés dans la littérature et dont nos données n'offrent pas un cadre d'analyse propice (par exemple *tatsächlich* comme marqueur de l'action). Nous explorerons également quelques caractéristiques morphologiques et syntaxiques discutées dans la littérature à propos de certains marqueurs (par exemple le redoublement du sujet au moyen du pronom *lui* couplé à un marquage additif), mais dont des analyses plus systématiques dépasseraient le cadre du présent travail.

5.5.3 Modélisations statistiques

Nos analyses s'inscrivent dans l'approche fréquentiste de test d'hypothèses. Nous avons besoin d'un modèle qui accepte des prédicteurs catégoriques (par exemple la langue de récit) et continus (par exemple l'indice du *BLP*), et qui puisse traiter des données dépendantes (p.ex plusieurs données par participante) et non équilibrées (en raison d'un certain nombre de segments non analysables). Les **modèles de régressions linéaires généralisés à effets mixtes (MLGM) de type binomiaux** (logistiques) représentent une solution adéquate (cf. Jaeger, 2008 ; Vanhove, 2014, p. 59-65 ; Osborne, 2015, p. 90 ; Vanhove, 2015a)²³. Après une brève définition des modèles binomiaux ordinaires, puis des modèles mixtes, nous précisons nos choix. Des introductions plus complètes pour les sciences du langage sont disponibles dans Jaeger (2008) et Vanhove (2014).

²³Ces modèles sont plus difficiles à interpréter que des modèles basés sur des outputs numériques. Transformer une variable catégorique en variable numérique en calculant un score par participante, tel que nous l'avons fait pour les graphiques descriptifs, est intuitivement attractif, mais certaines caractéristiques de la variable transformée rendent l'utilisation de modèles basés sur des outputs numériques peu adéquate (cf. Vanhove, 2015a).

Les **modèles binomiaux** estiment les valeurs des coefficients d'une équation entre les prédicteurs et la probabilité en cote (*odds*, en anglais) d'un *outcome* (ou variable dépendante) binaire par une fonction logistique. Une cote représente la probabilité de la présence d'un phénomène divisé par la probabilité de son absence ($p/1-p$). Tout d'abord, l'effet des différents prédicteurs est modélisé comme leur produit (modèle multiplicatif), où les x correspondent aux prédicteurs.

$$p/1 - p = \beta_0 * \beta_1^{x_1} * \dots * \beta_n^{x_n} \quad (5.4)$$

Pour établir une relation linéaire (un modèle additif) plus habituelle et plus facile à interpréter (chaque prédicteur étant « simplement » multiplié par un coefficient plutôt que de correspondre à l'exposant du coefficient), les coefficients résultant pour l'intercept (β_0) et pour les prédicteurs ($\beta_1 \dots \beta_n$) sont transformés en logarithmes naturels des cotes (*odds* en anglais) :

$$\ln(p/1 - p) = \ln(\beta_0 * \beta_1^{x_1} * \dots * \beta_n^{x_n}) = \ln(\beta_0) + \ln(\beta_1)x_1 + \dots + \ln(\beta_n)x_n \quad (5.5)$$

Les coefficients peuvent ensuite être convertis en cotes ou en pourcentages. Par exemple, un coefficient de $\ln(0)$ correspond, de par la fonction exponentielle, à une cote de 1, signifiant qu'un évènement a autant de chance de se produire que de ne pas se produire ($p/1-p$, où $p = 1/2$, ce qui donne $0.5/1-0.5 = 1$). La probabilité de cet évènement qui a une chance sur deux de se produire est donc de 50% (fonction *plogis(1)* dans le programme R).

Les modèles logistiques ordinaires assument l'indépendance des données entre elles (cf. Osborne, 2015). Cela n'est pas le cas pour la plupart de nos analyses. En effet, chaque individu étant différent dans sa manière de raconter une histoire, les différents énoncés d'un individu peuvent plus se ressembler entre eux qu'avec les énoncés des mêmes séquences d'autres individus (problème de *clustering*).

Les **modèles à effets mixtes** tiennent compte de cette dépendance via des facteurs aléatoires (les participantes dans notre cas) et leurs pentes (par exemple l'effet individuel de la langue de récit), évitant ainsi de surestimer de l'effet des prédicteurs et donc, de réduire le taux d'erreurs de types 1 (faux positif) (cf. Vanhove, 2015a ; Yarkoni, 2019, p. 4-5). En modélisant l'*outcome* en fonction non seulement des effets fixes, mais aussi d'effets aléatoires²⁴, les résultats de ces modèles peuvent être généralisés à la

²⁴Les **effets fixes** servent à modéliser les variables qui doivent rester inchangées pour que le modèle conserve son sens à travers des études de répliation. Les **effets aléatoires** permettent de modéliser les variables explicatives qui sont supposées être échantillonnées de manière stochastique à partir d'une certaine population de référence et qui peuvent varier à travers les répliations sans modifier de manière significative la question de recherche (traduit de Yarkoni, 2019, p. 6).

population représentée par l'échantillon. La fonction *glmer* (*generalised linear mixed-effect regression*) du package *lme4* a été utilisée à cet effet (Bates *et al.*, 2015).

Définition des modèles pour répondre à nos questions - L'output des modèles est la présence (oui / non) d'un certain (type de) marqueur(s). Voici les facteurs fixes principaux, soit les prédicteurs à l'origine de nos hypothèses :

- Pour répondre aux questions concernant les récits des usagères L1, c'est la variable *groupe de locutrices* qui a toujours été modélisée²⁵.
- Pour répondre aux questions à propos des récits des locutrices bilingues, l'*indice du BLP* et la *langue de récit* ont constamment été modélisés.

Nous avons ajouté quelques co-variables puisque celles-ci peuvent augmenter la puissance et la précision des modèles (cf. Vanhove, 2017a). À l'exception des participantes, ces variables ont été ajoutées comme facteurs fixes pour des raisons théoriques (leurs effets seraient explicables) ou méthodologiques (nombre insuffisant de niveaux pour les inclure en facteur aléatoire). Leur inclusion influence sensiblement les questions de recherche, mais les ignorer augmenterait le risque d'une généralisation erronée des résultats. Nous précisons ci-dessous notre démarche pour chaque co-variable :

- La variable *participante* a été introduite comme facteur aléatoire dans tous les modèles, avec des pentes aléatoires pour les *séquences vidéo* et la *langue de récit*, lorsque cela était techniquement possible. Comme chaque participant n'a qu'un indice de *BLP*, par ailleurs souvent unique, aucune pente aléatoire par participant n'a été ajoutée pour le *BLP* (cf. Brugger, 2017, p. 101).
- La variable *séquences vidéo* a été modélisée comme facteur fixe, à l'exception des modèles pour la mise en évidence générale de l'entité (cf. 6.2). Contrairement aux études à mesures répétées, les effets potentiels de notre stimulus sur l'output peuvent entre autres s'expliquer par des facteurs structurels (par exemple distance avec la séquence anaphorique pertinente) et sémantiques (par exemple degré d'urgence / de suspens de la situation). Cela implique que nos résultats se limiteront techniquement aux séquences analysées et donc, que nous ne pourrions pas les généraliser au-delà des séquences étudiées (cf. Yarkoni, 2019). Pour chaque analyse du contexte additif et des contextes contrastifs, nous avons inclus dans un premier modèle toutes les séquences caractérisées par le contexte anaphorique en question. Certaines séquences s'étant finalement révélées atypiques du contexte analysé, elles ont été exclues des analyses.

²⁵ Afin d'estimer la différence entre *AL1* et *CHAL1*, entre *CHAL1* et *CHFL1* et entre *CHFL1* et *FL1* (cf. 4.2.1), nous avons codé cette variable selon la méthode des contrastes répétés. Contrairement au système par défaut dans R, *treatment coding*, qui prend le premier niveau de la variable comme la référence à laquelle sont comparés les autres niveaux, la méthode des contrastes répétés teste directement chaque niveau de la variable contre le niveau voisin, calculant ainsi directement les différences qui nous intéressent (cf. Schad *et al.*, 2020; Vanhove, 2020).

- Dans les modèles concernant les bilingues, des variables supplémentaires ont été intégrées selon les modèles pour des raisons méthodologiques, lorsque nous avons une hypothèse concernant leur effet sur un output particulier ou si les graphiques descriptifs suggéraient une relation. Il s'agit de la *langue du premier récit*, du score d'anglais *LexTALE*, du *niveau d'éducation*, de l'*âge*, du *genre* ainsi que certaines variables linguistiques spécifiques (par exemple la nature du sujet grammatical)²⁶.

D'autres variables confusionnelles qui n'ont été contrôlées ni expérimentalement, ni statistiquement pourraient avoir une incidence sur la fiabilité des données (cf. Westfall et Yarkoni, 2016; Yarkoni, 2019). Il pourrait s'agir des différents lieux de collecte des données (parle-t-on de manière plus littéraire dans une salle de l'université qu'à domicile?), du degré de familiarité de la personne qui récolte les données avec les participantes, d'autres caractéristiques des personnes qui ont récolté les données et des caractéristiques des participantes (leur compréhension des tâches, leur humeur au moment de la récolte de données). Puisque ces variables sont compliquées à contrôler ou que leur effet concret est généralement peu connu, nous avons renoncé à essayer de les traiter.

Pour chaque question, nous avons généralement calculé plusieurs modèles. Le premier contenait tous les facteurs théoriquement et méthodologiquement à priori pertinents. Ensuite, nous avons simplifié ce modèle selon les premiers résultats, mais toujours en accord avec les bases théoriques sous-jacentes. Lorsque que plusieurs modèles pouvaient décrire les données, nous les avons comparés et en avons sélectionné un en fonction de la valeur p des coefficients (c.à.d. en éliminant les modèles avec des coefficients non significatifs pour des facteurs qui ne nous intéressent pas directement), en fonction des valeurs *AIC* et *BIC* ainsi que de la possibilité de comparer les modèles concernant les différents marqueurs d'un même contexte. Nous n'utilisons pas le fréquemment mentionné coefficient de détermination R^2 , car son utilisation est compliquée avec les modèles logistiques (Vanhove, 2014, p. 62)²⁷. Nous avons ainsi simplifié les modèles en supprimant les co-variables qui n'apportaient pas d'informations pertinentes. Nous avons vérifié que cette procédure ne change pas fondamentalement les réponses à nos questions. L'objectif était de simplifier et clarifier la présentation des résultats tout en évitant d'omettre

²⁶Le lieu de résidence n'a pas été intégré aux modèles statistiques. Vue la migration au sein du pays, en particulier dans la population estudiantine, nous doutons de l'intérêt théorique de cette variable.

²⁷L'*AIC* et le *BIC* informent sur le risque de faux négatifs et faux positifs. Le R^2 représente la proportion de la variance de l'*outcome* qui est expliquée par un ou plusieurs prédicteur(s) dans le modèle. Toutefois, il existe plusieurs formules pour ce R^2 et leurs résultats diffèrent lorsqu'elles sont appliquées pour d'autres modèles que les régressions linéaires suivant la méthode des moindres carrés (cf. Kvålseth, 1985). Si les modèles logistiques peuvent être linéarisés au moyen de la fonction exponentielle, le R^2 produit sur la base des valeurs transformées nous informe apparemment sur l'ajustement du modèle linéarisé, mais pas du modèle non linéaire. Une discussion plus approfondie sur le choix des tailles d'effets standardisés dépasserait le cadre du présent travail. Voir aussi Vanhove (2015b) pour une discussion nuancée sur l'utilité de telles mesures standardisées.

des facteurs pertinents. Les modèles avec plus de co-variables et non reportés dans le présent document sont disponibles dans les annexes en ligne à télécharger (cf. Simmons *et al.*, 2011).

Pour décider quand rejeter nos hypothèses, nous avons pris en compte la valeur p . Si celle-ci est inférieure à la valeur standard en sciences humaines de 0.05 (moins de 5% de chance de reporter un faux positif), nous considérons l'effet du prédicteur en question comme statistiquement significatif, autrement dit qu'il n'est probablement pas dû au hasard, et rejetons l'hypothèse nulle d'une absence d'effet du prédicteur. Cette valeur permet de décider en amont des critères de rejet de nos hypothèses et d'éviter un bricolage statistique en aval. Elle comporte toutefois son lot de problèmes, entre autres : La valeur p est sensible à la taille de l'échantillon. De plus, la valeur de 0.05 est dans une certaine mesure choisie arbitrairement (peut-être aurions-nous pu choisir 0.001 pour les analyses contenant plus de données et 0.05 pour les analyses avec moins de données, etc.). Par ailleurs, p ne permet pas de vraiment déterminer la probabilité que notre hypothèse expérimentale, celle d'une différence entre les groupes, soit vraie. Par conséquent de ces défauts, nous reporterons les valeurs p exactes soit dans les annexes en ligne soit dans ce document ; nous présenterons aussi de la taille des effets observés relativement à chaque phénomène étudié ainsi que les intervalles de confiance dans les graphiques illustrant nos résultats ; et nous rappellerons la diversité des tailles des groupes de données (cf. Gigerenzer, 2004; Isbell *et al.*, 2022).

6

Résultats

Dans ce chapitre, nous synthétisons une sélection d'analyses, d'une part ceux que nous considérons des plus utiles pour donner une vue d'ensemble de l'usage des différents marqueurs par nos locutrices et, d'autre part, ceux qui testent précisément nos hypothèses. Dans ce document, nous donnons la priorité à une présentation graphique de nos modèles de régression et renvoyons toute personne intéressée par plus de détails numériques et des graphiques descriptifs aux annexes en ligne sur <https://doi.org/10.17605/OSF.IO/4UEHZ>¹. Nous présentons d'abord les résultats permettant de décrire le profil des participantes. Ensuite, nous passons aux analyses des récits narratifs en commençant par le marquage général de l'entité et zoomons ensuite sur les trois contextes anaphoriques (additif, contrastif I et contrastif II).

6.1 Profil des participantes

Les informations relatives aux participantes ont principalement été récoltées *via* le questionnaire du *BLP* et les tests *LexTALE*. Nous présentons ci-dessous les résultats concernant le profil biographique et démographique des participantes, puis ceux concernant leur profil langagier.

6.1.1 Informations biographiques et démographiques

Le tableau 6.1 ci-après présente les informations relatives aux participantes. En vertu de notre objectif d'étudier une population plus hétérogène, les locutrices suisses varient plus que les locutrices des pays voisins pour l'âge et le plus haut niveau d'études

¹Les graphiques présentés ont été dessinés à l'aide de tutoriels ou de scripts mis à disposition par des collègues. Nous y faisons référence dans les annexes téléchargeables en ligne.

atteint². Les usagères L1 suisses sont par ailleurs en moyenne plus âgées que les participantes des autres groupes.

La répartition inégale des genres est acceptable vue que nous n'avons pas d'hypothèse d'un effet du genre sur les comportements langagiers étudiés. Des analyses descriptives disponibles dans les différents scripts en ligne ne suggèrent d'ailleurs pas de relation claire entre le genre et la fréquence d'utilisation des différents marqueurs.

Pour le lieu de résidence, nous avons unifié les réponses concernant le canton et la commune en gardant uniquement l'information du canton et en différenciant pour la région linguistique dans les cantons bilingues de Berne, Fribourg et Valais. Les villes de Fribourg et Bienne ont été catégorisées de régions bilingues. Lorsque les participantes ont mentionné le canton de Fribourg et un autre canton, l'autre canton a été retenu, car un certain nombre d'étudiantes vit à Fribourg depuis peu. Nous ne savons pas combien de temps les participantes ont vécu dans le lieu inscrit, ni s'il s'agit du lieu où elles ont grandi. Cette variable ne fait d'ailleurs pas partie de nos questions de recherche. Néanmoins, cette information concernant le lieu d'habitat illustre la diversité des profils et le fait que la majorité des participantes vit proche des frontières linguistiques. Toutefois, la forme et la quantité de contact linguistique varie selon les régions. Par exemple, bien que le Valais et Fribourg soient deux des cantons officiellement bilingues, la frontière linguistique y est beaucoup plus marquée en Valais (Coray et Berthele, 2018, p. 15).

²Dans le tableau 6.1, les catégories *maturité ou titre équivalent*, *bachelor*, *master* et *doctorat* d'une part, et les catégories *sans diplôme* et *CFC* d'autre part ont été regroupées puisqu'elles n'avaient pas été différenciées dans les données des pays voisins. Seules deux personnes dans notre échantillon détenaient un diplôme de doctorat et trois ne détiennent pas (encore) de diplôme.

	AL1 (N=40)	CHALI (N=20)	CHBIL (N=71)	CHFL1 (N=20)	FL1 (N=20)	
Age	Min.-Max.	19-54	18-69	20-80	20-45	
	Moyenne	26	37	48	30	
	Médiane	NA	27	52	NA	
Region linguistique - résidence	Genre	28F/12H	53F/18H	17F/3H	12F/8H	
	Germanophone	Kleve, Berlin, Münster, Osnabrück (40)	Bâle campagne (6), Berne (2), Fribourg (6), Valais (6)	Fribourg (14), Berne (8), Soleure (1), St-Gall (1), Valais (1), Winterthur (1), Zürich (1)	0	0
	Bilingue	0	0	Fribourg (16), Bienne (1)	Fribourg (7)	0
Educ.	Francophone	0	0	Fribourg (21), Neuchâtel (1), Valais (3), Vaud (2)	Fribourg (4), Valais (9)	Paris, Lilles et alentours (20)
	Sans diplôme ou CFC	0	12	17	11	0
	Hautes études	40	8	54	9	20

TABLEAU 6.1 – Profil démographique des cinq groupes de participantes

6.1.2 Compétences linguistiques

Parmi les L3 auto-évaluées, nous reportons le résultat pour l'anglais qui est la langue la plus fréquemment mentionnée (cf. tableau 6.2). Les niveaux d'anglais auto-évalués sont plus élevés chez les bilingues. D'autres langues ont été reportées, principalement entre le niveau A1 et B2. Deux bilingues ont mentionné des langues au niveau C2 (italien pour l'une, latin et grec ancien pour l'autre)³.

Niveau auto-évalué en anglais	CHAL1	CHBIL	CHFL1
Anglais non mentionné	3	3	11
A1	8	3	4
A2	4	6	2
B1	3	13	1
B2	2	25	0
C1	0	19	2
C2	0	2	0

TABLEAU 6.2 – Auto-évaluation des participantes suisses pour l'anglais selon le CECRL

Selon leurs estimations, les usagères L1 emploient leur L1 en moyenne dans 99% du temps⁴. Elles ont commencé à apprendre la deuxième langue nationale en moyenne à 11 ans.

Le tableau 6.3 reporte le pourcentage corrigé de bonnes réponses aux tests de vocabulaire chez les bilingues ainsi que l'âge d'acquisition du suisse allemand (ou de l'allemand) et du français. L'absence de scores de 100% suggère que les trois tests discriminent bien entre les participantes. Le tableau montre de plus que la plupart des bilingues ont acquis leurs deux langues tôt durant l'enfance et que personne ne les a apprises après ses 20 ans. Il montre aussi que l'allemand a été acquis tendentiellement plus tôt que le français.

³Dans de rares cas, deux niveaux ont été inscrits pour une langue. Nous avons conservé le plus élevé.

⁴Dans la catégorie *pratique des langues* du *BLP*, les participantes ont estimé leur fréquence d'utilisation de l'allemand / du suisse allemand, du français et d'éventuelles L3s dans leur ménage, avec leurs amies, au travail, en réfléchissant et en comptant. Le même poids est attribué à chacun de ces contextes pour le calcul du pourcentage général.

	LT_EN	LT_DE	LT_FR	AdA DE	AdA FR
Min.-Max.	44%-96%	59%-95%	59%-97%	0-19 ans	0-16 ans
Moyenne	70%	84%	81%	2 ans	5 ans
Écart type	10%	8%	11%	4 ans	5 ans

TABLEAU 6.3 – Résultats aux LexTALEs et âge d’acquisition des 71 bilingues

Notons encore qu’il n’y a pas relation entre l’âge biologique et le score au *LexTALE* anglais (*Pearson product-moment correlation* (ci-après r_p) = -0.14, $p = .2$), ni entre l’indice du *BLP* et le score au *LexTALE* anglais ($r_p = -0.09$, $p = .4$). Les locutrices sans formation universitaire tendent à obtenir des scores plus bas en anglais que celles avec une formation universitaire, mais les données se chevauchent.

6.1.3 Dominance langagière

Si l’indice de dominance utilisé comme variable explicative dans ce travail résulte d’une soustraction du score obtenu au *BLP* en français à celui obtenu en allemand, nous explorons ici d’autres indices également (cf. figure 6.1). Entre autres, nous avons calculé un indice basé sur un ratio du *BLP* (le score obtenu en allemand divisé par le score obtenu en français) tel que discuté par Birdsong (2016). La relation entre l’indice du *BLP* basé sur une soustraction et celui basé sur un ratio est plus forte lorsque seules les bilingues sont prises en compte ($r_p = .96$) que lorsque les usagères L1 sont incluses ($r_p = .66$).

Pour l’échantillon bilingue, nous avons également calculé deux indices de dominance sur la base des scores au *LexTALE_DE* et au *LexTALE_FR*. Les indices basés sur la soustraction et la division des scores aux tests de vocabulaire offrent un résultat similaire ($r_p = .99$) et les indices basés sur le *BLP* et ceux basés sur les *LexTALEs* corrèlent hautement (entre .81 et .85), comme le montre le graphique ci-dessous⁵.

⁵Dans Bonvin *et al.* (2021), nous avons étudié les indices du *BLP* et des *LexTALEs* basés sur la soustraction des scores du français à ceux de l’allemand en joignant nos données à celles de Brugger (2017). Les associations linéaires entre les différents résultats de ces instruments sont également positives et plutôt fortes.

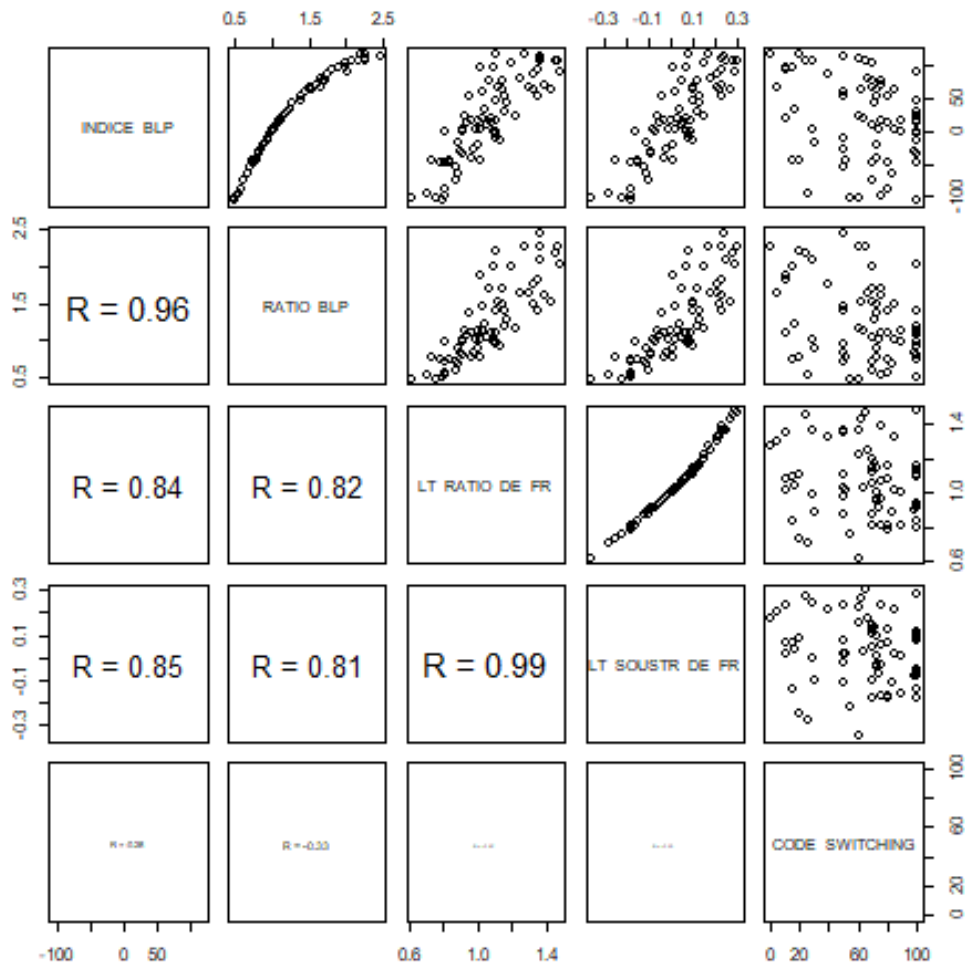


FIGURE 6.1 – Corrélations entre différents indices de dominance langagière

Ce graphique illustre la force de la relation entre différents indices de dominance langagière entre eux (indices du *BLP* basés sur une différence et sur un ratio, indices des *LexTALE_DE* et *LexTALE_FR* basés sur une différence et sur un ratio) et avec le pourcentage estimé d’alternances des langues durant une communication avec une personne bilingue. La partie gauche du tableau présente les coefficients de corrélation. Plus les imprimés sont grands, plus la relation entre les deux variables est forte et *vice versa*. La partie droite du graphique illustre la relation entre les paires d’indices sous forme graphique. Chaque rond vide représente une participante bilingue.

Par ailleurs, l’auto-évaluation des quatre compétences dans le *BLP* et l’évaluation des compétences par une tâche de décision lexicale produisent des résultats comparables, mais l’auto-évaluation semble moins précise. Comme nous testons l’effet de la dominance langagière seulement pour les locutrices bilingues et que les indices explorés fournissent des résultats comparables pour cette cohorte, le choix de l’indice pour les analyses des

récits narratifs ne devrait pas changer les réponses à nos questions.

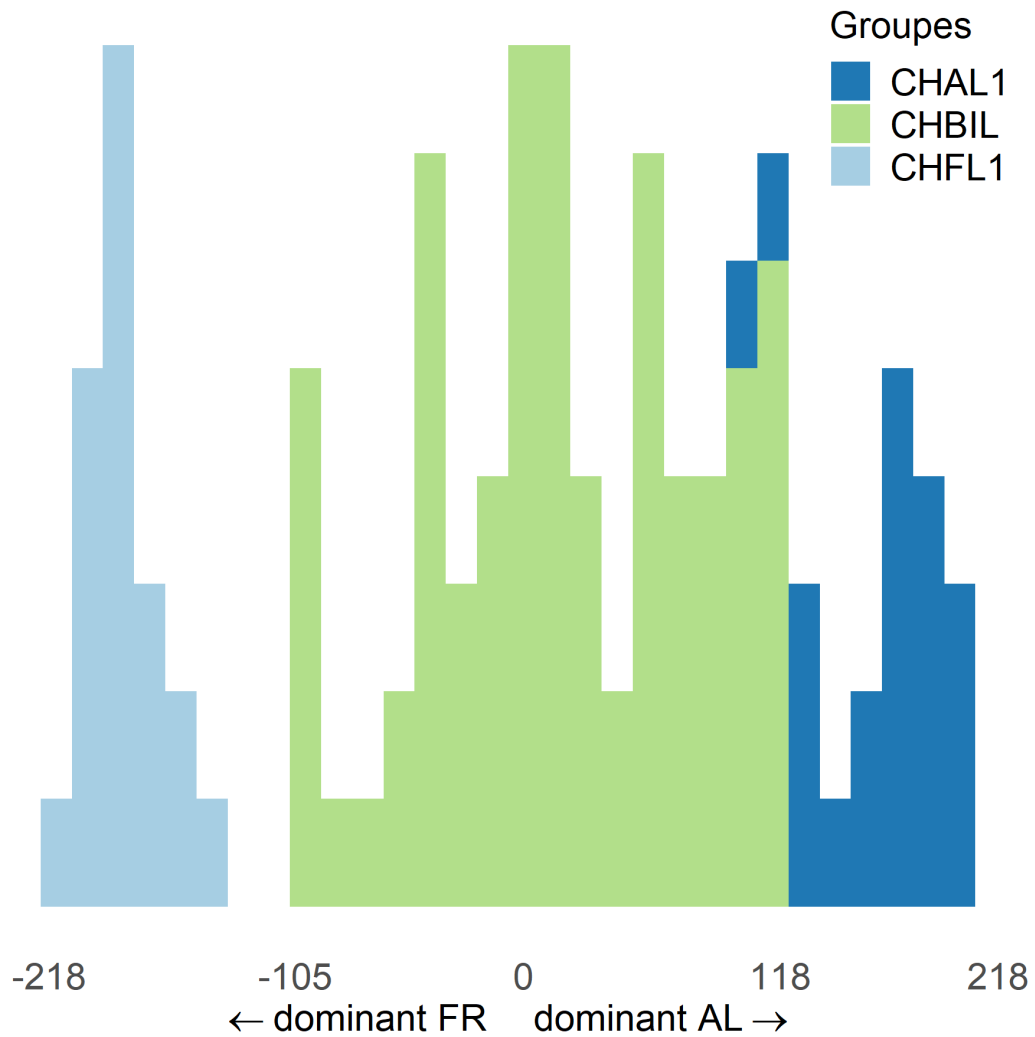


FIGURE 6.2 – Histogramme des indices de dominance langagière selon le *BLP*

Cette figure illustre la distribution des indices différentiels du *BLP* sur le continuum du bilinguisme pour toutes les participantes suisses. Les indices -105 et 118 représentent les valeurs extrêmes pour le groupe bilingue. Plus les bandes sont hautes, plus le nombre de participantes ayant obtenu un indice dans la fourchette correspondante est élevé.

La figure 6.2 montre que les bilingues se répartissent au centre du continuum avec plus de dominantes en allemand (42, côté droite) qu'en français (29, côté gauche), un déséquilibre qui correspond à la réalité du terrain⁶. Au sein du groupe francophone et du groupe bilingue, les données sont distribuées symétriquement (moyenne arrondie à l'unité *CHFL1* : -183, médiane *CHFL1* :-184, moyenne *CHBIL* : 18, médiane *CHBIL* : 18). Cela est moins le cas pour l'allemand (moyenne arrondie à l'unité

⁶Selon les chiffres de 2018, l'allemand et le français représentent environ 62% et 23% des langues déclarées comme principales par la population (cf. OFS, 2020).

CHAL1 : 164, médiane *CHAL1* : 177). Cela s'explique, en partie du moins, par une usagère L1 qui obtient un résultat comparable à celui des bilingues (indice de 102). En effet, si la séparation entre les usagères L1 francophones et les bilingues dominantes en français est claire, des chevauchements se dessinent du côté des dominantes en allemand. Après une analyse des réponses de cette personne, nous estimons qu'elle fait bien partie de la catégorie des usagères L1 vu qu'elle emploie presque uniquement l'allemand⁷.

Aucune relation claire n'a été détectée entre l'indice du *BLP* et le niveau d'éducation.

6.2 Marquages généraux de l'entité

Dans la littérature citée dans la section *Contextes narratifs sélectionnés dans la Finite Story* (point 3.4), la gestion générale de l'entité a surtout été discutée en fin d'article plutôt que de constituer une question de recherche initiale. Les autrices y font des liens entre les résultats obtenus au niveau des énoncés dans les contextes anaphoriques analysés et une potentielle tendance discursive plus générale. Ci-dessous par contre, nous présentons directement l'image générale émanant des récits en nous limitant aux données suisses et au marquage du domaine de l'entité, aisément analysable dans les récits *Finite Story* en français et en suisse allemand. Ensuite, nous zoomons sur chacun des trois contextes anaphoriques (additif, contrastif I et contrastif II).

6.2.1 Rappels et précisions

Le marquage général de l'entité est étudié tout au long du récit, peu importe le contexte narratif. Nous reprenons les catégories de Bonvin et Dimroth (2016) auxquelles nous ajoutons les particules et adverbes additifs adjacents au protagoniste sujet⁸. En tout, cinq sous-catégories sont annotées. Ces catégories sont illustrées dans le tableau 6.4 avec des énoncés des usagères L1 suisses (pour des précisions concernant les marqueurs et annotations, voir les sections 3.4.3.2 et 5.4 ou le manuel d'annotation en ligne :

⁷Cette personne a obtenu des scores proches dans les deux langues pour la catégorie *attitudes* (20 pour le français et 22 pour l'allemand). Ce score pourrait s'expliquer par le fait qu'elle a étudié en Suisse romande, mais en suivant un enseignement en allemand et vivant dans un internat germanophone (information transmise par la personne qui a récolté les données). Son auto-évaluation des compétences en français s'élève à 13/24 points. Son score concernant la pratique du français est de 0.7 et celle de l'allemand 49.3. Si l'on regarde le niveau estimé de français, six autres usagères L1 de l'allemand ont obtenu un score équivalent ou meilleur.

⁸Les particules adjacentes à une entité dans la fonction de complément d'objet (par exemple *und de geht mer o dr herr ehm rot wo [...]*, *und wir sehen auch den Herr Rot, der*, CHBIL_29, S21) ne sont pas comptées, en raison de leur portée large en français.

Énoncé, participante, séquence	Adverbe additif	Redoublement du sujet	Marqueur lexical	Pronom démonstr.	Intro. de l'entité
<i>monsieur ROUGE lui auSSI est sorti de son lit</i> (CHFL1_12, S21)	oui	oui	non	non	non
<i>ce dernier se rend chez MONsieur rouge qui lui aussi dort profondément</i> (CHFL1_08, S15)	oui	oui	oui	non	non
<i>[...] il y a le pompier il sort enfin des toilettes [...]</i> (CHFL1_06, S13)	non	non	non	non	oui
<i>nur de herr rot de wott nid springe. Nur Herr Rot, der will nicht springen</i> (CHAL1_VS04, S28)	non	non	oui	non	non
<i>jetzt gentsch vüruber und probierunt sus dum herr rot zglicha und DER schittlut nummu där chopf [...]. Jetzt gehen sie hinüber und probieren das Gleiche bei Herrn Rot, und DER schüttelt nur den Kopf</i> (CHAL1_VS06, S25)	non	non	non	oui	non

TABLEAU 6.4 – Exemples d'énoncés contenant au moins un marquage de l'entité

Les redoublements du sujet groupe nominal avec un pronom personnel *er / il* sont comptés comme marqués uniquement s'ils sont accentués⁹ et directement adjacents au groupe nominal sujet (par exemple *monsieur bleu IL s'est réveillé*, CHBIL_46, S9). Pour le pronom *der*, il peut y avoir un petit mot entre-deux (par exemple *aber, auch*). Le redoublement du sujet sous forme de pronom fort *lui* est toujours compté.

Les introductions du sujet au sein d'une énumération (par exemple *maintenant on voit monsieur bleu et il pense aux pompiers et après on voit une image du téléphone*, CHBIL_31,

⁹Les intonations pronominales sont les seules que nous avons conservées pour les analyses inférentielles. Ces intonations nous paraissent les plus faciles à détecter. Toutefois, nous ne connaissons pas notre marge d'erreur et il se pourrait donc que les nombres de *IL* ou *DER* (dans le contexte contrastif I) soient en réalité plus élevés que ceux reportés. En effet, en cas de doute sur l'intonation, nous ne l'avons pas comptée.

S10) ne sont pas comptées.

Nous limitons ces analyses au corpus de données suisses et discutons les résultats à la lumière de ceux déjà publiés pour les locutrices françaises et allemandes.

Les résultats sont organisés selon trois axes : la fréquence des marquages, les préférences parmi les différents marqueurs et la répartition des marquages dans les séquences vidéo. Les deux derniers axes sont traités de manière descriptive, simplement pour localiser la variation des données derrière les grandes tendances du premier axe.

6.2.2 Fréquence de marquage de l'entité en général

Aperçu général et analyses descriptives

La figure 6.3 illustre la proportion de segments marqués par corpus de données et participante. Dans chacun des deux groupes d'usagères L1, 15% des segments sont marqués. Le pourcentage par participante varie de 0% à 48% ; cette variation est par ailleurs plus grande en français qu'en allemand. Malgré ces différences inter-individuelles, les analyses descriptives suggèrent une absence de différence entre les groupes d'usagères L1. Chez les bilingues, des différences interlinguistiques se dessinent avec 12% de segments marqués en suisse allemand contre 21% en français. Trois participantes construisent plus de la moitié des segments en français autour de l'entité (cf. Figure 6.3)¹⁰.

¹⁰L'une d'elles, CHBIL_34, marque plus de la moitié des séquences dans les deux langues et est dominante en français (indice *BLP* de -40). Elle emploie très fréquemment des introductions avec *on voit monsieur...* dans les deux langues. Les deux autres, CHBIL_28 et CHBIL_70, qui marquent l'entité le plus souvent en français, sont par contre dominantes en allemand (indices de 64 et 61).

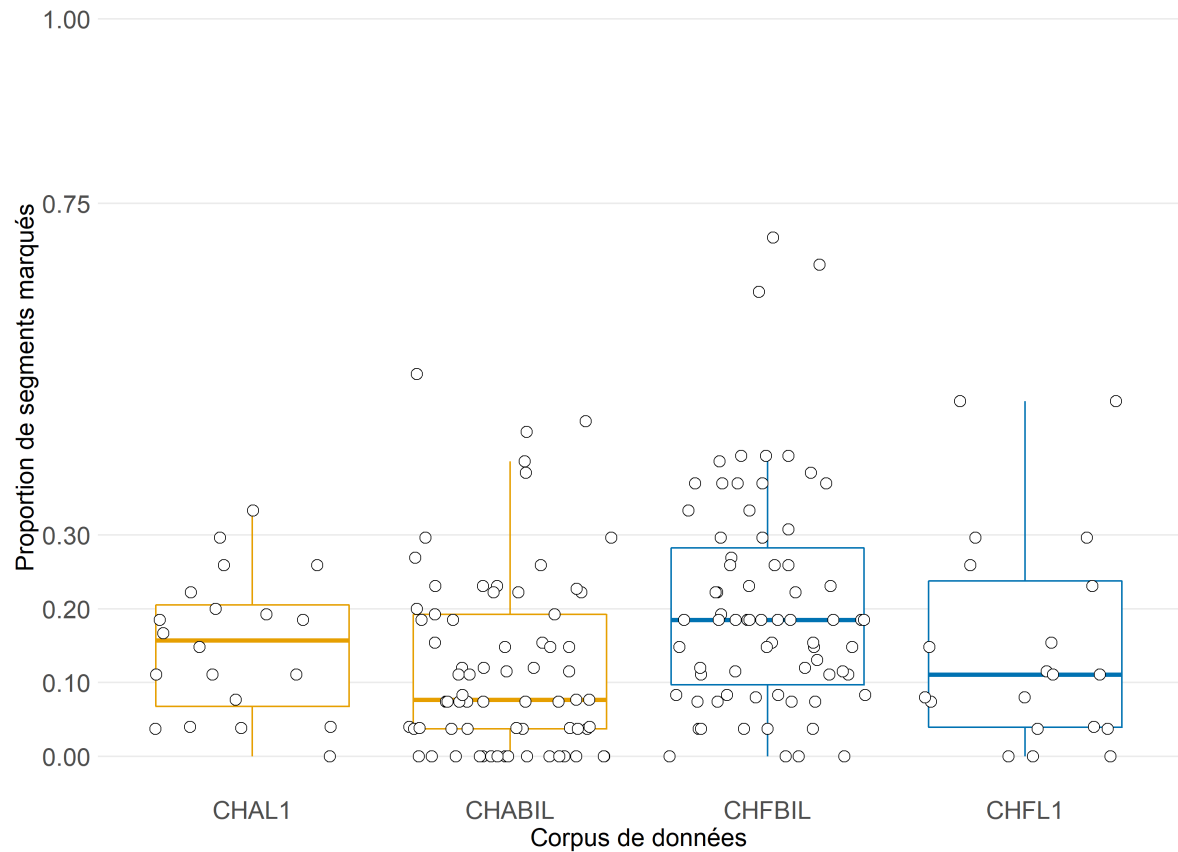


FIGURE 6.3 – Proportions de marquages de l’entité en général par corpus de données

L’axe des abscisses délimite les corpus. L’axe des ordonnées représente la proportion de segments dans lesquels l’entité est marquée (exemples dans le tableau 6.4). Chaque point représente une participante. Les boîtes forment la fourchette dans laquelle se situent 50% des participantes d’un corpus et la ligne épaisse trace la médiane.

Pour répondre à nos questions concernant chaque type de locutrice (usagères L1 et bilingues) et estimer la généralisabilité de ces résultats descriptifs aux populations représentées par nos échantillons et au genre narratif non prototypique, nous avons calculé des *MLGMs* en incluant la participante et la séquence vidéo comme facteurs aléatoires. Nous présentons ces résultats ci-dessous.

Q1 - entité globale - usagères L1

Question - Le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand diffèrent-ils quant à la probabilité de structurer leurs énoncés selon une perspective basée sur l’entité dans des récits narratifs non prototypiques du type *Finite Story*?

Hypothèse - La probabilité d’utiliser des marqueurs contribuant à une organisation du discours autour de l’entité devrait être plus élevée chez les locutrices francophones

que chez les germanophones ($CHFL1 > CHAL1$).

Réponse - Quel que soit le modèle, les deux groupes ne se différencient pas significativement ($p = .78$ pour le modèle testant exactement nos hypothèses)¹¹. Les probabilités moyennes sont proches, 8% pour le français et 9% pour le suisse allemand, et les intervalles de confiance sont étroits. Nous ne pouvons donc pas réfuter l'hypothèse nulle.

Q2 - entité globale - bilingues

Question : Quel est l'effet de l'indice du *BLP* et de la langue de récit (français vs suisse allemand) sur la probabilité de marquer l'entité dans les narratifs du type *Finite Story*?

Hypothèse : Un effet de la langue de récit devrait se manifester par une probabilité de marquage plus élevée en français ; un effet linéaire de l'indice de dominance par une probabilité plus élevée plus les locutrices sont dominantes en français.

Réponse - Quel que soit le modèle, le facteur langue est un prédicteur significatif chez les bilingues ($p < .001$), mais pas l'indice du *BLP* ($p = .38$)¹². Selon ce modèle, la probabilité de marquer l'entité en français est de 13% pour une participante avec un indice de 0 au *BLP* et de 5% en suisse allemand (cf. figure 6.4).

¹¹Équation calculée dans R : `glmer(ENTITE_MARQUE_GLOBAL ~ LANGUE + (1 | CLIP) + (1 | PARTICIPANT.ID), data=data_enti_L1, family=binomial(link = "logit"))`. Nous avons testé d'autres modèles dans lesquels le facteur de l'âge est significatif, prédisant plus de marquages chez les plus jeunes, même si nous contrôlons le niveau d'éducation.

¹²Équation calculée dans R : `glmer(ENTITE_MARQUE_GLOBAL ~ INDICE_BLP + LANGUE + (1 + LANGUE | PARTICIPANT.ID) + (1 + LANGUE | CLIP), data=data_enti_bil, family=binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`. Avant de sélectionner ce modèle, nous en avons testé plusieurs avec différentes covariables. Contrairement à ce qui a été observé chez les usagères L1, l'âge n'est pas un facteur significatif même si la tendance va dans la même direction avec plus de marquages chez les plus jeunes.

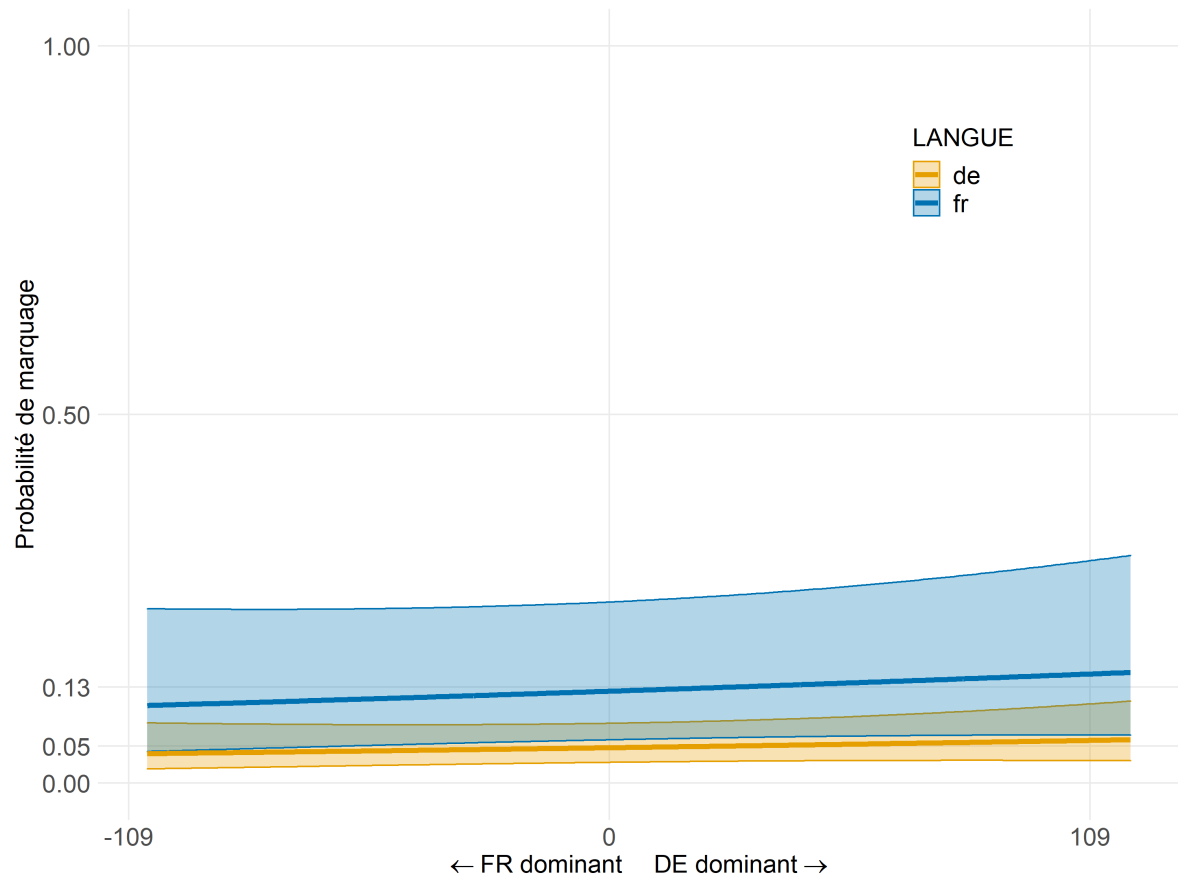


FIGURE 6.4 – Marquages de l'entité en général chez les bilingues selon le *MLGM*

Le graphique montre l'effet des variables prédictives pour un participant moyen et pour des séquences vidéo moyennes. L'axe des abscisses représente l'indice du *BLP* (qui va en fait de -218 à 218). Plus l'indice se situe à droite, plus il représente une dominance en allemand et *vice versa*. L'axe des ordonnées représente les probabilités de marquage selon le modèle. Les résultats pour le suisse allemand sont en jaune, ceux pour le français en bleu. Les bandes de confiance de 95% sont en couleur translucide.

Analyses post hoc - Suite à l'absence d'effet de la dominance, nous avons regardé si les compétences linguistiques pourraient expliquer la proportion de marquages généraux de l'entité. Nous avons remplacé l'indice du *BLP* dans le modèle ci-dessus une fois par le score au *LexTALE_DE* et une fois par le score au *LexTALE_FR*, mais leur effet n'est pas significatif.

L'absence de différence entre les groupes d'usagers L1 en contraste avec la présence d'une différence significative entre les deux langues des bilingues interroge. La probabilité d'un résultat statistiquement significatif pour les bilingues est plus grande, car plus de données. Toutefois, la différence entre les moyennes prédites est aussi plus grande dans le modèle comparant les bilingues dans leurs deux langues que dans le modèle com-

parant les deux groupes d'usagers L1. Cependant, nous ne pouvons pas comparer ces deux modèles directement puisqu'ils contiennent entre autres des variables différentes. Pour mieux comprendre les relations entre le marquage de l'entité, le type de locutrice et la langue de récit, nous avons testé de manière *post hoc* la différence entre les corpus *CHAL1* et *CHABIL*, *CHABIL* et *CHFBL*, ainsi que *CHFBL* et *CHFL1*¹³. La seule différence statistiquement significative se situe entre les bilingues dans leurs deux langues ($p < .001$). Comme suggéré par le graphique descriptif 6.3, la probabilité de marquage dans le corpus *CHAL1* est plus élevée que dans le corpus *CHABIL* ($p = .208$), tandis que celle du corpus *CHFL1* est plus basse que celle du corpus *CHFBL* ($p = .071$), mais ces différences pourraient dues au hasard. La question de savoir si les bilingues font différemment des usagers L1 ne faisant toutefois pas partie de ce travail, nous ne proposerons pas de tels analyses pour les contextes narratifs à venir.

Afin de voir sous un autre angle si les locutrices bilingues organisent leur discours différemment dans chaque langue, nous avons conduit des analyses descriptives basées sur la différence pour chaque participante entre sa proportion de marquages en suisse allemand et sa proportion de marquages en français¹⁴.

La figure 6.5 montre la variation par langue et par locutrice. Plus précisément, une minorité de participantes, les points seuls situés à proximité de la ligne 0 de l'axe des ordonnées, ne présentent aucune différence entre les deux langues, une autre minorité de participantes marquent l'entité plus souvent en allemand (sommet du graphique) et la majorité plus souvent en français (bas du graphique). Par ailleurs, nous n'avons observé aucune relation entre les différences intra-individuelles et l'indice du *BLP*.

¹³Équation calculée dans R : `glmer(ENTITE_MARQUE_GLOBAL ~ GROUPE + (1 | PARTICIPANT.ID) + (1 | CLIP), data=data_enti, family=binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

¹⁴Nous reportons graphiquement ce type d'analyses seulement ici, car l'image qui en ressort est vraiment claire. Merci à Raphael Berthele pour la mise à disposition d'un script R sur ces analyses précises dont nous avons utilisé une partie ici puisque cette manière de représenter les différences intra-individuelles nous paraissait la plus parlante, même si elle contient beaucoup d'informations. Les autres graphiques de ce type sont disponibles dans les annexes en ligne. Nous discuterons parfois des différences intra-individuelles dans le texte. Celles-ci peuvent d'ailleurs être en partie déduites des analyses que nous reportons pour chaque question.

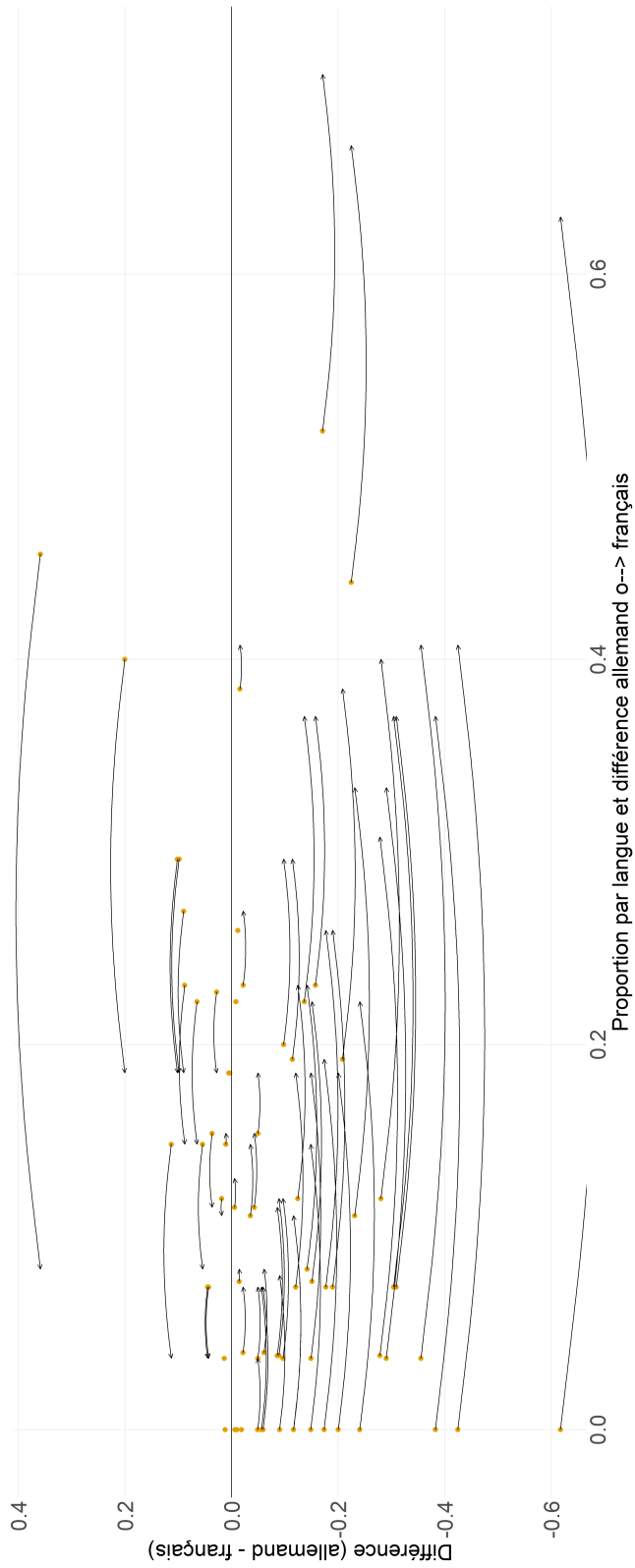


FIGURE 6.5 – Différence intra-individuelle pour les marquages de l'entité en général

L'axe des abscisses montre les proportions de séquences marquées. L'axe des ordonnées représente la différence entre les proportions de segments marqués en suisse allemand et celle en français. Les participantes se situant dans la partie supérieure du graphique ont marqué l'entité plus souvent en suisse allemand et celle qui se trouvent dans la moitié inférieure, plus souvent en français. Chaque flèche symbolise une participante bilingue pour laquelle les proportions de marquages en suisse allemand et en français diffèrent. Plus les flèches sont grandes, plus la différence entre le français (coté flèche) et le suisse allemand (coté point jaune) est grande. Pour éviter des chevauchements dans ce graphique, nous avons ajouté du bruit aléatoire dans les données. Par conséquent, les points sont légèrement décalés.

6.2.3 Préférences parmi les différents marqueurs

Ci-dessous, nous nous intéressons à l'usage des différents marqueurs de l'entité.

Hypothèses - Nous attendons les cinq types de marqueurs dans les récits en français. Les phrases introductives et les redoublements du sujet devraient y être favorisés. Dans les discours en suisse allemand, nous attendons plutôt des moyens démonstratifs et lexicaux, mais peu de redoublements et d'introductions du sujet.

Résultats - Le tableau 6.5 présente la répartition numérique de chaque type de marqueurs. Les sommes de marqueurs par corpus sont supérieures aux nombres de segments marqués, certains segments contenant plusieurs types de marqueurs. Les deux groupes d'usagers L1 ne se différencient pas clairement concernant le nombre de séquences contenant au moins deux marqueurs de l'entité. En revanche, les locutrices bilingues ont tendance à utiliser plus fréquemment plusieurs marqueurs dans la description d'une seule séquence en français.

	CHAL1 (20)	CHABIL (71)	CHFBIL (71)	CHFL1 (20)
Moyen additif	55	87	82	12
Redoublement	14	39	86	25
Introduction	6	65	185	43
Lexical	6	32	51	6
Démonstratif	9	14	33	9
Total marqueurs	90	237	437	95
Segments marqués /	80/528	223/1855	388/1882	81/526
Total segments	($\simeq 15\%$)	($\simeq 12\%$)	($\simeq 21\%$)	($\simeq 15\%$)

TABLEAU 6.5 – Marqueurs répertoriés pour le marquage général de l'entité

Les cinq types de marqueurs sont présents dans chaque corpus, dans l'ordre de fréquence suivant :

- *CHAL1* : additif > redoublement > démonstratif > introduction = lexical
- *CHABIL* : additif > introduction > redoublement > lexical > démonstratif
- *CHFBIL* : introduction > redoublement > additif > lexical > démonstratif
- *CHFR1* : introduction > redoublement > additif > démonstratif > lexical

En accord avec nos hypothèses, l'introduction du sujet forme la stratégie préférée en français suivie du redoublement, à la fois chez les usagers L1 et chez les bilingues. En suisse allemand, le redoublement du sujet constitue néanmoins le deuxième marqueur

le plus fréquent chez les usagères L1. L'introduction du sujet arrive en deuxième place dans les récits des bilingues en suisse allemand, mais ce chiffre est environ trois fois inférieur à celui de leurs récits en français.

En comparant les introductives utilisées dans les deux langues, nous avons observé une claire préférence pour les structures du type *il y a / c'est* chez les usagères L1 suisses romandes (30 occurrences / 43 introductives) par rapport aux structures du type *on voit*. Chez les usagères L1 suisses allemandes, c'est moitié moitié. Les structures du type *on voit, wir sehen* sont favorisées par les bilingues. Dans les récits des bilingues en français le nombre de ce type de structures (92) est proche de celui des structures du type *il y a / c'est* (75)¹⁵. Pour les bilingues en suisse allemand, les structures du type *wir sehen* sont plus fréquentes (47) que les structures des introductives *es ist X* (18).

Les moyens démonstratifs et lexicaux sont utilisés dans des proportions comparables dans les deux groupes d'usagères L1. Une différence interlinguistique se dessine toutefois pour le groupe bilingue avec un nombre plus élevé de marquages lexicaux et démonstratifs en français. Toutefois, cela semble s'expliquer par la fréquence plus élevée de marquages de l'entité en général et non pas par une préférence pour les marqueurs lexicaux et démonstratifs par rapport à d'autres types de marqueurs en français.

L'analyse du choix des marqueurs démonstratifs et lexicaux individuels suggèrent des différences interlinguistiques. Pour les marqueurs démonstratifs, les usagères L1 du français préfèrent le pronom fort *celui-ci* (six fois sur neuf) alors que les usagères L1 de l'allemand emploient le pronom accentué *DER*, mais pas *dieser* qui est toutefois recensé quatre fois dans le corpus bilingue.

Quant aux moyens lexicaux, c'est le marquage de l'opposition qui s'observe le plus fréquemment en français (quatre fois chez les usagères L1 et 23 fois chez les bilingues), principalement avec *par contre*. En suisse allemand, c'est le marquage ordinal (*erste, zweite, dritte, letzte*) qui est favorisé avec quatre occurrences chez les usagères L1 et 15 chez les bilingues. Les marqueurs de l'unicité sont utilisés huit fois dans chaque langue chez les bilingues (*ausser, nur, einzig, le seul, seulement*). Le petit nombre de ce type d'occurrences, soit deux en suisse allemand, ne permet pas d'établir des tendances concernant les usagères L1.

Un résultat non attendu concerne l'usage des particules et adverbess additifs en position adjacente à l'entité (*Auch Herr Rot. . .*). Chez les usagères L1, leur haute fréquence en suisse allemand contribue à l'absence non attendue de différence de marquages généraux de l'entité entre les deux groupes. 48 des 80 énoncés marqués par les *CHAL1* le sont

¹⁵La somme des occurrences de ces deux types d'introductives diffère du nombre 185 du tableau 6.5, car le corpus de données bilingues en français contient également des introductives avec une ellipse du sujet comme *et enfin monsieur rouge qui lui également se couche dans son lit et qui éteint la lumière* (FS_CH33, S5).

uniquement au moyen d'un *auch* adjacent à l'entité et il s'agit du seul groupe dont plus de la moitié des énoncés marqués le sont au moyen d'un marqueur additif. Ces marqueurs sont également préférés par les bilingues lorsqu'elles parlent en suisse allemand, mais dans une proportion moins élevée et la différence avec les récits des bilingues en français est plus petite. Ces moyens additifs sont majoritairement des particules. L'adverbe français *également* est utilisé en position adjacente au sujet seulement par dix participantes (une usagère L1 et neuf bilingues). Deux occurrences de cet adverbe suggèrent par ailleurs une influence de l'allemand bien qu'une usagère L1 du français utilise cette structure :

(16) *également *monsieur Rouge s'est réveillé # également il a pas une bouille très réjouit* (CHFL1_1, S21).

(17) **oui également monsieur Rouge IL reste toujours dans son lit [...]* (CHBIL_49, S8).

6.2.4 Marquages selon les séquences vidéo

Certaines configurations d'informations récurrentes dans le film *Finite Story* favorisent la production de quelques marqueurs en particulier, comme les particules additives. Cette partie vise à mieux comprendre le rôle du stimulus dans la répartition de ces marqueurs. En effet, dans la partie *Fréquence de marquage de l'entité en général* (point 6.2.2), nous pouvons constater que la proportion de segments marqués pour l'entité en général est plus haute que la proportion prédite par les modèles qui incluent notamment la séquence vidéo comme facteur aléatoire.

Hypothèses - Les séquences avec un contraste ou une addition d'entité devraient contenir plus de marquages. En vertu des résultats observés ci-dessus, nous attendons plus de marquages par les usagères L1 suisses allemandes dans les contextes additifs. Par contre, elles devraient moins marquer les séquences non additives que les autres groupes.

Les résultats sont présentés graphiquement dans la figure 6.6.

Résultats

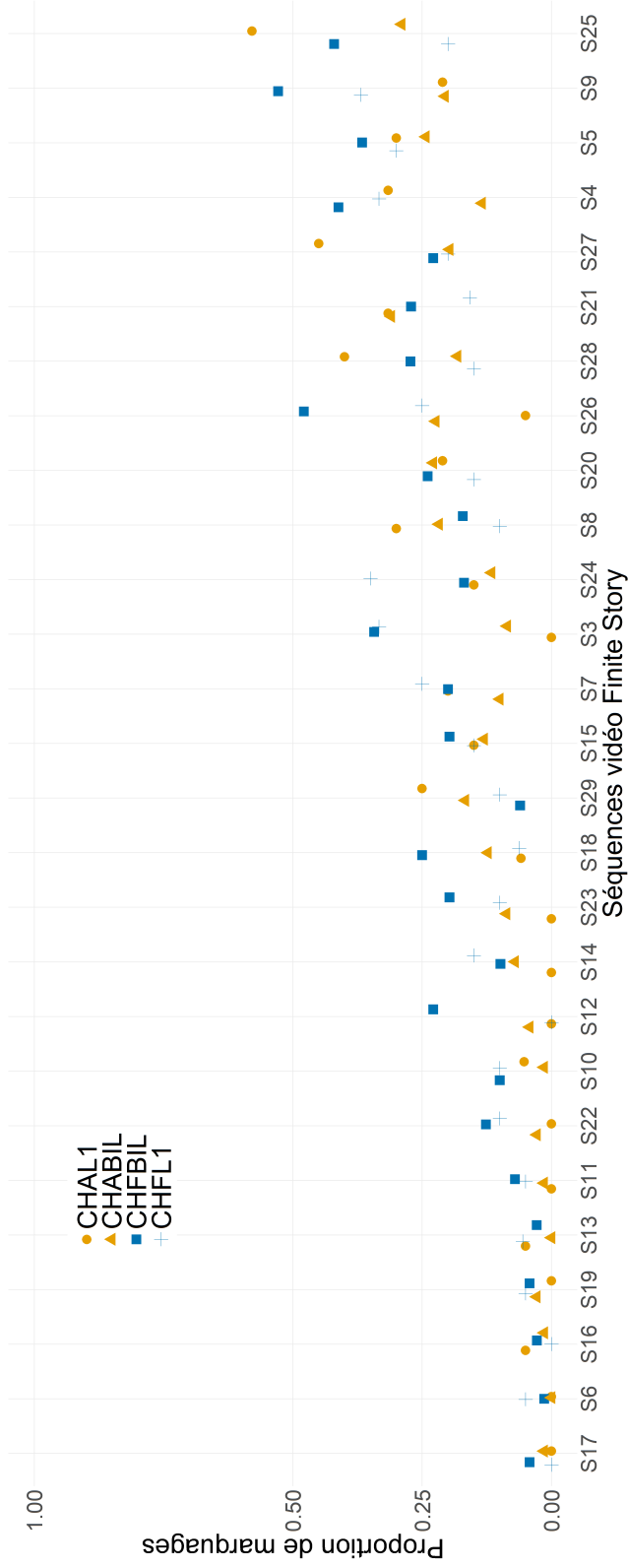


FIGURE 6.6 – Proportion de marquages généraux de l’entité par corpus et par séquence vidéo.

L’axe des abscisses représente les séquences vidéo de la *Finite Story* dans l’ordre croissant des proportions de marquages. L’axe des ordonnées représente la proportion de marquages par corpus : les usagers L1 du suisse allemand (les ronds jaunes), les bilingues en suisse allemand (les triangles jaunes) et en français (les carrés bleus) et les usagers L1 du français (les croix bleues). Du bruit aléatoire horizontal a été ajouté pour éviter des chevauchements lors de proportions égales dans deux corpus. C’est pourquoi les points se situent légèrement à côté des lignes verticales.

Nous comptons au moins un marquage de l'entité pour chaque séquence vidéo. Cela pourrait s'expliquer par la taille relativement grande de l'échantillon qui augmente la probabilité d'avoir au moins une personne qui marque l'entité dans chaque séquence. Par ailleurs, le groupe *CHAL1* est celui qui compte le plus de séquences pour lesquelles aucune locutrice ne marque l'entité.

En accord avec nos hypothèses, les séquences du contexte additif et du contexte contrastif I (S4, S5, S8, S9, S15, S20, S21, S25, S26, S27 et S29) sont les plus fréquemment marquées. La séquence 28 (M. Rouge refuse une deuxième fois de sauter), qui contient un contraste négatif sur l'entité unique dans le film, fait également partie des plus fréquemment marquées. Elle est marquée onze fois, dont sept par un redoublement du sujet :

- (18) *der herr rot aber där het nu immer nit tärfu springu [...]* (Herr Rot aber, der durfte immer noch nicht springen (= er hat sich nicht getraut), CHAL1_VS1, S28).

Pour les autres séquences, nous pouvons spéculer sur les raisons pourquoi la proportion de marquages varie. Par exemple, nous trouvons deux raisons pourquoi la séquence 17 (M. Bleu appelle les pompiers une deuxième fois) est la moins marquée : l'absence de changement d'entité avec la séquence précédente et la possibilité d'y marquer la relation anaphorique d'itération (non analysée dans ce travail, par exemple *rappeler, à nouveau, encore une fois*). Par ailleurs, nous avons observé des marquages relativement fréquents pour des séquences vidéo n'appartenant à aucun des contextes anaphoriques définis, comme la séquence 3. Celle-ci est marquée plus fréquemment en français (30 fois) qu'en allemand (6 fois, par des bilingues uniquement, de dominance langagière variable). 35 de ces 36 segments dont l'entité est marquée contiennent une introduction du sujet, ce qui s'explique d'une part par le fait qu'il s'agit de la première séquence relatée par les participantes et d'autre part par l'absence de relation anaphorique contrastive ou additive, ce qui exclue une partie des autres marqueurs de l'entité :

- (19) *ouai là il y a monsieur bleu qui se met au lit [...]* (CHBIL_23, S3).

6.2.5 Synthèse et discussion fine

Une minorité de segments sont marqués pour l'entité en général au moyen des cinq catégories de marqueurs. Les médianes par groupe se situent en dessous de 20%.

Contrairement à nos hypothèses, les probabilités de marquer l'entité en général sont comparables dans les deux groupes d'usagers L1 suisses. Ce résultat s'explique par

l'ajout des marqueurs additifs dans cette catégorie. Ceux-ci ont été utilisés particulièrement fréquemment en suisse allemand, contrairement à nos attentes. Les groupes d'usagers L1 suisses allemandes comptent cependant le plus grand nombre de séquences vidéo jamais marquées, ce qui va dans la direction de nos hypothèses.

Dans les récits bilingues, en revanche, la langue de récit est un facteur statistiquement significatif avec une probabilité plus élevée de marquer l'entité dans les récits en français. L'insécurité autour des résultats est plus élevée en français. L'effet de l'indice de dominance langagière est par contre négligeable. Nous avons calculé des modèles testant l'effet de la langue et de la dominance langagière sur la fréquence de chacun des cinq types de marqueurs. Le seul modèle convergeant est celui à propos des structures introductives et l'effet de l'indice de dominance y est aussi négligeable. Ces cinq explorations *post hoc* ont cependant été conduites rapidement et il faudrait les reprendre pour en tirer des conclusions fiables.

Les analyses descriptives des choix des marqueurs suggèrent des différences interlinguistiques. Le choix des marqueurs de l'entité s'explique en partie par la configuration des informations de la séquence, notamment son appartenance à l'un des trois contextes narratifs étudié, et par les marqueurs disponibles pour focaliser l'entité (par exemple le pronom *lui*, la particule *nur* ou encore la probable habitude d'employer des structures clivées en français par défaut d'avoir des moyens plus efficaces de focaliser le sujet grammatical), comme suggéré par les recherches disponibles. Toutefois, en plus des marqueurs additifs, deux types de marqueurs apparaissent plus fréquemment en suisse allemand qu'attendu. Le premier concerne les redoublements du sujet chez les usagers L1 (cf. exemple 6.2.4). Toutefois, les bilingues les utilisent moins souvent que les usagers L1. De plus, ces dernières emploient quand même moins souvent les redoublements que les usagers L1 du français qui utilisent beaucoup le pronom *lui*. La deuxième structure observée plus souvent qu'attendu en suisse allemand concerne l'introduction du sujet dans les récits des bilingues. Il pourrait s'agir d'une influence du français. Nous avons toutefois observé une différence qualitative au niveau de la structure utilisée. En suisse allemand, les structures *es ist / es hat*, qui correspondent à *es gibt* en Allemagne, sont plus rares que les structures du type *man sieht*. En français, par contre, ce sont bien les structures *il y a / c'est* qui sont les plus fréquentes.

6.3 Contexte additif (différente entité, même polarité)

6.3.1 Rappels et précisions

Le tableau 6.6 décrit les huit séquences vidéo analysées pour ce contexte¹⁶.

Topique temporel	Contenu principal du contexte et séquence analysée (en gras)	Numéro de la séquence
T_u	<i>M. Bleu va dormir.</i>	3
T_{u+1}	<i>M. Vert va dormir.</i>	4
T_{u+1+1}	<i>M. Rouge va dormir.</i>	5
T_v	<i>On entend le feu. M. Vert dort.</i>	7
T_{v+1}	<i>On entend le feu. M. Rouge dort.</i>	8
T_w	<i>M. Bleu toque chez M. Vert qui dort.</i>	14
T_{w+1}	<i>M. Bleu frappe chez M. Vert qui dort.</i> <i>M. Bleu frappe chez M. Rouge qui dort.</i>	15
T_x	<i>M. Bleu se réveille et est inquiet.</i>	9
T_{x+11}	<i>M. Vert se réveille et est inquiet.</i>	20
T_{x+11+1}	<i>M. Rouge se réveille et est inquiet.</i>	21
T_y	<i>Les pompiers vont sous la fenêtre de M. Vert qui refuse de sauter.</i>	24
T_{y+1}	<i>Les pompiers vont sous la fenêtre de M. Rouge qui refuse de sauter.</i>	25
T_z	[...] <i>Il y a des flammes dans l'appartement de M. Bleu.</i> <i>M. Bleu saute.</i>	26
T_{z+1}	[...] <i>Il y a des flammes dans l'appartement de M. Vert. M. Vert saute.</i>	27

TABLEAU 6.6 – Séquences de la *Finite Story* analysées pour le contexte additif

La locutrice peut marquer l'addition, la similarité de la situation, ces deux relations ou aucune d'entre elles. Voici les types de marqueurs additifs annotés :

¹⁶La séquence 29 (*M. Rouge saute*, cf. point 5.2.2) a été écartée des analyses en raison de sa faible proportion de marquages (environ 36% contre environ 78% en moyenne pour les autres séquences dans les données bilingues). Marquer la relation contrastive concurrente semble plus important à ce moment du scénario. Nous ne considérons donc pas cette séquence vidéo comme représentative du contexte additif (cf. partie 5.5.3 *modélisation statistique*, scripts d'analyses en ligne).

- les particules additives (*aussi, non plus, auch*);
- les adverbes additifs (*également, ebenso, ebenfalls*);
- d'autres marqueurs additifs (par exemple *même, à son tour, weder [...] noch*).

Selon la place de la particule dans l'énoncé, la relation additive est comprise soit comme l'addition d'une entité pour qui une situation similaire à celle d'une entité précédente est valable soit comme l'addition d'une assertion ayant la même valeur que celle attribuée à l'entité précédente.

La similarité de la situation, dénotant d'un discours construit autour du prédicat, est opérationnalisée par des constructions comparatives soulignant le maintien de ce dernier comme *faire pareil / das gleiche machen*.

Si les deux langues disposent de moyens similaires, les recherches ont montré que les locutrices allemandes utilisent presque exclusivement la particule additive *auch* tandis que les françaises emploient différents marqueurs de façon plus variée. Pour un rappel de l'état de l'art et de l'annotation de ce contexte, voir les points 3.4.1 et 5.4 ainsi que le manuel d'annotation en ligne.

La présentation des résultats pour le contexte additif ainsi que pour les deux contextes contrastifs est organisée ainsi : dans *Aperçu général des résultats* nous décrivons nos données sous forme de tableaux et proposons quelques analyses descriptives lorsqu'une discussion transversale aux six ensembles de données nous semble intéressante, par exemple concernant des structures ayant déjà fait l'objet de discussions dans des études citées dans la section 3.4. Dans les parties *Tests d'hypothèses : usagères L1* et *Tests d'hypothèses : locutrices bilingues*, nous répondons à nos questions à l'aide d'analyses quantitatives ainsi que par un approfondissement ciblé des analyses descriptives.

6.3.2 Aperçu général des résultats

Après avoir présenté les données dans chaque groupe et chaque langue, nous approfondissons la description de l'usage de quelques structures. Dans les tableaux 6.7 et 6.9, nous répertorions uniquement le premier marqueur additif par segment, même si certaines participantes ont utilisé plusieurs marqueurs additifs pour raconter une seule séquence¹⁷, par exemple uniquement *également* est répertorié pour l'exemple 20 a et uniquement le premier *auch* de l'exemple 20 b :

¹⁷Les pratiques varient dans la littérature. Plusieurs études ont analysé l'énoncé traitant de l'évènement principal (un énoncé par séquence vidéo). Benazzo *et al.* (2021), par contre, ont pris comme unité de mesure l'énoncé. Lorsque plusieurs évènements par séquence étaient rapportés, ceux-ci y ont été comptabilisés séparément. Cependant, le choix du deuxième marqueur additif d'une même séquence pourrait être influencé par le premier, par exemple dans l'optique de varier le discours en utilisant une fois *aussi* et une fois *également*. De plus, le nombre d'évènements non principaux rapportés varie entre

- (20) a. *alors monsieur vert a également été réveillé [...] et il a peur aussi en tout cas il n'est pas content [...]*, (CHBIL_20, S20).
- b. *itz hend die andere männer au gseh dass [...] bim herr grün het's itz au es füür und dä springt itz au obenabe* (Jetzt haben die anderen Männer auch gesehen, dass [...] bei Herrn Grün hat es jetzt auch ein Feuer und der springt jetzt auch herunter, CHBIL_57, S27).

Le tableau 6.7 regroupe les marqueurs anaphoriques du contexte additif comptés dans chaque ensemble de données. Il montre que chaque type de marqueurs est présent dans les six ensembles de données et que la majorité des séquences est marquée pour au moins l'une des deux relations anaphoriques de ce contexte narratif, avec des marquages plus fréquents dans les deux groupes germanophones et chez les bilingues que dans les groupes francophones. Cela va de pair avec un nombre de marquages additifs plus élevé dans les groupes germanophones et bilingues, principalement au moyen de la particule additive. Concernant les adverbes additifs, *ebenfalls* est plus fréquent qu'*ebenso* dans les trois ensembles de données (suisses) allemandes. Le marquage de la similarité de la situation, lui, s'avère nettement plus rare que celui de la relation additive.

De manière générale, le tableau 6.7 montre une image similaire pour les groupes *CHFL1* et *FL1*, avec un discours généralement plus varié que les groupes germanophones. Les similitudes entre le groupe *CHAL1* et le groupe *AL1* paraissent moins flagrantes. Les bilingues semblent suivre les tendances des usagères L1 dans chaque langue, mais pas systématiquement, suggérant des résultats se trouvant entre les groupes d'usagères L1.

les locutrices. Il faudrait donc inclure ces facteurs dans les analyses statistiques, ce qui les auraient fortement complexifiées.

	AL1 (N = 40)	CHALI (N = 20)	CHABIL (N = 71)	CHFBIL (N = 71)	CHFL1 (N = 20)	FL1 (N = 20)	
Addition	Particule	234 (≈ 74%)	124 (≈ 80%)	387 (≈ 70%)	296 (≈ 53%)	73 (≈ 47%)	65 (≈ 42%)
	Adverbe	14 (≈ 4%)	1	19 (≈ 3%)	57 (≈ 10%)	10 (≈ 6%)	13 (≈ 8%)
	Autres	1 (<i>dram sein</i>)	1 (<i>noch</i>)	1 (<i>weder noch</i>)	2 (<i>à son/au tour</i>) 1 (<i>encore</i>) 2 (<i>ni [...] ni</i>)	1 (<i>au tour de</i>) 1 (<i>ni [...] ni</i>)	3 (<i>à son/au tour</i>)
Segments mar- qué	249 (≈ 79%)	126 (≈ 81%)	407 (≈ 74%)	358 (≈ 64%)	85 (≈ 54%)	81 (≈ 52%)	
Similarité	Comparaison	11 (≈ 4%)	10 (≈ 6%)	73 (≈ 13%)	112 (≈ 20%)	29 (≈ 19%)	30 (≈ 19%)
	Segments marqués / Total segments	251/316 (≈ 79%)	128/156 (≈ 82%)	440/551 (≈ 80%)	425/560 (≈ 76%)	102/157 (≈ 65%)	103/156 (≈ 66%)
Doubles marquages	9 (≈ 3%)	8 (≈ 5%)	41 (≈ 7%)	45 (≈ 8%)	12 (≈ 8%)	8 (≈ 5%)	

TABLEAU 6.7 – Marqueurs répertoriés pour le contexte additif (8 séquences narratives)

Pour l'addition, uniquement le premier marqueur par segment est documenté dans ce tableau. Les nombres totaux de segments de texte marqués diffèrent toutefois de la somme des segments marqués pour les relations additives et de similarité, car certains segments sont marqués pour ces deux informations (double marquage). Les pourcentages entre parenthèses représentent la proportion de segments marqués parmi les segments analysés. Le nombre total de segments analysés par ensemble de données diffère du produit du nombre de segments analysables (8) et du nombre de locutrices par ensemble de données (N), car certains segments ont été écartés des analyses (cf. point 5.4).

Par double marquage, nous comprenons un segment qui contient un marquage additif et un marquage de la similarité quel que soit le nombre de propositions produites et la/les information/s sur la/lesquelle/s ces marquages portent. Cette manière d'analyser apporte une image globale des stratégies de cohésion des locutrices au niveau du segment. Nous avons exploré la nature de ces doubles marquages dans les données des locutrices bilingues. Il en résulte que, dans la moitié des cas, les deux marqueurs se réfèrent clairement au même contenu, par exemple :

- (21) *dr herr rot [...] und ou er genau gleich wie die zwöi herrä vorher luegt o er ganz trurig und ängschtlech dri* (Herr Rot [...] und auch er genau gleich wie die zwei Herren vorher schaut auch er ganz traurig und ängstlich drein, CHBIL_28, S21).

Pour l'autre moitié des segments doublement marqués, l'évènement marqué pour l'addition diffère de celui marqué pour la similarité, comme dans l'exemple 22, mais parfois cela est flou comme dans l'exemple 23 :

- (22) *ils [les pompiers] font la même chose chez monsieur ROUGE qui lui également refuse de sauter* (CHBIL_12, S25).
- (23) *ouai la même chose chez monsieur vert là il y a des flammes dans sa pièce alors lui il saute aussi* (CHBIL_59, S27).

Par ailleurs, 76 doubles marquages sur les 86 répertoriés sont effectués à travers deux propositions verbales. Lorsque deux évènements sont concernés, cela suggère que le participant varie son discours tandis que lorsque le même évènement est marqué doublement, il pourrait s'agir d'une façon de souligner plus fortement le lien anaphorique.

En vertu de la fréquence plus élevée de segments marqués pour la relation additive en (suisse) allemand, nous nous demandons si ces segments contiennent plus de marqueurs additifs dans cette langue que les segments marqués en français (cf. exemple 20, mais aussi 21). Nous limitons cette analyse descriptive aux données suisses. Le tableau 6.8 révèle que, lorsque la relation anaphorique additive est marquée, la proportion de segments avec plus d'un marqueur additif est un peu plus élevée dans les données en suisse allemand ($\simeq 27\%$) qu'en français ($\simeq 18\%$) de manière comparable chez les usagers L1 et chez les bilingues.

	CHAL1 (N = 20)	CHABIL (N = 71)	CHFBIL (N = 71)	CHFL1 (N = 20)
Un marqueur additif par segment	92 (≈ 73%)	295 (≈ 72%)	294 (≈ 82%)	70 (≈ 82%)
Deux marqueurs additifs par segment	29 (≈ 23%)	90 (≈ 22%)	60 (≈ 17%)	14 (≈ 16%)
Trois marqueurs additifs par segment	5 (≈ 4%)	22 (≈ 5%)	4 (≈ 1%)	1 (≈ 1%)
Segments marqués pour l'addition	126	407	358	85

TABLEAU 6.8 – Nombres de marqueurs par segment marqué dans les ensembles de données suisses

	AL1 (N = 40)	CHAL1 (N = 20)	CHABIL (N = 71)	CHFBIL (N = 71)	CHFL1 (N = 20)	FL1 (N = 20)
Adjacent à l'entité sujet grammatical	67 (≈ 36%), dont 11 avec une inversion du sujet	43 (≈ 42%), dont 8 avec une inversion du sujet	64 (≈ 22%), dont 16 avec une inversion du sujet,	64 (≈ 28%), dont 19 <i>lui aussi</i>	11 (≈ 20%), dont 10 <i>lui aussi</i>	20 (≈ 36%), dont 15 <i>lui aussi</i>
Après le verbe fini	119 (≈ 64%)	59 (≈ 58%)	225 (≈ 78%)	78 (≈ 34%)	22 (≈ 40%)	8 (≈ 15%)
Position finale	-	-	-	88 (≈ 38%)	22 (≈ 40%)	27 (≈ 49%)
Segments analysables	186	102	289	230	55	55

TABLEAU 6.9 – Statistiques descriptives de la position de la particule additive dans l'énoncé

Le tableau 6.9 présente la place d'*auch* / *aussi* et *non plus* dans l'énoncé. Regardons d'abord, sous un angle discursif, les segments dont la portée de la particule semble claire, c'est à dire en ignorant la position finale en français (cf. exemple 24). Dans cette perspective, le groupe *FL1* est le seul chez qui l'addition d'une entité (cf. exemple 25) est plus souvent marquée que l'addition d'un lien assertif (cf. exemple 26).

(24) *monsieur rouge aussi* (FL1_4, S21).

(25) *donc il décide d'aller frapper à la porte du Playmobil rouge qui lui non plus ne se réveille pas* (FL1_10, S15).

(26) *monsieur rouge ne veut pas non plus sauter par la fenêtre* (FL1_19, S25).

Limitons-nous maintenant à une analyse syntaxique incluant la position finale. Dans cette perspective, le tableau 6.9 dévoile une même proportion de particules adjacentes au sujet dans les groupes *AL1* que *FL1*.

Quelle que soit la perspective d'analyse, ce tableau suggère un résultat inattendu pour le groupe *CHAL1* qui est celui qui place le plus souvent la particule en position adjacente à l'entité sujet et pour le groupe *CHFL1* qui est celui qui le fait le moins souvent.

Lorsque les usagères L1 francophones placent *aussi* ou *non plus* en position adjacente au sujet, elles le font plus fréquemment dans le cadre d'un redoublement du sujet avec le pronom *lui* et de préférence avant le verbe fini (huit occurrences par quatre locutrices *CHFL1* et neuf occurrences par cinq *FL1*, cf. exemple 27) plutôt qu'après (trois occurrences par deux *CHFL1* et six occurrences par quatre *FL1*, cf. exemple 28).

(27) *on peut voir que monsieur vert est assis sur son lit il a été réveillé # et lui non plus il n'est pas content* (CHFL1_14, S20).

(28) *monsieur vert [...] se met # lui aussi au bord de sa fenêtre et saute* (CHFL1_13, S27).

Les récits des bilingues en français contiennent proportionnellement moins de redoublements du sujet par le pronom *lui* que ceux des usagères L1 lorsque la particule est en position adjacente au sujet (environ un tiers). Ces redoublements se trouvent également plus fréquemment avant le verbe fini (14 énoncés sur 19).

L'inversion sujet-verbe en allemand (cf. exemple 29) n'encouragerait pas le placement de la particule directement à gauche du sujet puisque c'est dans l'ensemble de données contenant le moins de particules adjacentes au sujet qu'il y a le plus d'inversions.

- (29) *iz het aber o de herr grüen irgendwie gmerkt [...]* (Jetzt hat aber auch Herr Grün irgendwie gemerkt, CHAL1_2_FR, S20).

6.3.3 Tests d’hypothèses : usagères L1

Précisions concernant les tests statistiques - Ci-dessous, nous estimons des différences entre les groupes d’usagères L1 et non pas la similarité entre ces groupes. Ainsi, si une absence de différence significative entre deux groupes est constatée, cela signifie uniquement que nous ne pouvons pas rejeter l’hypothèse nulle d’une absence de différence. Autrement dit, la différence au niveau des chiffres bruts entre les groupes pourrait être hasardeuse. Les tests utilisés ne permettent pas d’accepter l’hypothèse nulle d’une absence de différence. Nous employons le signe « = » dans l’explicitation des hypothèses pour plus de clarté et simplicité, mais restons prudentes dans la formulation de nos résultats. Cette remarque est valable pour tous les tests d’hypothèses concernant les usagères L1¹⁸.

Niveau 1 : la probabilité d’établir un lien anaphorique additif ou comparatif

Q1 - relation additive (*auch, également, etc.*) - usagères L1

Question - Est-ce que 1) le groupe français et le groupe suisse romand, 2) le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand et 3) le groupe suisse allemand et le groupe allemand différent en termes de probabilité de marquer la relation additive dans les séquences 4, 5, 8, 15, 20, 21, 25 et 27 de la *Finite Story*?¹⁹

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence significative entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$) (mais pas forcément, en cas d’influences translinguistiques) et une probabilité significativement plus élevée dans le groupe suisse allemand que dans le groupe suisse romand ($CHAL1 > CHFL1$). Les séquences dont le contexte anaphorique pertinent est adjacent ou qui ne sont pas en concurrence avec un contexte contrastif devraient être marquées plus fréquemment.

Réponse - La figure 6.7 illustre la variation entre les participantes au sein de chaque groupe. Elle indique que chaque participante marque au moins une fois la relation additive. Quelques germanophones la marquent toujours. Les médianes des groupes de même langue sont proches. Le marquage est clairement plus fréquent dans les groupes germanophones.

¹⁸Ce choix méthodologique permet d’utiliser un seul test par question. Les représentations graphiques des résultats devraient suffire à estimer leur proximité avec celle suggérée par l’hypothèse nulle. Nous sommes ouvertes à discuter d’autres méthodes statistiques applicables à nos données.

¹⁹La séquence vidéo ayant été modélisée comme facteur fixe, les résultats des régressions sont techniquement limités à ces séquences (cf. 5.5.3 Modélisation statistique). Nous formulons donc nos questions en rapport direct avec les modèles sans généraliser nos réponses au-delà de ce stimulus.

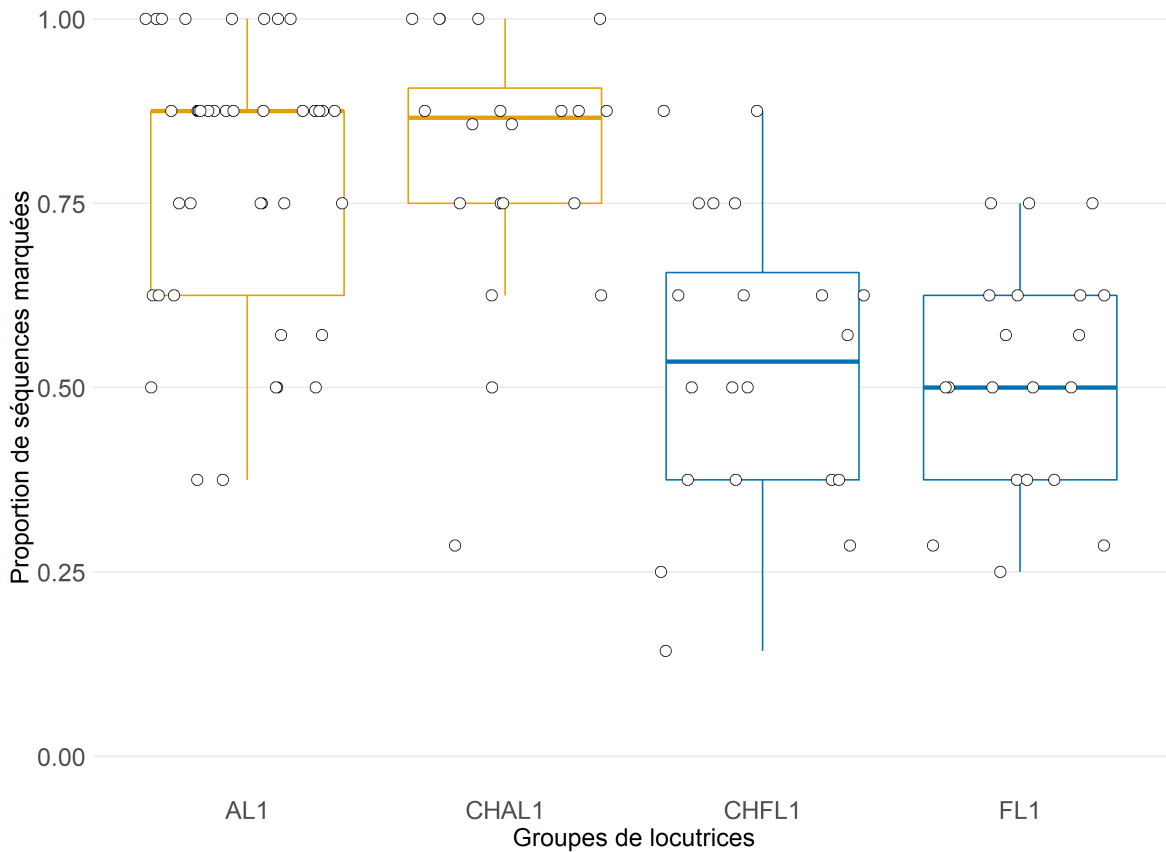


FIGURE 6.7 – Proportion de marquages additifs chez les usagères L1

L'axe des abscisses délimite les quatre groupes. L'axe des ordonnées représente la proportion de marquages *via* tous les moyens additifs présentés dans le tableau 6.7 confondus. Chaque point représente une participante. Les boîtes forment la fourchette dans laquelle se situent 50% des participantes d'un groupe et la ligne horizontale épaisse trace la médiane.

Pour estimer si l'image dégagée des analyses descriptives pourrait être généralisée aux populations représentées par notre échantillon, la variation par participante a été prise en compte dans un modèle de régressions logistiques à plusieurs niveaux. Ce modèle estime l'effet du groupe de locutrices et de la séquence vidéo sur la probabilité de marquer la relation additive pour une locutrice moyenne²⁰.

Conformément à nos hypothèses, la probabilité de marquer la relation additive est significativement plus élevée dans le groupe *CHAL1* (84%) que *CHFL1* (55%) ($p < .001$). De plus, les groupes de même langue ne se différencient pas ($p = .632$ et $.731$, 82% pour les *AL1* et 53% pour les *FL1*).

²⁰Equation programmée dans R : `glmer(ADD_MARQUE ~ GROUPE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data = data, family = "binomial", control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

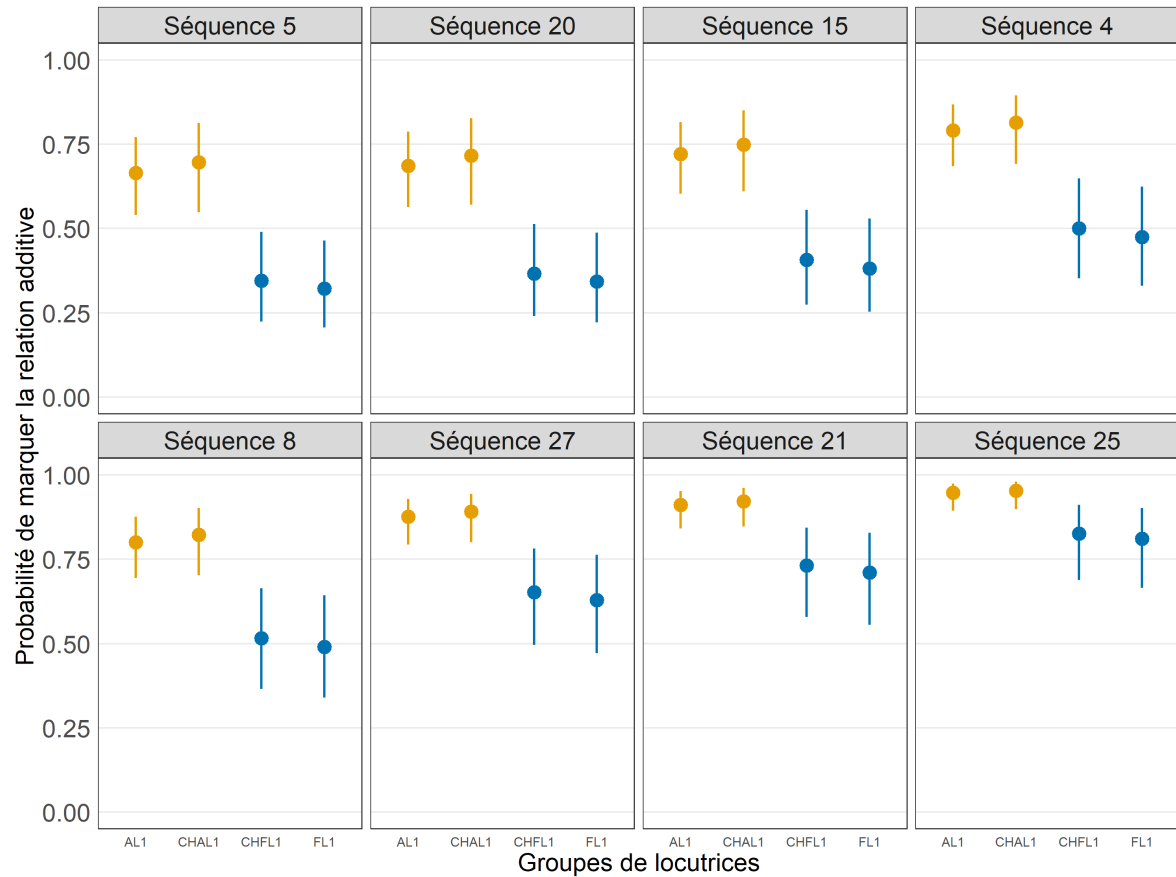


FIGURE 6.8 – Relation additive chez les usagers L1 selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites de marquages de la relation additive par groupe et par séquence vidéo, dans l'ordre croissant, pour une participante moyenne (les points) ainsi que l'insécurité autour de ces résultats (les lignes reproduisant les intervalles de confiance de 95%).

La figure 6.8 montre que la séquence 20, dont la séquence antécédente pertinente n'est pas adjacente, fait bien partie de celles dont la probabilité d'être marquée est des plus basses. Cela n'est toutefois pas le cas de la séquence 27 dont le contexte narratif est à la fois additif et contrastif. La séquence qui a le moins de probabilité d'être marquée est la numéro 5, qui contient pourtant deux séquences antécédentes pertinentes pour établir le lien anaphorique. L'insécurité autour des résultats est un peu plus élevée dans les groupes francophones.

Q2 - similarité (*faire la même chose, etc.*) - usagers L1

Question - Est-ce que 1) les groupes français et suisse romand, 2) les groupes suisse romand et suisse allemand et 3) les groupes suisse allemand et allemand diffèrent en

termes de probabilité de marquer le maintien de la situation prédicative en racontant les séquences 4, 5, 8, 15, 20, 21, 25 et 27 de la *Finite Story* ?

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$) (mais pas forcément, en cas d'influences translinguistiques) et une probabilité plus élevée dans le groupe suisse romand que dans le groupe suisse allemand ($CHFL1 > CHAL1$). Les séquences dont le contexte anaphorique pertinent est adjacent ou qui ne sont pas en concurrence avec un contexte contrastif devraient être marquées plus fréquemment. Les séquences 5 et 21 dans lesquelles M. Rouge est le deuxième protagoniste à effectuer une action similaire à ces voisins pourraient être plus probablement marquées si les participantes souhaitent varier leur discours avec des moyens moins fréquents.

Réponse - Dans la partie 6.3.2 *Aperçu général des résultats*, nous avons vu que le marquage de la similarité de la situation est plus rare que celui de la relation additive. Des analyses descriptives plus approfondies montrent que de la moitié de locutrices des groupes $AL1$ et $CHAL1$ n'utilisent jamais cette stratégie. Les usagères L1 francophones sont plus nombreuses à l'utiliser. Ci-dessous, nous reportons les résultats d'un *MLGM* comparable à celui pour la relation additive ci-dessus²¹. La seule différence significative attestée se trouve entre les groupes suisses ($p = .012$), conformément à nos attentes. La séquence 20, dont la séquence anaphorique pertinente est éloignée dans le scénario, et la séquence 27, qui peut également être marquée pour le contraste sur la polarité de l'action, sont celles avec les plus petites probabilités d'être marquées, conformément à nos hypothèses. La séquence 21 fait partie des séquences les plus souvent marquées pour cette relation conformément à notre hypothèse que les locutrices tenteraient de varier leur discours, mais pas la séquence 5 qui est également moins souvent marquée pour la relation additive qu'attendu²². L'insécurité autour des résultats est également plus basse dans les groupes germanophones, en particulier le groupe $AL1$.

²¹Équation calculée dans R : `glmer(SIM_MARQUE ~ GROUPE + CLIP + (1|PARTICIPANT.ID), data = data, family = "binomial", control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`. Ce modèle converge, mais reçoit le message d'erreur qu'il n'est presque pas identifiable. Cela est probablement dû au fait que l'insécurité autour des résultats est grande, car pour la séquence vidéo 21, aucun marquage de la similarité n'a été observé. Nous avons également calculé des modèles une fois sans le facteur participante, une fois sans les séquences vidéo et une fois sans ces deux facteurs (uniquement avec le facteur groupe). Ces modèles fonctionnent sans message d'alerte et le résultat général en termes de différences entre les groupes est comparable. L'insécurité autour des résultats des modèles ne prenant pas les séquences vidéo en compte est plus basse. Le modèle reporté ici est cependant celui qui permet de répondre exactement à la question de recherche formulée ci-dessus.

²²Dans la séquence 5, M. Rouge tire sa couverture contrairement à ses voisins. Ce détail pourrait pousser les locutrices à marquer ce contraste plutôt que la relation additive. N'ayant pas annoté ce contraste, nous n'avons pas vérifié cela dans nos données. Le taux plus bas de marquages additifs et de comparaisons dans cette séquence pourrait également s'expliquer par un effet de répétition des événements ; la locutrice pourrait employer d'autres moyens plus subtils pour marquer cette information comme un marquage prosodique sur l'entité.

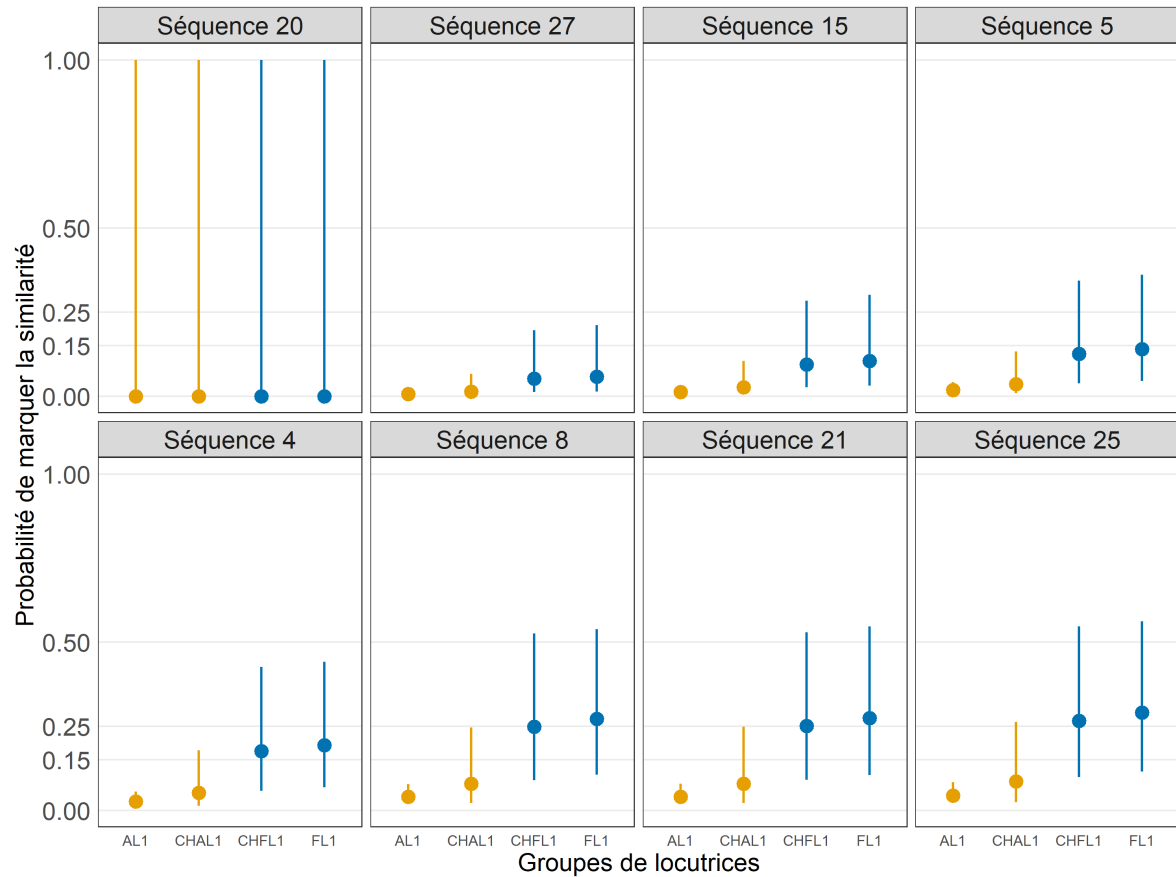


FIGURE 6.9 – Similarité de la situation chez les usagères L1 selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites de marquages de la similarité de la situation (par exemple *la même chose mais c'est monsieur vert qui se couche [...]*, FL1_14, S4) par séquence vidéo dans l'ordre croissant et par groupe, pour une participante moyenne (les points) ainsi que l'insécurité autour de ces résultats (les lignes représentant les intervalles de confiance de 95%).

Niveau 2 : les différents types de marquages additifs

Q3 - adverbe additif (*également*) - usagères L1

Question - Lorsque la relation additive est marquée, 1) le groupe français et le groupe suisse romand, 2) le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand et 3) le groupe suisse allemand et le groupe allemand diffèrent-ils en termes de probabilité d'utiliser un adverbe comme premier marqueur additif en racontant les séquences 4, 5, 8, 15, 20, 21, 25 et 27 de la *Finite Story* ?

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$) et une probabilité plus élevée dans le groupe suisse romand que dans le groupe suisse allemand ($CHFL1 > CHAL1$). Toutefois,

une différence entre les deux groupes germanophones est également possible vu que l'adverbe additif n'est généralement pas employé en suisse allemand ($AL1 > CHAL1$). Les séquences disposant de deux contextes antécédents pertinents (5 et 21) pourraient être plus souvent marquées de cette manière, car les locutrices pourraient vouloir varier leur récit en utilisant des marqueurs moins fréquents.

Réponse - Le tableau 6.7 révèle une présence nettement plus rare des adverbes additifs par rapport aux particules additives dans les quatre groupes. Les adverbes représentent en effet seulement 5% des marqueurs additifs utilisés par les usagers L1. D'après des analyses descriptives, onze $AL1$ ($N = 40$), une $CHAL1$ ($N = 20$), quatre $CHFL1$ ($N = 20$) et huit $FL1$ ($N = 20$) emploient cet adverbe, soit moins de la moitié des locutrices de chaque groupe. Celles qui l'emploient le font dans plus de séquences si elles sont francophones que germanophones. Par ailleurs, le nombre de locutrices utilisant l'adverbe additif est plus petit dans les groupes suisses que dans les groupes de comparaison correspondants.

L'effet du groupe et celui des séquences vidéo sur la probabilité d'employer un adverbe additif ont été estimés par une $MLGM$ ²³. Comme attendu, la différence est (juste) significative entre les deux groupes suisses ($p = .045$). Le graphique 6.10 montre toutefois que ces différences sont petites et que l'insécurité autour des résultats est grande pour les groupes francophones. Cela s'explique par une petite minorité de participantes qui emploient souvent *également* parallèlement à une majorité qui ne le fait jamais. Les différences entre les groupes de même langue suggérées par les analyses descriptives pourraient être dues au hasard ($p = .081$ et $.266$).

Concernant l'effet de la séquence vidéo, le fait qu'une action se répète pour la deuxième fois ne semble pas encourager la production d'un adverbe additif. Si la séquence 21 figure parmi les séquences le plus souvent marquées par un adverbe, la numéro 5 non.

²³Equation programmée dans R : `glmer(EBENSO ~ GROUPE + CLIP + (1|PARTICIPANT.ID), data = d_add1_L1, family = "binomial", control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

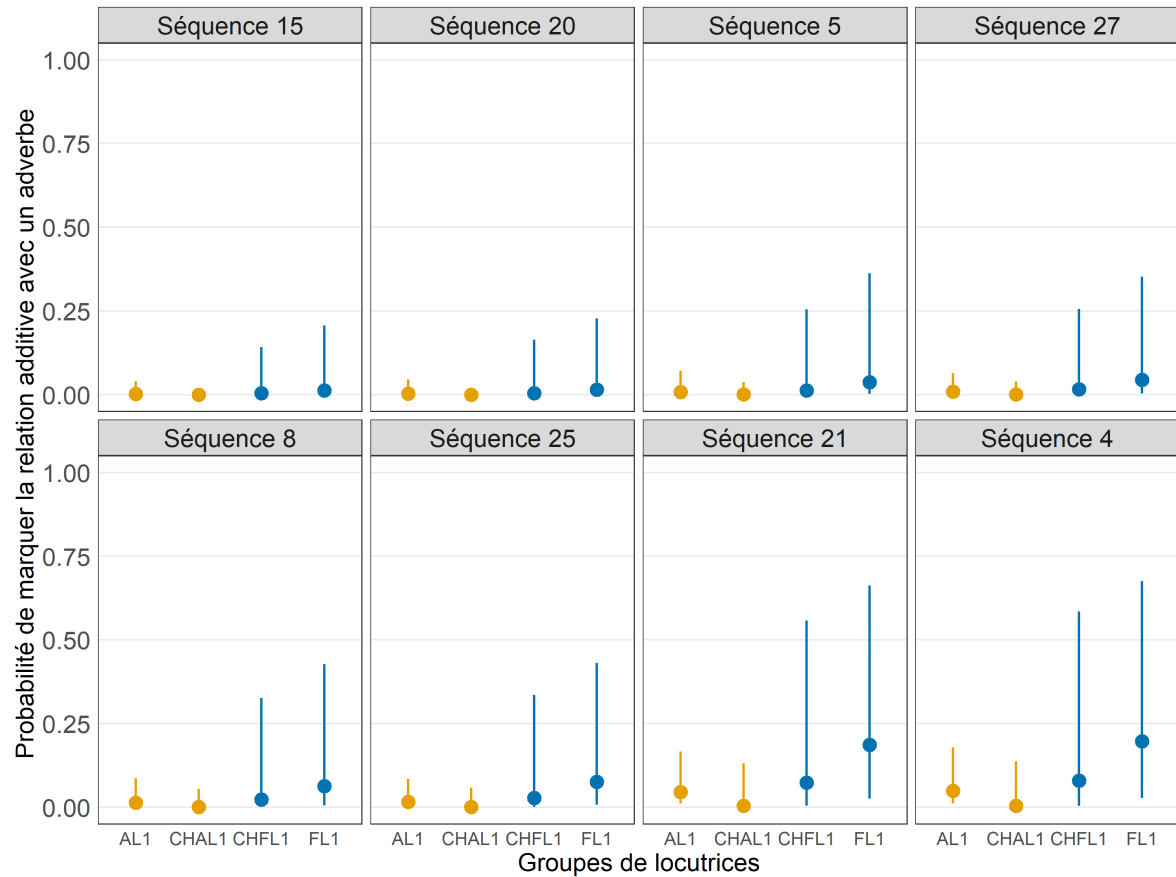


FIGURE 6.10 – Adverbe additif chez les usagères L1 selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites d’adverbes additifs dans les séquences marquées pour la relation additive (par exemple *également monsieur rouge est allongé, il bouge pas*, CHFL1_1, S8) par groupe et par séquence vidéo (dans l’ordre croissant des probabilités) pour une participante moyenne (les points) ainsi que l’insécurité autour de ces résultats (les lignes représentant les intervalles de confiance de 95%).

Question 4 - intégration syntaxique de la particule additive - usagères L1

Nous planifions des analyses statistiques uniquement pour la position adjacente au sujet et une exploration descriptive pour les autres positions.

Question - Lorsque la particule additive est intégrée dans une proposition avec l’entité comme sujet grammatical dans les séquences susmentionnées, 1) les groupes français et suisse romand, 2) les groupes suisse romand et suisse allemand et 3) les groupes suisse allemand et allemands diffèrent-ils en termes de probabilité de placer la particule en position adjacente à l’entité en racontant les séquences 4, 5, 8, 15, 20, 21, 25 et 27 de la *Finite Story*?

Hypothèses - Théoriquement, la probabilité de ce type de placement devrait être plus élevée dans les récits en français. Toutefois, si nous regardons bien les résultats des études citées dans le chapitre théorique, c'est surtout la proportion de placements adjacents au sujet par rapport aux placements dans le champ postverbal qui est plus élevée en français qu'en allemand. Si l'on prend en compte la position finale dans ces analyses, les différences s'estompent. Une absence de différence significative entre tous les groupes serait donc également possible.

Les séquences vidéo disposant de deux contextes antécédents pertinents pourraient être plus souvent marquées de cette manière, car les locutrices pourraient vouloir varier leur récit avec ce type de placement de la particule généralement moins fréquent.

Réponse - Nous reprenons ici les nombres du tableau 6.9 sous forme graphique. Deux informations importantes sont mises en évidence. Premièrement, si nous prenons en compte tous les énoncés analysables, c'est à dire aussi la position finale avec une portée ambiguë en français incluse (par exemple *monsieur rouge aussi*, CHFL1_17, S8), alors la proportion de particules adjacente à l'entité est comparable entre le groupe français et le groupe allemand (par exemple *und nun versucht es auch herr grün [...]*, AL1_9, S29). Deuxièmement, le groupe suisse romand préfère le placement postverbal à la manière germanophone (par exemple *monsieur vert très fatigué s'est aussi couché tranquillement et s'est endormi*, CHFL1_12, S4) et représente le groupe avec le moins de particules additives adjacentes à l'entité sujet. Seules 6 des 20 locutrices du groupe CHFL1 placent au moins une fois la première particule additive d'une séquence en position adjacente au sujet, alors que cela concerne plus de la moitié des locutrices dans chacun des trois autres groupes.

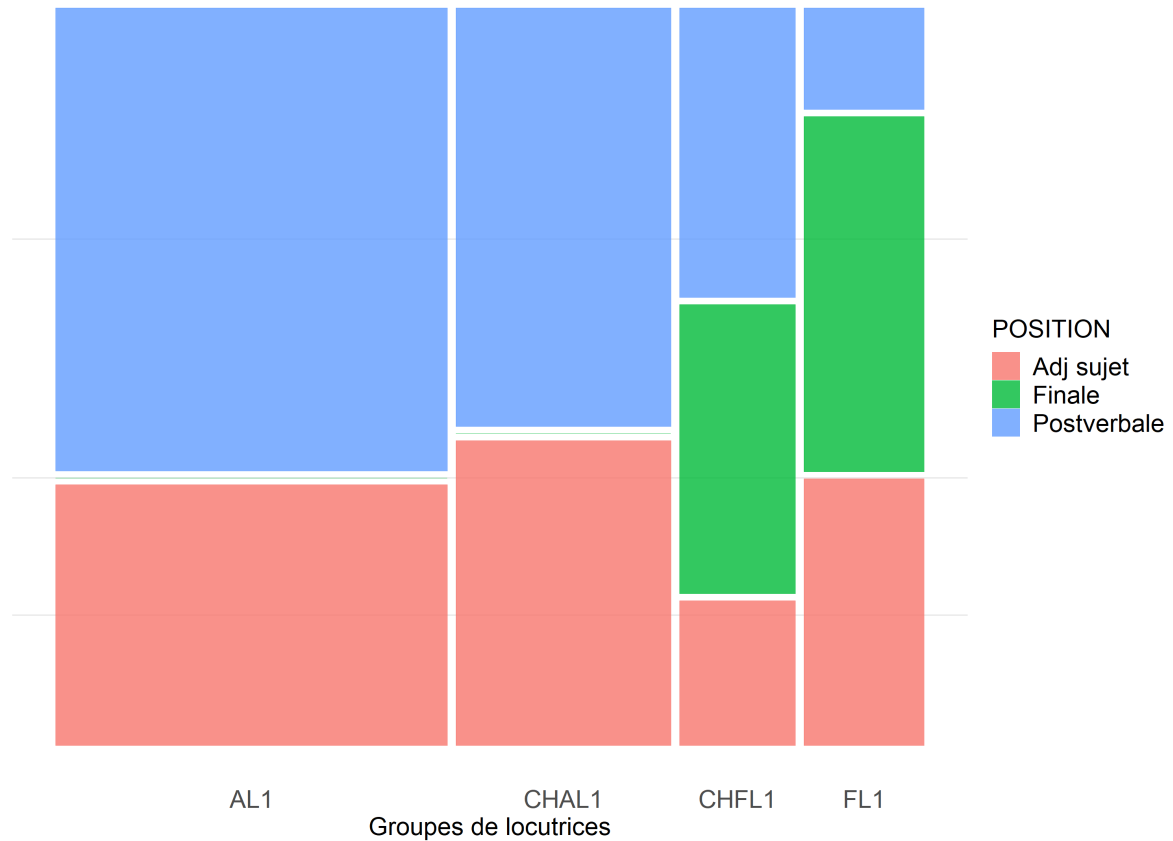


FIGURE 6.11 – Position de la particule additive chez les usagères L1

Ce graphique représente la proportion de segments pour chaque position de la (première) particule additive du segment : 1. adjacente au sujet, interprétée comme portée sur l'entité (par exemple *auch herr ROT verharret in seinem Zimmer und schaut traurig*, AL1_03, S21) ; 2. postverbale, interprétée comme portée sur le lien assertif (par exemple *herr rot* [ellipse verbale] *auch*, AL1_29, S21) ; 3. finale en français avec une portée large (par exemple *donc il saute aussi*, CHFL1_4, S27). Les exemples entre parenthèses rappellent que certaines structures classifiées comme postverbales en allemand sont considérées comme finales en français. Les segments analysés ici sont ceux dont la particule se trouve dans une phrase avec l'entité comme sujet grammatical. Sont exclues des analyses certaines propositions dépendantes dans lesquelles il ne serait grammaticalement pas acceptable de placer la particule en position adjacente au sujet. L'axe des abscisses délimite les quatre groupes d'usagères L1. Plus les bandes sont larges, plus les données sont nombreuses. Plus les bandes sont hautes, plus la proportion pour un type d'intégration est grande.

Selon les résultats du *MLGM*, la différence entre les groupes suisses est significative ($p = .037$), mais dans la direction inverse de nos hypothèses, soit avec une probabilité de placer la particule additive à côté de l'entité plus élevée dans le groupe *CHAL1*

(35%) que dans le groupe *CHFL1* (10%)²⁴. Les différences entre les groupes de même langue ne sont pas significatives ($p = .62$ et $.15$), même si une différence entre les groupes francophones est suggérée au niveau descriptif. Au-delà de notre question de recherche, nous confirmons le constat descriptif que les deux groupes de comparaison ne se différencient pas, avec une probabilité de 28% pour les *AL1* de placer la particule en position adjacente au sujet et de 26% pour les *FL1*.

Analyses post hoc - Suite à ce résultat non attendu, nous avons finalement également analysé la position postverbale, malgré le problème probablement encore plus grand de comparabilité entre les langues, afin de mieux comprendre le placement de la particule. Les résultats révèlent que la seule différence significative se situe entre *CHFL1* (37%) et *FL1* (8%) (par exemple *monsieur vert va aussi se coucher [...]*, *CHFL1_10*, S4). La probabilité de placement de la particule en position postverbale reste néanmoins plus basse dans le groupe *CHFL1* (37%) que *CHAL1* (63%), mais l'insécurité autour de ces résultats est grande avec des intervalles de confiance qui se chevauchent largement.

6.3.4 Tests d'hypothèses : locutrices bilingues

Niveau 1 : la probabilité d'établir un lien anaphorique additif ou comparatif

Q1 - relation additive (*auch*, *également* etc.) - bilingues

Question - Quel est l'effet l'indice du *BLP*, de la langue de récit et de la séquence vidéo (S4, S5, S8, S15, S20, S21, S25, S27) sur la probabilité de marquer la relation additive ?

Hypothèses - Nous attendons un effet de la langue de récit sous la forme d'une probabilité de marquage plus élevée en suisse allemand ainsi qu'un effet linéaire de l'indice de dominance langagière impliquant une probabilité de marquage plus élevée plus les locutrices sont dominantes en allemand. Les séquences dont le contexte antécédent pertinent pour établir ce lien anaphorique est adjacent ou qui ne sont pas en concurrence avec un contexte contrastif devraient être marquées plus fréquemment.

Réponse - Comme chez les usagères L1, chaque participante bilingue marque au moins une fois la relation additive et cela, dans chacun de ces récits (en français et en suisse allemand). Pour un petit nombre de récits, la relation additive est marquée dans toutes les séquences analysées. Il s'agit le plus souvent de récits en suisse allemand et de récits par des locutrices dominantes en allemand.

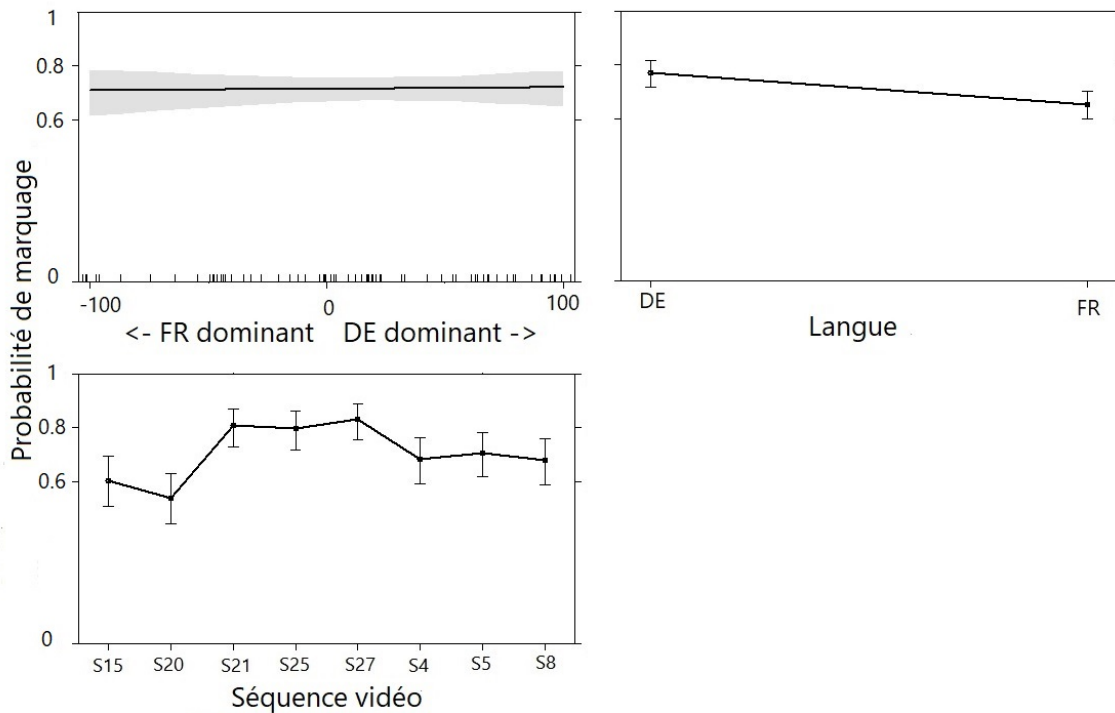
²⁴Équation programmée dans R : `glmer(ADD_ADJ_NP ~ GROUPE + CLIP + (1|PARTICIPANT.ID), data = d_add1_L1_syntaxe, family = "binomial", control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

Nous reportons les résultats du *MLGM* répondant exactement à notre question de recherche. Ce modèle estime l'effet de la langue de récit, de l'indice du *BLP* et de la séquence vidéo sur la probabilité de marquer la relation additive pour une locutrice moyenne (cf. figure 6.12)²⁵. Contre nos attentes, la dominance ne prédit pas la probabilité de marquer la relation additive, il s'agit d'une ligne plate ($p = .85$). L'effet de la langue est lui significatif ($p < .001$). Conformément à nos hypothèses, il est plus probable de marquer cette relation en suisse allemand (77%, pour une participante avec un indice de 0 au *BLP*) qu'en français (65%). Remarquons, même si une comparaison entre deux modèles est méthodologiquement à éviter, que ces probabilités se trouvent entre celles observées par les groupes d'usagers L1 suisses.

Les probabilités de marquages sont plus basses pour les séquences 15 (M. Bleu frappe chez M Rouge. M Rouge dort.) et 20 (M. Vert se réveille. Il est inquiet.); cela était aussi plus ou moins le cas pour les usagers L1. Pour la séquence 20, la séquence antécédente pertinente à l'établissement du lien anaphorique additif est plus éloignée dans le scénario que celle impliquant un contraste sur la polarité de l'action. Cela peut expliquer la proportion plus faible de marquages. Par contre, la séquence pertinente pour établir une relation additive dans la séquence 15 est directement adjacente. Toutefois, la séquence 15 peut aussi être marquée pour une relation de continuité (*il dort toujours*).

Analyses post hoc - Suite à l'absence d'effet de la dominance langagière, nous avons calculé des modèles calqués sur le modèle reporté ci-dessus en remplaçant l'indice différentiel du *BLP*, par l'indice ratio du *BLP*, par le score au *LexTALE_DE* et par celui au *LexTALE_FR*. Aucun de ces facteurs n'a d'effet sur le marquage additif.

²⁵Le graphique présentant l'effet de chaque variable ensemble comme le graphique 6.8 correspondant pour les usagers L1 est disponible dans les annexes. Il n'est pas présenté ici, car difficile à interpréter. L'insécurité autour des résultats est élevée pour sept séquences vidéo ce qui ne correspond pas à notre intuition. Équation calculée dans R : `glmer(ADD_MARQUE ~ INDICE_BLP + LANGUE + CLIP + (1 + LANGUE | PARTICIPANT.ID), data=data_conf1_bil, family=binomial(link="logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa", optCtrl=list(maxfun=1e5))`. Nous avons aussi calculé des modèles incluant le score au *LexTALE* anglais et / ou le niveau d'éducation. Plus le score en anglais est élevé, plus la probabilité de marquer l'addition est grande ; les probabilités de marquages sont plus basses chez les personnes avec un *CFC* qu'un niveau d'éducation plus élevé. Toutefois, aucune de ces relations n'est statistiquement significative.

FIGURE 6.12 – Relation additive chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre l'effet de chaque prédicteur sur la probabilité de marquer la relation additive au moyen de tous les marqueurs présentés dans le tableau 6.7 confondus pour une participante moyenne et une valeur moyenne pour les autres variables prédictives.

L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par des lignes verticales ou la bande qui représentent les intervalles de confiance de 95%. Les petites lignes sur les axes des abscisses du graphique avec l'indice du *BLP* représentent la répartition des participantes.

Q2 - similarité (*faire la même chose*) - bilingues

Question - Quel est l'effet de l'indice du *BLP*, de la langue de récit et de la séquence vidéo sur la probabilité de marquer la similarité de la situation ?

Hypothèses - La probabilité de marquage devrait être plus élevée en français et elle devrait augmenter plus les locutrices sont dominantes en français. Les séquences dont le contexte anaphorique pertinent est adjacent ou qui ne sont pas en concurrence avec un contexte contrastif devraient être marquées plus souvent. Les séquences 5 et 21 dans lesquelles M. Rouge est le deuxième protagoniste à effectuer la même action que ces voisins pourraient être plus souvent marquées si les participantes essaient de varier leur discours.

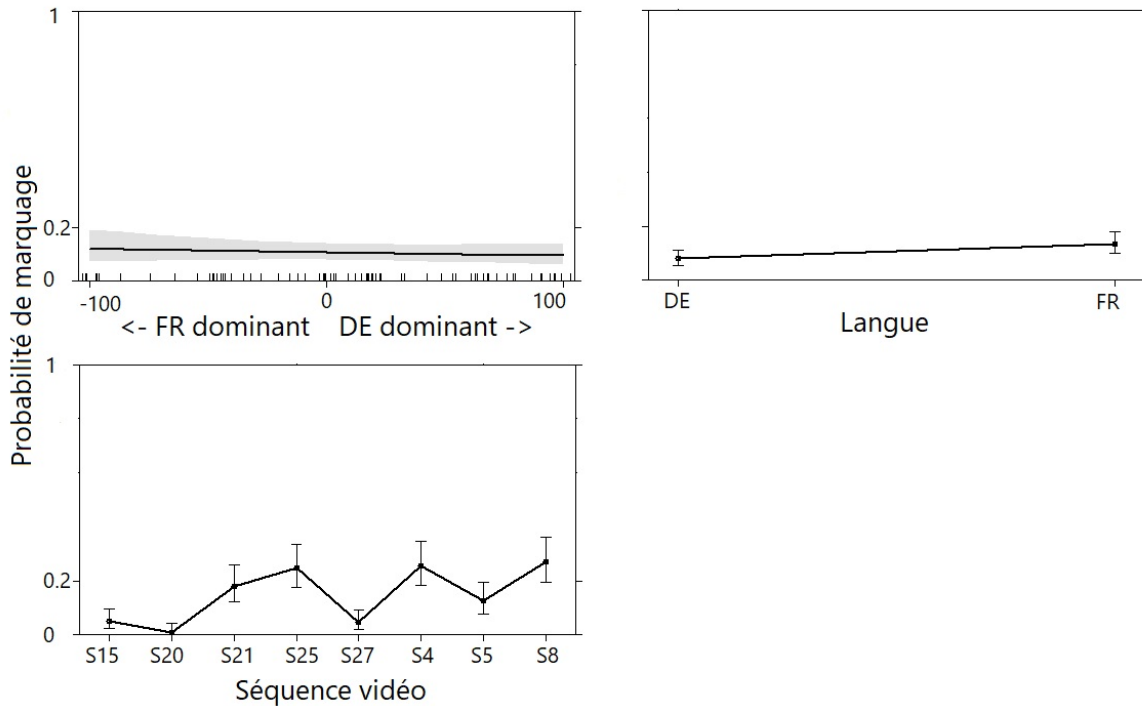
Réponse - 62 des 71 locutrices marquent au moins une fois la similarité de la situation ; c'est proportionnellement plus que les usagères L1 germanophones. En re-

gardant la variation intra-individuelle, nous constatons que la majorité des participantes marquent la similarité de la situation plus fréquemment en français ; certaines la marquent soit autant souvent dans les deux langues, soit jamais et une vingtaine de participantes la marquent plus souvent en suisse allemand. En regardant cette différence intra-individuelle sur le continuum du *BLP* (cf. annexe en ligne), plus les participantes sont dominantes en allemand, plus elles tendent à marquer la similarité de la situation plus souvent en français qu'en suisse allemand, mais cet effet semble négligeable.

Les analyses descriptives ont suggéré une interaction : plus les participantes sont dominantes en allemand, plus la différence entre les langues de récit serait grande. Pour tester nos hypothèses, nous avons donc calculé plusieurs *MLGMs* et l'un de ces modèles contient une interaction entre la langue de récit et l'indice du *BLP*. L'interaction est juste significative ($p = .048$). Plus une participante est dominante en allemand plus la probabilité de marquer la similarité en suisse allemand diminue. La probabilité de marquage en français semble augmenter, mais cet effet est faible. Le modèle sans interaction (celui testant exactement notre hypothèse de recherche) et le modèle avec interaction décrivent nos données pratiquement autant bien l'un que l'autre (*AIC* : 892 sans interaction vs 891 avec ; *BIC* : 948 sans interaction vs 951 avec). Les interactions étant difficiles à interpréter dans les modèles logistiques et le risque de faux positifs étant un peu plus bas dans le modèle sans interaction, nous restons fidèles à notre question de recherche initiale en rapportant le modèle sans interaction, par ailleurs comparable à celui pour la relation additive²⁶.

Le graphique 6.13 illustre, contrairement à nos hypothèses, une absence d'effet de dominance ($p = .51$). L'effet de la langue est significatif ($p < .001$). Conformément à nos hypothèses, il est plus probable de marquer cette relation en français (14% pour une participante avec un indice de 0 au *BLP*) qu'en suisse allemand (8%).

²⁶Équation calculée dans R : `glmer(SIM_MARQUE ~ INDICE_BLP + LANGUE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data=data_conf1_bil, family=binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa", optCtrl=list(maxfun=1e5)))`. Concernant les autres modèles testés, le score d'anglais n'est pas significatif dans nos modèles. Le plus haut niveau d'éducation atteint, par contre, pourrait jouer un rôle. Les personnes qui disposent d'un *CFC* emploient moins souvent les comparaisons, mais l'insécurité autour de ce résultat est élevée. Ce facteur est significatif dans un modèle prenant en compte également le score *LexTALE* et la langue du premier récit, mais il n'est pas significatif s'il est le seul facteur supplémentaire ajouté au modèle que nous avons reporté ci-dessus.

FIGURE 6.13 – Similarité de la situation chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre l'effet de chaque variable prédictive sur la probabilité de marquer la similarité de la situation (par exemple *also die vier fürwehrmänner probiere ds gleiche bei herr rot oder [...], also die vier Feuerwehrmänner versuchen das Gleiche bei Herrn Rot, oder ?, CHBIL_39, S25*) pour une participante moyenne et une valeur moyenne pour les autres variables prédictives. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par des lignes verticales ou la bande qui représentent les intervalles de confiance de 95%. Les petites lignes sur les axes des abscisses du graphique avec l'indice du *BLP* représentent la répartition des participantes.

Les séquences vidéo qui peuvent également être marquées pour un contraste sur la polarité de l'action sont effectivement moins probablement marquées pour la similarité. Comme chez les usagers L1, la séquence 21 (M. Rouge se réveille, il est inquiet) fait partie des séquences les plus souvent marquées pour cette relation. Cela est conforme à notre hypothèse que les locutrices tenteraient de varier leur discours lorsqu'une troisième entité effectue la même action que les précédentes. Cependant, la séquence 5 (M. Rouge va dormir) pour laquelle nous avons la même hypothèse ne fait pas partie des plus probablement marquées. Comme pour la relation additive, la séquence 15 (M. Bleu frappe chez M Rouge. M Rouge dort.) se trouve parmi celles dont une probabilité de marquage de la similarité est au plus bas.

Analyses *post hoc* - Suite à l'absence d'effet de l'indice différentiel du *BLP*, nous

avons calculé des modèles remplaçant ce dernier par l'indice ratio du *BLP*, par le score au *LexTALE_DE* et par celui au *LexTALE_FR*. Comme pour la relation additive, aucun de ces facteurs n'est significatif.

Niveau 2 : le marquage additif en détail

Q3 - adverbe additif (*ebenso, également, etc.*) - bilingues

Question - Lorsque les bilingues marquent la relation additive, quel est l'effet de l'indice du *BLP*, de la langue de récit et de la séquence vidéo sur la probabilité d'utiliser un adverbe additif?

Hypothèses - Nous attendons un effet de la langue avec une probabilité plus élevée d'utiliser un adverbe en français et à un effet linéaire de l'indice du *BLP* impliquant une probabilité plus élevée plus les locutrices sont dominantes en français. Les séquences disposant de deux contextes antécédents pertinents pourraient être plus souvent marquées de cette manière, car les locutrices pourraient vouloir varier leur récit.

Réponse - 39 des 142 récits contiennent au moins un segment avec l'adverbe comme premier marqueur additif de la séquence²⁷. Le nombre de récits sans adverbe additif est plus élevé en suisse allemand. Les effets de la langue de récit, de l'indice du *BLP* et de la séquence vidéo sur la probabilité d'employer un adverbe dans les séquences marquées pour la relation additive ont été estimés via un *MLGM* que nous reportons sous forme graphique (cf. figure 6.14)²⁸.

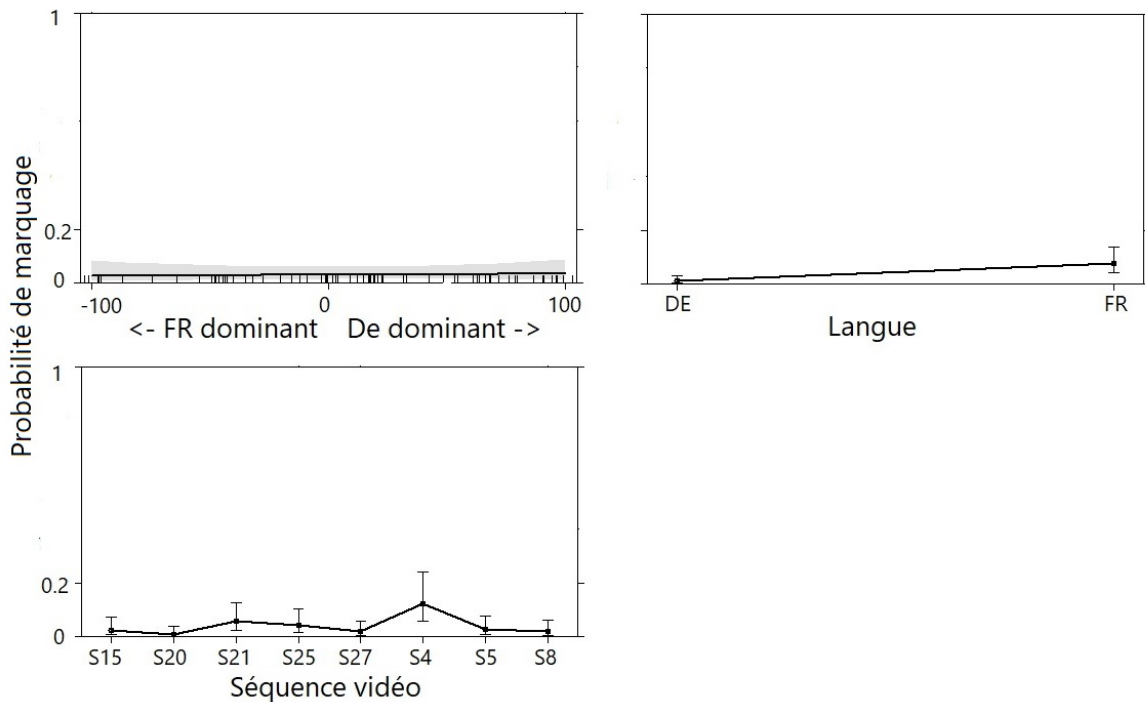
Comme attendu, la langue de récit est un facteur significatif ($p < .001$). Il est plus probable de choisir l'adverbe additif en français (7% pour une participante avec un indice de 0 au *BLP*) qu'en suisse allemand (1%). Le graphique 6.14 montre que l'insécurité autour des résultats est grande en français, comme cela était le cas pour les usagères L1. L'effet de l'indice du *BLP*, quant à lui, n'est pas significatif ($p = .761$).

Concernant l'effet de la séquence vidéo, le fait qu'une action se répète pour la deuxième fois ne semble pas favoriser l'adverbe additif. Si la séquence 21 figure parmi celles qui sont le plus souvent marquées par un adverbe, ce n'est à nouveau pas le cas de la séquence 5. La séquence 4 dispose à nouveau de la probabilité la plus élevée.

Analyses post hoc - Nous avons finalement calculé des modèles avec le score au *LexTALE_DE* et au score au *LexTALE_FR*. Ces facteurs ne sont pas significatifs, comme pour le marquage de la relation additive et de la similarité de la situation.

²⁷ Seulement trois segments du corpus bilingue comportent un adverbe uniquement comme deuxième marqueur additif.

²⁸ Equation programmée dans R : `glmer(ADD1_ADVERBE ~ INDICE_BLP + LANGUE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data=d_addmarque_bil, family=binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

FIGURE 6.14 – Adverbe additif chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre l'effet de chaque variable prédictive sur la probabilité d'utiliser un adverbe pour marquer la relation additive (par exemple *monsieur vert également*, CHBIL_24, S4) pour une participante moyenne et une valeur moyenne pour les autres variables prédictives. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par des lignes verticales ou la bande qui représentent les intervalles de confiance de 95%. Les petites lignes sur les axes des abscisses du graphique avec l'indice du *BLP* indiquent la répartition des participantes.

Q4 - intégration syntaxique de la particule additive - bilingues

Question - Quel est l'effet de l'indice du *BLP*, de la langue de récit (et de la séquence vidéo)²⁹ sur la probabilité de placer la particule en position adjacente à l'entité dans les énoncés contenant une particule additive et ayant l'entité comme sujet grammatical ?

Hypothèses - Nous attendons une probabilité plus élevée de particules additives en position adjacente à l'entité sujette dans les récits en français et plus les locutrices sont dominantes en français, mais cela pourrait bien ne pas être le cas (voir les hypothèses pour la *question 4 - intégration syntaxique de la particule additive - usagères L1* ci-dessus).

²⁹Le facteur séquence vidéo ne pourra techniquement pas être pris en compte. Nous renonçons donc à préciser les hypothèses à son égard.

Réponse - 42 des 71 participantes placent au moins une fois la (première) particule additive dans cette position. 29 des 71 récits en suisse allemand et 32 des 71 récits en français contiennent au moins un segment de ce type. Le modèle rapporté ne contrôle exceptionnellement pas les séquences vidéo en raison de problèmes de convergence³⁰.

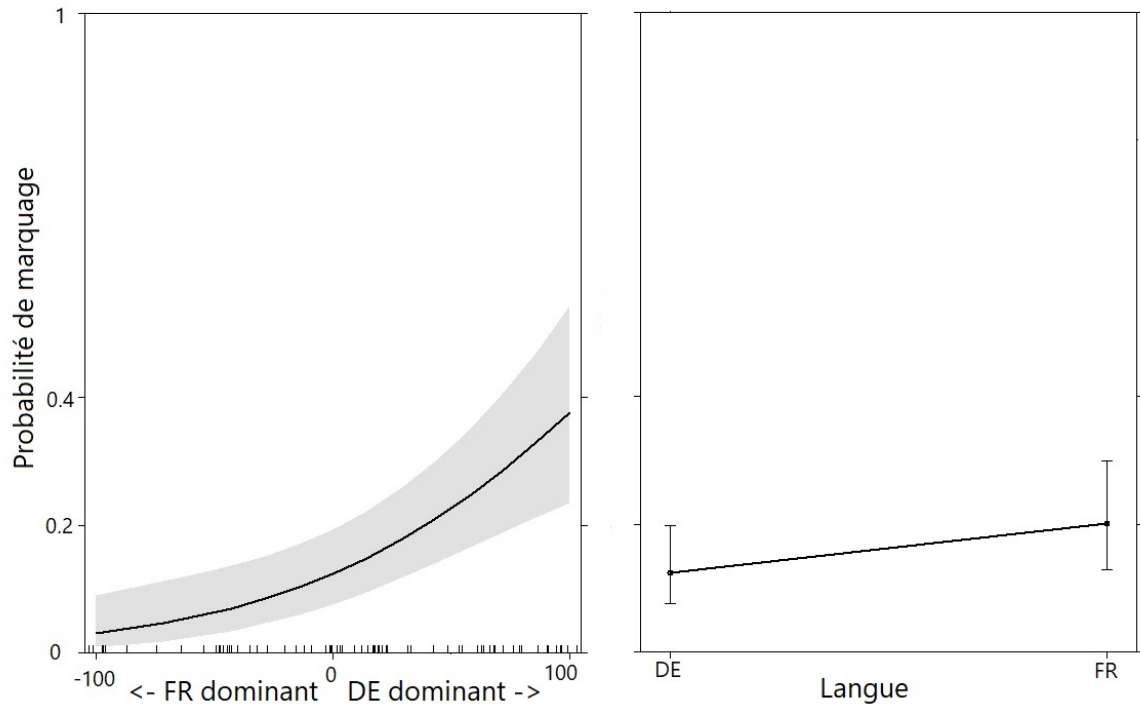


FIGURE 6.15 – Position de la particule additive chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre l'effet de chaque variable prédictive sur la probabilité de placer la particule en position adjacente au sujet (par exemple *o dr herr rot steit mit de muuwinkle gäg unge vor sim fänster*, auch Herr Rot steht mit den Mundwinkeln nach unten vor seinem Fenster, CHBIL_31, S21) pour une participante moyenne et une valeur moyenne pour l'autre variable prédictive. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par des lignes verticales ou la bande qui représentent les intervalles de confiance de 95%. Les petites lignes sur les axes des abscisses du graphique avec l'indice du *BLP* indiquent la répartition des participantes.

Cette fois, non seulement l'effet de la langue de récit ($p = .02$), mais également celui l'indice du *BLP* ($p < .001$) sont significatifs³¹. En accord avec notre hypothèse théorique de base, la probabilité pour une participante moyenne de placer la particule en position adjacente au sujet grammatical est plus élevée en français qu'en suisse allemand.

³⁰Équation programmée dans R : `glmer(ADD_ADJ_NP ~ INDICE_BLP + LANGUE + (1 | PARTICIPANT.ID), data=d_add1_bil_syntaxe, family=binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

³¹Cela ne devrait pas s'expliquer par la suppression du facteur séquence vidéo, car les modèles incluant la séquence vidéo et qui ne convergent pas indiquent également que l'indice du *BLP* est significatif.

Contre notre hypothèse toutefois, plus une participante est dominante en allemand, plus la probabilité de ce type de marquage est élevée. Le tableau 6.15 montre que l'insécurité autour des résultats est à nouveau plus élevée pour les récits en français.

Analyses post hoc - Des analyses descriptives ont suggéré une relation entre les résultats aux LexTALE_DE/FR et le placement de la particule en position adjacente au sujet. Ainsi, nous avons remplacé l'indice du *BLP* dans le modèle rapporté ci-dessus une fois par le score de vocabulaire en allemand et une fois par celui en français. L'effet de la langue ainsi que le score vocabulaire sont statistiquement significatifs. Plus le score au *LexTALE_DE* est élevé, plus la probabilité de placer la particule à côté du sujet grammatical augmente et inversement pour le score au *LexTALE_FR*.

6.3.5 Synthèse et discussion fine

Du côté des usagers L1, les tendances observées en Allemagne et en France se retrouvent généralement dans les données suisses allemandes et suisses romandes. Aucune différence statistiquement significative n'a été observée dans les groupes de même langue pour les analyses prévues initialement. Quelques différences y ont néanmoins été suggérées au niveau descriptif : 1) une utilisation moins fréquente de l'adverbe additif (*également*, *ebenso*) dans les récits suisses que dans ceux des pays voisins correspondants (cela était attendu pour le suisse allemand, mais pas pour le français); 2) une proportion plus élevée de particules additives en position adjacente au sujet dans le groupe suisse allemand qu'allemand et 3) une proportion moins élevée dans le groupe suisse romand que français (*M. Rouge aussi va dormir*). Une différence statistiquement significative a toutefois été révélée par des analyses post hoc du placement de la particule en position postverbale (*M. Rouge va aussi dormir*) avec une probabilité plus élevée dans le groupe suisse romand que français, mais la manière d'annoter cette position de la particule est discutable, vue qu'une partie de ces occurrences se retrouvent certainement dans la catégorie « position finale ».

Dans les analyses prévues initialement pour les usagers L1, les différences entre le groupe suisse allemand et le groupe suisse romand sont significatives. Par ailleurs, plus la différence entre le groupe allemand et le groupe français paraît claire, plus la différence entre le groupe suisse allemand et le groupe suisse romand est claire également. Les différences observées entre les deux groupes suisses correspondent à nos attentes à l'exception du placement de la particule additive. Cette position est plus probable dans les récits des suisses allemandes que des suisses romandes. Ce résultat pourrait s'expliquer par le nombre de séquences analysées ou par les critères linguistiques appliqués pour sélectionner les énoncés à inclure dans les analyses. Ces deux points méthodo-

logiques diffèrent un peu de ceux des études qui ont servi de base pour formuler nos hypothèses. Notons encore que le placement de la particule en position adjacente a généralement lieu dans le cadre d'un redoublement du sujet en français chez les usagers L1.

Chez les locutrices bilingues, le facteur langue de récit est prédictif des quatre structures analysées. Son effet correspond à nos hypothèses, même pour le placement de la particule additive en position adjacente à l'entité (*M. Rouge aussi va dormir*) qui est plus fréquent dans les récits en français qu'en suisse allemand.

L'effet de l'indice du *BLP* est significatif seulement pour la position de la particule additive et cela, dans la direction inverse à nos hypothèses : plus les locutrices sont dominantes en allemand, plus elles placent la particule à côté de l'entité. Si l'on remplace l'indice du *BLP* par le score au *LexTALE_DE*, nous observons que plus les locutrices sont compétentes en allemand, plus elles placent la particule à côté de l'entité. Contrairement aux études citées qui suggéraient que les apprenantes adultes et enfants bilingues préfèrent de façon quasi automatique la position partagée par les deux langues (Leray, 2009; Ringbom et Jarvis, 2009; Benazzo et Andorno, 2010; Benazzo *et al.*, 2012a; Bonvin et Dimroth, 2016), le placement en position adjacente au sujet est bien présent dans les deux langues de nos participantes, malgré les différences syntaxiques. Les bilingues de cette étude pourraient être à un niveau suffisamment avancé pour « aller plus loin » et utiliser la langue de manière variée. Toutefois, ce sont les locutrices plus dominantes ou compétentes en allemand qui placent le plus la particule additive dans cette position. Ce résultat rappelle celui de Thörle (2020) qui constate que les apprenantes allemandes du français marquent beaucoup le topique contrastif.

Contre nos hypothèses, l'adverbe additif allemand est présent dans les données, surtout chez les bilingues, bien que rarement. La tâche narrative étant typiquement scolaire, nous supposons qu'elle est normalement réalisée dans la variété standard. Cela expliquerait pourquoi *ebenso* qui est habituellement absent en dialecte est utilisé dans ces récits.

L'insécurité autour des prédictions est généralement plus élevée en français qu'en suisse allemand. Cette observation va dans le sens de la théorie suggérant un style discursif plus homogène en allemand et plus varié en français.

La séquence vidéo a été intégrée comme facteur fixe dans nos modèles. Cela permet entre autres de mieux comprendre l'effet de détails contextuels sur la fréquence des marqueurs. Nous avons émis des hypothèses basées 1. sur l'adjacence directe de la séquence analysée à la séquence anaphorique pertinente, 2. sur la possibilité de marquer la séquence analysée pour plusieurs relations anaphoriques et 3. sur le fait qu'une situation se répète non seulement pour une deuxième entité, mais également pour une troisième.

De manière générale, nous avons observé que les séquences les plus probablement marquées et celles les moins probablement marquées pour un certain type de marquage étaient plus ou moins les mêmes chez les usagers L1 et les bilingues. Nos hypothèses ne se sont par contre pas confirmées, ou alors partiellement. Un résultat plutôt stable concerne la séquence 4 qui est la première séquence additive du récit et la deuxième séquence racontée par les participantes (M. Vert va dormir). Alors que nous pensions que les marqueurs moins fréquents dans l'usage (comparaisons, adverbess additifs, particules additives en position adjacente au sujet) seraient réservés pour varier le discours dans une partie plus avancée du récit, ils sont en fait généralement fréquents en ce début du discours. Les locutrices sont peut-être plus enclines à chercher des stratégies originales en début de récit avant d'entrer dans une routine plus économique.

6.4 Contexte contrastif I (différente entité, différente polarité)

6.4.1 Rappels et précisions

Ce contexte est caractérisé par un double changement, l'un au niveau de l'entité et l'autre au niveau de la polarité de l'action. En voici les deux séquences analysables :

Topique temporel	Contenu principal du contexte et séquence analysée (en gras)	Numéro de la séquence du film
T_x	<i>M. Rouge ne se réveille pas</i>	8
T_{x+1}	<i>M. Bleu se réveille</i>	9
T_y	<i>M. Rouge ne saute pas par la fenêtre</i>	25
T_{y+1}	<i>M. Bleu saute par la fenêtre</i>	26

TABLEAU 6.10 – Séquences de la *Finite Story* analysées pour le contexte contrastif I

Le contraste sur l'entité est opérationnalisé par les marqueurs suivants :

- les marqueurs adverbiaux de nature lexicale marquant l'opposition, la primauté ou la restriction (*par contre, nur, im Gegensatz...*);
- les pronoms contrastifs (*lui, celui-ci, DER, dieser*);
- les structures clivées marquant la primauté ou la restriction (*être le seul à, ...*).

Pour l'accomplissement de l'action, les marqueurs suivants ont été pris en compte :

- la particule contrastive *doch* et les intensificateurs *wohl* et *bien*;

- les accents contrastifs sur le verbe³² ;
- les adverbes concessifs (*quand même, en revanche, trotzdem*) ;
- les enrichissements du prédicat tels que *einwilligen, Mut fassen, schaffen, ne pas hésiter, se décidé à, être obligé de*. Il peut également s'agir d'un autre groupe verbal, proche du prédicat principal (par exemple *il n'hésite pas et saute*).

D'après la littérature, les françaises marquent plus souvent le changement d'entité que les allemandes bien que les deux langues soient dotées de moyens similaires pour ce faire. Par contre, l'allemand et le français sont outillés différemment pour marquer le changement de polarité de l'action. Les particules contrastives et le *verum focus* sont typiques de l'allemand. L'existence d'équivalents en français est discutée. Pour plus de détails concernant les marqueurs et les annotations, voir les sections 3.4.2.3, 5.4 ainsi que le manuel d'annotation en ligne et l'annexe B (pour les enrichissements du prédicat).

6.4.2 Aperçu général des résultats

Ci-dessous, nous présentons le nombre d'occurrences des marqueurs recensés et discutons de certains aspects de manière descriptive. Dans la partie *entité* du tableau 6.11, nous rassemblons la particule *nur* et les marqueurs adverbiaux contrastifs de nature lexicale sous le terme *adverbiaux*. Dans la partie *action* du tableau, la particule assertive, les intensificateurs et les adverbes concessifs sont regroupés sous le terme *adverbes*³³. Les totaux et sous-totaux du tableau se rapportent aux nombres de segments marqués et diffèrent parfois de la somme des marqueurs concernés, car certains segments contiennent plusieurs marqueurs d'une même information (par exemple *seulement monsieur bleu, lui il le reMARQUE [...]*, FS_CH23, S9).

Les mots accentués sont écrits en majuscule. Les nombres entre parenthèses à côté des groupes représentent le nombre de locutrices. La ligne "doubles marquages" résume le nombre de séquences avec un contraste sur l'entité et un marquage du changement d'action (par exemple [...] *monsieur bleu et puis lui alors il décide de sauter*, FS_CH35, S26). Les nombres entre crochets représentent les résultats lorsque nous excluons les intonations verbales des analyses.

³²Nous avons pris en compte les accents contrastifs sur l'auxiliaire, sur la racine lexicale des verbes non composés finis et des participes passés. Nos données contiennent plus d'énoncés avec des verbes non composés, donc sans possibilité de marquer uniquement la partie finie du verbe (non lexicale), ce qui représenterait un *verum focus* clair. Un problème de l'annotation des verbes lexicaux est qu'ils nous paraissent également souvent accentués dans des contextes non contrastifs des récits.

³³Deux occurrences atones de l'intensificateur *wohl* n'ont pas été comptées, leur signification nous paraissant plus modale que contrastive : *herr BLAU ist WACH geworden. Er hat wohl irgendwas verdächtiges beMERKT und steht am FENSter* (AL1_5, S9) et *und herr BLAU ist wohl wieder aufgestanden hat das feuer gesehen* (AL1_28 S9). Cette particule est d'ailleurs présente dans des contextes non contrastifs.

	AL1 (N = 40)	CHAL1 (N = 20)	CHABIL (N = 71)	CHFBL (N = 71)	CHFL1 (N = 20)	FL1 (N = 20)	
Entité	Pronoms	DER (2), ER (1) dieser (2)	DER (3)	DER (3), ER (2) dieser (1)	lui (26), *cehui (1), IL (1)	lui (14) cehui-ci (1)	
	Clivées	0	0	der Einzige sein (6)	être le premier (4), il y a seulement (1), être le seul (4)	0	
	Adverbiaux	im Gegensatz (1) hingegen (1) nur (3) als einziger (2)	0	hingegen (4) nur (3), ausser (1) als erster (2) jedenfalls (1) im Unterschied (1)	par contre (17) seulement (3) premier (2) tandis/alors que (3)	par contre (4) par contre (3) en revanche (1)	
	Autres	0	0	cleverer (1)	plus motivé (1)	plus fort ou plus intelligent (1)	0
Segm. marqués	12 (≈ 15%)	3 (≈ 8%)	26 (≈ 19%)	58 (≈ 41%)	11 (≈ 28%)	19 (≈ 48%)	
Action	Adverbes	doch (3)	doch (1), gleich (1)	doch (1), gleich (1), trotzdem (2)	quand même (3)	bien (1)	
	Intonations verbales	v. finis lex. (6) auxiliaire (1) v. infinis (non comptés !)	v. infinis (2)	v. finis lex. (14) v. infinis (1)	v. finis lex. (14) v. infinis (3) auxiliaires (2)	v. infinis (2)	
	Enrich. prédicat	11 (≈ 14%)	8 (≈ 21%)	27 (≈ 20%)	29 (≈ 21%)	10 (≈ 26%)	9 (≈ 23%)
	Segments mar- qués [146]	19 (≈ 24%) [15]	11 (≈ 28%) [10]	39 (≈ 29%) [29]	46 (≈ 33%) [30]	13 (≈ 33%) [11]	12 (≈ 30%) [10]
Segm. marqués / Total segments	26/80 (≈ 54%)	14/39 (≈ 36%)	56/135 (≈ 42%)	90/141 (≈ 64%)	20/39 (≈ 51%)	25/40 (≈ 63%)	
Doubles marqués	5 (≈ 6%) [5]	0 [0]	8 (≈ 6%) [7]	14 (≈ 10%) [8]	4 (≈ 10%) [4]	6 (≈ 15%) [6]	

TABLEAU 6.11 – Marqueurs répertoriés pour le contexte contrastif I (2 séquences narratives)

D'après ces nombres bruts, le marquage du contraste sur l'entité est plus fréquent en français, surtout chez les *FL1* et les *CHFBIL*, qu'en (suisse) allemand³⁴. Ces différences suggérées entre les groupes s'expliquent surtout par l'utilisation plus fréquente du pronom contrastif en français (cf. exemple 30) qu'en (suisse) allemand et cela, dans des fréquences variables entre les groupes en français. *Lui* est utilisé presque constamment par le groupe *FL1*, mais moins dans les données suisses en français, même s'il reste le marqueur favori pour marquer le contraste sur l'entité.

- (30) *elles se mettent en dessous de la fenêtre de monsieur bleu # lui, il est plus courageux [...] il grimpe par-dessus de la fenêtre et il se laisse tomber* (CHBIL_44, S26).

Nous discutons encore de deux marqueurs plus rares du contraste sur l'entité. Premièrement, la préférence germanique pour la particule restrictive *nur* suggérée dans la littérature se retrouve de manière anecdotique dans les données suisses avec seulement six segments avec *nur* ou *seulement* (hors clivées) (par exemple *seulement monsieur bleu se réveille et [...] CHBIL_14, S9*). Ces six segments sont produits par trois locutrices bilingues dominantes en allemand ; l'une d'elle produit d'ailleurs quatre de ces six segments (CHBIL_14)³⁵. Deuxièmement, des clivées contrastives (par exemple *monsieur bleu est le seul qui a sauté [...]*, CHBIL_7, S26) ont été observées chez les bilingues uniquement. Nous avons entre autres observé l'usage des sous-catégories de pseudo-clivées (cf. De Cesare, 2017) suivantes :

- (31) Les phrases pseudo-clivées : *donc le seul qui remarque que quelque chose ne va pas c'est monsieur bleu [...]* (CHBIL_43, S9).
- (32) Les phrases pseudo-clivées renversées : *le bonhomme en bleu [...] c'est le premier à remarquer qu'il y a un feu* (CHBIL_10, S9).

Cinq locutrices emploient des structures clivées dans les deux langues, quatre exclusivement en français et une le fait seulement en suisse allemand. Contre nos attentes, huit de ces dix locutrices sont dominantes en allemand.

Finalement, lorsque les bilingues utilisent un marqueur de l'entité avec une valeur sémantique (marqueur adverbial ou structure clivée), il s'agit le plus souvent de la restric-

³⁴La place des marqueurs adverbiaux dans l'énoncé peut influencer leur portée. Nous l'avons analysée pour les données suisses uniquement et précisons que parmi toutes les données suisses pour ce contexte, 56 marqueurs adverbiaux se trouvent en position adjacente à l'entité et donc avec une portée claire sur cette dernière, et 13 sont placés après le verbe fini, avec une portée large.

³⁵Cependant, la particule *nur* est utilisée par deux *CHAL1* dans la séquence 28, non analysée dans ce contexte et contenant un contraste négatif sur l'entité (par exemple *numme dr herr ROT wott NONI usespringe*. Nur Herr Rot will noch nicht hinausspringen, CHAL1_BL1, S28).

tion en suisse allemand (par exemple *nur*) et de l'opposition en français (par exemple *par contre*), reproduisant ainsi les préférences des usagères L1.

Concernant le marquage au niveau de l'action, les différences interlinguistiques sont moins claires. L'enrichissement du prédicat est le plus fréquent des marqueurs dans tous les ensembles de données. L'intensificateur *bien* a été observé une seule fois par une locutrice française dans l'expression *a bien voulu sauter* (FL1_19, S26). En suisse allemand, non seulement le *doch* tout comme en allemand standard, mais aussi un adverbe spécifiquement suisse allemand, *glich*, apparaît dans les données. Nous le classons comme marqueur concessif, même si sa petite taille le rapproche de la classe des particules³⁶. Chez les bilingues, *doch* et *glich* sont utilisés par des locutrices dominantes en allemand, alors que *trotzdem*, qui est d'ailleurs absent des données des usagères L1 pour ce contexte, est utilisé par des locutrices dominantes en français.

Au niveau prosodique, les différences observées en France et Allemagne se réduisent voir s'inversent dans les données suisses. Ces analyses faites à l'oreille par des personnes différentes manquent de fiabilité et ne seront pas approfondies.

6.4.3 Tests d'hypothèses : usagères L1

Vu le nombre restreint de données, nous focalisons le marquage de chaque domaine informationnel (entité et action) pour les analyses inférentielles et restons au niveau descriptif pour l'usage des marqueurs individuels.

Q1 - entité (*hingegen, lui, etc.*) - usagères L1

Question - Est-ce que 1) le groupe français et le groupe suisse romand, 2) le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand et 3) le groupe suisse allemand et le groupe allemand diffèrent en termes de probabilité d'établir un contraste sur l'entité dans les séquences 9 et 26 de la *Finite Story*?

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence significative entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$) (mais pas forcément, en cas d'influences translinguistiques) et une probabilité de marquage significativement plus élevée dans le groupe suisse romand que dans le groupe suisse allemand ($CHFL1 > CHAL1$). Nous n'avons pas d'hypothèse forte concernant une différence entre les séquences vidéo.

³⁶Dans l'Idiotikon (consulté le 24.11.2019), cet adverbe est entre autres défini comme « *doch, dennoch, gleichwohl* (avec ou sans obstacle), souvent au sens faible de *doch*, dans des propositions suggérant une réticence ou un étonnement » (notre traduction) ainsi que comme marqueur de la similarité. Suite à des discussions avec des collègues natifs du suisse allemand, nous concluons que *glich* ne présuppose pas de polarité négative dans une situation précédente au même titre que la particule *doch*. De plus, ce marqueur peut être utilisé dans des contextes concessifs plébiscitant un *trotzdem* plutôt qu'un *doch*. Finalement, il rappelle la conjonction *obgleich* qui est également soumise à une lecture concessive.

Réponse - Des analyses descriptives approfondies montrent qu'au moins une locutrice par ensemble de données marque le contraste sur l'entité dans les deux séquences et au moins une locutrice ne le marque jamais. Globalement, la variation interindividuelle apparaît plus grande dans les groupes francophones. Nous avons calculé un *MLGM* estimant l'effet du groupe et de la séquence vidéo sur la probabilité d'établir un contraste sur l'entité pour une participante moyenne³⁷. Son résultat est illustré dans la figure 6.16.

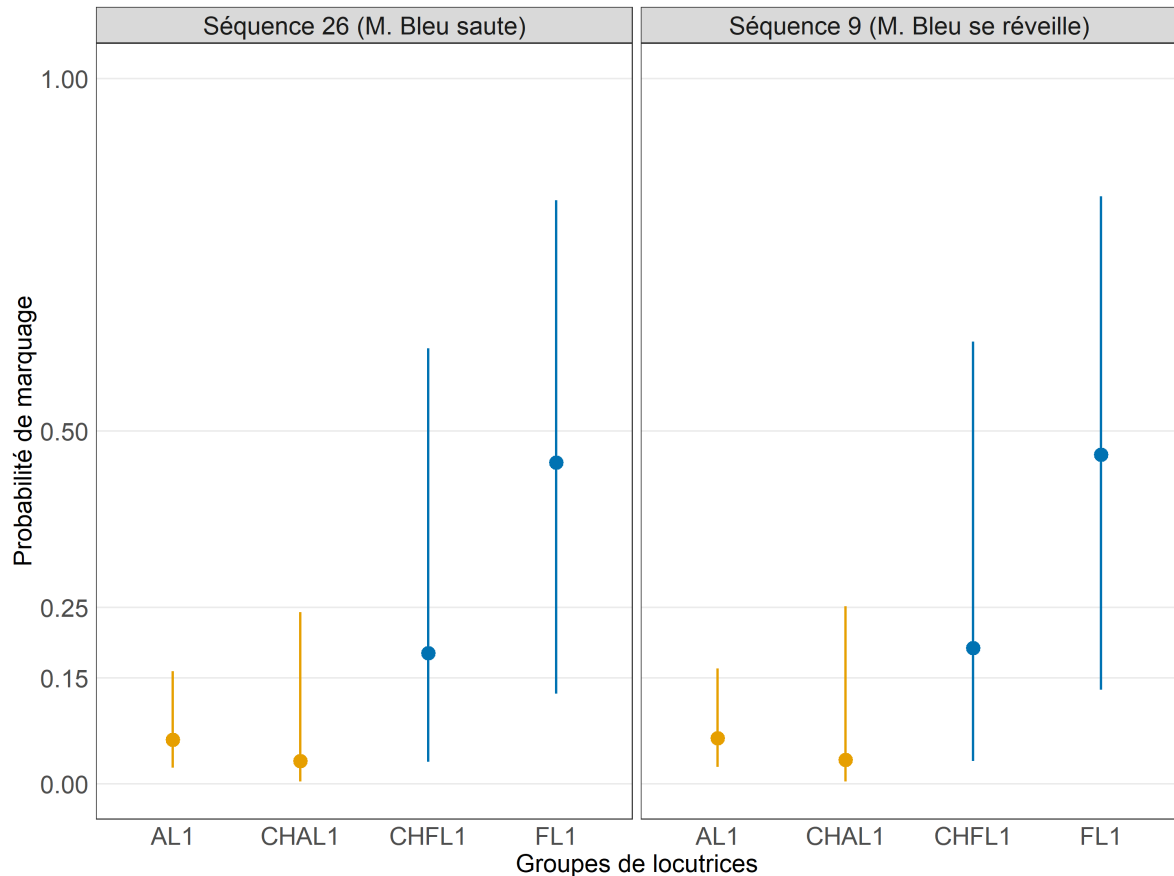


FIGURE 6.16 – Contraste sur l'entité chez les usagères L1 selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites d'un contraste sur l'entité (par exemple *l'incendie est déclaré chez monsieur bleu donc lui il hésite pas # il saute*, FL1_06, S26) par séquence vidéo dans l'ordre croissant des probabilités de marquage et par groupe pour une participante moyenne (les points) et leur intervalle de confiance de 95% (les lignes).

La différence entre les deux groupes suisses n'est juste pas significative ($p = .053$). Si la différence entre les moyennes prédites ne semble pas négligeable (19% vs 3%), l'insécurité autour des résultats est élevée. Les différences entre les groupes de même

³⁷Equation programmée dans R : `glmer(CONTRASTE_ENTITE_MARQUE ~ GROUPE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data = data, family = "binomial", control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

langue ne sont pas significatives ($p = .445$ et $.127$), même si la probabilité de d'établir un contraste sur l'entité à travers les séquences vidéo dans le groupe *CHFL1* ($\simeq 19\%$) est bien plus basse que celle du groupe *FL1* ($\simeq 46\%$). Cela s'explique ici aussi par une grande incertitude autour de ces estimations.

La probabilité de marquer chacune des séquences vidéo est comparable (moins d'un pour-cent de différence).

Q2 - changement de la polarité / accomplissement de l'action (*doch, quand même, se décider à*) a)³⁸ - usagères **L1**.

Question - Est-ce que 1) le groupe français et le groupe suisse romand, 2) le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand et 3) le groupe suisse allemand et le groupe allemand différent en termes de probabilité de marquage du changement au niveau de l'action au moyen d'une particule, d'un adverbe ou d'un enrichissement du prédicat dans les séquences 9 et 26 de la *Finite Story*?

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence significative entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$). La probabilité de marquer cette information devrait être significativement plus élevée dans le groupe suisse allemand que suisse romand ($CHAL1 > CHFL1$). Toutefois, une absence de différences entre les deux groupes suisses est aussi possible en raison de l'ajout des enrichissements du prédicat à cette catégorie et de l'exclusion des marqueurs prosodiques. La probabilité de marquage pourrait être plus élevée dans la séquence 26 qui relate une action volontaire (sauter pour se sauver) contrairement à la séquence 9 qui relate une action subie, bien que souhaitable (être réveillé et effrayé par le bruit du feu).

Réponse - Des analyses descriptives approfondies suggèrent un lien entre la proportion de marquages et la séquence vidéo. Selon les groupes, entre zéro et onze pour-cent des énoncés de la séquence 9 sont marqués tandis que la proportion de marquages de la séquence 26 varie entre 45% et 65%.

Pour répondre à notre question, nous avons testé l'effet du groupe et de la séquence vidéo sur la probabilité de marquer le changement au niveau de l'action. Nous reportons les résultats d'un modèle simple sans la variable aléatoire *participante* dont le contrôle est superflu cette fois³⁹. Selon ce modèle de régression logistique simple, les différences entre les groupes d'intérêt ne sont pas significatives (valeurs p entre $.36$ et $.76$). Par contre, celles entre les séquences vidéo le sont.

³⁸La question *Q2 - changement de la polarité / accomplissement de l'action - usagères L1 b*, similaire, se trouve dans l'analyse du contexte contrastif II (cf. point 6.5.3).

³⁹Équation programmée dans R : `glm(POL_MARQUE_SANS_INT0 ~ GROUPE + CLIP, data = data, family = "binomial")`. Pour une explication détaillée concernant la non inclusion des participantes en facteur aléatoire, voir le script en ligne (C2_info_L1).

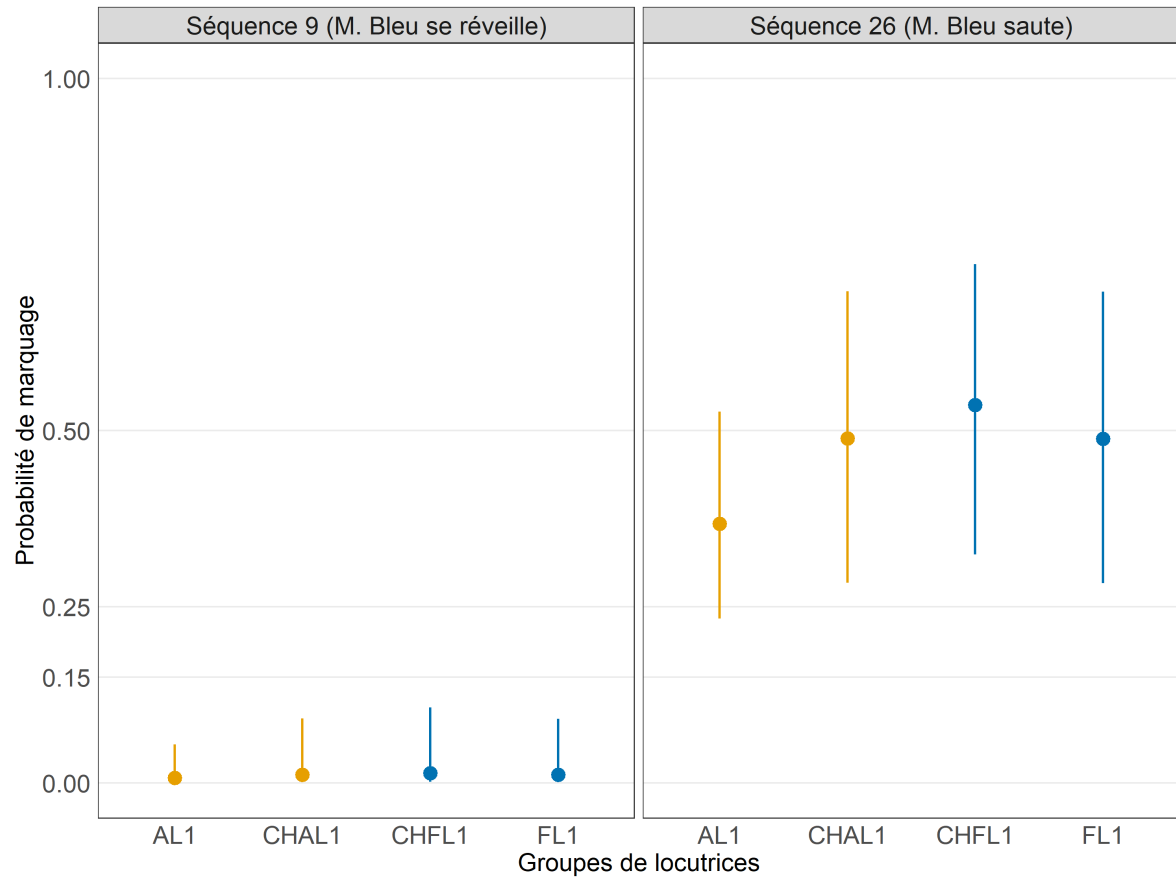


FIGURE 6.17 – Marquage de l'action a) chez les usagères L1 selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites (les points) par séquence vidéo dans l'ordre croissant et par groupe pour une participante moyenne de mettre en évidence le changement au niveau de la polarité de l'action (au moyen d'une particule contrastive, d'un adverbe concessif ou d'un enrichissement du prédicat) ainsi que l'insécurité autour de ces résultats (les lignes représentant les intervalles de confiance de 95%).

6.4.4 Tests d'hypothèses : locutrices bilingues

Q1 - entité (*hingegen, lui, etc.*) - bilingue

Question - Quel est l'effet de l'indice du *BLP*, de la langue de récit et de la séquence vidéo (S9 et S26) racontée sur la probabilité d'établir un contraste sur l'entité ?

Hypothèses - Un effet de la langue devrait se traduire par une probabilité de marquage significativement plus élevée en français. Un effet de la dominance langagière, opérationnalisée par le *BLP*, devrait impliquer une probabilité plus élevée plus les locutrices sont dominantes en français. Nous n'attendons pas d'effet de la séquence vidéo.

Réponse - D'après les nombres bruts du tableau 6.11, les bilingues établissent environ deux fois plus de contrastes sur l'entité en français qu'en suisse allemand. En nous attardant au niveau intra-individuel, nous constatons sans surprise qu'une grande partie des locutrices marque cette information plus souvent en français qu'en suisse allemand et qu'une bonne autre partie le fait autant souvent (zéro, une ou deux fois) dans les deux langues. Cinq personnes marquent tout de même plus souvent ce contraste en suisse allemand qu'en français. Précisons que ces cinq personnes sont dominantes en allemand et que quatre d'entre elles ne marquent jamais le contraste sur l'entité en français dans les deux séquences analysées.

Pour tester nos hypothèses, nous avons calculé plusieurs *MLGMs*, dont deux avec une interaction entre la langue de récit et l'indice du *BLP*. En effet, les analyses descriptives suggèrent une interaction sous forme d'une diminution du nombre de séquences marquées en français plus la participante est dominante en allemand. Celle-ci n'est cependant pas significative ($p = .08$). Pour répondre précisément à nos questions, nous reportons ci-dessous le modèle sans interaction (cf. figure 6.18)⁴⁰.

L'effet de la langue de récit est statistiquement significatif ($p < .001$). La probabilité de marquer le contraste sur l'entité pour une participante moyenne avec un indice *BLP* de 0 et à travers les séquences vidéo est plus élevée en français (40%) qu'en suisse allemand (14%). Aucune relation claire entre le marquage du contraste sur l'entité et l'indice du *BLP* n'a été constatée ($p = .49$). L'effet de la séquence vidéo n'est pas significative, tout comme chez les usagères L1.

⁴⁰Équation calculée dans R : `glmer(CONTRASTE_ENTITE_MARQUE ~ INDICE_BLP + LANGUE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data=data_conf2_bil, family=binomial(link = "logit"))`. Les valeurs *AIC* et *BIC* des modèles sans les séquences vidéo ou / et avec l'interaction sont inférieures au modèle présenté, mais d'un ou deux points seulement. Le niveau d'anglais a été contrôlé initialement, mais il s'est révélé non significatif et les valeurs *AIC* et *BIC* sont les plus élevées pour le modèle incluant ce facteur. Pour le niveau d'éducation, contrairement aux observations faites pour le contexte additif, les personnes détenant un *CFC* ne sont, du moins selon les analyses descriptives, pas les personnes avec le moins de segments marqués. La relation entre le niveau d'éducation et le marquage du contraste de l'entité paraissant faible et suivant une logique en dents de scie, nous avons ignoré ce facteur dans les analyses inférentielles.

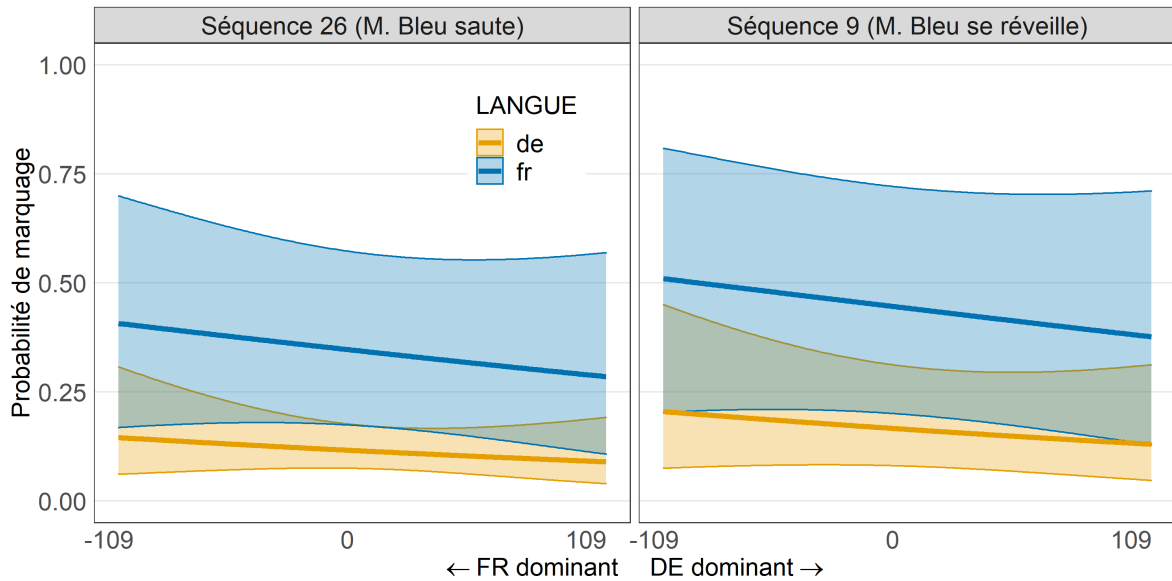


FIGURE 6.18 – Contraste sur l’entité chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites d’un contraste sur l’entité (par exemple *et là, on voit monsieur bleu dans son appartement qui lui est réveillé [...]*, CHBIL_34, S9) par séquence vidéo dans l’ordre croissant des probabilités de marquage, par langue et indice du *BLP* pour une participante moyenne. L’insécurité autour de ces résultats est indiquée par les bandes qui représentent les intervalles de confiance de 95%.

Analyses post hoc - Suite à l’absence d’une relation linéaire entre l’indice de dominance langagière et le marquage contrastif sur l’entité, nous avons regardé si les compétences linguistiques pourraient représenter un facteur explicatif. Nous avons remplacé l’indice du *BLP* dans le modèle avec interaction une fois par le score au *LexTALE_DE* et une fois par le score au *LexTALE_FR*. Les résultats suggèrent que plus les locutrices sont compétentes dans une langue, plus elles marqueront le contraste sur l’entité dans cette même langue. Toutefois, ces résultats ne sont pas statistiquement significatifs.

En vertu des recherches suggérant une acquisition productive plus difficile du pronom démonstratif *lui* par les apprenantes *L2* adultes (cf. point 3.4.2.5), nous approfondissons ici l’étude descriptive de l’utilisation de ce marqueur typiquement français, dans les données en français (cf. tableau 6.11). Si le profil linguistique des locutrices devait quand même avoir un effet, alors ça serait probablement pour l’utilisation de ce marqueur précis ou du pronom *celui-ci*. La probabilité d’un marquage pronominal devrait donc être plus élevée plus les locutrices sont dominantes en français. Il en résulte que 23 locutrices bilingues ont produit les 27 énoncés contenant un pronom contrastif et que parmi elles, treize sont dominantes en français. Nous observons aussi que les locutrices dominantes en français ont tendance à préférer ce marqueur tandis que les locutrices do-

minantes en allemand plébisciteront plutôt d'autres types de marqueurs pour souligner le changement d'entité. La répartition des données n'est toutefois pas univoque.

Q2 - changement de la polarité / accomplissement de l'action (*doch, quand même, se décider à, etc.*) a)⁴¹ - bilingues

Question - Quel est l'effet du *BLP*, de la langue de récit et de la séquence vidéo racontée sur la probabilité de marquer le changement au niveau de l'action au moyen d'une particule, d'un adverbe ou d'un enrichissement du prédicat ?

Hypothèses - Un effet de la langue devrait se traduire par une probabilité de marquage plus élevée en suisse allemand. Un effet de la dominance langagière devrait impliquer une probabilité plus élevée plus les locutrices sont dominantes en allemand. Toutefois, les locutrices dominantes en allemand pourraient comprendre que le français ne dispose pas de moyen adéquat pour marquer le changement de la polarité de l'action et renoncer à marquer cette information en français. Cela résulterait en une interaction entre les deux prédicteurs. Par ailleurs, une absence de différences entre les langues est aussi possible en raison de l'ajout des enrichissements du prédicat et de l'exclusion des marqueurs prosodiques. La probabilité de marquage pourrait être plus élevée dans la séquence 26 qui relate une action volontaire (sauter pour se sauver) contrairement à la séquence 9 qui relate une action subie, bien que souhaitable (être réveillé et effrayé par le bruit du feu).

Réponse - Les analyses descriptives montrent moins de différences intra-individuelles que pour le contraste sur l'entité. Cette observation appuie celle du tableau 6.11 d'une absence d'effet de la langue en général.

Pour tester nos hypothèses, nous avons essayé plusieurs modèles et reportons le modèle qui nous permet de répondre directement à notre question de recherche⁴².

⁴¹La question *Q2 - action - bilingues b)*, similaire, se trouve dans l'analyse du contexte contrastif II (cf. point 6.5.3).

⁴²Équation calculée dans R : `glmer(POL_MARQUE_SANS_INT0 ~ INDICE_BLP + LANGUE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data=data_conf2_bil, family=binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`. Les résultats des modèles sans les séquences vidéo paraissent moins incertains. Toutefois, les valeurs *AIC* et *BIC* sont les plus convenables pour le modèle avec les séquences vidéo. Néanmoins, le choix du modèle ne change pas la réponse à notre question. Avant d'arriver à ces modèles, nous en avons calculé d'autres avec les variables mentionnées dans le chapitre méthodologique. Nous précisons que ni le score au LexTALE anglais, ni le plus haut niveau d'éducation n'ont présenté un effet clair. Au niveau qualitatif, les personnes détenant un *CFC* sont à nouveau celles chez qui la fréquence de marquage est la plus faible.

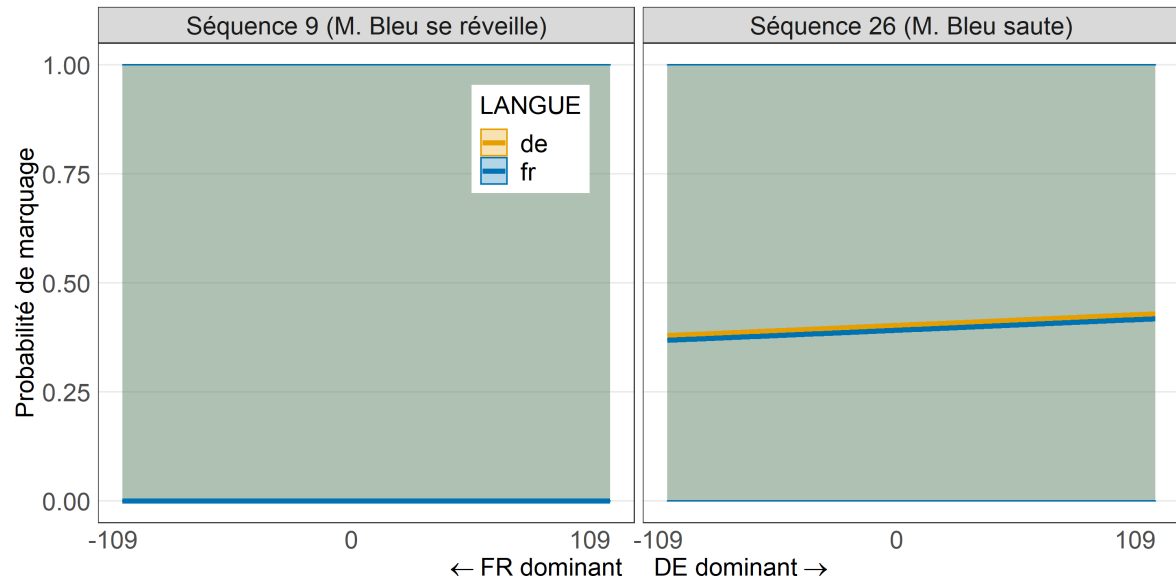


FIGURE 6.19 – Marquage de l'action a) chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites d'un marquage du changement au niveau de l'action (au moyen d'une particule contrastive, d'un adverbe concessif ou d'un enrichissement du prédicat) par séquence vidéo dans l'ordre croissant des prédictions, par langue et indice du *BLP* pour une participante moyenne. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par les bandes qui représentent les intervalles de confiance de 95%.

Il en résulte qu'aucun des trois prédicteurs n'est significatif (valeurs entre p .82 et .97). L'insécurité autour des prédictions est extrême⁴³.

Analyses *post hoc* - Suite à l'absence d'une relation linéaire entre l'indice de dominance langagière et le marquage contrastif sur l'action, nous avons regardé si les compétences linguistiques pourraient représenter un facteur explicatif. Nous avons calculé des *MLGMs* une fois avec le score au *LexTALE_DE* et une fois avec le score au *LexTALE_FR* ainsi que la langue de récit comme facteurs fixes et l'interaction entre ces deux facteurs⁴⁴. Aucun de ces facteurs n'est significatif. Au niveau descriptif, plus les participantes sont dominantes en allemand plus elles ont tendance à marquer cette information plus souvent en allemand qu'en français et *vice versa*. Toutefois, cette relation entre la différence intra-individuelle et l'indice du *BLP* semble faible.

⁴³Nous retrouvons également des intervalles de confiance énormes si nous dessinons un graphique par effet dans le style de ceux du contexte additif ci-dessus (cf. annexes en ligne).

⁴⁴Pour ces analyses complémentaires, nous n'avons pas gardé le facteur séquence vidéo qui n'était pas significatif dans le modèle avec le *BLP* et qui augmente fortement l'insécurité autour des résultats.

6.4.5 Synthèse et discussion fine

Dans cette section 6.4, nous avons étudié le marquage anaphorique du contexte contrastif I, soit celui dans lequel une entité effectue une action inverse par rapport à l'entité précédente. L'analyse de deux séquences de la *Finite Story* a révélé des différences interlinguistiques probables pour le marquage du changement d'entité, mais pas pour celui du changement au niveau de l'action. L'insécurité autour des résultats est très élevée, surtout pour les données en français. Cela s'explique par le nombre inférieur de séquences vidéo analysables (seulement deux !) par rapport aux autres contextes étudiés dans ce travail ainsi que par la variation individuelle plus élevée en français.

Conformément à nos attentes, le marquage du changement d'entité est plus fréquent en français, du moins chez les bilingues. La différence entre les usagères L1 suisses romandes et les suisses allemandes n'est juste pas significative. De plus, les usagères L1 suisses romandes marquent moins souvent ce contraste que les françaises, une différence plutôt grande, mais qui n'est pas statistiquement significative. Ce résultat suggère ainsi timidement un rapprochement du style allemand de la part des usagères L1 suisses romandes. Toutefois, si l'on compare les récits des bilingues en français avec ceux des usagères L1, l'image se complexifie. Les bilingues semblent plus proches du groupe français que suisse romand. Le nombre inférieur de marquages chez les suisses romandes par rapport aux françaises pourrait donc peut-être bien être hasardeux ou s'expliquer par d'autres facteurs non contrôlés. Cette comparaison entre bilingues et usagères L1 doit cependant être considérée avec prudence, car les résultats inférentiels sont issus de deux *MLGM* et donc, pas directement comparables. Concernant les autres facteurs, ni la séquence vidéo, ni l'indice de dominance langagière ne prédit le marquage contrastif sur l'entité.

Au niveau des différents marqueurs du contraste sur l'entité, les structures clivées ont été utilisées dans les deux langues, mais uniquement par des bilingues, majoritairement dominantes en allemand, contre nos attentes. La particule restrictive *nur / seul*, hors structures clivées, est favorisée en allemand par les usagères L1 et les bilingues dominantes en allemand, mais de manière tout aussi anecdotique que dans les études citées dans la section *Contextes narratifs sélectionnés dans la Finite Story* 3.4. Concernant le pronom démonstratif français, nous attendions un usage plus fréquent par les locutrices dominantes en français. Les chiffres bruts vont dans cette direction, mais pas clairement.

Pour le changement au niveau de l'action, le seul facteur significatif est celui de la séquence vidéo et seulement pour les données des usagères L1. Conformément à notre hypothèse, l'effet de la séquence vidéo pourrait s'expliquer par le fait que dans la séquence 26, la plus souvent marquée, l'entité décide d'effectuer une action (sauter), tandis que

dans la séquence 9, elle subit une action (se faire réveiller). Ainsi, les enrichissements du prédicat du type *se décider* à semblent plus probables dans la séquence 26. Dans les données bilingues, ce facteur n'est pas significatif, mais la tendance va dans la même direction. Dans tous les cas, l'insécurité autour des résultats est extrême pour l'analyse de cette information. L'analyse de cette même information dans le contexte contrastif II offrira des précisions quant à son marquage chez les différents types de locutrices.

6.5 Contexte contrastif II (même entité, différente polarité)

6.5.1 Rappels et précisions

Ce contexte est caractérisé par le maintien de l'entité et le changement de la polarité de l'action, typiquement représenté par les séquences 18, 27 et 29 de la *Finite Story*⁴⁵ :

Topique temporel	Contenu principal du contexte et séquences analysées (en gras)	Numéro de la séquence du film
T_x	<i>Le pompier ne décroche pas le téléphone</i>	S13
T_{x+5}	<i>Le pompier décroche le téléphone</i>	S18
T_y	<i>M. Vert ne saute pas par la fenêtre</i>	S24
T_{y+3}	<i>M. Vert saute par la fenêtre</i>	S27
T_z	<i>M. Rouge ne saute pas par la fenêtre</i>	S25 + S28
T_{z+1}	<i>M. Rouge saute par la fenêtre</i>	S29

TABLEAU 6.12 – Séquences de la *Finite Story* analysées pour le contexte contrastif II

Dans ces séquences, la locutrice peut marquer le contraste temporel, le changement au niveau de l'action, ces deux informations ou aucune d'entre elles. Sont annotés comme contraste temporel les adverbes temporels avec une composante sémantique contrastive (*schliesslich, finalement...*) et la périphrase verbale française *finir par*. De plus, lorsqu'aucun de ces deux types de marqueurs n'est présent, mais qu'une proposition commence par un adverbe temporel plus neutre tel qu'*après / nach*, mais exprimant quand même une transition temporelle (par exemple *et après les encouragements des pompiers*,

⁴⁵Les séquences 20 et 21 (cf. tableau 5.1) ont été écartées des analyses. Plus rarement marquées que les trois autres séquences, elles représentent moins ce contexte. Leur prise en compte complexifiait l'expression des résultats inférentiels sans apporter une plus-value aux réponses à nos questions (cf. scripts en ligne pour des analyses préliminaires incluant ces séquences).

monsieur rouge décide lui aussi de sauter, CHFL1_14, S29), nous la comptons comme marquée pour le changement temporel.

Comme dans le contexte contrastif I (cf. section 6.4), nous comptons comme marqueurs du *changement de la polarité de l'action / l'accomplissement d'une action* les marqueurs adverbiaux (particules contrastives, adverbes concessifs et intensificateurs), les accents contrastifs sur le verbe, et les enrichissements du prédicat qui suggèrent une transition (Exemples disponibles dans l'annexe B).

Rappelons que les deux langues ne sont pas également outillées pour marquer le changement de polarité. Les particules contrastives et le contraste prosodique sont typiques de l'allemand. Leur utilisation en français est rare. D'après la littérature, les francophones emploient peu les adverbes concessifs dans ce contexte (cf. chapitre 3).

Qui plus est, d'autres marqueurs permettent d'affirmer l'accomplissement de l'action décrite, de souligner un niveau de certitude élevée de la locutrice ou d'exprimer une signification liée au concept de fait (Garassino et Jacob, 2018, p. 230). Ces marqueurs représentent une alternative intéressante pour le français, mais sont absents ou tout au plus marginaux dans les résultats d'études comparables dans le chapitre 3. Nous ne les avons d'ailleurs pas analysés pour le contexte contrastif I en raison du peu de données (par exemple une seule occurrence parmi toutes les usagères L1 en Suisse). Nous en avons élaboré une liste selon la littérature sur le focus et la polarité. Il s'agit de *tatsächlich, wirklich, schon; eben* et *ja* pour l'allemand et d'*effectivement, cependant, justement, (ah) si* pour le français. Nous documentons ces occurrences, mais les excluons des analyses statistiques inférentielles. Nous attendons tout au plus une présence anecdotique de ces marqueurs dans ce contexte.

Pour une description détaillée des marqueurs et des annotations, voir points 3.4.2.2 et 5.4 ou le manuel d'annotation en ligne. Dans ce qui suit, nous présentons de manière descriptive l'usage de chaque marqueur à travers les six ensembles de données. Ensuite, nous passons aux résultats des analyses statistiques effectuées sur les données d'usagères L1 puis sur celles du groupe bilingue.

6.5.2 Aperçu général des résultats

Le tableau 6.13 présente les résultats descriptifs. Seul un marqueur temporel est compté par segment. Si les locutrices en utilisent deux comme dans *et finalement, après avoir négocié, il décide aussi de sauter* (CHBIL_46, S29), nous répertorions celui qui est le plus attendu selon la littérature, soit celui dont la composante contrastive est la plus

claire, par exemple *finale*ment dans le cas ci-dessus. Sur la ligne des adverbes temporels, le mot « autres » regroupe les hapax.

Un premier résultat non attendu concerne l'usage du marqueur temporel *finir par* plus rare dans les données suisses (*CHFL1* et *CHFBIL*) que françaises (*FL1*) :

- (33) a. *et finale*ment, les pompiers ont apparemment réussi à résonner monsieur rouge parce qu'il a fini par sauter dans le drap [...] (*CHFL1_1*, S29).
 b. *ah il a quand même fini* par sauter (*CHBIL_59*, S29).

L'expression *diesmal / cette fois* est favorisée dans les deux langues, mais est généralement plus fréquente en français. Elle intervient surtout dans la séquence 18 (cf. exemple 34), alors que *finale*ment est typique de la séquence 29 (cf. exemple 33 a.)

- (34) *diesmal* nimmt dr fürmaa ds telefon ab (diesmal nimmt der Feuer(wehr)mann das Telefon ab, *CHBIL_15*, S18).

Une potentielle différence se dessine entre les locutrices suisses et celles des pays voisins avec une proportion plus élevée d'*endlich / enfin* chez les locutrices suisses :

- (35) *also da si die vier feurmänner mit em tuch unterhalb vom fenster und itz springt ändlech* dr herr rot uf *dem tuch (Und da sind die vier Feuer(wehr)männer mit dem Tuch unterhalb vom Fenster, und jetzt springt endlich Herr Rot auf dieses Tuch, *CHBIL_34*, S29).

	AL1 (N = 40)	CHALI (N = 20)	CHABIL (N = 71)	CHFBL (N = 71)	CHFL1 (N = 20)	FL1 (N = 20)
Temporalité						
Adverbes	<i>diesmal</i> (11) <i>endlich</i> (2) <i>schliesslich</i> <i>letztendlich</i> <i>JETZT</i> (4), <i>DANN</i> (2), <i>NUN</i> (2), autres (3)	<i>diesmal</i> (4) <i>endlich</i> (5) (8) <i>schlussendlich</i> (3) autres (2)	<i>diesmal</i> (22) <i>endlich</i> (10) <i>schlussendlich</i> (26) <i>schliesslich</i> (3) <i>zuletzt</i> (2) <i>JETZT</i> (7)	<i>cette fois</i> (31) <i>enfin</i> (11), <i>finalemt</i> (36) <i>au final</i> (4) <i>pour finir</i> autres (4)	<i>cette fois</i> (10) <i>enfin</i> (8) <i>finalemt</i> (10) autres (2)	<i>cette fois</i> (10) <i>enfin</i> (3) <i>finalemt</i> (12) autres (1)
Périph. verbales	-	-	-	<i>finir par</i> (5)	<i>finir par</i> (1)	<i>finir par</i> (7)
Autres	<i>nach [...]</i> (9)	<i>nach [...]</i> (5)	<i>nach [...]</i> (10)	<i>après [...]</i> (3)	<i>après [...]</i> (1)	<i>ça y est</i> (1)
Segments marqués	43 (≈ 37%)	19 (≈ 33%)	80 (≈ 42%)	98 (≈ 50%)	32 (≈ 57%)	34 (≈ 60%)
Action						
Adverbes	<i>doch</i> (32) <i>wohl</i> (1)	<i>doch</i> (5) <i>glich</i> (2)	<i>doch</i> (16), <i>glich</i> (18), <i>trotzdem</i> (4), <i>wohl</i> (1)	<i>quand même</i> (23)	<i>quand même</i> (3) <i>tout de même</i> (1)	<i>quand même</i> (4) <i>tout de même</i> (1)
Intonations verbales	Verbe lex. fini (3)	Verbe lex. fini (1)	Verbe lex. fini (8)	Verbe lex. fini (12), auxiliaire (1), verbe lex. infini (1)	Verbe lex. fini (6) auxiliaire (1)	-
Enrich. prédicat	25 (≈ 21%)	20 (≈ 35%)	35 (≈ 19%)	68 (≈ 35%)	21 (≈ 38%)	26 (≈ 46%)
Segments marqués [attés]	47 (≈ 40%) [44]	23 (≈ 40%) [23]	65 (≈ 34%) [59]	88 (≈ 45%) [77]	26 (≈ 46%) [22]	27 (≈ 47%) [27]
Segments marqués / Total segments	70/117 (≈ 60%)	32/57 (≈ 56%)	109/189 (≈ 58%)	133/196 (≈ 68%)	43/56 (≈ 77%)	48/57 (≈ 84%)
Doubles marquages [attés]	20 (≈ 17%) [17]	10 (≈ 18%) [10]	36 (≈ 19%) [30]	53 (≈ 27%) [46]	15 (≈ 27%) [14]	13 (≈ 23%) [13]

TABLEAU 6.13 – Marqueurs répertoriés pour le contexte contrastif II (3 séquences narratives)

Concernant les marqueurs adverbiaux du changement au niveau de l'action, les mots courts *doch* et *gleich* sont préférés en (suisse) allemand tandis que les adverbes plus longs *quand même* et *tout de même* sont favorisés en français. En français, le nombre de marqueurs adverbiaux est proportionnellement plus élevé dans le groupe bilingue que dans les deux groupes d'usagers L1, suggérant une influence translinguistique. De la comparaison des groupes d'usagers L1 de même langue, nous constatons une image similaire entre les deux groupes francophones, mais pas entre les deux groupes germanophones. Le groupe d'usagers L1 suisses allemandes emploie proportionnellement moins de *doch* que le groupe allemand. L'usage du marqueur suisse allemand *gleich* ne pallie pas à cette différence. Ainsi le groupe d'usagers L1 suisses allemandes se situe entre le groupe allemand et les deux groupes francophones.

Dans les données bilingues de ce contexte, la particule assertive *doch* est employée, à une exception près⁴⁶, par des locutrices avec un indice *BLP* supérieur à -13, soit dotées d'un bilinguisme plutôt équilibré ou dominantes en allemand⁴⁷. *Quand même* est employé par environ un tiers des bilingues (23). Il s'agit majoritairement de personnes dominantes en allemand ou dénotant d'un bilinguisme équilibré. Parmi les quatre locutrices bilingues qui emploient l'adverbe concessif *trotzdem*, trois sont théoriquement dominantes en allemand, mais leur indice du *BLP* entre 3 et 18 suggère un bilinguisme équilibré. L'usage de la particule *gleich*, par contre, se retrouve tout autant chez des locutrices dominantes en allemand qu'en français. Ces trois marqueurs sont utilisés dans la grande majorité des cas dans des segments contenant également un adverbe temporel soit comme marqueur de l'évolution temporelle (par exemple *schlussendlich*) soit comme topique temporel simple (par exemple *jetzt, dann*). La potentielle correspondance *doch* / *bien* n'est pas exploitée.

Concernant les enrichissements du prédicat (cf. exemple 36), les tendances des pays voisins se confirment sauf pour les usagers L1 suisses allemandes qui semblent adopter un style français à cet égard. Elles les emploient donc plus fréquemment que les usagers L1 allemandes et les bilingues en suisse allemand.

- (36) *finalément les pompiers réussissent à le convaincre et il saute également par la fenêtre* (FL1_5, S29).

Pour les autres potentiels marquages de l'action, leur fréquence est rare. Nous avons rallongé la liste présentée au point 6.5.1 selon notre intuition pendant l'annotation et

⁴⁶*jitz gumpt er DOCH*, CHBIL_32, S29, indice *BLP* : -47

⁴⁷Un segment avec un *doch* n'a pas été comptés dans le tableau 6.13, car le mot *doch* ne s'appliquait pas au fait que le changement ait lieu : *d'fürwehrmänner versuechend jetzt dr herr grie und au dr herr rot drzue z'bringe doch ämbri z'springe[...]* (Die Feuerwehrmänner versuchen jetzt Herrn Grün und auch Herrn Rot dazu zu bringen, doch hinunterzuspringen CHBIL_10, S27).

avons compté entre une (pour la majorité des cas) et trois occurrences de chacun de ces marqueurs dans une constellation qui suggère bien un changement au niveau de l'action à travers le corpus suisse pour les deux contextes contrastifs : *ämu, eben, er tut das, ja, mehr Glück, schon, tatsächlich, wirklich, ah si, cependant, ce qu'il fait, effectivement, oui*. Contre notre hypothèse, ces occurrences sont plus fréquentes en suisse allemand qu'en français et cela peu importe la dominance langagière.

La différence entre les pourcentages de segments marqués pour le changement au niveau de l'action avec ou sans les marquages prosodiques varie entre les groupes de locutrices. La proportion de segments marqués uniquement avec un marqueur prosodique est inférieure chez les *AL1, CHAL1* et *FL1* que dans les données bilingues et chez les *CHFL1*. Nous ne pouvons pas exclure de vraies différences, mais il s'agit plus probablement du manque de fiabilité de ces analyses à l'oreille. Ci-dessous, nous reportons les analyses inférentielles, en excluant les intonations verbales.

6.5.3 Tests d'hypothèses : usagers L1

Niveau 1 : La probabilité de marquer chaque information (temps / action)

Q1 - temporalité (*finale*ment, *enfin*, *finir par*, etc.) - usagers L1

Question - La probabilité d'établir un contraste temporel dans les séquences 18, 27 et 29 de la *Finite Story* diffère-t-elle entre 1) les groupes français et suisse romand, 2) les groupes suisse romand et suisse allemand et 3) les groupes suisse allemand et allemand ?

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence entre les groupes de même langue (*AL1 = CHAL1* et *FL1 = CHFL1*) et une probabilité de marquage plus élevée chez les suisses romandes que chez les suisses allemandes (*CHFL1 > CHAL1*). Les séquences 18 et 29 pourraient être marquées plus souvent que la séquence 27, car l'interlocuteur attend depuis plus longtemps l'accomplissement de l'action narrée.

Réponse - D'après les analyses descriptives, les trois séquences sont plus souvent marquées en français qu'en (suisse) allemand, les différences entre les groupes de même langue sont négligeables et la séquence 27 est la plus rarement marquée. Ici, la variation individuelle n'est pas clairement plus grande en français qu'en (suisse) allemand.

Pour estimer la généralisabilité de ces résultats aux populations représentées par notre échantillon, la variation par participante a été intégrée dans un *MLGM* estimant l'effet du groupe de locutrices et de la séquence vidéo sur la probabilité de marquer le contraste

temporel (cf. figure 6.20)⁴⁸. Conformément à nos hypothèses, la probabilité de marquer cette information est, malgré des chevauchements, significativement plus élevée dans le groupe suisse romand (59% pour une participante moyenne à travers les trois séquences vidéo) que suisse allemand (31%, $p = .02$). Les différences entre le groupe allemand (34%) et le groupe suisse allemand (31%) ainsi qu'entre le groupe français (61%) et le groupe suisse romand (59%) ne sont pas significatives ($p = .69$ et $.82$). L'effet de la séquence vidéo est statistiquement significatif.

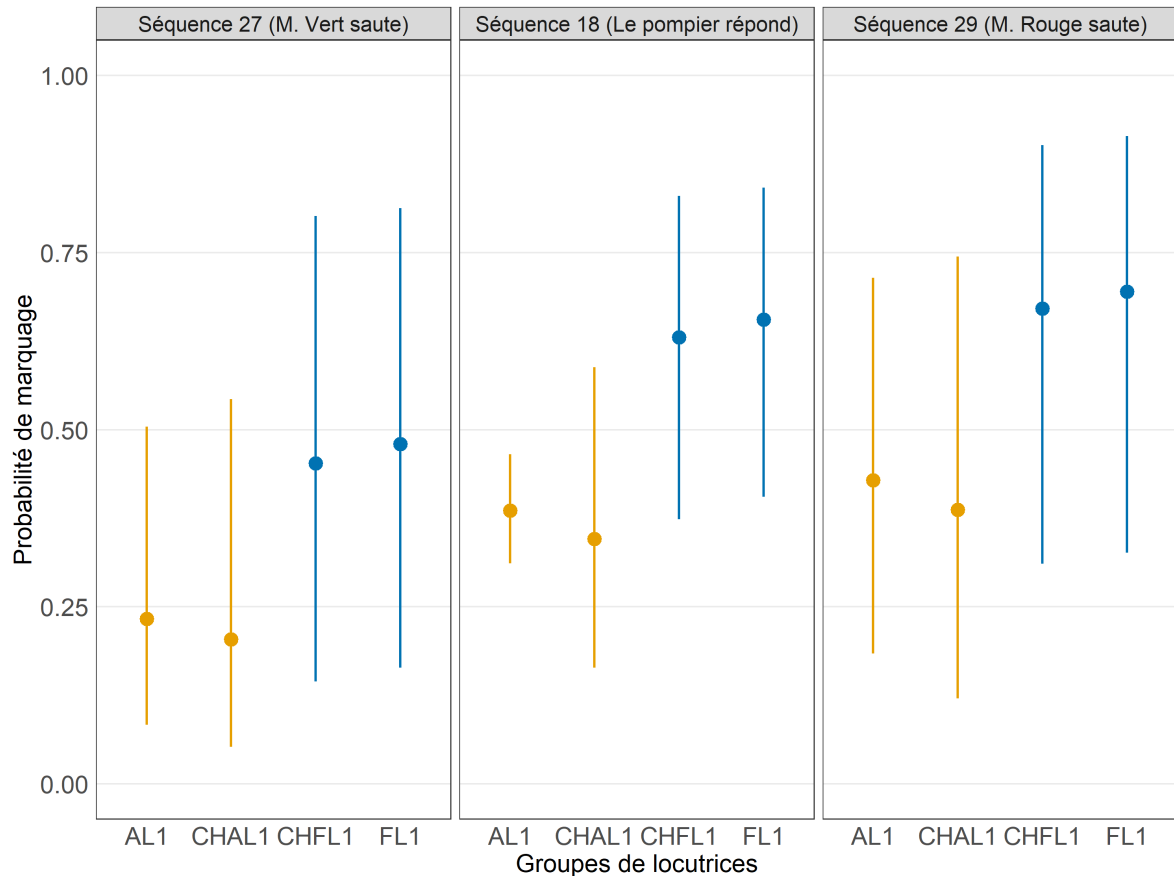


FIGURE 6.20 – Contraste temporel chez les usagers L1 selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites d'un contraste temporel (par exemple *DISESMAU hets d frou GHÖRT und het de hörer abgno*, *Dieses Mal hat es die Frau gehört und hat den Hörer abgenommen*, CHAL_3_FR, S18) par séquence vidéo dans l'ordre croissant des probabilités et par groupe pour une participante moyenne (les points). L'insécurité autour des résultats est représentée par les intervalles de confiance de 95% (les lignes).

⁴⁸Équation calculée dans R : `glmer(CONTRASTE_TEMP_MARQUE ~ GROUPE + CLIP + (1|PARTICIPANT.ID), data = data, binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

Q2 - changement de la polarité / accomplissement de l'action b) (*doch, quand même, se décider à, etc.*) - usagères L1

Question - La probabilité de marquer le changement de la polarité / l'accomplissement de l'action au moyen d'un marqueur adverbial ou d'un enrichissement du prédicat dans les séquences 18, 27 et 29 de la *Finite Story* diffère-telle entre 1) le groupe français et le groupe suisse romand, 2) le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand et 3) le groupe suisse allemand et le groupe allemand ?⁴⁹

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$). La probabilité de marquer cette information devrait être plus élevée dans le groupe suisse allemand que suisse romand ($CHAL1 > CHFL1$), mais pas forcément, en raison d'une part de l'ajout des enrichissements du prédicat dans cette catégorie et d'autre part de l'exclusion des marqueurs prosodiques. La probabilité devrait être plus élevée pour la séquence 29 avant laquelle M. Rouge a refusé déjà deux fois d'effectuer l'action finalement accomplie.

Réponse - D'après les analyses descriptives, la différence entre les groupes est plus petite que pour le contraste temporel. À l'encontre de nos hypothèses, les marquages sont plus fréquents dans les groupes francophones que germanophones. D'ailleurs, seules deux participantes marquent les trois séquences pour cette information et il s'agit de francophones.

La différence entre les séquences vidéo semble elle plus grande. La séquence 29 est non seulement la plus fréquemment marquée pour le changement au niveau de l'action, mais comporte aussi le plus grand nombre de doubles marquages (action et temps). La séquence 18 est la moins marquée pour le changement au niveau de l'action avec seulement quatre francophones qui utilisent un enrichissement du prédicat (par exemple *monsieur bleu arrive à joindre les pompiers*, FL1_17, S18), un germanophone qui fait un double marquage (*diesmal hat er bei der feuerwehr wohl jemanden erreicht*, AL1_39, S18).

Nos données n'étant pas indépendantes, nous avons calculé un *MLGM* pour répondre à notre question de recherche⁵⁰. La figure 6.21 illustre les résultats. Aucune différence statistiquement significative n'est observée entre les trois paires de groupes analysées (valeurs p entre .27 et .78). La probabilité pour une participante moyenne de marquer cette information à travers les séquences vidéo dans le groupe allemand est de 28%, dans le groupe suisse allemand de 31%, dans le groupe suisse romand de 28% et dans le groupe français de 41%. Si la différence entre les deux groupes francophones est

⁴⁹Une question similaire se trouve dans l'analyse du contexte contrastif I (cf. point 6.4.3).

⁵⁰Équation calculée dans R : `glmer(POL_MARQUE_SANS_INT0 ~ GROUPE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data = data, family = "binomial", control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

plus grande qu'entre les autres paires de groupes analysées, les intervalles de confiance sont grands également. La différence entre les trois séquences vidéo est statistiquement significative.

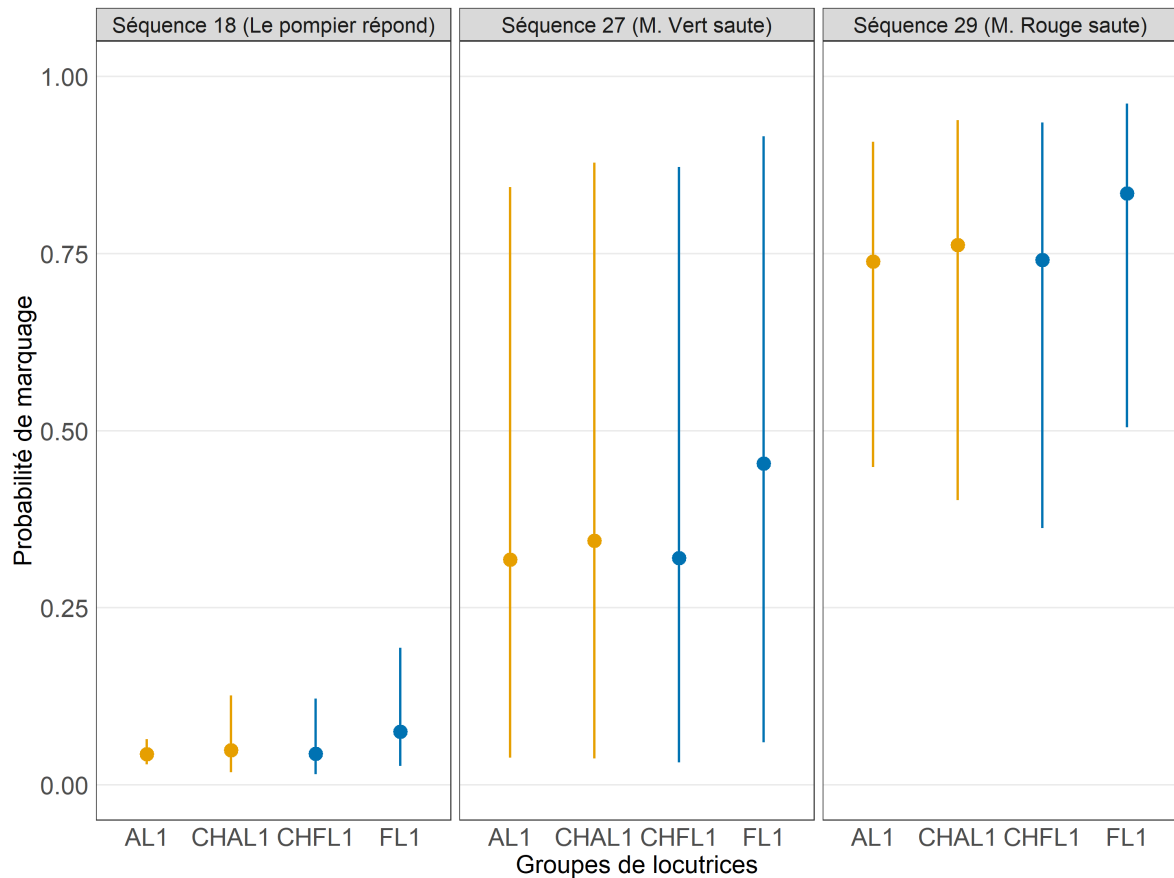


FIGURE 6.21 – Marquage de l'action b) chez les usagères L1 selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites de mises en évidence du changement au niveau de l'action (au moyen d'une particule contrastive, d'un adverbe concessif ou d'un enrichissement du prédicat) par séquence vidéo dans l'ordre croissant et par groupe pour une participante moyenne (les points). L'insécurité autour des résultats est illustrée par les intervalles de confiance de 95% (les lignes).

Niveau 2 : Les catégories de marqueurs du changement au niveau de l'action

Pour ce niveau d'analyse, nous présentons uniquement les résultats pour la séquence 29 (M. Rouge saute), la plus souvent marquée pour cette information. Nous avons également effectué des analyses avec les trois séquences, mais l'insécurité autour des résultats est élevée. Cela s'explique principalement par le fait que la séquence 18 (le pompier répond au téléphone) n'est marquée qu'une fois via un marqueur adverbial porté sur l'action (cf. exemple avec *wohl* ci-dessous). Nous adaptons ci-dessous nos

questions de recherche et reportons les résultats de modèles de régressions logistiques simples.

Q3 – marqueurs adverbiaux (*doch, quand même, etc.*) - usagères L1

Question - Lorsque les usagères L1 marquent le changement au niveau de l'action dans la séquence 29 de la *Finite Story*, 1) le groupe français et le groupe suisse romand, 2) le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand et 3) le groupe suisse allemand et le groupe allemand diffèrent-ils en termes de probabilité d'utiliser un marqueur adverbial ?

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$) et une probabilité d'utiliser un marqueur adverbial plus élevée chez les suisses allemandes que chez les suisses romandes ($CHAL1 > CHFL1$). Nous pourrions également attendre des convergences sous forme d'absence de différence entre les deux groupes suisses. Par exemple, le groupe $CHFL1$ pourrait être influencé par les préférences germanophones et utiliser plus fréquemment des marqueurs adverbiaux que le groupe $FL1$.

Réponse - Au niveau descriptif, le groupe $AL1$ est celui qui emploie le plus de marqueurs adverbiaux. Les locutrices allemandes utilisent par ailleurs fréquemment ces marqueurs dans les séquences 27 et 29, tandis que les locutrices des trois autres groupes l'utilisent fréquemment seulement dans la séquence 29. Pour répondre à notre question, nous avons testé la différence dans la séquence 29 entre les trois paires de groupes étudiées⁵¹.

⁵¹Équation calculée dans R : `glm(POL_ADV ~ GROUPE, data=d_pol3_L1_sans_into_s29, family=binomial(link = "logit"))`

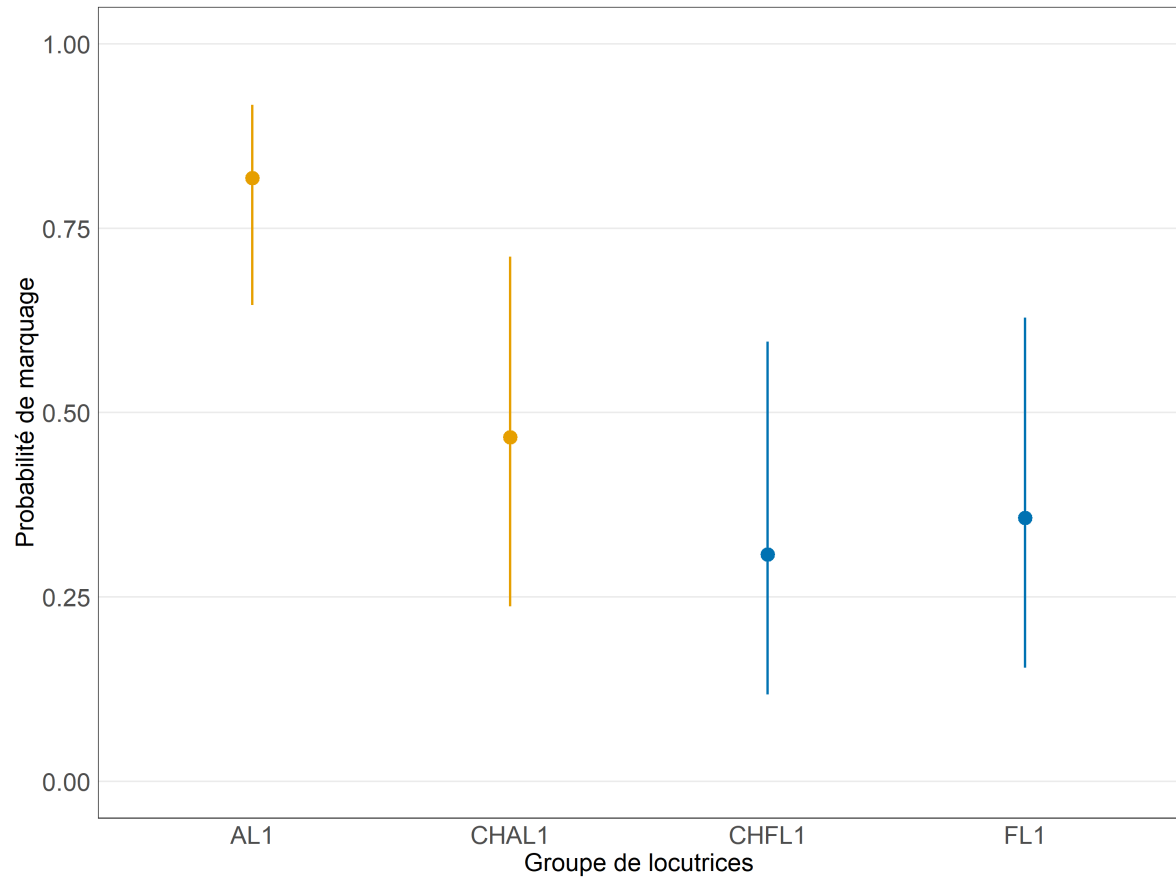


FIGURE 6.22 – Marquage adverbial de l'action chez les usagères L1 selon le modèle de régression logistique simple

Ce graphique illustre les proportions moyennes prédites par groupe (les points) de marquage du changement au niveau de l'action par un marqueur adverbial dans la séquence 29 (par exemple *nachdem die feuerwehr ihn überzeugt hat springt herr rot schliesslich doch*, AL1_13, S29). L'insécurité autour des résultats est illustrée par les intervalles de confiance de 95% (les lignes).

La seule différence statistiquement significative se trouve entre les groupes *AL1* et *CHAL1* ($p = .017$). Dans des analyses descriptives post hoc, nous avons vérifié si la proximité du groupe *CHAL1* avec les groupes francophones s'explique par d'autres différences avec le groupe *AL1* que celui du pays de résidence. Une de ces différences concerne le niveau d'éducation qui est homogène dans le groupe allemand (études supérieures) et hétérogène dans le groupe suisse allemand. Si, l'usage d'adverbes et le niveau d'éducation étaient liés, les marqueurs adverbiaux devraient être plus fréquents chez les personnes avec un haut niveau d'éducation. Parmi les 20 usagères L1 suisses allemandes, 12 ont un *CFC* et 8 ont suivi des études supérieures. Or, la proportion de marqueurs adverbiaux est plus élevée chez les personnes avec un *CFC*. Cette relation ne

va donc pas dans la direction supposée. Nous avons encore regardé si la répartition des marqueurs adverbiaux pourrait être géographique au sein de la Suisse. Cela ne semble pas être le cas, car parmi les 7 occurrences annotées, les quatre cantons dans lesquelles les données ont été collectées sont représentés.

Q4 - enrichissements du prédicat (*sich trauen, accepter, etc.*) - usagères L1

Question - Lorsque les usagères L1 marquent le changement de la polarité / l'accomplissement de l'action dans la séquence 29 de la *Finite Story*, 1) le groupe français et le groupe suisse romand, 2) le groupe suisse romand et le groupe suisse allemand et 3) le groupe suisse allemand et le groupe allemand diffèrent-ils en termes de probabilité d'utiliser un enrichissement du prédicat ?

Hypothèses - Nous attendons une absence de différence entre les groupes de même langue ($AL1 = CHAL1$ et $FL1 = CHFL1$) et une probabilité plus élevée chez les suisses romandes que chez les suisses allemandes ($CHFL1 > CHAL1$).

Réponse - Les analyses descriptives montrent que les enrichissements du prédicat sont utilisés dans la grande majorité des segments de la séquence 29 marqués pour le changement au niveau de l'action. Une différence se dessine entre le groupe allemand et les trois autres groupes. Le groupe allemand contient le plus de segments sans enrichissement du prédicat, soit marqués uniquement par un marqueur adverbial.

En testant statistiquement la différence entre les trois paires de groupes d'intérêt dans la séquence 29, nous avons constaté que la probabilité d'utiliser un enrichissement du prédicat à travers les groupes est effectivement élevée (84%). Aucune différence entre les groupes n'est significative (valeurs p entre .14 et .96)⁵². La figure 6.23 montre que la différence entre le groupe allemand et le groupe suisse allemand est néanmoins la plus grande des différences testées, mais que l'insécurité autour des résultats est élevée, probablement en partie en raison du peu de données incluses dans ce modèle. En effet, nous avons également calculé un *MLGM* prenant en compte les trois séquences analysées pour le contexte contrastif II. Dans ce modèle, la différence entre le groupe allemand et le groupe suisse allemand est significative ($p = .039$).

⁵²Équation calculée dans R : `glm(formula = TRANSITION ~ GROUPE, family = binomial(link = "logit"), data = d_pol3_L1_sans_into_s29)`.

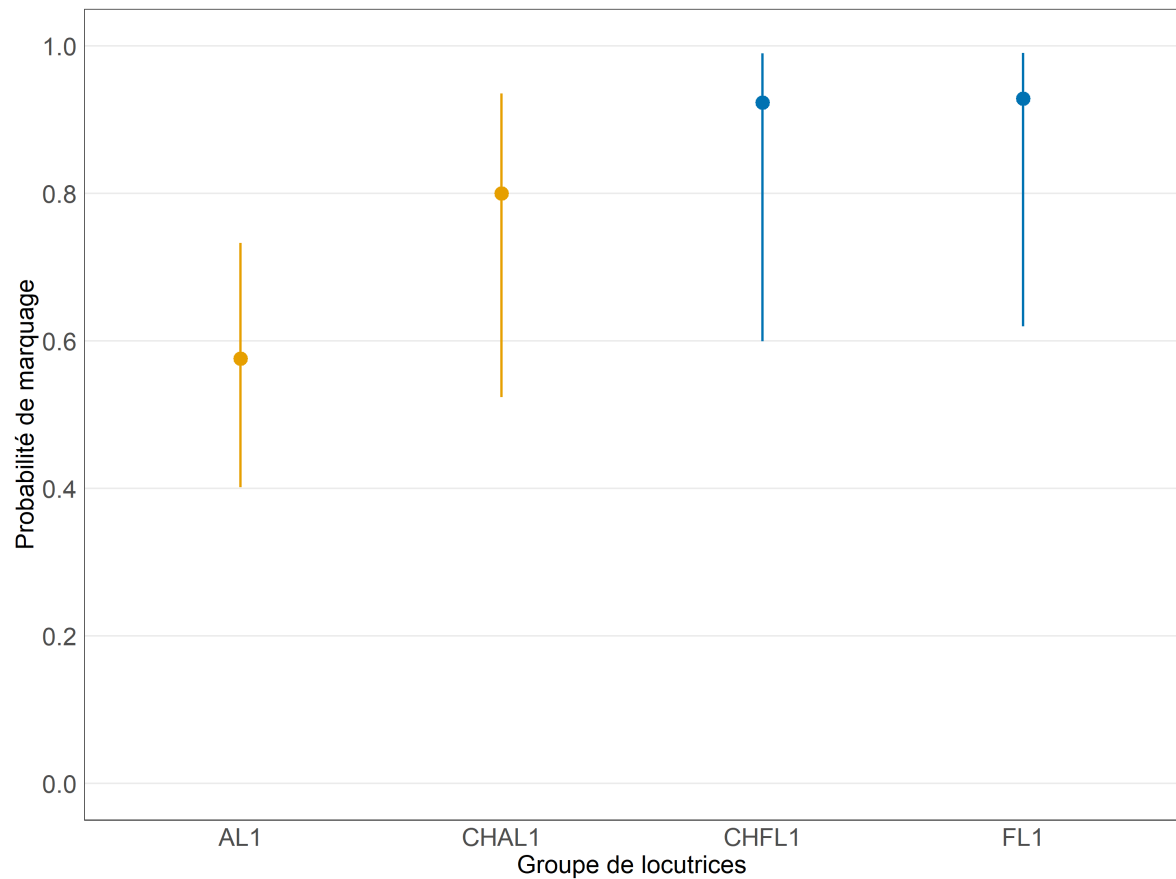


FIGURE 6.23 – Enrichissement du prédicat chez les usagers L1 selon le modèle de régression logistique simple

Ce graphique illustre les proportions moyennes prédites par groupe (les points) d'un enrichissement du prédicat comme mise en évidence du changement au niveau de l'action dans la séquence 29 (par exemple *nachdem die feuerwehr ihn überzeugt hat springt herr rot schliesslich doch*, AL_13, S29). L'insécurité autour des résultats est illustrée par les intervalles de confiance de 95% (les lignes).

6.5.4 Tests d'hypothèses : locutrices bilingues

Niveau 1 : La probabilité de marquer chaque information (temps / action)

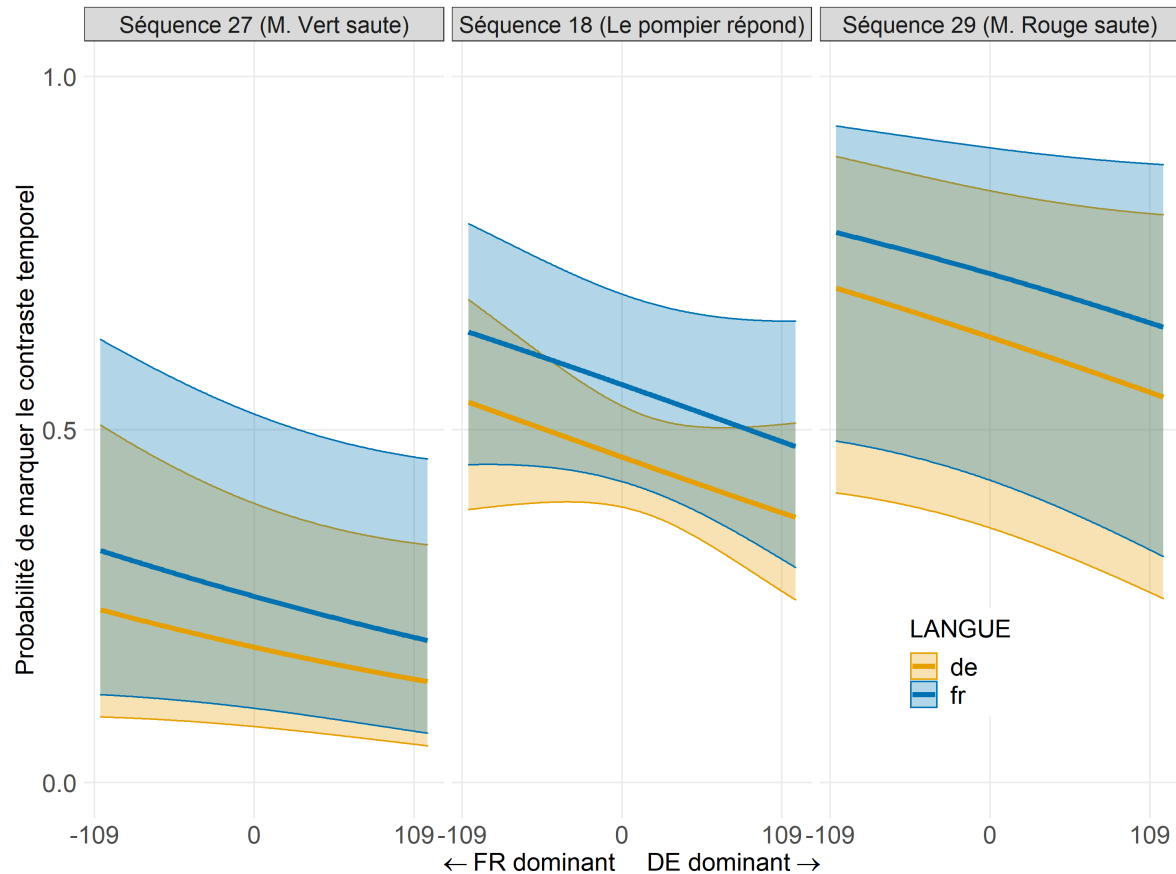
Q1 - temporalité (*finale*, *enfin*, *finir par*, etc.) - bilingues

Question - Quel est l'effet du *BLP*, de la langue de récit (français vs suisse allemand) (et de leur interaction) et de la séquence vidéo (S18, S27 et S29) sur la probabilité d'établir un contraste temporel ?

Hypothèses - La probabilité de marquage devrait être plus élevée en français qu'en suisse allemand. De plus, elle devrait augmenter plus les locutrices sont dominantes en français. Toutefois, les locutrices dominantes en allemand pourraient, à défaut de trouver un correspondant français au *doch* pour marquer le changement de polarité, favoriser les marquages temporels en français. Cette seconde hypothèse impliquerait une interaction entre les deux prédicteurs. Les séquences 18 et 29 pourraient être marquées plus souvent que la séquence 27 parce que l'interlocuteur attend depuis plus longtemps que l'action narrée soit accomplie.

Réponse - D'après des analyses descriptives approfondies, plus une participante est dominante allemand, moins elle marquera le changement temporel en français. Par contre, la fréquence des marquages en suisse allemand reste plus stable, suggérant ainsi une interaction entre les variables explicatives. Pour tester nos hypothèses, nous avons calculé plusieurs modèles, avec et sans interaction. La séquence vidéo est la seule variable significative. Nous reportons ci-dessous un modèle sans interaction, dont les valeurs *AIC* et *BIC* sont les plus basses⁵³. La probabilité pour une participante moyenne avec un indice du *BLP* de 0 de marquer le contraste temporel est de 52% en français et 41% en suisse allemand ($p = .056$). Si l'effet de la langue de récit n'est juste pas significatif, celui du *BLP* ne l'est clairement pas ($p = .192$).

⁵³Équation calculée dans R : `glmer(CONTRASTE_TEMP_MARQUE ~ INDICE_BLP + LANGUE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data=data_conf3_bil, family=binomial(link = "logit"))`.

FIGURE 6.24 – Contraste temporel chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites d'un contraste temporel (par exemple [...] *nachere gwüssi zyt glingt es dr herr grünen wo itz o füür i de wohnig HET # z'überraede dass er usi springt u dä springt ou usi [...]*, nach einer gewissen Zeit gelingt es Herrn Grün, der jetzt auch Feuer in der Wohnung hat, zu überreden, dass er rausspringt, und der springt auch raus, CHBIL_52, S27) par séquence vidéo dans l'ordre croissant des probabilités de marquage, par langue et indice du *BLP* pour une participante moyenne. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par les bandes en couleurs translucides qui représentent les intervalles de confiance de 95%.

Q2 - changement de la polarité / accomplissement de l'action b) (*doch, quand même, se décider à, etc.*) - bilingues

Question - Quel est l'effet de l'indice du *BLP* et de la langue de récit (et de leur interaction) et de la séquence vidéo sur la probabilité d'établir un contraste sur la polarité / l'accomplissement de l'action ?

Hypothèses - Un effet de la langue devrait se traduire par des marquages plus probables en suisse allemand. Un effet de la dominance langagière devrait impliquer une

probabilité plus élevée plus les locutrices sont dominantes en allemand. Toutefois, les locutrices dominantes en allemand pourraient comprendre que le français ne dispose pas de moyen adéquat pour marquer le changement de la polarité de l'action et renoncer à marquer cette information ce qui résulterait en une interaction entre les deux prédicteurs. De plus, en raison de l'ajout des enrichissements du prédicat à cette catégorie ainsi que de l'exclusion des analyses prosodiques, un effet inverse ou une absence de différence entre les langues ne peuvent pas être exclus⁵⁴.

Réponse - Comme pour les usagères L1, les analyses descriptives montrent que la séquence 29 est la plus fréquemment marquée pour le changement au niveau de l'action tandis que la séquence 18 est la moins fréquemment marquée. Le clip 27 est le seul qui dénote d'une probable différence interlinguistique. Par ailleurs, il semble y avoir une interaction qui suggère que plus les locutrices sont dominantes en français, plus elles auront tendances à marquer cette information en français.

Pour tester nos hypothèses, nous avons calculé plusieurs *MLGMs*. Nous reportons un modèle avec une interaction entre la langue de récit et l'indice du *BLP* dont les valeurs *AIC* et *BIC* sont inférieures à celle du modèle sans interaction⁵⁵. Cela signifie que le modèle répond à une question un peu différente que la question initiale, mais qu'il décrit mieux nos données. Les résultats montrent que la langue de récit ($p = .004$), l'interaction entre la langue de récit et l'indice du *BLP* ($p = .005$) ainsi que les séquences vidéo sont des prédicteurs statistiquement significatifs. L'indice du *BLP* n'est pas significatif ($p = .84$). Les locutrices marquent donc plus souvent cette information en français qu'en suisse allemand et plus souvent dans leur langue dominante.

⁵⁴En raison d'une interaction entre les prédicteurs principaux, nous avons adapté les questions et les hypothèses en aval.

⁵⁵Équation programmée dans R : `glmer(POL_MARQUE_SANS_INT0 ~ INDICE_BLP * LANGUE + CLIP + (1 | PARTICIPANT.ID), data=data_conf3_bil,family=binomial(link = "logit"), control = glmerControl(optimizer = "bobyqa"))`.

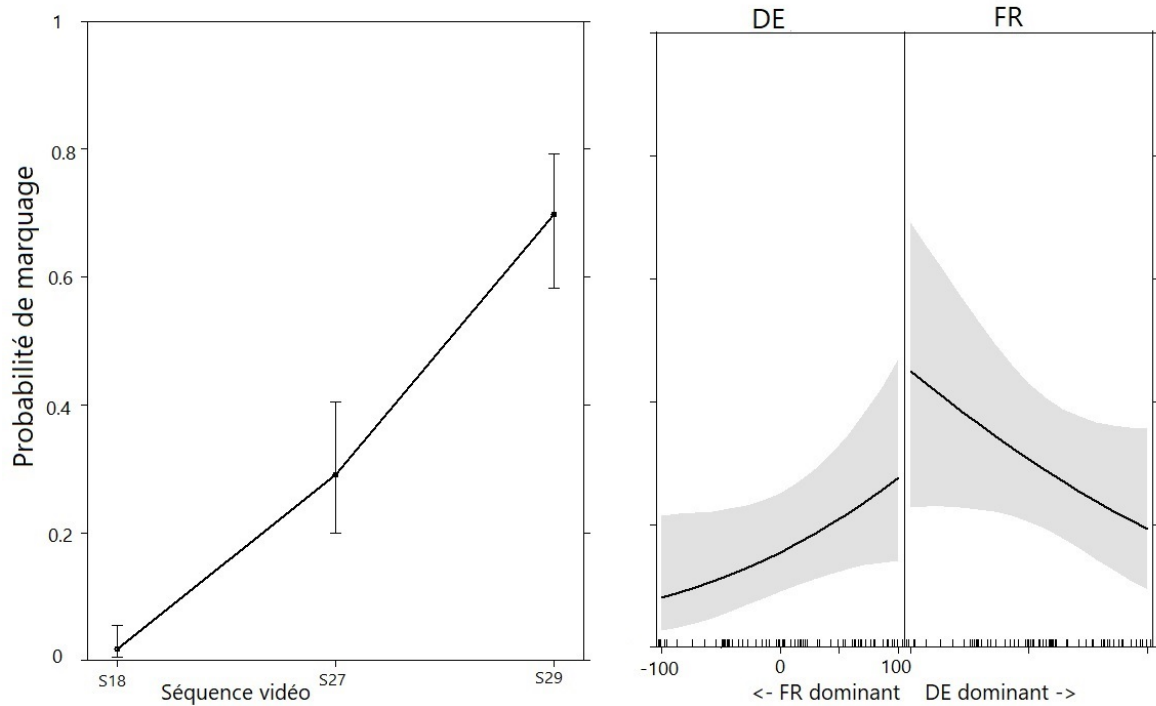


FIGURE 6.25 – Marquage de l'action b) chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites d'un marquage du changement au niveau de l'action (au moyen d'une particule contrastive, d'un adverbe concessif ou d'un enrichissement du prédicat) par séquence vidéo dans l'ordre croissant des probabilités de marquage, par langue et indice du *BLP* pour une participante moyenne. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par les bandes grises qui représentent les intervalles de confiance de 95%.

Niveau 2 : Les catégories de marqueurs du changement au niveau de l'action

Nous reportons les analyses relatives à la séquence 29, la seule qui contient suffisamment de marquages pour effectuer des analyses statistiques claires pour les deux questions suivantes⁵⁶.

Q3 – marqueurs adverbiaux (*doch, quand même, etc.*) - bilingues

Question - Lorsque les bilingues marquent le changement au niveau de l'action en racontant la séquence 29 de la *Finite Story*, quel est l'effet de l'indice du *BLP* et de la langue de récit sur la probabilité d'utiliser un marqueur adverbial ?

⁵⁶Des analyses prenant en compte les trois séquences sont disponibles dans en ligne. Les modèles de régression ne convergent pas. La raison majeure semble, comme pour les usagers L1, être le fait que la séquence 18 (le pompier répond au téléphone) n'est jamais marquée via un marqueur adverbial porté sur l'action et très rarement au moyen d'un enrichissement du prédicat.

Hypothèses - Nous attendons un effet de la langue de récit avec une probabilité d'utiliser un marqueur adverbial plus élevée en suisse allemand. L'équivalence fonctionnelle entre *bien* et *doch* ne devrait pas être exploitée pour marquer plus souvent le changement au niveau de l'action en français. Toutefois, les bilingues pourraient favoriser *quand même* en français en tant que compromis moins précis et cela pourrait être une fonction de la dominance langagière. Ainsi, plus les locutrices sont dominantes en allemand, plus elles devraient utiliser un marqueur adverbial pour marquer le changement au niveau de l'action.

Réponse - Les analyses descriptives ont suggéré une interaction entre la langue de récit et l'indice de dominance sous forme d'un effet du *BLP* uniquement en français (une augmentation de *quand même* plus les locutrices sont dominantes en allemand).

Nous avons ainsi calculé des modèles avec et sans interaction. L'interaction n'est pas statistiquement significative. Nous reportons le modèle dont les valeurs *AIC* et *BIC* sont en moyenne les plus basses et qui répond à notre question initiale⁵⁷. L'effet de la langue de récit est statistiquement significatif ($p = .01$). Conformément à nos attentes, les marqueurs adverbiaux sont plus probables en suisse allemand (87% pour une participante avec un indice de *BLP* de 0) qu'en français (47%). L'indice de dominance langagière n'est pas significatif ($p = .55$), même si la tendance va dans la direction attendue. Suite à de faibles suggestions d'une association entre les marqueurs adverbiaux et le niveau d'éducation ainsi que le niveau d'anglais, nous avons également contrôlé ces facteurs, mais ceux-ci ne sont pas statistiquement significatifs.

⁵⁷Équation calculée dans R : `glmer(POL_ADV ~ INDICE_BLP + LANGUE + (1 | PARTICIPANT.ID), data=d_pol3_bil_sans_pros_s29, family=binomial(link = "logit"))`.

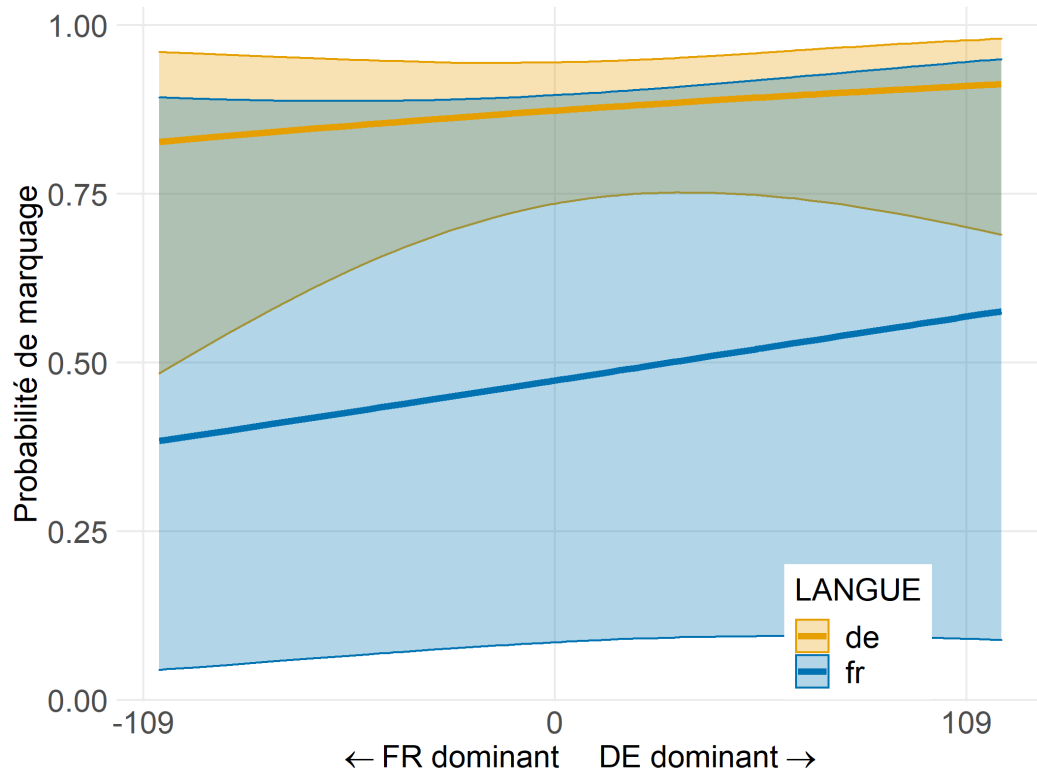


FIGURE 6.26 – Marquage adverbial de l'action chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre les proportions prédites de marquage du changement au niveau de l'action dans la séquence 29 de la *Finite Story* au moyen d'un marqueur adverbial (par exemple *mais enfin il saute quand même puisqu'il sait qu'il va mourir sinon*, CHBIL_31, S29) par langue et indice du *BLP* pour une participante moyenne. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par les bandes en couleurs translucides qui représentent les intervalles de confiance de 95%.

Au niveau intra-individuel et de manière descriptive, nous observons à la fois des participantes qui n'utilisent jamais de marqueurs adverbiaux, des participantes qui utilisent toujours des marqueurs adverbiaux ainsi qu'un bon nombre de participantes utilisant des marqueurs adverbiaux plus souvent en suisse allemand qu'en français. Seulement quatre participantes, toutes dominantes en allemand, choisissent proportionnellement plus souvent un adverbe en français qu'en suisse allemand pour marquer le changement au niveau de l'action.

Q4 - enrichissements du prédicat (*sich trauen, accepter, etc.*) - bilingues

Question - Lorsque les bilingues marquent le changement de la polarité / l'accomplissement de l'action, quel est l'effet de l'indice du *BLP*, de la langue de récit (et de leur

interaction) sur la probabilité d'enrichir le prédicat dans la séquence 29 de la *Finite Story*?⁵⁸

Hypothèses : Nous attendons plus d'enrichissements du prédicat dans les récits en français. De plus, plus les locutrices sont dominantes en français, plus elles devraient utiliser cette stratégie. Toutefois, ce type de marqueurs demande une bonne maîtrise lexicale et, selon la littérature, les apprenantes françaises de l'allemand ne les utilisent pas plus souvent que les usagères L1 allemandes. Il pourrait donc également en résulter une interaction avec une augmentation des enrichissements du prédicat dans la langue dominante.

Réponse - Les analyses descriptives suggèrent une fréquence plus élevée d'enrichissements du prédicat en français ainsi qu'une interaction entre la langue de récit et l'indice du *BLP* : plus les locutrices sont dominantes en allemand, plus elles utiliseront cette stratégie en allemand et moins elles le feront en français. Dans la même veine, plus le score au *LexTALE_FR* est élevé, plus les enrichissements du prédicat sont fréquents en français. Symétriquement, plus le score au *LexTALE_DE* est élevé, plus ils sont fréquents en allemand. Ni le score au *LexTALE* anglais, ni le niveau d'éducation ne sont en relation linéaire avec la proportion d'enrichissements du prédicat.

Nous reportons un *GLML* avec la langue de récit, l'indice du *BLP* et leur interaction comme facteurs fixes⁵⁹. Le facteur langue ($p = .01$) ainsi que l'interaction ($p = .02$) sont significatifs, mais pas l'indice du *BLP* ($p = .19$).

⁵⁸Comme pour la question précédente, l'ensemble de données utilisé contient seulement les segments de la séquence 29 contenant un marqueur adverbial ou un enrichissement du prédicat. Puisque plusieurs segments contiennent ces deux marqueurs, une analyse distincte par marqueur est nécessaire. En raison d'une interaction entre les prédicteurs principaux, nous avons adapté nos questions et hypothèses en aval. Nous analysons uniquement la séquence 29 pour être comparable avec les analyses des adverbes contrastifs. Toutefois, la séquence 27 semble plus favorable aux enrichissements du prédicat qu'aux marqueurs adverbiaux.

⁵⁹Équation calculée dans R : `glmer(TRANSITION ~INDICE_BLP * LANGUE + (1 | PARTICIPANT.ID), data=d_pol3_bil_sans_pros_s29,family=binomial(link = "logit"))`. Ses valeurs *AIC* et *BIC* sont plus basses que le même modèle sans interaction.

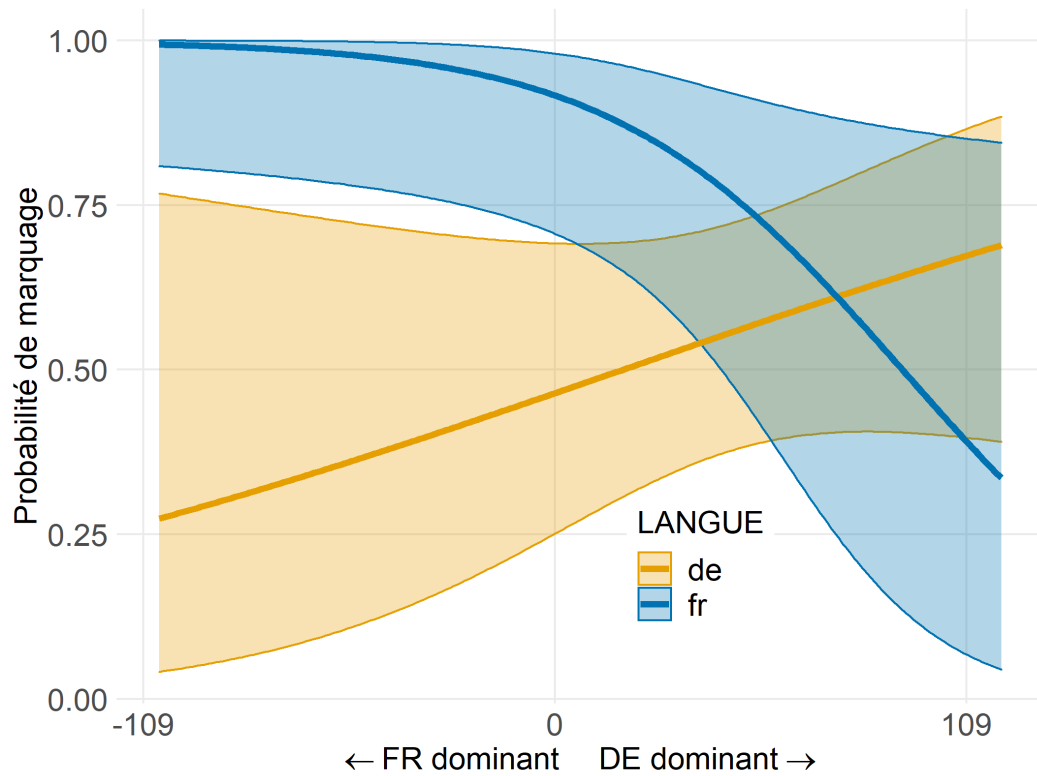


FIGURE 6.27 – Enrichissement du prédicat chez les bilingues selon le *MLGM*

Ce graphique illustre la probabilité d'un enrichissement du prédicat comme marquage du changement au niveau de l'action dans la séquence 29 de la *Finite Story* (par exemple *finalément les pompiers ont réussi à convaincre monsieur rouge et il va sauter [...]*, FS_CH27, S29) par langue et indice du *BLP* pour une participante moyenne. L'insécurité autour de ces résultats est indiquée par les bandes en couleurs translucides qui représentent les intervalles de confiance de 95%.

Au niveau intra-individuel, lorsque l'on regarde le marquage des trois séquences deux grands types de locutrices se distingues : celles qui pour marquer le changement au niveau de l'action utilisent toujours des enrichissements du prédicat dans leurs deux langues et celles qui ne le font jamais en suisse allemand, mais toujours en français.

6.5.5 Synthèse et discussion fine

Dans cette section 6.5, nous avons étudié le contexte contrastif II dans lequel une entité effectue une action qu'elle n'avait auparavant pas effectuée.

En ce qui concerne le contraste temporel, il est plus fréquemment marqué en français qu'en (suisse) allemand. Ce résultat est en accord avec nos hypothèses, pour les usagers

L1 du moins, car la variable *langue de récit* n'est juste pas significative chez les bilingues. L'effet de la dominance n'est pas significatif.

Pour le marquage d'un changement au niveau de l'action regroupant les marqueurs adverbiaux ou les enrichissements du prédicat, un effet de la langue a uniquement été attesté chez les bilingues avec une probabilité de marquage plus élevée en français. L'effet de l'indice de dominance est significatif uniquement en interaction avec la langue de récit. La probabilité de marquage augmente plus on est dominant dans la langue en question. Chez les usagères L1, le groupe français semblait toutefois se démarquer des trois autres avec une plus grande probabilité de marquage. Ce résultat statistiquement non significatif suggère des influences translinguistiques chez les usagères L1 suisses romandes qui sont proches des groupes germanophones. Toutefois le fait que la variable *langue de récit* soit statistiquement significative chez les bilingues rend cette piste peu logique.

Après l'analyse des informations relatives à la temporalité et à l'action en général, nous avons analysé l'usage des deux catégories de marqueurs du changement au niveau de l'action. Pour les marqueurs adverbiaux (par exemple *doch, quand même*), une influence translinguistique est suggérée chez les usagères L1 du suisse allemand qui les choisissent proportionnellement moins souvent que les usagères L1 allemandes et à une fréquence comparable aux deux groupes francophones. La thèse explicative des influences translinguistiques paraît toutefois peu pertinente vue que chez les bilingues, la probabilité de choisir un marqueur adverbial est significativement plus élevée en suisse allemand qu'en français. L'effet de l'indice de dominance langagière n'est pas significatif, mais va dans la direction attendue.

Pour les enrichissements du prédicat (par exemple, *sich entscheiden, accepter de*), aucune différence entre les paires de groupes d'usagères L1 analysées n'est statistiquement significative, bien que les suisses allemands soient plus proches de la tendance francophone à en utiliser plus. À nouveau, il ne s'agit probablement pas d'une influence translinguistique puisque chez les bilingues, l'effet de la langue est significatif, avec une probabilité plus élevée de marquage en français. L'effet de l'indice du *BLP* est significatif uniquement en interaction avec la langue de récit : la fréquence des enrichissements du prédicat augmente plus on est dominant dans la langue de récit. Ce résultat suggère une importance de la compétence linguistique. Les analyses pourraient être approfondies à ce niveau. Nous pourrions nous demander si les enrichissements du prédicat sont plus sophistiqués (plus rares) plus les locutrices sont dominantes dans la langue en question. Ces analyses dépasseraient toutefois nos questionnements en termes de structure informationnelle.

Dans ce contexte la différence entre l'allemand et le français concernant l'insécurité autour des résultats est moins marquée.

L'analyse de ce contexte montre, tout comme celui du contexte contrastif I, l'importance de l'effet des séquences vidéo. Une comparaison de la fréquence des différents marqueurs amène quelques précisions. La figure 6.28 montre que les marqueurs adverbiaux de l'action, les enrichissements du prédicat et les marqueurs temporels ne se retrouvent pas dans les mêmes proportions au sein des trois séquences analysées. La séquence 18 est presque uniquement marquée pour le contraste temporel. Les marqueurs temporels sont également très présents dans la séquence 29, mais rares dans la 27. Les marqueurs adverbiaux comme *doch*, *gleich* et *quand même* sont plus fréquents dans la séquence 29. Ceci s'explique par la situation particulièrement urgente de la séquence 29 et l'attente plus longue que l'action soit effectuée que pour la séquence 27. Les enrichissements du prédicat, par contre, sont tout autant présents dans les séquences 27 et 29.

Ces détails narratifs influenceraient donc le choix des marqueurs anaphoriques. Les différents marqueurs analysés pour un contexte ne seraient donc pas tout à fait interchangeables. La séquence antécédente pertinente à la séquence 18 (S12 : Le pompier ne répond pas) est plus éloignée dans le temps que les séquences antécédentes pertinentes pour les séquences 27 et 29. De plus, le changement vers une polarité de l'action positive pour la séquence 18 se fait, non pas en raison d'un changement de décision du protagoniste comme dans les séquences 27 et 29, mais parce que le protagoniste n'a pas pu accomplir l'action dans la séquence 12 (le pompier était aux toilettes quand le téléphone a sonné). Ainsi, cette situation apparaît comme plus favorable aux marquages temporels qu'aux marquages du changement au niveau de l'action. Une différence notable entre les séquences 27 et 29 est que pour la dernière, le protagoniste a déjà refusé deux fois d'accomplir l'action en question tandis que le protagoniste de la séquence 27 n'avait refusé qu'une fois. Un sentiment de soulagement dans la séquence 29 motive peut-être les locutrices à utiliser des marqueurs adverbiaux, plus courts et précis, plutôt que des enrichissements du prédicat.

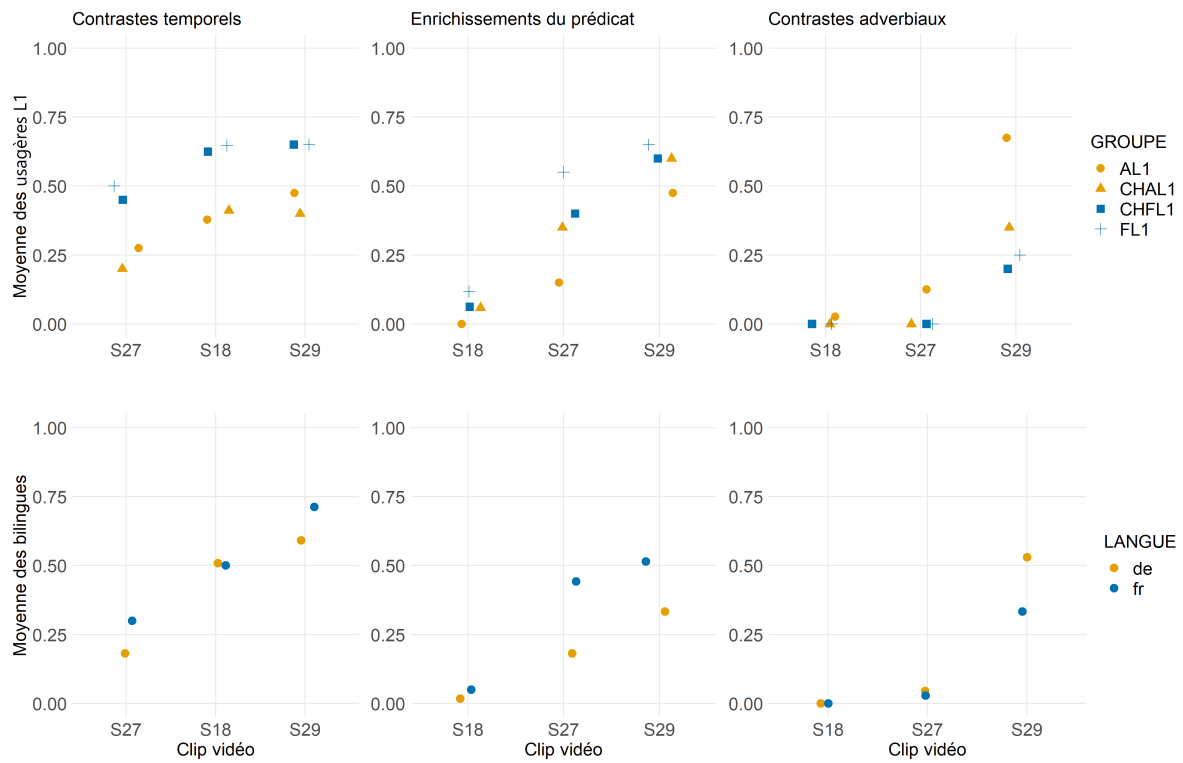


FIGURE 6.28 – Marquages par clip pour le contexte contrastif II

7

Résumé et discussion générale

7.1 Contexte et hypothèses

Dans cette partie, nous avons approfondi l'étude de différences interlinguistiques dans la structure des informations relevant des domaines de la temporalité, de l'entité et de l'action. Des différences typologiques entre l'allemand et le français sont à la base de nos questions et hypothèses concernant l'usages de marqueurs pour la plupart anaphoriques par des usagères L1 et des bilingues :

- L'allemand est plus flexible quant à l'ordre des mots dans la phrase que le français.
- L'allemand dispose d'un répertoire de particules de focalisation plus riche.
- La fonction pragmatique de la prosodie est plus claire en allemand qu'en français.

Nous avons formulé l'hypothèse que des usagères L1 suisses allemandes structureraient leur discours de la même façon que les locutrices allemandes des études citées dans la partie théorique (cf. chapitre 3) ; idem pour les suisses romandes et françaises. Principalement, nous attendions plus de particules, et plus souvent avec une fonction assertive, dans les récits en suisse allemand et des marqueurs cohésifs moins économiques dans les récits en français. Les recherches disponibles suggèrent que les structures analysées sont acquises lentement durant l'enfance et probablement pas traitées en classe de langue. Ainsi, nous avons formulé l'hypothèse qu'un indice continu et holistique de la dominance langagière serait linéairement associé aux choix discursifs de locutrices bilingues.

7.2 Réponses aux questions de recherche

Pour cette première étude sur les relations additives et contrastives chez les adultes dans un cadre théorique de bilinguisme en Suisse, nous avons travaillé avec des hypothèses

simples et facilement testables. Concrètement, nous avons étudié la probabilité d’usage de différents marqueurs linguistiques comme une fonction linéaire de la langue de récit et du type locutrices (le pays de résidence chez les usagères L1 et la dominance langagière opérationnalisée par le *BLP* chez les bilingues) tout en prenant en compte la variabilité individuelle et l’effet des séquences vidéo à raconter¹. En plus, nous avons étudié l’usage de certaines structures qualitativement. Ces analyses descriptives soutiennent souvent les résultats statistiques, mais les relativisent parfois aussi. Nous en avons discuté les détails dans les parties *Synthèse et discussion fine* du chapitre 6 (*Résultats*).

Ci-dessous, nous listons les réponses aux questions principales. Le signe égal n’équivaut pas à une absence de différence, mais signifie que les différences ne sont pas statistiquement significatives, autrement dit, que nous ne pouvons pas réfuter l’hypothèse nulle d’une absence de différence. Un grand X symbolise la présence d’une interaction significative entre la langue de récit et la dominance langagière. Les pourcentages prédits par langue pour un indice *BLP* de 0 sont donnés entre parenthèses. Ces pourcentages ne sont pas comparables entre les modèles, puisque certaines variables et les critères de sélection des séquences à inclure varient entre certains modèles (par exemple toutes les séquences d’un contexte, seulement la séquence la plus représentative ou seulement celles marquées pour une information spécifique). Les pourcentages prédits apportent néanmoins une information importante, au moins au sein de chaque ligne, car la significativité statistique dépend en partie de la taille des échantillons qui varie également entre les modèles. La significativité statistique couplée aux pourcentages prédits donnent des indications sur l’insécurité autour des résultats. À côté de chaque classe de marqueurs, nous donnons des exemples entre parenthèses.

Marquage de l’entité en général (*Il y a M. Rouge qui [...]*)

- Chez les usagères L1 : *CHAL1* (9%) = *CHFL1* (8%)
- Chez les bilingues : récits en allemand (5%) < récits en français (13%), ~~effet du *BLP*~~.

¹Comme mentionné dans l’un des rapports de cette thèse, nous avons effectué de multiples modèles statistiques en testant des variables dépendantes qui sont en partie liées. Par exemple, l’usage de l’adverbe *également* influencera certainement la probabilité d’usage de la comparaison *faire la même chose*, deux structures typiques du français dont nous avons testé la fréquence d’usage dans deux modèles séparés. Une modélisation testant l’usage des marqueurs principaux du style allemand versus du style français produirait une image à première vue plus claire du phénomène. Toutefois une dichotomie des marqueurs, telle que nous la ferons dans la deuxième étude empirique de ce travail, qui consiste en une première exploration principalement qualitative, est problématique pour des analyses visant à estimer des tendances généralisables. En effet, presque aucune de nos variables dépendantes n’est catégoriquement associée avec une seule langue. Par exemple, la particule additive placée après le verbe fini (*M. Rouge va aussi dormir*) qui est typique du style allemand se retrouve toutefois fréquemment dans les récits en français également. Pour déterminer le style allemand et le style français de manière plus précise, il faudrait donc établir un profil de fréquence typique pour les différents marqueurs analysés, ce qui nécessiterait des analyses d’une complexité dépassant le cadre du présent travail.

Les deux groupes d'usagers L1 ne se différencient pas en termes de fréquence de marquage de l'entité en général, mais quant aux marqueurs utilisés. En suisse allemand, les marqueurs additifs portés sur l'entité sujette sont favorisés alors que ce sont les redoublements du sujet et les structures présentatives qui sont plus fréquentes en français. Ce résultat se reflète dans les analyses des contextes anaphoriques précis ci-dessous.

Contexte additif (changement d'entité, maintien de la polarité de l'action)

- Additivité (*auch / aussi, ebenso / également* analyses de niveau 1)
 - Usagers L1 : $AL1 (82\%) = CHAL1(84\%) > CHFL1(55\%) = FL1 (53\%)$
 - Bilingues : récits en suisse allemand (77%) > en français (65%), ~~effet du BLP~~
- Adverbe (*ebenso, ebenfalls / également*, analyses de niveau 2)
 - Usagers L1 : $AL1 (0.3\%) = CHAL1 (0.1\%) < FR1 (0.5\%) = FL1 (1\%)$
 - Bilingues : récits en suisse allemand (1%) < en français (7%), ~~effet du BLP~~
- Particule adjacente au sujet (*Auch Herr Rot geht schlafen*, analyses de niveau 2)
 - Usagers L1 : $AL1 (28\%) = CHAL1 (35\%) > CHFL1(10\%) = FL1 (26\%)$
 - Bilingues : récits en suisse allemand (10%) < en français (16%), dominant allemand > dominant français
- Similarité (*faire la même chose, idem*, analyses de niveau 1)
 - Usagers L1 : $AL1 (0.3\%) = CHAL1 (0.5\%) < CHFL1 (2\%) = FL1 (2\%)$
 - Bilingues : récits en suisse-allemand (8%) < en français (14%), ~~effet du BLP~~

Contextes contrastifs I et II

- Entité (*M. Bleu, lui, il saute; hingegen*, analyses de niveau 1)
 - Usagers L1 : $AL1 (7\%) = CHAL1 (3\%) = CHFL1 (19\%) = FL1 (46\%)$
 - Bilingues : récits en suisse allemand (14%) < récits en français (40%), ~~effet du BLP~~.
- Temporalité (*finalelement, enfin, finir par*, analyses de niveau 1)
 - Usagers L1 : $AL1(34\%) = CHAL1 (30\%) < CHFL1 (59\%) = FL1 (61\%)$
 - Bilingues : récits en suisse allemand (41%) = récits en français (52%), ~~effet du BLP~~.
- Action (*doch, gleich, trotzdem, sich entscheiden*, analyses de niveau 1)²
 - Usagers L1 : $AL1 (28\%) = CHAL1 (31\%) = CHFL1 (28\%) = FL1 (41\%)$
 - Bilingues : récits en suisse allemand (14%) < récits en français (29%), X, ~~effet du BLP~~

²Vue que les analyses du contexte contrastif I manquaient de clarté, nous rappelons ici uniquement celles du contexte contrastif II pour le marquage au niveau de l'action.

- Particules et adverbes (*doch, gleich, trotzdem*, analyses de niveau 2)
 - Usagères L1 : $AL1$ (82%) > $CHAL1$ (47%) = $CHFL1$ (31%) = $FL1$ (36%)
 - Bilingues : récits en suisse allemand (87%) > récits en français (47%), ~~effet du BLP~~
- Enrichissements du prédicat (*klappen, ne pas avoir le choix*, analyses de niveau 2)
 - Usagères L1 : $AL1$ (58%) = $CHAL1$ (80%) = $CHFL1$ (92%) = $FL1$ (93%)
 - Bilingues : récits en suisse allemand (46%) < récits en français (92%), X, ~~effet du BLP~~

La variation individuelle est généralement plus élevée en français qu'en (suisse) allemand. Le contexte contrastif 2 est celui qui contient le plus de doubles marquages, soit à la fois de la temporalité et de l'action dans ce cas.

Chez les usagères L1, les différences entre les groupes de même langue, parfois apparemment plutôt grandes, ne sont pas statistiquement significatives, à l'exception des marqueurs adverbiaux du changement au niveau de l'action. Les différences entre les deux groupes suisses sont statistiquement significatives pour les analyses relatives au contexte additif et pour le marquage temporel dans le contexte contrastif II. Lorsqu'il y a moins de données analysées, comme pour le contraste sur l'entité ou les différents marqueurs du changement de l'action, d'apparentes grandes différences ne sont pas statistiquement significatives.

Chez les bilingues, les choix s'expliquent généralement par la langue de récit³. La dominance langagière n'est significative que pour l'intégration de la particule additive et, en interaction avec la langue de récit, pour l'usage des enrichissements du prédicat dans le contexte contrastif II. Pour mieux comprendre nos données, nous avons remplacé dans nos modèles, l'indice du BLP par le score au $LexTALE_FR$ et au $LexTALE_DE$, soit une mesure des compétences en allemand et en français. Celles-ci sont statistiquement significatives uniquement dans les cas où la dominance langagière l'est également. La compétence en anglais, l'âge, le genre ou encore le niveau d'éducation semblaient ponctuellement associés à l'usage des marqueurs analysés au niveau descriptif et plus rarement au niveau statistique. Toutefois, aucune relation n'est apparue clairement récurrente.

³à l'exception du marquage de l'action dans le contexte contrastif I dont les résultats du modèle accusent d'une grande insécurité et du marquage de la temporalité dans le contexte contrastif II pour lequel la langue de récit n'est juste pas significative dans le modèle avec la séquence 29 uniquement, mais significative dans le modèle avec les trois séquences du contexte qui n'a pas été reporté dans ce travail.

7.3 Comment expliquer les préférences ?

Dans les points *Synthèse et discussion fine* ci-dessus, nous avons tenté d'expliquer les résultats individuels. Pour repenser cela transversalement, nous discutons de la compatibilité de nos résultats avec trois thèses explicatives des différences interlinguistiques et influences translinguistiques discutées dans la partie théorique : la disponibilité des marqueurs dans chaque langue et leur proximité perçue par la locutrice, la salliance et la fréquence des marqueurs dans l'input ainsi que les facteurs cognitifs et développementaux des locutrices. Finalement, nous discutons de potentielles explications d'ordre méthodologique. Rappelons ici que les marqueurs analysés sont optionnels. Leur absence ne signifie donc pas que la locutrice ne saurait pas les produire.

7.3.1 Disponibilité et proximité perçue des marqueurs

L'allemand, avec la particule assertive *doch*, est mieux outillé que le français pour marquer le changement de la polarité de l'action dans les deux contextes contrastifs analysés. L'intensificateur français *bien*, documenté dans Dimroth *et al.* (2010), n'a pas été exploité. Probablement que les locutrices n'y reconnaissent pas de proximité fonctionnelle. Même l'adverbe concessif *quand même*, plutôt économique, n'a pas été utilisé à la même fréquence que *doch*. Les bilingues ont néanmoins utilisé l'adverbe concessif clairement plus souvent en français qu'en suisse allemand et proportionnellement un peu plus souvent que les usagères L1 du français. Il pourrait s'agir d'une influence translinguistique, puisqu'il a été plutôt produit par des locutrices dominantes en allemand ou dénotant d'un bilinguisme balancé. Celles-ci l'ont peut-être considéré comme l'alternative la plus proche de *doch*. Cette observation basée sur les nombres bruts est toutefois biaisée, vue que notre échantillon dénombre plus de participantes dominantes en allemand. En français, ce sont la transition au niveau de l'action (par exemple *accepter de*), le contraste sur l'entité (par exemple *lui*) et, tendentiellement, sur la temporalité (par exemple *finale*) qui ont été marqués plus fréquemment dans ces contextes. Le pronom contrastif *lui*, typique du français, est aussi considérable comme un marqueur précis et économique. Son correspondant allemand, *DER* dans sa version accentuée, a été répertorié beaucoup moins souvent. Une marge d'erreur est toutefois à envisager puisqu'il s'agissait d'identifier l'accentuation du pronom allemand à l'oreille.

Ainsi, pour les contextes contrastifs, la disponibilité de marqueurs économiques semble influencer le discours. Toutefois, une préférence germanique pour les particules a été observée dans le contexte additif pour lequel le français et le suisse allemand disposent

d'un répertoire comparable⁴. D'autres facteurs que le répertoire influenceraient donc la préférence germanique pour les particules. L'un d'eux pourrait être leur récurrence et leur visibilité dans la langue en général. Nous en discutons ci-dessous.

7.3.2 Fréquence et saillance dans l'input

La particule additive (*auch* / *aussi*) s'est révélée le marqueur le plus fréquent du contexte additif dans les deux langues. Néanmoins, son usage est plus fréquent en (suisse) allemand qu'en français peu importe l'indice de dominance chez les bilingues. Les textes en français contiennent plus de comparaisons (*faire la même chose*) et d'adverbes additifs (*également*) que les textes en (suisse) allemand, comme dans les études citées dans la partie théorique. Ce résultat suggère que, comme *auch* est généralement plus fréquent (aussi dans d'autres contextes ou d'autres significations) et saillant (souvent accentué) en allemand qu'en français, il sera employé de manière presque automatique dès que possible. Ceci s'illustre aussi dans les analyses descriptives qui montrent que, dans les segments marqués pour la relation additive, les récits en (suisse) allemand étaient plus nombreux à contenir plusieurs marqueurs additifs.

La fréquence plus basse de structures marquées dans l'input pourrait aussi expliquer l'effet statistiquement significatif de la dominance (et de la compétence linguistique selon les scores au *LexTALE_DE* et au *LexTALE_FR*) ou des suggestions d'influences translinguistiques au niveau descriptif pour des structures plus fines concernant les marqueurs individuels, comme l'usage du pronom *lui* en général ou en combinaison avec la particule additive. Toutefois, cela n'explique pas pourquoi la position de la particule additive adjacente à l'entité, en français, est plus fréquent chez les dominantes en allemand. Il se pourrait que l'adverbe pré-posé (en allemand) soit plus difficile à apprendre que l'adverbe apposé (en français). Il pourrait également s'agir d'un problème méthodologique, puisque les structures elliptiques françaises du type *Monsieur Rouge aussi* sont catégorisées comme « position finale ». Leur portée étant large, nous ne savons pas combien de segments de ce type dans nos données correspondraient à une focalisation de l'entité et si leur proportion serait homogène sur le continuum du *BLP*.

⁴Initialement, nous attendions une absence d'adverbe additif (*ebenso* / *ebenfalls*) dans les récits en suisse allemand et donc une différence dans le répertoire de marqueurs additifs. Toutefois, les adverbes additifs se sont révélés présents dans les récits en suisse allemand. Ainsi, nous partons du principe que les répertoires linguistiques pour marquer le contexte additif sont similaires dans les deux langues.

7.3.3 Facteurs cognitifs et développementaux

Des facteurs cognitifs et développementaux pourraient aussi expliquer la quasi absence d'effet de l'indice de dominance langagière. Nous avons souvent constaté une tendance allant dans la direction attendue, mais statistiquement non significative ou parfois, une claire absence d'effet comme pour la probabilité de marquer la relation additive. Puisque la plupart de nos locutrices ont acquis les deux langues avant 5 ans, ce résultat corrobore l'hypothèse que l'usage des structures analysées résulte d'une acquisition lente au cours de l'enfance. Ainsi, les structures analysées laisseraient donc peu de place à des influences chez les bilingues précoces. De plus, la majorité des participantes étudient à l'université et généralement dans un cursus bilingue. Il s'agit probablement, en moyenne, de personnes avec des aptitudes langagières élevées. En ce qui concerne les participantes externes à l'université qui ont pris le temps pour notre étude, elles sont certainement intéressées par la thématique du bilinguisme et disposent probablement d'une conscience linguistique développée (Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 190-196). Pour conclure, nos participantes bilingues pourraient bien avoir développé une manière de « penser pour parler » dans chaque langue proche de celle des usagères L1. Cela soutiendrait les approches modernes réfutant un lien entre vision du monde et langage mentionnée dans la partie théorique (cf. point 2.3.3) puisqu'une même locutrice peut produire des récits dans des styles cohésifs différents. En conclusion pour cette question de l'effet de la dominance langagière, nous n'avons mesuré ni les aptitudes langagières, ni la conscience linguistique et nos données ne permettent pas de tester l'hypothèse du « penser pour parler », mais il est probable que nos participantes fassent partie des bilingues dont la probabilité de produire des discours typiques à chaque langue est parmi les plus élevées.

Certaines différences observées entre les usagères L1 allemandes et françaises ne se retrouvent pas chez les usagères L1 suisses. Cependant, ces apparentes convergences ne s'observent pas chez les bilingues (les différences entre les langues sont significatives, bien que quelques effets parfois plutôt faibles). En vertu de la différente taille des échantillons, la probabilité d'obtenir des résultats statistiquement significatifs devrait être plus élevée pour les modèles de régressions visant les bilingues que les usagères L1. Néanmoins, ces résultats non attendus chez les usagères L1 suisses posent la question de savoir si d'autres caractéristiques les différencient de leurs pairs dans les pays voisins, surtout pour l'usage des marqueurs adverbiaux du changement au niveau de l'action (*doch, quand même*) où les pourcentages prédits suggèrent vraiment un rapprochement des suisses romandes du style allemand. D'après des analyses inférentielles sur les locutrices bilingues, le niveau d'éducation, le niveau d'anglais et l'âge chronologique n'expliquent généralement pas l'usage des structures analysées. Une piste pourrait ici également

se situer au niveau des caractéristiques cognitivo-développementales des locutrices ou plutôt linguistico-culturelles. Berthele (2009) compare l'expression du mouvement dans plusieurs variétés germaniques typologiquement similaires à ce niveau. Il observe des différences entre d'un côté trois dialectes et l'allemand standard et de l'autre côté, un quatrième dialecte (Muotathal) dont les locutrices vivent dans une vallée plutôt retirée. Selon l'auteur, les différences typologiques entre les langues ne suffiraient pas toujours à expliquer les choix discursifs et d'autres facteurs de type linguistico-culturels joueraient un rôle. Dans notre étude, il se pourrait que les groupes d'usagers L1 suisses soient en moyenne composés des personnes moins familières avec la recherche et la tâche de raconter une histoire que les bilingues.

7.3.4 Choix méthodologiques

Ci-dessous, nous discutons comment certaines caractéristiques méthodologiques inhérentes aux instruments de recherche, au système d'annotation et aux analyses statistiques auraient pu influencer les résultats.

Un aspect nouveau de cette étude est le test statistique des effets des différentes séquences vidéo de la *Finite Story* sur la probabilité de produire un certain type de marqueurs. Un effet significatif a été constaté pour chaque contexte. Ainsi, les différentes séquences narratives regroupées sous un même contexte narratif n'encouragent pas exactement l'usage des mêmes marqueurs. Lorsque l'incertitude autour des résultats paraissait par conséquent trop élevée, nous avons sélectionné uniquement les séquences vraiment typiques du contexte étudié. Pour mieux comprendre les subtilités à chaque séquence et l'étendue de la généralisabilité des résultats, une solution consisterait à répliquer cette étude en augmentant le nombre de séquences vidéo à raconter, par exemple en développant des stimuli structurellement comparables à la *Finite Story* (cf. Vanhove, 2018).

Un autre aspect novateur est que les participantes ont raconté la *Finite Story* deux fois, à environ deux semaines d'intervalle. Cela ne semble pas avoir induit d'accoutumance à la tâche. Des indices quantitatifs et qualitatifs suggèrent que cette procédure n'a pas influencé l'organisation des deuxièmes récits. Tout d'abord, l'effet du facteur *langue du premier récit* n'était pas statistiquement significatif dans nos modèles⁵. De plus, un petit nombre d'observations lors de la collecte des données suggèrent plutôt un oubli

⁵Ces observations valent pour des modèles dans lesquels l'effet du score du *BLP*, l'effet de la langue de récit ainsi que l'effet aléatoire du participant y étaient également estimés.

du scénario entre les deux sessions⁶. D'autres rares observations ont toutefois suggéré une conscientisation des récurrences de certains contextes après la deuxième session⁷.

Relativement aux annotations, l'exclusion des intonations verbales dans les analyses statistiques implique une sous-représentation des marquages anaphoriques du changement au niveau de l'action. Cette conséquence pourrait expliquer en partie pourquoi le changement au niveau de l'action n'est pas marqué plus souvent en (suisse) allemand qu'en français.

⁶Par exemple, CHBIL_56 dit lors de la deuxième passation *le premier qui se réveille c'est monsieur bleu il se lève il fait la lumière il va à la fenêtre # mais ne voit # rien*, bien qu'elle aurait pu se rappeler de la suite de l'histoire et savoir que M. Bleu est bien conscient du feu.

⁷Une participante qui ne travaille pas dans le domaine des langues (CHBIL_12) s'est intéressée au sujet de l'étude. D'après ses dires plutôt détaillés (non enregistrés), elle aurait bien remarqué les relations additives, mais lors de la deuxième passation uniquement. Une autre (CHBIL_66) exprime une certaine confusion lors de la deuxième passation. Durant les clips 7 à 9, elle se demande deux fois si elle n'aurait pas dû voir M. Bleu dormir (qu'on voit en fait se réveiller, contrairement aux deux autres). S'attendait-elle par habitude à voir exactement chaque bonhomme effectuer chaque activité?

Troisième partie

Étude empirique 2 : perception des styles discursifs

8

Objectifs

8.1 Motivations

Dans le chapitre théorique 3 *Structure informationnelle et organisation discursive*, nous avons vu que les locutrices¹ d'Allemagne construisent fréquemment leurs narrations autour de la valeur assertive des événements au moyen de particules et de la prosodie. Les locutrices de France les construisent plutôt autour d'autres informations telles que l'entité, le prédicat ou le temps, à l'aide d'une variété de marqueurs discursifs. Les apprenantes L2 adoptent plus facilement certaines structures favorisées dans la L2 que d'autres. Cela semble notamment dépendre de la présence de ces structures dans la L1 et de schémas généraux d'acquisition.

Ces différences interlinguistiques au niveau de l'organisation du discours pourraient intéresser les domaines de la traduction et de l'enseignement des langues. Ces caractéristiques linguistiques étant subtiles, elles sont en partie inconscientes. Elles devraient par conséquent être difficiles à expliquer et ne sont probablement pas enseignées (cf. Von Steutterheim et Carroll, 2005, p. 24 ; Wichmann et Chanet, 2009 ; Adam, 2013 ; Santiago, 2019, p. 3-4, Kofler *et al.*, 2020, p. 114), comme le résume Von Steutterheim (2018, p. 294) :

Wie oft kann man bei Texten, die selbst von sehr fort- geschrittenen L2-Sprechern des Deutschen produziert worden sind, für die Erklärung von abweichenden Strukturen nicht viel mehr als seine Intuition ins Feld führen (vgl. v. Steutterheim 2016). Ebenso verlässt sich ein Übersetzer auf sein Sprachgefühl, wenn er bei der Übertragung von Texten in eine andere Sprache weitgehende Umorganisationen des informationsstrukturellen

¹Pour faciliter la lecture et préserver l'anonymat des participantes, la forme féminine est utilisée dans cette deuxième partie empirique pour désigner de manière égale les personnes des différents genres.

Aufbaus vornimmt, obwohl dafür auf Grund des sprachlichen Ausdrucksinventars kein Anlass bestünde.

Par ailleurs, les travaux intégrant des résultats d'études sur l'acquisition des langues et des réflexions didactiques approfondies sont rares, même si la méthode de comparaison entre les langues pourrait être intéressante (cf. Watorek, 2008, concernant les particules additives). Par exemple, l'usage des particules et de la prosodie pourrait être enseignée à des francophones apprenant l'allemand. Inversement, il s'agirait d'insister sur l'utilisation des marqueurs morphosyntaxiques de l'entité en français langue étrangère, comme le pronom *lui* (cf. Benazzo et Andorno, 2010; Benazzo *et al.*, 2012b).

Avant de penser à des applications concrètes, il faudrait savoir à quels genres textuels et mode de transmission (oral / écrit, formel / informel) s'appliquent ces différences interlinguistiques et si elles ont des implications au niveau de la perception. En effet, les recherches s'intéressant aux modes de transmission suggèrent par exemple que l'adéquation des différents marqueurs additifs ou contrastifs dépend en partie du contexte communicatif (cf. Garassino et Jacob, 2018, p. 239 pour une discussion concernant la particule italienne *si-che*). Pour amorcer empiriquement cette question, nous nous demandons si des récits dont l'organisation ne suit pas la tendance des usagères L1 sont perçus comme inhabituels ou moins bien construits.

En vertu du manque d'études avec une visée similaire (cf. point théorique 3.5 *Perception et traitement des informations*), nous avons envisagé plusieurs scénarios de recherche. Ci-dessous, nous résumons les critères ayant amenés à la méthodologie adoptée. Nous nous limitons à l'analyse du français car l'attention des suisses allemandes serait probablement dirigée vers des caractéristiques dialectales².

8.2 Prémises du développement de l'étude

Initialement, nous prévoyions réutiliser les récits oraux *Finite Story* pour rester proche de l'origine de nos connaissances. Les énoncés originaux auraient été évalués en ligne sur une échelle de Likert, un par un, dans l'ordre du scénario. Chaque participante aurait évalué une seule structure par séquence. Néanmoins, trois problèmes nous ont amené à renoncer à cette procédure expérimentale.

Premièrement, les facteurs motivant les choix des participantes resteraient inconnus : les marqueurs, la diction ou le vocabulaire ? Nous pourrions rendre les participantes explicitement attentives aux marqueurs étudiés. Cependant, cela pourrait les rendre critiques envers des structures qui ne les auraient pas dérangées intuitivement.

²Cette intuition a été vérifiée par la suite dans le travail de Berchio (2023b).

Deuxièmement, en évaluant un seul style discursif, les participantes pourraient ne rien observer d'inhabituel puisque les énoncés sont grammaticalement corrects.

Troisièmement, l'évaluation par séquence sort la tâche de son contexte discursif. Les constructions étudiées étant grammaticalement correctes, c'est au niveau de l'organisation générale du discours que des préférences pour un certain style devraient être observables via une récurrence de certaines structures. Toutefois, les liens anaphoriques n'auraient plus la même pertinence si les récits *Finite Story* étaient présentés en continu. Par exemple, on ne dirait pas *M. Bleu va dormir. Puis, M. Vert aussi. Et M. Rouge fait pareil*, mais plutôt *Les trois habitants vont dormir* (cf. Dimroth, 2012, p. 86).

Ainsi, nous avons opté pour une étude qualitative durant laquelle chaque participante doit choisir entre deux récits de même contenu, mais structurés différemment, le tout en pensant à haute voix (méthode du protocole verbal ou de pensée à haute voix, *think aloud protocol*, cf. Ericsson et Simon, 1980). Deux genres de textes seront testés, chacun dans une version orale et une version transcrite : une nouvelle à la radio et un commentaire d'un match de football en direct.

Bien que cette méthode qualitative résolve les problèmes énumérés, elle entrave divers critères de validité écologique. Au quotidien, nous ne comparons pas deux versions d'un même discours et ne disposons pas de leurs transcriptions. Néanmoins, cette étape permet une exploration approfondie de thématique et nous pourrons ensuite, proposer des adaptations de l'instrument.

8.3 Questions de recherche et hypothèses

Cette étude poursuit des objectifs thématiques et méthodologiques. Nos questions et hypothèses ont été formulées sur la base de la littérature scientifique, de discussions avec des collègues lors d'ateliers et de nos intuitions. Les résultats de l'étude de production (cf. chapitre 6) sont marginalement pris en compte, car ces deux études se sont chevauchées temporellement.

Question thématique : Lorsque des francophones écoutent et lisent deux textes similaires, l'un construit dans un style typiquement français et l'autre typiquement allemand³, lequel préfèrent-elles et quels sont leurs critères d'évaluation ?

Hypothèses thématiques : Lors de la prise de connaissance des textes, seules des structures entravant la communication en général devraient être découvertes. Nous n'en

³Pour alléger la lecture, nous combinons les mots *typiquement*, *typique* et *style* avec les termes *allemand*, *germanophone*, *français* et *francophone*. Ceux-ci sont à interpréter comme ce que nous considérons de typique des langues allemande ou française concernant l'organisation des informations discursives.

attendons pas. Les évaluatrices émettront une préférence claire pour une version d'un texte seulement après avoir comparé les transcriptions, mais pas après les avoir uniquement écoutées. À l'écrit, leurs préférences pourraient être motivées par les structures étudiées. À l'oral, d'autres facteurs que nous ne pouvons pas contrôler, comme des variations de la voix, les influenceront probablement. Les évaluatrices préféreront probablement le style francophone pour la nouvelle radio, un genre narratif proche de celui dont sont issues nos connaissances. Nous n'émettons pas d'hypothèse pour l'appréciation des différentes versions du commentaire sportif, un genre nouvellement analysé dans ce contexte.

Question méthodologique : La méthode appliquée permet-elle de répondre à la question thématique ci-dessus ? Quels problèmes sont observés ?

Hypothèses méthodologiques : Les évaluatrices devraient trouver difficile d'évaluer les deux versions d'un texte après une unique écoute pour des raisons de mémoire de travail. Nous pourrions difficilement déterminer si des différences au niveau de la construction discursive sont perçues à l'oral, au moins de manière inconsciente. L'accès aux transcriptions des textes à évaluer permettra d'obtenir des verbatim plus détaillés et variés. En comparant les transcriptions des deux versions d'un texte, les évaluatrices devraient observer au moins une partie des différences concernant les marqueurs étudiés. Toutefois, elles pourraient trouver qu'aucun texte ne sonne naturel en vertu de leur surcharge en connecteurs (cf. point 9.2 *Textes à évaluer*). Finalement, la quantité et la qualité des informations fournies devrait varier selon le domaine d'expertise des participantes.

9

Méthode

9.1 Sélection des marqueurs à inclure dans les textes

Afin de reproduire des discours construits soit autour de l’assertion, soit autour de l’entité, du temps et du prédicat, nous avons créé une liste de marqueurs par style discursif (cf. tableau 9.1). Pour établir cette liste, nous avons puisé non seulement dans la littérature sur les trois contextes narratifs étudiés dans ce travail et sur la mise en évidence générale de l’entité dans les récits *Finite Story* des usagers L1 (Dimroth *et al.*, 2010; Benazzo et Dimroth, 2015; Bonvin et Dimroth, 2016), mais aussi sur les relations temporelles d’itération et de continuation (Benazzo et Andorno, 2017). Ces dernières n’ont pas été traitées jusqu’à présent dans ce travail pour des raisons de place, mais leur prise en compte nous rapprochera ici au mieux du style typique à chaque langue.

En français, une plus grande variété de marqueurs est utilisée, mais dont plusieurs rarement. Dimroth *et al.* (2010) dénombrent seulement une à quatre occurrences pour les marqueurs avec un astérisque dans le tableau 9.1¹. Par ailleurs, nous considérons ici *bien* et *quand même* comme alternatives à la particule assertive *doch*. De plus, nous avons ajouté la particule *si* comme marqueur assertif. Précisons déjà que la reproduction de contextes contrastifs II (changement d’entité et de la polarité de l’action) s’est révélée difficile. Ainsi, nous attendons une lecture plutôt concessive ou modale au sens de Diewald (2013) de ces marqueurs. Les marqueurs temporels contrastifs sont assez fréquents dans des productions d’usagers L1 germanophones, mais moins que dans celles des francophones (Dimroth *et al.*, 2010). Nous les utilisons ici uniquement dans les versions typiques du français pour bien séparer les styles. Finalement, le marqueur *ce dernier* apparaît uniquement dans les données de Suisse romande. Il représente une alternative pour mettre l’entité en évidence dans des contextes non contrastifs.

¹La particule restrictive (*nur*, *seul*) a uniquement été observée en allemand dans l’étude citée.

Informations discursives	Style allemand	Style français
Relation additive	Verbe fini- <i>aussi</i>	NP [<i>aussi / non plus</i>] <i>également*</i> <i>à son tour*</i>
Similarité de la situation	-	<i>(de) même*</i> <i>ainsi que*</i> <i>pareil*</i>
Contraste sur l'entité ou mise en évidence générale de l'entité	<i>seul*</i>	<i>lui</i> <i>celui-ci*</i> <i>ce dernier</i> <i>par contre*</i> <i>c'est / ce sont X qui</i>
Assertion / action	<i>bien</i> <i>quand même</i> <i>si</i> <i>il EST en danger</i> <i>il l'A recentré</i>	<i>arriver à</i> <i>permettre de</i> <i>réussir à</i>
Evolution temporelle	-	<i>cette fois</i> <i>enfin</i> <i>finalelement</i> <i>finir par</i>
Itération et continuation	<i>encore</i>	<i>toujours</i>

TABLEAU 9.1 – Marqueurs sélectionnés pour la rédaction des textes à évaluer

9.2 Textes à évaluer

9.2.1 Choix des genres textuels et rédaction

Les deux genres de textes journalistiques du commentaire sportif en direct et de la nouvelle radio permettent d'attribuer des actions similaires et différentes à plusieurs protagonistes. De plus, ils sont généralement associés à des scénarios importants ou captivants ce qui devrait maintenir l'attention des évaluatrices². Chaque texte a été construit de manière à garder ses deux versions (style allemand et style français) aussi similaires que possible, sauf pour les marqueurs étudiés. Ci-dessous, nous introduisons brièvement chaque genre textuel et décrivons le processus de rédaction.

²Nous avons aussi rédigé un résumé de film, mais le résultat paraissait artificiel et ennuyeux.

9.2.2 Commentaire sportif

L'existence d'un langage du football est discutée et ses caractéristiques linguistiques décrites. Ce langage s'imbrique dans plusieurs activités communicatives dont les programmes de sport à la télévision et à la radio (cf. Taborek, 2012). Le commentaire oral de football en direct est un texte conceptionnellement oral (cf. Koch et Oesterreicher, 1985). À la télévision, le support visuel aidant, le commentateur peut aller au-delà de la seule description des actions. À la radio cependant, la transmission des informations clés du jeu est essentielle (Dankert, 1969, cité dans Taborek, 2012, p. 241) ; le temps de planification du discours se retrouve donc fortement réduit.

En ce qui concerne l'organisation des événements à relater, les commentaires des différentes disciplines sportives se différencient comme l'illustre une étude de corpus allemande sur la description des mouvements dans les commentaires de football et de cyclisme (Meier et Thiering, 2017). Une étude sur la construction référentielle dans des commentaires directs de rugby a mis à jour trois configurations d'informations principales : « Le commentateur indique le joueur puis introduit l'action associée » (p.ex. « *avec Traille qui saigne* »), « [l]e commentateur indique l'action puis introduit le joueur associé » (p.ex. « *avec un départ de Roncero* »), « [l]e commentateur indique le joueur sans préciser l'action » (souvent lors de la construction du jeu) (Augendre et Mathon, 2012, p. 2036). Augendre et Mathon (2012, p. 2032) observent que le cas « prototypique » pour « introduite un référent inactif dans le discours ou dans une période » est d'utiliser un nom propre et d'éventuelles reprises pronominales. Il peut s'agir de pronoms relatifs (« *et Rémy Martin qui vient batailler encore* ») ou de pronoms forts (« *et là Mignoni lui il a obtenu la pénalité* »).

Afin de nous immerger dans ce genre textuel, nous avons regardé quelques transmissions télévisées françaises sur internet et avons transcrit quelques phrases. Nous pensions trouver plus de marqueurs anaphoriques dans les commentaires télévisés vu que le discours est moins dense qu'à la radio. Finalement, les marqueurs anaphoriques étaient rares.

Ensuite, nous avons reconstitué deux équipes suisses et élaboré un scénario contenant huit énoncés additifs et six énoncés contrastifs (ou concessifs lorsqu'un changement de polarité n'était pas aisément constructible). Nous avons rédigé deux commentaires (style allemand et style français) à partir du scénario, des énoncés originaux retranscrits et de la liste des marqueurs sélectionnés (cf. tableau 9.1)³.

³ *Enfin* n'a pas été utilisé pour ce genre textuel conceptionnellement oral, car d'après une étude de corpus, il n'apparaît que très rarement en français moderne dans sa fonction d'adverbe temporel et si oui, plutôt à l'écrit (cf. Bertrand et Chanet 2005, cités dans Wichmann et Chanet, 2009).

9.2.3 Nouvelle radio

Une nouvelle radio relatant d'un évènement particulier appartient au genre narratif et sa longueur convient aux besoins de notre étude. Ce genre de texte conceptuellement écrit peut être diffusé dans sa version orale à la radio ou à la télévision (cf. Koch et Oesterreicher, 1985). Nous avons produit un scénario fictif inspiré d'un article écrit⁴, dont nous avons adapté le contenu et la structure des énoncés.

Pour ce faire, nous avons élaboré un scénario contenant trois énoncés additifs et cinq énoncés contrastifs (ou concessifs lorsqu'un changement de polarité n'était pas aisément constructible). Nous avons rédigé les deux versions à partir du scénario, de l'article original et de la liste des marqueurs sélectionnés (cf. tableau 9.1).

9.2.4 Extraits des textes et nombre de marqueurs

Le tableau 9.2 contient un extrait de chaque texte, leur longueur⁵ et le nombre de marqueurs étudiés. Les textes complets se trouvent dans l'annexe C. Les marqueurs sont soulignés ci-dessous, mais ne l'étaient pas dans le matériel transmis aux participantes.

⁴« Avalanche de Crans-Montana : après le sauvetage de quatre blessés, les recherches se poursuivent » (AB, XL, PFE) dans le Nouvelliste en ligne le 19 février 2019.

⁵Nombre total de mots comptés par le programme *Word* sans les signes spéciaux et la ponctuation.

	Style allemand	Style français
Commentaire de football	Maxime (commentateur 1) : <i>Dehors, # Zock # Kévin Constant s'approche, Xhaka aussi. Passe à Constant, Xhaka tente un tacle, mais Constant a bel et bien contrôlé le ballon. Akanji s'approche sérieusement. Ah là là le dribble! Et si! But!</i>	Maxime : <i>Dehors # Zock # Kévin Constant s'approche, de même que Xhaka. Et c'est à Constant qu'il passe le ballon, Xhaka tente un tacle, mais Constant arrive à contrôler le ballon. Akanji, par contre, il s'approche sérieusement. Ah là là le dribble!</i>
	Greg (commentateur 2) : <i>Et but! Bien vu Maxime! But de Constant. Il ouvre le score. [...]</i>	Greg : <i>Et but! Bien vu Maxime! But de Constant. C'est lui qui ouvre le score. [...]</i>
	Longueur totale du texte : 323 mots Nombre de marqueurs discursifs analysés : 19	Longueur totale du texte : 330 mots Nombre de marqueurs discursifs analysés : 27
Nouvelle radio - avalanche	<i>[...] Les trois femmes ne sont plus en danger. Plus tard dans l'après-midi, un homme a aussi pu être extrait de la coulée. Les médecins gardent espoir, mais il EST en danger. Pour l'instant, seul le patrouilleur n'a pas survécu. Sur les pistes, on recherche encore une dizaine de personnes ensevelies. Quelques chamois ont aussi été pris dans la coulée.</i>	<i>[...] Les trois femmes ne sont plus en danger. Plus tard dans l'après-midi, un homme a pu être extrait à son tour de la coulée. Les médecins gardent espoir, mais celui-ci n'est pas hors de danger. Le patrouilleur, par contre, n'a pas survécu. Sur les pistes, on recherche toujours une dizaine de personnes ensevelies. Quelques chamois ont eux aussi été pris dans la coulée.</i>
	Longueur totale du texte : 146 mots Nombre de marqueurs discursifs analysés : 10	Longueur totale du texte : 204 mots Nombre de marqueurs discursifs analysés : 13

TABLEAU 9.2 – Extraits et caractéristiques des textes à évaluer

Ces textes contiennent plus de marqueurs que des textes authentiques. Les versions selon le style français en dénombrent plus que celles selon le style allemand, principalement en raison de l'ajout de marquages généraux de l'entité. Cela s'accorde avec l'hypothèse que les langues romanes, dans une certaine perspective, seraient plus cohésives que les langues germaniques (cf. point théorique 3.5).

9.2.5 Finalisation des textes

Des versions préliminaires de ces textes ont été présentées à et commentées par des collègues connaissant nos objectifs. Après quelques adaptations, ils ont été enregistrés par un acteur⁶.

⁶Les deux commentateurs sportifs devaient être joués chacun par un acteur différent. En raison de l'absence imprévue de l'un d'eux lors de la séance d'enregistrement, c'est un seul acteur qui a pris les deux voix. Cela ne devrait pas influencer les réponses à nos questions de recherche.

9.3 Participantes et récolte des données

Cinq femmes et deux hommes, âgés de 23 à 60 ans, ont été recrutés au sein de nos réseaux professionnels et personnels. Nous les connaissions avant cette étude. Toutes ont le français comme L1 ; une participante a grandi bilingue. Cinq d’entre elles étudient dans des cursus liés aux sciences du langage ou travaillent dans ce domaine. Cette prévalence est liée à l’hypothèse que les différents styles discursifs seraient difficilement perceptibles. Ainsi, il s’agit déjà de savoir si des personnes formées à l’analyse linguistique, mais intéressées par d’autres thématiques, les détecteraient. Pour diversifier l’échantillon, nous avons également questionné deux personnes qui travaillent dans d’autres domaines. Les participantes n’ont pas été rémunérées.

Nous avons collecté les données des personnes familières avec les sciences du langage dans une salle calme de l’université et celles des autres participantes, à domicile. Nous avons essayé de créer un climat agréable afin que les participantes se sentent à l’aise avec l’exercice de penser à haute voix. Les participantes avaient la tâche de choisir la version la plus adéquate d’un texte, soit pour sa diffusion à la radio (la nouvelle d’avalanche), soit pour son utilisation dans un sketch (le match de football) (cf. instructions dans l’annexe C). Les versions typiquement allemandes étaient labellisées avec un dièse et les versions typiquement françaises avec un arobase pour que les participantes puissent s’y référer, mais en évitant des labels ordinaux. Les participantes ont été assignées aux textes dans des ordres différents. À chaque fois, les participantes ont pris connaissance successivement des deux versions (style allemand et style français) d’un texte, soit en commençant par le mode oral, soit par le mode écrit. Elles ont disposé de temps pour comparer les deux versions du texte. Une fois leur analyse terminée, elles ont fait pareil avec l’autre genre de texte. Le tableau 9.3 résume le profil des participantes et décrit lesquelles ont commencé par l’écoute respectivement la lecture des textes, lesquelles ont commencé avec le commentaire sportif respectivement la nouvelle radio, lesquelles ont d’abord pris connaissance du style allemand respectivement français pour chaque genre textuel.

À la fin de cette tâche évaluative, nous leur avons demandé « que penses-tu que j’étudie ? ». Ensuite elles ont complété le questionnaire de dominance langagière *Bilingual Language Profile (BLP)*. Dans la partie biographique, nous leur avons demandé où elles ont passé la plupart de leur enfance et non pas où elles habitent comme cela avait été le cas dans l’étude de productions narratives. De plus, elles pouvaient librement choisir leur deuxième langue la mieux maîtrisée. Une des participantes qui a choisi l’anglais comme deuxième langue a hésité avec l’allemand à cause d’un changement récent dans l’usage de ses langues. Pour les autres, le choix semblait clair. Quatre participantes ont obtenu des indices de dominance qui correspondent à ceux des participantes bilingues

de notre étude de production (entre 0 et -110). Les indices des trois autres participantes sont comparables à ceux des usagères L1.

Participant	Résidence d'enfance	BLP	Profession	L2	1 ^e mode	1 ^e texte	1 ^e style foot	avalanche
P2105	Suisse romande	-74	Manager	allemand	écoute	avalanche	allemand	allemand
P2305	France	-143	Employée LING	anglais	lecture	avalanche	allemand	allemand
P2405	Suisse romande	-109	Etudiante LING	allemand	écoute	football	allemand	allemand
P2705	Suisse romande et France	-100	Etudiante LING	anglais	lecture	avalanche	allemand	français
P2106	Suisse romande	-69	Employée LING	allemand	lecture	football	allemand	français
P2206	Suisse romande	-158	Employée admin.	anglais	écoute	avalanche	français	français
P2606	Suisse romande	-125	Employée LING	anglais	lecture	football	français	français

TABLEAU 9.3 – Profil des participantes et ordre des textes pour la collecte des données

9.4 Traitement et analyse des données

Nous avons transcrit les enregistrements des protocoles verbaux avec le programme F4 intégré dans MAXQDA. Ensuite, nous avons directement rédigé une paraphrase d'une page par participante (cf. annexes à télécharger sur <https://osf.io/4uehz>, Holtgrewe, 2009), puis réécouté les transcriptions et contrôlé que les paraphrases correspondaient. Les conventions de transcription sont les mêmes que celles de la première étude (cf. point 5.3).

Ensuite, nous avons annoté les transcriptions dans MAXQDA en nous inspirant de techniques de l'analyse qualitative de contenu (cf. Mayring, 2015; Rädiker et Kuckartz, 2019). Pour ce faire, nous avons construit des catégories de manière inductive et déductive selon les connaissances scientifiques, nos questions et hypothèses ainsi que les notes prises pendant le travail de transcription et de paraphrase. Lorsqu'il n'était pas tout à fait clair à quoi le nom de la catégorie se référait, un mémo a été rajouté (cf. annexes en ligne : *Codebook*). Au besoin, nous avons adapté les catégories en début d'annotation. Précisons que chaque extrait analysé peut être assigné à plusieurs catégories (cf. capture d'écran d'un extrait d'analyse dans les annexes en ligne).

Pour estimer la fiabilité des analyses, notre collègue de projet, Giulia Berchio, a annoté le discours d'une participante en utilisant nos catégories (cf. Mayring, 2015; Rädiker et Kuckartz, 2019, p. 290)⁷. Nous avons comparé les résultats à l'aide de la fonction *Interannotator Agreement* dans MAXQDA, puis avons discuté de chacun des extraits pour lesquels l'analyse différait. Il s'agissait de manques de précision dans la description des catégories, de fautes d'inattention, ou, le plus souvent, le fait de ne pas avoir

⁷Nous n'avons pas jugé nécessaire de tester la fiabilité inter-codeur au niveau de la construction des catégories. Néanmoins, nous avons demandé à notre collègue si, après avoir effectué le travail d'annotation, elle voyait un problème majeur dans les catégories. Cela ne s'est pas avéré être le cas.

sélectionné exactement le même extrait⁸. Les seules différences notoires au niveau de l'interprétation se référaient à la catégorie *difficultés d'analyse*. Contrairement à ce qui a été fait dans la première étude (cf. point 5.4.3), rapporter les résultats quantitatifs concernant cette comparaison serait peu pertinent dans ce contexte (cf. Mayring, 2015, p. 8, 124). Les détails sont néanmoins disponibles dans les annexes en ligne (*Interco-der_agreement*). Ce processus a surtout permis de constater des inexactitudes dans les définitions de certaines catégories et donc de compléter leurs descriptions (cf. Rädiker et Kuckartz, 2019, p. 290).

⁸Une seule faute d'inattention de l'auteurice de ce travail a été repérée à travers ce processus, ce qui indique un bon degré d'exactitude des analyses.

10

Résultats

D’abord, nous présentons la version choisie par chaque participante comme la plus adéquate pour chaque genre textuel. Ensuite, nous rendons compte de nos premières impressions suite à la rédaction des paraphrases. Finalement, nous présentons les résultats de l’analyse de contenu. Ce chapitre combine des éléments de réponses concernant nos questions théoriques et méthodologiques.

10.1 Choix de la version considérée comme adaptée

Le tableau 10.1 décrit pour chaque genre textuel et chaque participante quelle version a été choisie comme celle qui sonne le plus naturel. Il en résulte que la version dans le style allemand est préférée pour le commentaire sportif et que la version dans le style français est préférée pour la nouvelle radio. Rappelons que les participantes ignoraient que nous considérions les différentes versions comme typiques d’une langue en particulier.

Participant	Résidence d’enfance	Profession	L2	Football	Avalanche
P2105	Suisse romande	Manager	allemand	style DE	style FR
P2305	France	Employée LING	anglais	style DE	style FR
P2405	Suisse romande	Etudiante LING	allemand	style DE	style FR
P2705	Suisse romande et France	Etudiante LING	anglais	style FR	style FR
P2106	Suisse romande	Employée LING	allemand	style FR	style FR
P2206	Suisse romande	Employée admin.	anglais	style DE	style DE
P2606	Suisse romande	Employée LING	anglais	style DE	indécise

TABLEAU 10.1 – Choix de la version préférée pour chaque texte

10.2 Paraphrases

Résumer les dires de chaque participante nous a permis de façonner une première image des résultats et d'élaborer un document consultatif pour la lectrice intéressée (cf. annexes en ligne sur <https://osf.io/4uehz>). Voici les points qui en ressortent clairement ¹.

En accord avec nos hypothèses, les participantes discutent des différences fines au niveau textuel entre les versions d'un texte lorsqu'elles les comparent à l'écrit. Lors de l'écoute, elles s'attardent facilement sur des caractéristiques de l'oral. De plus, les participantes peuvent changer de préférence selon le mode de transmission du texte (oral ou écrit).

Les attentes en termes de cohésion varient selon le genre textuel. Pour le commentaire sportif, c'est la version française qui est critiquée en raison de son registre académique, de ses longues phrases et de ses nombreux connecteurs alors que la version style allemand s'approcherait plus du langage parlé. Cette dernière correspondrait donc mieux au genre des commentaires sportifs en direct. Pour la nouvelle radio, c'est la version style allemand qui est moins bien évaluée surtout en raison de l'utilisation du connecteur *bien*. Sa connotation positive est considérée comme inadaptée à la thématique tragique et le lien cohésif au début du texte manquerait de clarté.

Une remarque fréquente concerne l'habitude qu'ont les participantes de suivre ou non le football. Quatre d'entre elles soulignent leur manque d'expertise, remettant en doute leurs analyses. Une autre, au contraire, mentionne que son habitude à entendre d'autres voix pour les commentaires pourrait influencer sa perception.

Finalement, les personnes actives dans le domaine des langues fournissent sans surprise les analyses les plus détaillées.

10.3 Analyses de contenu

Les résultats sont organisés selon trois thématiques ressorties comme principales dans les protocoles verbaux : les difficultés des participantes avec la tâche, leurs arguments en faveur de l'une des versions des textes et finalement, leurs hypothèses à propos du sujet de l'étude. Pour les deux premières parties, nous précisons les catégories analysées. Chaque fois, nous avons également relu les extraits codés dans les autres catégories pour nous assurer d'avoir pris en compte les verbatim nécessaires. Une illustration avec la proportion de segments annotés par catégorie et participante est disponible dans les annexes en ligne.

¹Les enregistrements et les transcriptions ne sont pas publiés pour conserver l'anonymat des participantes.

Des citations des participantes illustrent nos analyses tout au long du texte. Elles ont été adaptées aux règles usuelles de ponctuations et d'utilisation des majuscules. Elles sont soit indiquées en italique et en retrait, soit marquées par des guillemets dans le texte. Pour plus de transparence, nous indiquons à chaque fois l'identité de la participante citée. Nous précisons toutefois clairement dans le texte, lorsque nous observons une tendance ou une contradiction particulière chez une participante.

10.3.1 Design de l'étude et difficultés d'analyse

Comment les participantes perçoivent-elles la tâche d'évaluation ? Quels sont leurs doutes et difficultés ? Pour répondre à ces questions, nous focalisons les verbatim des catégories *difficultés d'analyse*, *design de l'étude et compréhension du texte*.

Tout d'abord, les participantes identifient rarement des différences précises directement après une première prise de connaissance (orale ou écrite) successive des deux versions d'un texte :

- (37) P2705 : *Je vois bien que c'est pas tout à fait pareil, mais en même temps, c'est quand même un peu pareil.*

D'ailleurs, P2405 et P2606 mentionnent clairement le besoin de relire les textes avant de poursuivre leurs analyses. Parfois, certaines participantes se demandent quelles caractéristiques textuelles doivent être prises en compte dans leur évaluation :

- (38) P2106 : *Est-ce que les liaisons jouent un rôle ? Pourquoi « ont AUSSI » au lieu de « ont [t]aussi » alors que « les personnes [S]ENsevelies ».*

Les différences entre les deux versions seraient si subtiles que P2606 se demande si on ne lui a pas présenté deux fois à la même version du commentaire sportif et cela, tout autant lorsqu'elle découvre la version imprimée et que l'enregistrement :

- (39) P2606 : *Puis là, honnêtement, je vois pas la différence entre les deux textes. C'est le même, hein ? T'es sûre qu'il y a une [/] ? Ah, je vois un ou deux trucs. OK, mais pas grand chose.*

Après l'écoute et la lecture successive des deux versions du commentaire sportif, elle finit par détecter relativement rapidement (sans avoir pris le temps de comparer) une différence majeure. Précisons qu'il s'agit de la deuxième paire de textes qu'elle évalue :

- (40) P2606 : *Dans le premier [...] [style français], peut-être il y a plus de connecteurs hein ou pas ? Je sais pas, mais c'est un sentiment.*

Lors de la première lecture, P2106 trouve la deuxième version du commentaire de football plus compréhensible (style français), mais suppose être influencée par le fait d'être confrontée une deuxième fois au même scénario. Elle conservera néanmoins cet avis, après une analyse détaillée des textes.

Finalement, deux participantes ont de la difficulté à choisir la version qui sonne la plus naturelle pour eux. Leurs arguments sont cependant différents :

- (41) P2106 : *Mais donc est-ce que c'est ce qui « SONNE plus naturel » par rapport à un texte de match de foot, des commentaires de match de foot [...] parce que pour moi c'est pas un problème de naturel ou pas naturel, c'est un problème de qu'est-ce qui me facilite la compréhension.*

Pour P2105, c'est plutôt le problème que les deux commentaires de football ne lui paraissent ni drôles, ni naturels. Elle pense que « si on veut faire un sketch avec ça, ça va être compliqué ». La façon dont elle sélectionne la version qu'elle préfère illustre la difficulté de l'exercice :

- (42) P2105 : *heu le premier [style allemand], je préfère le deuxième [style français] à la base, mais je prendrais le premier [style allemand]. Voilà, j'arrive pas à expliquer pourquoi, je sais pas.*

Nous retiendrons qu'il est difficile de comparer les textes après une rapide prise de connaissance et qu'une minorité de participantes s'interrogent sur la manière de répondre précisément à la question de savoir quelle version sonne plus naturelle.

10.3.2 Les préférences des participantes

Quelles différences perçoivent les participantes ? Quelle version des textes préfèrent-elles et pourquoi ? Quels commentaires émettent-elles à propos du genre textuel et du mode de présentation des textes ?

Après une lecture comparative des deux versions des textes, les participantes observent généralement des différences concrètes et leurs arguments varient beaucoup. Certaines affirment une préférence claire et simple pour une version d'un texte et d'autres oscillent, car elles préfèrent une partie des énoncés dans la version style allemand et une autre partie des énoncés dans la version style français. Parfois, il n'y a pas de préférence pour certaines paires d'énoncés. Certaines observations sont partagées par plusieurs participantes, mais les avis unanimes sont rares.

Nous résumons d'abord les commentaires situés au niveau global des textes, puis ceux qui se réfèrent aux énoncés individuels.

10.3.2.1 Analyses globales du commentaire de football

Dans cette partie, nous focalisons les extraits des catégories *différences entre les deux versions - football global, type de texte et compréhension du texte*.

Tout d'abord, l'authenticité des versions orales constitue un argument récurant. Si, après une première lecture des deux textes, P2705 admet que les deux versions lui plaisent, c'est seulement après l'écoute qu'elle émet une préférence pour la version style français. Pour elle ainsi que pour P2305, c'est le rythme du discours qui est décisif. La version style allemand serait « coupée », « saccadée », avec des pauses dérangeantes. Après la lecture, P2705 pensait que cet aspect saccadé reproduisait l'enthousiasme du commentaire en direct, mais l'écoute l'amène à considérer le style allemand de « caricaturé », un qualificatif aussi utilisé par P2305 (cf. exemple 43). La version style français, par contre, serait « plus fluide » (P2305, P2705), « plus rapide » et « moins robotique » malgré de « longues phrases » (P2705) :

- (43) a. P2705 : *Maintenant que je l'écoute, je change peut-être d'avis [rire], [...] bon déjà comme il y a pas les bruits derrière, enfin du match en lui-même, c'est un peu bizarre, [...] mais sinon, je trouve que c'est un petit peu caricaturé, je me suis dit. On dirait un peu qu'il sur-joue [...]*
- b. Interviewer : *Dans la voix ?*
- c. P2705 : *Oui, dans la voix et même dans la façon de parler. Les pauses, je les trouve un peu longues. Je sais pas, ça me paraît beaucoup moins naturel quand j'écoute.*

Après comparaison, la majorité des participantes opte toutefois pour la version style allemand. Le style « plus académique, plus raconté » (P2305) de la version style français est critiqué. P2106, P2405 et P2305 estiment que le style allemand correspond mieux au style discursif d'un match de football, même si le style français leur semble mieux rédigé ou plus facile à comprendre :

- (44) P2106 : *Lequel sonne plus naturel ? Alors, il faudrait connaître le style des matchs de foot en détail. Donc, je dirais qu'au niveau peut-être du match de foot le style c'est peut-être plus le premier [style allemand] qui serait du style foot et que le deuxième [style français] est plus facile à lire, mais c'est peut-être parce qu'il est plus mis en forme.*

Parallèlement, P2106 reconnaît qu'il manque de temps pour « faire toute cette organisation textuelle » dans un commentaire en direct. Que le texte soit facile à comprendre est également un argument relevé par P2206 qui, par contre, trouve la version allemande meilleure (cf. exemple 46). Une participante habituée à regarder des matchs à la télévision suisse romande trouve certains points « dissonants », comme la prononciation des noms des joueurs. Tel qu'annoncé plus haut (cf. exemple 40), elle observe vite que la version style français contient plus de « connecteurs », ce qu'elle considère d'inadéquat :

- (45) P2606 : *Surtout dans un match de foot qui est un truc un peu populaire. Puis t'utilises pas « ce dernier », « celui-ci ».*

Pour l'une des deux participantes sans lien professionnel avec les langues, P2105, c'est plutôt l'intuition qui prévaut. Ses commentaires traitent du contenu et du rythme du discours, mais pas des connecteurs d'intérêt. Pour l'autre, c'est l'argument de la compréhension qui dicte son choix global :

- (46) P2206 : *en tout cas pour moi qui ne comprends pas beaucoup au foot, j'ai l'impression [...] qu'on va plus à l'essentiel [style allemand]. C'est vrai que c'est très très similaire, mais voilà par exemple on voit que c'est l'essentiel quand il dit « pas très académique son style, mais c'était bien beau » et puis donc c'est beaucoup plus simple que « pas très académique son style, mais il a fait quelque chose de très beau ». Je sais pas si c'est peut-être parce que c'était plus court. Enfin, pour moi, j'ai moins besoin de réfléchir [rire]. Après, je trouve que c'est un peu un ensemble, un peu un tout.*

Nous retiendrons que le mode de transmission oral ou écrit des textes influence effectivement les évaluations pour ce genre textuel et que c'est la version style allemand, qui comporte moins de connecteurs, qui sonnerait plus naturelle dans ce contexte.

10.3.2.2 Analyses globales de la nouvelle radio

Pour cette partie, nous analysons principalement les catégories *différences entre les deux versions*, *radio global* et *compréhension du texte*.

Quatre participantes préfèrent spontanément la deuxième version qu'elles découvrent (le style français pour P2305, P2405, P2105, le style allemand pour P2206), qu'il s'agisse du mode oral (dans trois cas) ou écrit (pour une participante) :

- (47) a. P2405 : [style allemand] *Ça m'a fait penser à ces vidéos Youtube où, en fait, c'est de la traduction. Je pense que c'est une fausse voix et puis, qu'en fait, les gens, ils écrivent. Et puis que tu as la voix qui parle.*

b. Interviewer : *Oui...*

c. P2405 : *Et puis tu sens que c'est pas du tout naturel [...] et ça m'a fait tout de suite penser à ça. Et puis du coup, puis d'ailleurs, quand on a entendu le second [style français] là, ça a tout de suite paru plus naturel.*

En ajoutant P2106 et P2705, cinq participantes préfèrent la version style français. Parmi elles, P2105 et P2606 le justifie par le rythme et la ponctuation :

(48) P2606 : *Il y a des aspects que je trouve mieux dans le texte [style français]. C'est au niveau de la ponctuation, au niveau de la segmentation du texte, syntaxe. Je le trouve peut-être plus flexible, puis plus adapté pour une lecture à l'oral.*

Plus précisément, ces deux participantes critiquent surtout la ponctuation dans la version style allemand :

(49) P2606 : *Puis ensuite, la deuxième phrase directe : « un patrouilleur qui s'assurait de la sécurité du domaine skiable au moment des faits a aussi été emporté ». Il y a pas de virgule pour enchâsser la relative et si tu dois le lire comme ça à l'oral, c'est incompréhensible pour l'auditeur.*

Cette opinion est partagée par P2105 :

(50) a. P2105 : *Je préfère le deuxième texte, car je trouve qu'il a un rythme de phrasé qui est meilleur, peut-être plus de ponctuation. [...] Je trouve que le rythme est mieux.*

b. Interviewer : *D'accord et tu as un exemple précis ? [...]*

c. P2105 : *« Un patrouilleur », virgule, « qui lui », virgule, « s'assurait de la sécurité ».*

Ce n'est apparemment pas directement le marqueur *lui* que nous avons inséré dans la version française, mais plutôt le co-texte résultant qui est décisif. Ces commentaires relatifs au rythme ne sont cependant pas unanimes, car une participante estime que les deux versions sont bien jouées au niveau de la voix.

P2405, quant à elle, remettra temporairement son avis en question :

(51) P2405 : *C'est marrant parce qu'avant j'avais l'impression que le deuxième [style français] était beaucoup plus adapté et quand je lis comme ça et que je compare, j'ai l'impression que c'est le premier [style allemand].*

Lors de la lecture du premier texte, la version française, une participante s'intéresse particulièrement à la compréhensibilité et l'adéquation du français :

- (52) P2705 : *Je trouve que c'est plutôt clair, je comprends bien l'histoire [...]. C'est un français plutôt banal, plutôt un français de tous les jours ; enfin, ce qu'on entend dans les médias souvent à la radio et je trouve que ça passe très très bien.*

Elle lit ensuite la version style allemand et émet une conclusion suggérant une sensibilité intuitive à l'organisation discursive² :

- (53) P2705 : *Je comprends tout, mais je trouve que c'est un peu moins clair [...]. C'est plus lourd à lire, le deuxième, et je pense que ça passerait moins bien à la radio.*

Si le mode de transmission des textes fait moins débat ici que pour le commentaire sportif, l'aspect rythmique des textes reste important. Contrairement au commentaire sportif, c'est le style français qui est généralement préféré pour la nouvelle radio.

10.3.2.3 Analyses micro

Ci-dessous, nous résumons les commentaires de nature linguistique au niveau du mot et de la structure des énoncés. Le texte est organisé selon les familles de marqueurs et le genre textuel. Ce sont principalement les extraits issus des catégories *moyens linguistiques* et ses sous-catégories, *analyses linguistiques attendues*, *radio spécifique*, *football spécifique* et *genre de texte* qui ont été analysés dans ce contexte.

Marqueurs additifs et comparaisons (contexte additif)

Commentaire de football

Les participantes préfèrent les marqueurs courts, tels que la particule additive *aussi*, non précédée du pronom *lui*, et la comparaison *ainsi que*. Dans l'énoncé *Ce dernier glisse à son tour, mais il arrive à le recentrer de justesse*, P2305, P2405 et P2606 qualifient à *son tour* de marqueur de l'écrit. P2405 thématise d'ailleurs souvent la différence entre l'écrit et l'oral, classant aussi *également* dans les marqueurs de l'écrit. Les comparaisons dans la version style français rallongeraient la phrase et manqueraient d'authenticité (P2405, P2606), voire rendraient leur compréhension plus difficile :

- (54) a. P2206 : [...] *J'ai trouvé, moi, que le deuxième texte, il est plus, je sais pas, plus clair.*
 b. Interviewer : *OK donc celui [...]* [style allemand]

²Elle émet cette remarque à propos du deuxième texte après deux minutes à compter du moment qu'elle a reçu le premier texte, probablement sans avoir eu le temps de comparer attentivement les deux versions.

- c. P2206 : *En tout cas pour moi qui ne comprends pas beaucoup au foot, j'ai l'impression qu'on va plus à l'essentiel. Enfin, il dit là, il précise bien « il fait une talonnade, catastrophe, Bâle marque aussi » là c'est marqué tout simplement « pareil dans l'autre sens ». Voilà, je préfère qu'il répète pour moi qui connais pas très bien le sport. Je pense c'est plus simple à comprendre [...].*

À nouveau, il ne s'agit pas d'un avis unanime puisque P2705 préfère les structures plus longues dont les deux énoncés qui comportent une comparaison.

Nouvelle radio

Bien que le style français soit généralement préféré pour le commentaire radio, l'usage des comparaisons y est également critiqué. Avec le même argument que pour le commentaire sportif, P2106 trouve la structure comparative ci-dessous trop longue. D'autres participantes amènent des arguments différents contre les énoncés contenant une comparaison. Par exemple, P2405 évalue le choix lexical de la phrase additive ci-dessous *être emporté* plus adapté à la thématique que l'expression *subir un sort* :

1. Style allemand : *Un patrouilleur [...] a aussi été emporté.*
2. Style français : *Un patrouilleur[...] a subi le même sort.*

L'utilisation du marqueur additif *à son tour* dans le deuxième énoncé ci-dessous serait inappropriée à la situation selon P2106 (« c'est comme si lui, il attendait son tour ») :

1. Style allemand : *[...] un homme a aussi pu être extrait de la coulée.*
2. Style français : *[...] un homme a pu être extrait à son tour.*

Pour P2405, c'est la particule additive dans le premier énoncé qui est inutile. Cette participante qui a d'abord été confrontée aux commentaires sportifs semble adopter la stratégie de supprimer tous les marqueurs optionnels.

Marqueurs portés sur l'entité (contraste ou mise en évidence générale)

Commentaire de football

Comme mentionné dans les analyses globales, les structures introductives et les marqueurs démonstratifs sont considérés comme inadaptés au registre des commentaires en direct. Ces marqueurs rallongeraient les phrases, alors que la communication doit être rapide (P2305, P2405, P2606) :

- (55) P2405 : *« C'est lui qui ouvre le score », le temps qu'il ait dit cette phrase, il y a une autre chose qui se passe.*

- (56) P2606 : *Si ça doit être pour un match de football, ça ne me viendrait pas comme francophone de dire « ce dernier », « celui-ci », de faire ce type de relation d'une phrase à l'autre, surtout dans un match de foot qui est un truc un peu populaire.*

P2106, par contre, commente les énoncés ci-dessous en faveur du style français dont les connecteurs « facilite[nt] la lecture » et « permettent de mieux suivre ». Elle nuance toutefois plusieurs fois ses dires, invoquant un manque de connaissance de ce genre textuel.

1. Style allemand : *Passe à Constant*
2. Style français : *Et c'est à Constant qu'il passe le ballon*
3. Style allemand : *Akanji s'approche sérieusement*
4. Style français : *Akanji, par contre, il s'approche sérieusement*

Nouvelle radio

La première phrase du texte style français, qui commence avec la structure clivée *Ce sont plusieurs vacanciers*, sonnerait très oral selon P2705. C'est toutefois surtout la structure du style allemand que les autres participantes commentent pour cette paire d'énoncés ; nous y reviendrons dans la partie traitant des contrastes sur l'action.

L'utilisation du pronom *lui* dans l'énoncé ci-dessous a provoqué divers commentaires :

1. Style allemand : *Un patrouilleur qui s'assurait de la sécurité du domaine [...]*
2. Style français : *Un patrouilleur, qui lui, s'assurait de la sécurité du domaine [...]*

Nous avons déjà vu que la structure style français est préférée pour des raisons rythmiques (cf. exemple 50 et 49). P2606 ajoute un argument supplémentaire pour la structure style français, également lié au co-texte : le pronom réflexif serait plus adapté dans cette structure. P2405, quant à elle, poursuit sa stratégie contre les marqueurs superflus et qualifie ce redoublement du sujet ainsi que celui de l'énoncé *quelques chamois ont eux aussi été pris dans la coulée d'inutiles*.

L'énoncé style français *les médecins gardent espoir, mais celui-ci n'est pas hors de danger* a été construit ainsi pour contraster avec l'énoncé précédent (non adjacent) *les trois femmes ne sont plus en danger*. Nous avons donc conservé la même phrase verbale, mais P2405 et P2606 considèrent sa version négative *ne pas être hors de danger* d'ambigüe en raison d'une double négation. P2606 trouve la structure style allemand *mais il EST en danger* plus claire, mais à améliorer. Selon P2405 qui a qualifié beaucoup de marqueurs d'inutiles, il manquerait un *encore* dans l'énoncé du style allemand. Cette observation

laisse supposer que le *verum focus*, artificiel dans la version écrite, n'a pas été considéré, car celui-ci ne favorise pas l'introduction d'un adverbe temporel de continuation.

Nous traitons ici encore d'une paire d'énoncés pour laquelle les avis divergent :

1. Style allemand : *Pour l'instant, seul le patrouilleur n'a pas survécu.*
2. Style français : *Le patrouilleur, par contre, n'a pas survécu.*

P2305 estime que la formulation avec *seul* « minimise la mort du patrouilleur en fait. Dire que comme c'est un patrouilleur, il n'y a guère que lui qui n'a pas survécu, donc sous-entendu que c'est pas très grave ». Elle ne s'exprime pas directement sur la tournure avec *par contre*. P2405 considère la fonction contrastive du marqueur *par contre* comme plus adéquate que le marqueur d'unicité *seul* :

- (57) P2405 : *c'est beaucoup plus clair que les autres personnes [...] soit elles sont peut-être à l'hôpital, mais elles sont pas mortes. Ouai, je pense que le « par contre », là, il est utile pour le comparer aux autres vacanciers.*

P2106, au contraire, préfère l'énoncé style allemand. Elle considère la valeur oppositionnelle de marqueur contrastif d'inadéquation dans ce contexte :

- (58) P2106 : *« pour l'instant seul le patrouilleur n'a pas survécu » ça fait mieux le lien avec l'homme qui a pu être extrait, puis qui est en danger, donc qui va mourir peut-être aussi. Et donc, on pourrait dire que le « par contre » [...] marche moins bien puisque [...] en fait, c'est pas une opposition.*

Marqueurs de l'action et marqueurs temporels

Commentaire de football

Cinq participantes (P2305, P2405, P2106, P2206 et P2606) commentent l'utilisation du connecteur *bien* présente dans les énoncés suivants :

1. Style allemand a) : *Passe à Constant, Xhaka tente un tackle, mais Constant a bel et bien contrôlé le ballon.*
2. Style français a) : *Et c'est à Constant qu'il passe le ballon, Xhaka tente un tackle, mais Constant arrive à contrôler le ballon.*
3. Style allemand b) : *Pas très académique son style, mais c'était bien beau # ce qu'il a fait [...]*
4. Style français b) : *Pas très académique son style, mais il a fait quelque chose de très beau [...]*

5. Style allemand c) : *Constant a glissé en tirant cette passe qui parvient bien à Nicolas Lüchinger [...]*
6. Style français c) : *Constant a glissé en tirant cette passe qui parvient finalement à Nicolas Lüchinger.*
7. Style allemand d) : *Encore un centre de Kukeli pour Zoc qui passe à l'attaque et c'est bien le Goal! Goal!*
8. Style français d) : *Nouveau centre de Kukeli cette fois c'est pour Zoc à l'attaque et il réussit à marquer! Goal!*

La majorité des participantes préfère les énoncés avec *bien* et / ou critique l'utilisation de moyens discursifs longs dans la version française analogue. Par exemple, P2206 explique que l'énoncé 3 va plus à l'essentiel et qu'il est plus simple à comprendre que son correspondant style français (énoncé 4.) (cf. exemple 46).

P2405 trouve le connecteur temporel *cette fois* inutile dans l'énoncé 8. De plus, le mot anglais *goal* dans l'énoncé correspondant style allemand (7.) lui paraît plus adapté que le verbe *marquer*. À nouveau, c'est le co-texte et non pas le marqueur qui est déterminant.

Ces préférences pour les énoncés de style allemand ne sont pas généralisables. P2106 pense, au contraire, que les connecteurs temporels et les transitions contribuent à la compréhension, tout comme les moyens mettant l'entité en évidence (cf. ci-dessus : *Marqueurs portés sur l'entité*). Par exemple, la structure *arrive à contrôler le ballon* lui paraît plus claire que *a bel et bien contrôlé le ballon* qui « n'aide pas à la compréhension, parce que qu'est-ce que ça voudrait dire si c'était pas bel et bien ? ».

Le marqueur assertif *si* n'a pas été commenté ou alors, sans prise de position claire :

- (59) P2106 : « *ALLEZ, but* » là ça change rien pour moi. « *Et si, but!* » c'est peut-être [...] moins attendu je dirais que les « *allez, but* » mais là bon, moi je connais pas assez les matchs de foot.

Nouvelle radio

Six participantes (P2305, P2405, P2705, P2106, P2206, P2606) se sont exprimées à propos des marqueurs temporels et de l'action dans la nouvelle radio. Comme déjà annoncé dans la synthèse des paraphrases, ce qui ressort le plus clairement est la critique concernant le marqueur *bien*. D'une part, celui-ci serait inséparable de sa connotation positive et d'autre part, le lien cohésif dans le premier énoncé semble manquer de clarté.

1. Style allemand a) : *Plusieurs vacanciers ont bien été emportés par une avalanche [...]*

2. Style français a) : *Ce sont plusieurs vacanciers qui ont été emportés par une avalanche [...]*
3. Style allemand b) : *Après quelques dizaines de minutes, trois femmes blessées ont bien été extraites de la coulée.*
4. Style français b) : *Après quelques dizaines de minutes, les sauveteurs ont enfin réussi à extraire trois femmes blessées.*

Certaines participantes estiment l'usage de *bien* de « maladroit » (aussi exemple 62) :

- (60) P2106 : *Enfin, c'est une information tragique. [...] Enfin, tu parles pas comme ça surtout à l'oral [rire] d'une information pareille. Tu évites le « bien » même si [...] ça n'a pas la connotation de jugement de valeur positif / négatif, mais c'est un peu maladroit comme explication.*

La fonction cohésive du marqueur *bien* est toutefois reconnue puisque trois participantes (P2305, P2405, P2106) mentionnent l'absence de lien cohésif explicite :

- (61) P2106 : *« ont été emportés par l'avalanche » donc on s'attend bien sûr à ce qu'il y ait des gens qui soient sauvés, enfin qu'on retrouve des gens, si on en retrouve. Et donc « trois femmes blessées ont bien été extraites de la coulée » donc là, ça veut dire qu'effectivement, il y a avait des personnes qui était dedans, ouai. Alors que dans « après quelques dizaines de minutes les sauveteurs ont enfin réussi à extraire trois femmes blessées » c'est que, là on pense que les gens ils savaient déjà qu'il y avait des gens qui avaient été emportés et donc, oui c'est peut-être plus naturel la combinaison avec « quelques dizaines de minutes » et « enfin » que « après quelques dizaines de minutes » et « bien ».*
- (62) P2305 : *J'ai été gênée par la tournure qu'il y a deux fois « ont bien été emportés » et puis la deuxième fois « ont bien été extraites » parce que « ont bien » c'est souvent la confirmation d'une information qui a été donnée avant et comme je ne sais pas là à quel moment se situerait cet article... Et puis, en plus, dans « ONT bien été emportés » il y aurait en implicite le fait qu'on confirme une information, mais ça aurait une connotation plutôt positive donc, pour dire qu'elles ont été emportées par une avalanche ce serait pas la tournure qu'on choisirait.*

Une participante, originaire de France, se demande si les tournures avec *bien*, qu'elle qualifie d'inhabituelles, seraient typiquement suisses. À nouveau, ces préférences ne sont pas unanimes puisque P2206 considère le premier énoncé avec *bien* comme plus fluide que le deuxième énoncé avec la phrase clivée *ce sont plusieurs vacanciers*.

Parmi les énoncés ci-dessous, P2405 préfère le verbe *finir par* plus adapté à l'oral et moins lourd que *pouvoir les réanimer*.

1. Style allemand : *Mais le personnel médical a quand même pu les réanimer à temps.*
2. Style français : *Mais le personnel médical a fini par à les réanimer.*

P2106 préfère également le style français, mais pour une autre raison : l'utilisation de l'adverbe concessif serait injustifiée en raison d'une absence d'obstacle à la réanimation des skieuses³. P2705, en revanche, n'a pas de préférence entre ces deux énoncés.

- (63) P2106 : « *a fini par* » *ça permet de voir que voilà, c'était pas évident, mais ils sont arrivés, mais ça a pris du temps alors que dans « quand même pu les réanimer à temps » en fait, le fait de les réanimer c'est un peu incompatible avec « à temps » ; bon, avant qu'elles meurent, mais [...] il manque un obstacle pour empêcher la réanimation. Et comme elles sont dans l'ambulance, je ne vois pas l'obstacle, voilà.*

Finalement, concernant les marqueurs temporels d'itération et continuation, ce sont les marqueurs style français (*à nouveau* et *toujours*) que deux participantes (P2405 et P2106) considèrent de plus adéquats que le *encore* dans la version allemande.

10.3.3 Objet d'étude

Six participantes ont répondu à la question « que penses-tu que j'étudie ? »⁴. Elles ont émis des propositions avec prudence.

P2305 pense qu'il s'agit des marqueurs de l'oral et de l'écrit, peut-être le style oral transposé à l'écrit. Elle émet comme deuxième hypothèse un travail sur des formulations dans un style suisse et dans un style français. P2405 pense à l'étude de la langue orale, mais le fait d'avoir les transcriptions à disposition la fait douter. P2705 suppose qu'il s'agit de l'ordre des mots au sein des énoncés. P2106 mentionne notamment la manière de présenter les informations avec des connecteurs. P2206 pense que la question est de savoir comment écrire un texte pour que les gens soient plus intéressés en focalisant le contenu et « la manière de tourner les phrases », mais pas l'intonation, car elle n'a pas entendu de différences à ce niveau. P2606 y voit plutôt une application pédagogique, soit affiner du matériel pour des évaluations ou du matériel didactique pour trouver le texte qui sonne le plus juste. Elle suggère une seconde hypothèse suite à son observation

³Lors de la rédaction des textes, nous n'avons pas considéré le fait que la personne soit dans l'ambulance comme une assurance de sa réanimation.

⁴Cette question n'a pas été posée à la première participante.

détaillée de la structure des phrases relatives. À son avis, il pourrait également s'agir de la segmentation des phrases en lien avec l'utilisation des pronoms et, plus globalement, à la structure du discours.

Les hypothèses des participantes vont ainsi, chacune à leur manière, dans la direction des structures langagières étudiées. Même P2206, qui n'a pas un background linguistique entrevoit l'importance d'adapter son discours à l'auditrice et que la manière de structurer les phrases pourrait en être un outil. P2106, la participante la plus proche de la réponse, se décrit toutefois comme participante biaisée, car elle a participé à certaines présentations de notre travail doctoral.

Contrairement aux études expérimentales où l'objectif de la recherche doit généralement rester caché aux participantes durant la récolte des données, c'est plutôt rassurant dans notre cas que les participantes devinent en partie notre thématique ; cela suggère que la méthode utilisée a du potentiel. Le fait qu'un style issu d'une autre langue se cache dans une version ou même qu'une version ne soit pas l'œuvre d'un locuteur standard du français a uniquement été soulevée par P2305, mais nous ne nous attendions pas à ce que cela transparisse clairement.

11

Résumé et discussion

Cette étude visait à comprendre si des participantes perçoivent des différences inhérentes au *Germanic way* et au *Romance way* suggérées par Dimroth *et al.* (2010) et si oui, quel style elles préfèrent. Cette question est motivée par l'intérêt d'estimer la pertinence d'un transfert des connaissances issues des études sur la cohésion discursive dans diverses langues vers la pratique. Pour y répondre, sept francophones plurilingues ont évalué deux paires de textes en français tout en pensant à haute voix. Les textes consistent en un commentaire sportif et en une nouvelle radio, chacun rédigé une fois selon le *Romance way* et une fois selon *Germanic way*.

Ci-dessous, nous résumons d'abord les apports et les limites de cette étude. Ensuite, nous émettons des propositions pour de futures recherches.

Les principaux résultats, synthétisés ci-dessous, peuvent s'expliquer à la fois sur le plan théorique et sur le plan méthodologique :

1. Lors de la première écoute ou lecture, les participantes semblent ignorer les (nombreux) marqueurs discursifs. Lorsque le temps de traitement de l'information est restreint, l'impact conscient des styles cohésifs paraît donc secondaire. Il serait cependant prématuré de prétendre que les structures testées ne sont pas importantes pour la communication en général. En effet, non seulement la méthode utilisée ne donne aucun accès au traitement inconscient des informations, mais aussi certains rares commentaires des participantes suggèrent une vague perception des différences au niveau de la construction des discours (cf. exemple 53). Par ailleurs, la plupart de nos participantes étant des bilingues fonctionnelles, elles sont peut-être moins conservatrices dans leur jugement que des utilisatrices L1 (cf. Jarvis et Pavlenko, 2008, p. 205).
2. Les attentes des participantes vis-à-vis du renforcement de la cohésion varient selon le genre textuel. Pour le commentaire sportif, c'est la variante style allemand qui

est majoritairement préférée. Pour la version style français, les participantes ont surtout critiqué les marqueurs de la similarité et de l'entité à plusieurs syllabes, un peu moins les enrichissements du prédicat ou les marqueurs courts (p.ex. *lui*). Cela ne signifie toutefois pas qu'un discours construit autour de l'entité n'a pas lieu dans les commentaires de football en direct en français. Pour le savoir, une étude de corpus serait nécessaire. Pour la nouvelle radio, c'est la variante style français avec des marqueurs nombreux, variés et moins économiques qui a été préférée. De plus, plusieurs participantes ont relevé l'inadéquation sémantique du mot *bien* dans la nouvelle radio et sa fonction cohésive ambiguë dans le contexte. Il était en effet difficile de créer des contextes de changement de la polarité de l'action dans les textes. Lors de la rédaction, nous sommes parties de la prémisse qu'à la radio, les titres sont annoncés en début d'émission. Ainsi, au moment de détailler un événement, la participante devrait déjà être au courant du thème. Ce *common ground* implicite n'a cependant pas été considéré par certaines participantes (cf. point 3.1.1 pour une discussion sur le degré de connaissance nécessaire d'une information pour la considérer comme connue). Les autres occurrences de *bien* ont été intégrées dans des contextes plutôt concessifs. Il se pourrait qu'un *doch* ne soit pas le marqueur adéquat si nous traduisons le texte en allemand. À l'avenir, nous devrions nous assurer de son adéquation en traduisant le texte en français avec un style germanophone en allemand.

3. L'impact des structures testées sur la compréhension des textes est un facteur revenant chez plusieurs participantes. Les marqueurs des versions styles francophones sont plus souvent considérés comme améliorant la compréhension des textes, même pour le commentaire sportif selon certaines participantes.
4. Les raisons explicitées pour la préférence d'un même marqueur varient entre les participantes. Certains commentaires sont liés au marqueur, d'autres à son contexte. Une remarque récurrente des personnes actives dans le domaine des langues concerne la distinction entre marqueurs de l'oral et marqueurs de l'écrit. Plusieurs marqueurs typiquement français sont considérés comme marqueurs de l'écrit.
5. La précision des verbatim semble dépendre en partie de la relation des participantes avec la chercheuse (collègue, étudiante, cercle privé) et de leur familiarité avec la recherche (p.ex. anticipation de ce que la chercheuse essaie de savoir). Les deux participantes sans lien direct avec les sciences du langage ont fourni le moins de détails.
6. Les textes ont été présentés en entier afin de comprendre comment leur organisation globale est perçue. Des commentaires généraux ont bien été récoltés, leur niveau de précision varie. Certains ont pointé des limites méthodologiques telles que l'influence de la diction. La majorité des participantes a également analysé les textes phrase

par phrase, dès que les deux versions papier leur ont été mises à disposition. Ces commentaires locaux ont apporté des informations plus détaillées.

7. Le TAP a confirmé que si parfois les évaluatrices peuvent avoir une préférence claire pour l'un des textes, cela peut être dû à tout autre chose que le choix des marqueurs cohésifs.

Avec la méthode appliquée, nous avons pu mettre en évidence les facteurs qui ont consciemment influencé les évaluations en fonction du mode oral ou écrit des textes. Pour de prochaines études, il s'agira de neutraliser des distracteurs identifiés¹.

¹Le texte de la nouvelle radio a d'ailleurs entre-temps été réadapté pour une petite étude de traduction en collaboration avec Giulia Berchio et Christine Dimroth.

Quatrième partie

Synthèse et perspectives

12

Synthèse

Ce travail de linguistique étudie la structure informationnelle dans des narratifs oraux en français et (suisse) allemand par des usagers L1 et des bilingues¹. Nous analysons comment ces locuteurs organisent les énoncés au sein du discours. Cela passe par la construction d'un récit cohésif et cohérent impliquant une bonne gestion du statut des informations transmises.

Au cours des trente dernières années, des recherches menées en France et en Allemagne ont mis à jour l'existence d'une manière romane et d'une manière germanique de créer des liens anaphoriques explicites autour des informations discursives de l'entité, de la temporalité, du prédicat et de la polarité de l'action. Il s'agirait de préférences en partie résistantes à l'apprentissage tardif d'une L2. Pour mettre à jour ces connaissances, les chercheuses ont souvent étudié la forme et la fonction de différents marqueurs pragmatiques de l'information utilisés dans des contextes contrastifs (au sens sémantique du terme).

Dans une première étude empirique, nous avons d'une part complété ces connaissances sur les différences interlinguistiques et les influences en reproduisant ces recherches auprès d'usagers L1 suisses allemands et d'usagers L1 suisses romands. D'autre part, nous avons apporté de nouvelles connaissances en étudiant également la gestion de la structure informationnelle chez les bilingues, dans chacune de leur langue et en fonction de la dominance langagière. Dans une deuxième étude empirique, nous avons tenté de comprendre comment les interlocuteurs perçoivent ces différentes structurations des récits.

Dans ce qui suit, nous mentionnons les points théoriques importants pour la compréhension de ce travail, puis résumons les résultats de nos deux études avant de conclure sur quelques observations communes.

¹Comme annoncé dans la partie introductive de ce travail, la forme masculine est utilisée de manière générique dans cette partie afin de faciliter la lecture.

12.1 Ancrage théorique

Dans le premier chapitre théorique, sur l'étude du bilinguisme individuel, nous avons présenté deux cadres théoriques pertinents pour l'analyse des productions langagières de locuteurs bilingues : le cadre de l'acquisition d'une seconde langue (*SLA*) et celui du bilinguisme. Nous y avons introduit les grandes questions, les concepts principaux et les méthodes qui ont influencé notre étude. Ensuite, nous avons précisé notre ancrage théorique consistant à transférer une thématique traditionnellement traitée dans le cadre *SLA* dans le cadre du bilinguisme. Finalement, nous avons discuté de deux concepts clés pour notre travail que nous rappelons ci-dessous.

Le premier est celui de dominance langagière qui illustre la relation entre le poids que chacune des langues a dans la vie d'un locuteur. Cette relation peut être mesurée via une compétence linguistique spécifique ou, de manière holistique en prenant plusieurs composantes en compte. Nous nous inscrivons dans cette deuxième approche avec pour idéal la possibilité de produire des recherches comparables dans lesquelles les auteurs emploieraient un même instrument. L'instrument que nous avons présenté dans ce chapitre théorique et que nous avons utilisé dans la partie empirique est un questionnaire auto-évaluatif avec des questions sur la compétence linguistique, l'usage des langues, l'histoire langagière et les attitudes linguistiques (le *Bilingual Language Profile*, Birdsong *et al.*, 2012). Il permet d'obtenir un indice situé sur un continuum dont les extrémités sont le monolinguisme dans chacune des langues et dont la région du centre représente un bilinguisme équilibré.

Le deuxième concept clé est celui d'influence translinguistique. Nous l'utilisons comme un terme chapeau neutre regroupant les concepts de transfert et convergence. Nous avons listé les facteurs qui pourraient impacter la probabilité d'influences translinguistiques dans les données de ce travail telles que la proximité langagière perçue ou la fréquence et la saillance des structures langagières. Nous avons insisté sur le fait que des influences peuvent se manifester non seulement par la reproduction correcte ou incorrecte d'une structure d'une langue dans l'autre langue, mais aussi par l'évitement ou la surutilisation de certaines structures. Nous avons également discuté du fait que certaines manifestations subtiles d'influences translinguistiques au niveau formel peuvent être symptomatiques d'un phénomène ayant lieu à un niveau conceptuel, notamment concernant l'organisation discursive générale. À cette place, nous insistons sur les limites de notre étude qui ne permet pas de prouver empiriquement la présence d'influences, mais uniquement de les suggérer.

Dans le deuxième chapitre théorique, nous avons introduit les champs de la structure informationnelle et de l'organisation discursive. Après avoir présenté les concepts de

statut des informations (*givenness*), présuppositions, finitude, d’assertion, de topique, focus et contraste, nous avons défini la structure informationnelle comme l’étude de la façon dont le locuteur organise les énoncés au sein du discours pour assurer une bonne transmission des informations.

Pour résumer, les différentes composantes d’un énoncé remplissent des fonctions pragmatiques spécifiques telles que celle de topique (ce dont on parle) ou de focus (l’information importante de l’énoncé, souvent nouvelle). Dans un énoncé non marqué canonique, l’unité informationnelle en début de phrase, souvent le sujet grammatical, prend la fonction de topique tandis que celle en fin de phrase, par exemple l’objet, remplit celle de focus. Marquer une phrase permet de préciser ou de modifier ses fonctions pragmatiques. Ces adaptations pragmatiques du discours peuvent s’effectuer par un changement de l’ordre des mots dans l’énoncé ou par l’ajout d’un marqueur linguistique. Au-delà de la structure des énoncés, nous avons discuté des caractéristiques linguistiques inhérentes à l’organisation globale du récit narratif, en présentant notamment le modèle de la *quaestio* (Von Stutterheim et Klein, 2002).

Dans une seconde partie de ce chapitre, nous avons traité des différences typologiques entre les marqueurs allemands et français étudiés dans ce travail ainsi que des différents usages qu’en font les usagers L1, les apprenants tardifs L2 et dans une moindre mesure, les enfants bilingues. Pour résumer, les allemands marquent plus fréquemment la valeur assertive de l’énoncé au moyen de la prosodie ou de particules (*auch*, *doch*) tandis que les français tendent à renforcer la cohésion autour d’autres informations telles que l’entité, la situation prédicative et la temporalité au moyen notamment de pronoms (*lui*), de comparaisons (*faire la même chose*), d’enrichissements du prédicat (*se décider à*, *finir par*) et d’adverbes lexicaux (*par contre*, *également*). Ces différences s’expliquent en partie par l’usage de certains marqueurs pragmatiques disponibles dans une seule langue (par exemple la particule *doch*, l’expression *finir par*). Toutefois, certains marqueurs disponibles dans les deux langues sont utilisés à des fréquences différentes dans les deux langues (par exemple, plus de particules additives en allemand qu’en français et plus de comparaisons en français qu’en allemand).

Des études *SLA* et sur le bilinguisme montrent que les apprenants tardifs et les enfants bilingues acquièrent bien les tendances de la L1 dans les cas où ils semblent observer des équivalences effectives entre certains marqueurs dans chaque langue comme l’usage de la particule additive en position post-verbale (*Herr Grün ist auch gesprungen*, *M. Vert a aussi sauté*). Des études *SLA* transversales suggèrent un développement entre le niveau de compétence intermédiaire et le niveau avancé à la fois en ce qui concerne l’abandon des structures typiques de la L1 et un rapprochement du schéma de la L2. Toutefois, les récits d’apprenants, même à un niveau avancé, dénotent généralement d’un système hybride. Cela peut se manifester par une utilisation dite quasi-native de

moyens lexicaux et morpho-syntaxiques en contraste avec une organisation discursive globale influencée par les préférences de la L1 ou alors par une organisation globale du discours correspondant au schéma typique de la langue cible, mais à l'aide de marqueurs influencés par la L1. L'acquisition de structures lexicales et morpho-syntaxiques n'implique donc pas forcément une acquisition au niveau pragmatico-discursif et vice-versa. Les schémas acquisitionnels varient selon les contextes informationnels, les marqueurs linguistiques et les paires de langues.

Ce qui est important pour l'étude de la structure informationnelle et de l'organisation discursive, c'est que les locuteurs ne sont pas obligés d'adapter leur discours aux structures les plus fréquentes dans la langue cible. Ainsi les résultats de ces recherches ne répondent pas à la question de savoir quelles structures les locuteurs sont capables de produire, mais à celle de savoir quelles structures ils préfèrent produire.

Une question ouverte est celle de savoir si ces différences interlinguistiques observées influencent la réussite de la situation de communication. Certains auteurs suggèrent que des styles discursifs déviant des préférences de la langue cible peuvent paraître inhabituels, mais nous ne connaissons aucune recherche sur la perception des différents usages des marqueurs étudiés dans ce travail.

Ci-dessous, nous résumons brièvement la méthode et les résultats des deux études empiriques de ce travail. Des discussions plus détaillées des résultats sont disponibles dans les parties empiriques II et III.

12.2 Étude 1 : productions de discours

Afin d'estimer la généralisabilité des résultats sur la construction des relations anaphoriques et sur l'organisation générale du discours des études mentionnées dans la partie théorique, nous avons testé si les différences interlinguistiques observées en Allemagne et en France se reproduisent en Suisse. Pour ce faire, nous avons comparé les récits narratifs de 20 usagers L1 suisses romands et 20 usagers L1 suisses allemands aux récits de 20 usagers L1 de France et 40 usagers L1 d'Allemagne. Ces récits ont été élicités via le film d'animation muet et séquencé *Finite Story* (Dimroth *et al.*, 2010; Dimroth, 2012). Celui-ci a été créé pour récolter des narratifs non prototypiques, c'est à dire dont le protagoniste principal de la séquence change constamment ; une configuration encourageant la production de marqueurs contrastifs (au sens sémantique du terme). Trois contextes anaphoriques ainsi que la mise en évidence de l'unité informationnelle d'entité (ou de protagoniste) tout au long du discours ont été analysés. Pour chaque contexte anaphorique, il était possible de marquer d'une part la composante focale dénotant d'un

maintien ou d'un changement au niveau de l'action (par exemple : *Er springt auch* ou *Er springt doch*) ou d'établir un contraste sur des informations topicales relatives aux entités et à la temporalité (par exemple *Lui, il saute* ou *Finalelement, il saute*).

Les résultats de modèles de régression ainsi que les résultats d'analyses descriptives montrent que les choix des usagers L1 de Suisse pour renforcer la cohérence s'apparentent généralement à ceux de leurs pairs dans les pays voisins. Sur les dix modèles prenant en compte les quatre groupes et que nous avons présentés dans le chapitre 6 *Résultats* (analyses post hoc exclues)², neuf ne contenaient pas de différences statistiquement significatives entre le groupe allemand et le groupe suisse allemand ainsi qu'entre le groupe français et le groupe suisse romand. La seule différence consistait en un usage moins fréquent des marqueurs adverbiaux de l'action (*doch, gleich, trotzdem*) par les suisses allemands que les allemands lorsque le changement au niveau de l'action est marqué.

En ce qui concerne la différence entre le groupe suisse allemand et le groupe suisse romand, elle est statistiquement significative dans cinq modèles sur onze. Parmi les différences significatives, l'une concerne la position de la particule additive dans l'énoncé qui allait dans la direction contraire à nos hypothèses.

Relevons que certaines différences non significatives paraissaient parfois néanmoins plutôt grandes.

Ensuite, nous avons étudié ces mêmes phénomènes auprès de 71 bilingues avec deux aspects innovants principaux par rapport aux études *SLA* analysant des récits *Finite Story* en allemand et français L2. Premièrement, nous étudions les deux langues des locuteurs. Deuxièmement, nous ne les classons pas en groupes selon leur niveau de compétences, mais les plaçons sur un continuum représentant la dominance langagière.

Les résultats montrent que les choix des bilingues s'expliquent par la langue de récit. Parmi les onze modèles de régressions logistiques présentés, la langue de récit était statistiquement significative dans neuf d'entre eux. Pour l'un dont le résultat n'est pas significatif, le marquage de la transition temporelle, la différence n'était juste pas significative et allait dans le sens de nos hypothèses. L'autre concerne un modèle avec moins de données dont l'insécurité autour des résultats est extrême.

La dominance langagière, par contre, était significative comme facteur seul uniquement dans un modèle et était significative en interaction avec la langue de récit dans un autre modèle. Le résultat est le même pour les compétences en allemand et en français, mesurées séparément par les tests de décision lexicale *LexTALEs* (Brysbaert, 2013; Lemhöfer et Broersma, 2012). Les modèles dans lesquels ces variables relatives au profil linguistique des locuteurs étaient statistiquement significatives concernaient des struc-

²Le modèle sur la mise en évidence générale de l'entité ne prend en compte que les deux groupes suisses.

tures complexes soit dénotant d'une différence typologique (l'intégration syntaxique de la particule additive en position adjacente au sujet, à gauche en allemand et à droite en français), soit nécessitant des compétences linguistiques approfondies (l'enrichissement du prédicat dénotant d'une transition au niveau de l'action, par exemple *il accepte de sauter*).

Finalement, prenons de la distance par rapport à notre méthode. Afin de fixer un critère de réponse aux questions en amont des analyses, nous avons choisi celui d'une valeur p inférieure 0.05 pour les variables indépendantes principales, soit le groupe de locuteurs pour les modèles concernant les usagers L1 ainsi que la langue de récit et l'indice du *BLP* pour les modèles concernant les bilingues. En raison de la dépendance de la valeur p à la taille de l'échantillon notamment, nous avons rapportés d'autres informations concernant les modèles en illustrant la taille des effets et l'insécurité autour des résultats ainsi qu'en indiquant les probabilités prédites. Nous avons de plus complété ces résultats par des analyses descriptives. Cela amène des nuances à l'image globale : des influences translinguistiques sont suggérées dans les données des usagers L1 et l'effet de la dominance chez les bilingues va en général dans la direction de nos hypothèses. Évidemment, ces observations pourraient, d'un point de vue statistique, être le fruit du hasard. En conclusion, nous insistons sur le fait que la variabilité individuelle est grande lorsqu'il s'agit d'effectuer des choix cohésifs optionnels. Ainsi, travailler avec un grand nombre de données est nécessaire pour bien comprendre les tendances observées.

12.3 Étude 2 : perception des styles discursifs

Dans la seconde étude, nous avons demandé à sept natifs du français d'évaluer des paires de textes en français, chacune étant structurée une fois selon le style discursif français et une fois selon le style allemand. Les textes consistaient en une nouvelle radio et un extrait de commentaire de football en direct. Les participants devaient penser à haute voix pendant tout le processus.

Il en résulte principalement que les différentes structures testées dans chaque version des textes ne sont pas perçues consciemment à l'oral. Cela pourrait s'expliquer par la tâche qui demande une mémoire de travail trop élevée ou par la subtilité des différences testées. En effet, les participants mentionnent généralement les structures ciblées seulement après avoir lu et comparé les deux versions d'un texte. Un second résultat clair est que la préférence pour une version dépend du genre de texte, car le style français était plus souvent préféré pour la nouvelle radio et le style allemand pour le commentaire sportif. Il en ressort principalement que les marqueurs des versions en style français aident bien à la compréhension des textes, mais appartiendraient à un registre écrit et trop littéraire

pour être employés lors d'un événement populaire durant lequel il s'agit de rapporter des actions multiples et rapides.

Prenons de la distance par rapport à notre méthodologie. Celle-ci présuppose la possibilité de créer artificiellement des textes représentant les différents styles discursifs décrits dans la littérature. Il est toutefois difficile de savoir si ces textes bricolés sont vraiment représentatifs du style allemand et du style français.

12.4 Observations communes

Au point 4.1 *Besoins en recherche* de l'étude de production, nous avons posé la question de savoir si, grâce aux nouveaux récits *Finite Story* collectés, nous aurions assez de données pour identifier des tendances plus claires concernant des marqueurs observés dans Dimroth *et al.* (2010) dans une langue en particulier, mais ponctuellement seulement (*nur* et *wohl* en allemand ainsi que *à son tour*, *tout de même*, *en revanche*, *bien* et *celui-ci* en français).

Ces marqueurs ont, à l'exception de *bien* et *en revanche*, effectivement été observés dans les données suisses, mais tout autant rarement que dans les données allemandes et françaises. Les résultats de l'étude de perception apportent deux hypothèses explicatives pour la rareté de ces marqueurs, pour le français du moins. D'une part, plus la valeur sémantique d'un marqueur est forte, plus son utilisation est limitée à des configurations d'informations précises, comme pour *bien* et *seul* (en tant que traduction lexicalement plus riche que *nur*). Ils conviennent donc peut-être pour décrire moins de séquences vidéo que les marqueurs plus fréquents. D'autre part, certains marqueurs qui appartiendraient au registre écrit, comme *à son tour* et *également*, ont été jugés inadéquats dans le commentaire sportif en direct. Raconter une histoire fait peut-être partie du registre conceptionnellement écrit, mais la tâche de raconter ce qu'il s'est passé directement après avoir vu chaque séquence vidéo (temps de planification réduit et aspect répétitif) ainsi que les instructions qui ne demandaient pas précisément de raconter une belle histoire pourraient encourager un style plus oral. Il serait intéressant de regarder plus systématiquement si les personnes qui emploient quand même ces marqueurs dénotent d'un style généralement plus soutenu tout au long du récit.

Finalement, les deux études corroborent l'hypothèse d'une préférence pour un discours orienté vers l'assertion en allemand et vers d'autres information en français, mais avec quelques nuances. Dans les récits *Finite Story*, la focalisation de l'entité sujette au moyen de la particule additive (*Auch Herr Rot geht schlafen*) s'est révélée plus fréquente qu'attendue chez les usagers L1 suisses allemands. De plus, les bilingues dominants

en allemand placent plus souvent la particule dans cette position que les bilingues dominants en français. Cette focalisation du sujet au moyen d'une particule représente une manière économique de focaliser l'entité sujette, ce qui pourrait expliquer pourquoi elle est favorisée par les locuteurs de l'allemand.

13

Perspectives

Dans ces deux derniers chapitres, en nous basant sur nos résultats, nous présentons quelques pistes pour de prochaines études avant de brièvement discuter de potentielles applications de ce type de recherche.

13.1 Futures recherches

Dans ce travail, nous avons déjà émis quelques suggestions ponctuelles pour approfondir les analyses. Dans cette section, nous présentons une sélection de propositions plus générales à la fois pour l'étude de la production de discours que pour celle de la perception des différents styles discursifs.

13.1.1 Production de discours

Quelques analyses descriptives ont suggéré que la dominance langagière pourrait jouer un rôle à un niveau plus fin dans l'usage des marqueurs. Une entrée en la matière serait une analyse fine des marqueurs adverbiaux assertifs et concessifs *doch*, *gleich* et *trotzdem* en suisse allemand chez les bilingues. Nous aimerions regarder, pour chaque occurrence, l'indice de dominance. Il s'agirait de voir si les personnes qui utilisent l'adverbe concessif le font clairement de manière concessive (*Er hat Angst, aber springt trotzdem*) ou pas (simplement *Er springt trotzdem*) ainsi que de voir ce que les mêmes locuteurs font en français. L'hypothèse serait que des locuteurs dominants en allemand entrevoient une équivalence fonctionnelle entre *doch* et *quand même* et utiliseraient l'adverbe concessif de manière potentiellement assertive. Une autre question à approfondir dans les contextes contrastifs est de savoir si certains énoncés avec un enrichissement du prédicat répondent plus à une question polaire que d'autres (*changer d'avis* versus *oser sauter*). Dans la même veine, il s'agirait d'étudier plus précisément la reprise pronominale par le pronom *lui* non seulement dans le contexte contrastif I comme nous l'avons déjà fait, mais aussi dans le contexte additif (*il saute lui aussi*), par exemple en reprenant la classification syntaxique de Thörle (2020).

La méthode d'analyse de l'intégration syntaxique de la particule additive que nous avons appliquée résulte d'un compromis entre une catégorisation syntaxique et une catégorisation pragmatique tiré de l'étude de Bonvin et Dimroth (2016) sur les apprenants français de l'allemand. Ce système nous paraît insatisfaisant pour notre étude focalisant les deux langues des locuteurs, car il est difficile de créer des catégories vraiment comparables pour l'allemand et le français. Par conséquent, l'analyse de la position adjacente à l'entité sujet est la seule qui a pu être effectuée avec moins de cas ambigus (nous ne pouvons pas exclure que les 45 particules additives françaises présentes dans des structures elliptiques comme *monsieur rouge aussi*, annotées comme ambiguës, portent en fait sur l'entité). Une manière de mieux comprendre les préférences de nos locuteurs en termes d'intégration de la particule additive serait d'effectuer des analyses pragmatiques pour l'allemand uniquement, car les cas de portée large sont quasiment inexistants. Pour le

français, nous pourrions analyser les récits selon des catégories syntaxiques uniquement, avec un meilleur degré de précision comme dans Benazzo *et al.* (2021).

Comparer nos résultats avec ceux de Berchio (2023a) sur les bilingues en suisse allemand et italien dans ce même projet est prévu. Une analyse des récits en suisse allemand pour des structures qui sont différentes en français et en italien permettrait d'étudier plus clairement le phénomène d'influences translinguistiques. Nous avons déjà commencé ce travail pour le placement de la particule additive en position adjacente à l'entité et présenté quelques résultats dans le cadre d'une conférence (Bonvin *et al.*, 2022).

Finalement, suite aux résultats de l'étude de perception suggérant un rôle de la modalité orale versus écrite des textes ainsi que du genre textuel, de futures études devraient questionner la généralisabilité de l'hypothèse d'une manière francophone et d'une manière germanophone de construire le discours. Une solution serait de construire un nouveau film séquencé dans un autre genre textuel, mais avec les mêmes configurations, comme par exemple la nouvelle radio ou le match de football de l'étude de perception. Une autre approche consisterait à demander de raconter par écrit les différentes séquences de la *Finite Story*.

13.1.2 Perception des styles discursifs

Afin de dégager des tendances plus générales sur la perception de l'organisation discursive, une méthodologie quantitative est nécessaire. Les résultats de notre étude basée sur les protocoles verbaux soulignent la nécessité soit de laisser les participants comparer les différentes versions d'un texte, soit d'attirer leur attention sur les structures particulières après une prise de connaissance globale d'une version d'un texte. Dans une étude en ligne sur le style germanophone et le style italoophone issue du projet dans lequel s'inscrit ce travail, les participants ont d'abord dû fournir une évaluation globale des textes, puis ont donné leur avis sur certaines structures précises (Berchio, 2023b). Les spécificités dialectales ont largement influencé les choix des textes en suisse allemand. Toutefois, la partie italienne de cette étude suggère qu'il est possible de faire évaluer ces textes en ligne, tout en récoltant des informations supplémentaires sur les structures d'intérêt. Néanmoins, le risque de forcer des commentaires sur certaines structures est à prendre en compte.

Malgré les nombreux marqueurs cohésifs injectés dans les textes pour créer un style typiquement allemand et un style typiquement français, les différences ciblées entre les deux versions d'un texte ont surtout été observées par les participants avec une formation linguistique. Pour comprendre plus précisément quelles structures pourraient

être un frein à une bonne communication, nous pourrions interroger des traductrices qui sont souvent confrontées à des choix linguistiques d'une telle subtilité.

La tâche verbale présentée dans ce travail nous informe uniquement sur des préférences conscientes. Un accès plus direct aux facteurs influençant les personnes qui évaluent les textes nécessiterait une approche psycholinguistique. Une étude à l'aide un dispositif de suivi oculaire serait une possibilité. La partie du texte sur laquelle les participants dirigent leur attention lorsqu'ils décident quelle version du texte ils préfèrent (direction du regard) ainsi que la charge cognitive à la lecture des différents énoncés (dilatation des pupilles) pourraient être localisées. Cela permettrait de comprendre quels sont les formulations décisives. Ainsi, coupler une analyse de traitement du langage en ligne avec les protocoles verbaux produirait une image plus complète et différenciée du phénomène de perception (cf. Byers-Heinlein *et al.*, 2017; Schimke, 2020).

Pour conclure, combiner une tâche de production avec une tâche de perception serait important pour savoir si les locuteurs favorisent un discours similaire à celui qu'ils produisent.

13.2 Potentielles applications

Si cette recherche avant tout fondamentale ne vise pas des applications directes, ses résultats invitent à une réflexion pratique. Il en ressort que les préférences observées pour certains marqueurs ne nécessitent pas un enseignement intensif au niveau débutant ou intermédiaire, mais potentiellement dans la formation d'experts en langues. Par contre, certaines structures typologiquement différentes et potentiellement sujettes à des usages grammaticalement incorrects en L2 pourraient faire l'objet d'un enseignement plus général. Nous argumentons ces propositions ci-dessous.

Notre travail a montré que la variation individuelle concernant les structures analysées est grande que ce soit au niveau productif ou réceptif. De plus, aucune recherche *SLA* n'affirme que les apprenants de niveau intermédiaire produisent des discours incohérents. À cela s'ajoute que les résultats de notre étude de perception n'ont pas clairement mis en évidence des usages de marqueurs totalement inadéquats dans les versions des textes en français construits dans le style allemand. Une exception est l'usage de l'intensificateur *bien* qui n'est de toute manière pas employé par les apprenants L2 du français des études disponibles. Ainsi, des problèmes de compréhension résultant d'un usage des marqueurs étudiés déviant des préférences des usagers L1 sont peu probables pour les apprenants allemands du français et les apprenants français de l'allemand. Néanmoins, nous ne pouvons pas exclure que certaines structures paraissent inhabituelles, voir ra-

lentissent le processus de compréhension du message.

Il serait donc envisageable de traiter de ces thématiques à des fins de perfectionnement pour des spécialistes des langues chez qui une sensibilité linguistique pointue est attendue comme des enseignants de langues ou des traducteurs (voir aussi Schecker, 2013, p. 8-9). Il s'agirait surtout de focaliser des différences au niveau de l'usage du langage dont les tendances sont stables à travers les diverses études sur les usagers L1 et des qui semblent difficiles pour les apprenants ou les bilingues non dominants dans ces langues. Nous pensons notamment à l'usage de la particule allemande *doch* et du pronom français *lui*.

L'intégration syntaxique de la particule additive, par contre, pourrait être enseignée même à un niveau intermédiaire, car nous avons trouvé quelques structures agrammaticales dans les données bilingues du style *Aussi M. Rouge va dormir*. Finalement, le stimulus de la *Finite Story* pourrait servir de matériel pédagogique pour illustrer l'usage de ces différents marqueurs.

Cinquième partie

Références et annexes

Références

- ADAM, S. (2013). ‚Informationsstrukturen‘ zwischen Sprachvergleich, Universalienforschung, kognitiver Sprachwissenschaft und Neurolinguistik? In ADAM, S., éditeur : «*Informationsstrukturen*» im gesteuerten Spracherwerb, volume 17 de *cognitio*, chapitre Ausblick, pages 175–177. Peter Lang, Bern. 193
- AMENGUAL, M. (2018). Asymmetrical interlingual influence in the production of Spanish and English laterals as a result of competing activation in bilingual language processing. *Journal of Phonetics*, 69:12–28. 15, 16
- ANDORNO, C. et CROCCO, C. (2018). In search for polarity contrast marking in Italian. In DIMROTH, C. et SUDHOFF, S., éditeurs : *The Grammatical Realization of Polarity Contrast : Theoretical, empirical, and typological approaches*, volume 249 de *Linguistik Aktuell/Linguistics Today*, pages 255–288. John Benjamins, Amsterdam / Philadelphia. 29, 30, 51
- ANDORNO, C. et TURCO, G. (2015). Embedding additive particles in the sentence information structure : How L2 learners find their way through positional and prosodic patterns. *Linguistik online*, 71(2). 22
- ANDORNO, C. M. (2008). Ancora su anche, anche su ancora. per uno studio comparativo dell’apprendimento e della gestione di strategie coesive in L2. In LAZZERONI, R., BANFI, E., BERNINI, G., CHINI, M. et MAROTTA, G., éditeurs : *Diachronica et Synchronica. Studi in onore di Anna Giacalone Ramat.*, pages 29–52. Edizioni ETS, Pisa. 41
- ANDRINGA, S. et GODFROID, A. (2020). Sampling bias and the problem of generalizability in applied linguistics. *Annual Review of Applied Linguistics*, 40:134–142. 67

- ASTÉSANO, C. et BERTRAND, R. (2016). Accentuation et niveaux de constituance en français : enjeux phonologiques et psycholinguistiques. *Langue française*, 3(1):11–30. 37, 88, 89
- ATHANASOPOULOS, P. et BYLUND, E. (2013). The ‘thinking’ in thinking-for-speaking : Where is it ? *Language, Interaction and Acquisition*, 4(1):91–100. 21, 22
- AUGENDRE, S. et MATHON, C. (2012). Comment l’information à transmettre influence-t-elle les constructions référentielle et syntaxique du commentaire sportif en direct ? *In SHS Web of Conferences*, volume 1, pages 2027–2040. EDP Sciences. 88, 199
- AVANZI, M., SCHWAB, S. et DUBOSSON, P. (2013). Prosodie et contact de langue : l’exemple du ‘français fédéral’. *Revue française de linguistique appliquée*, 18(2):77–90. 4, 88
- BAHRICK, H. P., HALL, L. K., GOGGIN, J. P., BAHRICK, L. E. et BERGER, S. A. (1994). Fifty years of language maintenance and language dominance in bilingual Hispanic immigrants. *Journal of experimental psychology : General*, 123(3):264–283. 14, 15
- BATES, D., MÄCHLER, M., BOLKER, B. et WALKER, S. (2015). Fitting linear mixed-effects models using lme4. *Journal of Statistical Software*, 67(1):1–48. 94
- BENAZZO, S. (2004). L’expression de la causalité dans le discours narratif en français L1 et L2. *Langages*, 155(3):33–51. 10
- BENAZZO, S. (2012). Structure informationnelle et organisation du discours dans l’acquisition des langues secondes : Vol. 1 : Mémoire de synthèse. Thèse d’habilitation à diriger des recherches. 22, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 35, 48, 49
- BENAZZO, S. et ANDORNO, C. (2010). Discourse cohesion and topic discontinuity in native and learner production changing topic entities on maintained predicates. *EuroSLA Yearbook*, 10(1):92–118. 43, 44, 47, 143, 194
- BENAZZO, S. et ANDORNO, C. (2017). Is it really easier to acquire a closely-related ? A study on the expression of iteration and continuation in L2 French. *In HOWARD, M. et LECLERCQ, P., éditeurs : Tense-Aspect-Modality in a Second Language : Contemporary perspectives*, volume 50 de *Studies in Bilingualism*, pages 105–143. John Benjamins Publishing Company. 18, 19, 197
- BENAZZO, S., ANDORNO, C., INTERLANDI, G. et PATIN, C. (2012a). Perspective discursive et influence translinguistique : Exprimer le contraste d’entité en français et en italien L2. *Language, Interaction and Acquisition*, 3(2):173–201. 10, 21, 22, 48, 51, 53, 54, 55, 57, 63, 88, 143

- BENAZZO, S. et DIMROTH, C. (2015). Additive particles in Romance and Germanic languages : Are they really similar? *Linguistik online*, 71(2). 21, 22, 34, 40, 42, 44, 45, 197
- BENAZZO, S., DIMROTH, C., PERDUE, C. et WATOREK, M. (2004). Le rôle des particules additives dans la construction de la cohésion discursive en langue maternelle et en langue étrangère. In WATOREK, M., éditeur : *Construction du discours par des enfants et des apprenants adultes*, numéro 155, pages 76–105. Armand Colin. 32, 35, 44, 45, 46
- BENAZZO, S., DIMROTH, C. et SANTIAGO, F. (2021). Additive linking in L2 French discourse by German learners : Syntactic embedding and intonation patterns. *Languages*, 6(1):20. 35, 38, 42, 43, 44, 45, 46, 57, 59, 63, 74, 88, 119, 238
- BENAZZO, S. et PATIN, C. (2017). French additive *aussi* : Does prosody matter? In CESARE, A. M. D. et ANDORNO, C., éditeurs : *Focus on Additivity. Adverbial Modifiers in Romance, Germanic and Slavic Languages*, pages 103–136. John Benjamins, Amsterdam. 35, 37, 38, 41, 42, 45, 59
- BENAZZO, S., PERDUE, C. et WATOREK, M. (2012b). Additive scope particles and anaphoric linkage in narrative and descriptive texts : A developmental study in French L1 and L2. In WATOREK, M., BENAZZO, S. et HICKMANN, M., éditeurs : *Comparative perspectives on language acquisition : A tribute to Clive Perdue*, pages 350–374. Multilingual Matters, Bristol, UK. 28, 44, 53, 194
- BERCHIO, G. (2023a). *Modellare la lingua in contesto in situazioni di bilinguismo : monologhi in italiano e svizzero tedesco di parlanti a dominanza linguistica variabile*. *Accepté*. Franco Angeli. 238
- BERCHIO, G. (2023b). Percepire l’italiano in contesto elvetico tra strutture idiomatiche e convergenze linguistiche. *Accepté*. 194, 238
- BERTHELE, R. (2009). The many ways to search for a frog story : On a fieldworker’s troubles collecting spatial language data. In GUO, J., LIEVEN, E., BUDWIG, N., ERVIN-TRIPP, S., NAKAMURA, K. et Şeyda OZCALISKAN, éditeurs : *Crosslinguistic Approaches to the Psychology of Language. Research in the Tradition of Dan Isaac Slobin*, chapitre 12, pages 163–174. Psychology Press, New York. 78, 188
- BERTHELE, R. et DESGRIPPES, M. (2017). à quoi (bon) cantonner les dialectes? l’allemand, ses standards et ses dialectes dans le débat politico-linguistique en Suisse. *Revue transatlantique d’études suisses*, 6(7):24–37. 76

- BERTHELE, R. et STOCKER, L. (2017). The effect of language mode on motion event descriptions in German–French bilinguals. *Language and Cognition*, 9(4):648–676. 16
- BIRDSONG, D. (2014). Dominance and age in bilingualism. *Applied Linguistics*, 35(4): 374–392. 14
- BIRDSONG, D. (2016). Dominance in bilingualism : Foundations of measurement, with insights from the study of handedness. In SILVA-CORVALAN, C. et TREFFERS-DALLER, J., éditeurs : *Language dominance in bilinguals : Issues of measurement and operationalization*, volume 85, chapitre 5, pages 85–105. Cambridge University Press. 14, 15, 101
- BIRDSONG, D. et GERTKEN, L. M. (2013). In faint praise of folly : A critical review of native/non-native speaker comparisons, with examples from native and bilingual processing of French complex syntax. *Language, Interaction and Acquisition/Langage, Interaction et Acquisition*, 4(2):107–133. 10, 11, 12
- BIRDSONG, D., GERTKEN, L. M. et AMENGUAL, M. (2012). Bilingual language profile : An easy-to-use instrument to assess bilingualism. <https://sites.la.utexas.edu/bilingual/> (consulté le 11.05.2017). 5, 14, 15, 16, 75, 228
- BLUMENTHAL, P. (1985). Aussi et auch : deux faux amis? *Französisch Heute*, 2:144–150. 44, 62
- BOHNACKER, U. et ROSÉN, C. (2008). The clause-initial position in L2 German declaratives : Transfer of information structure. *Studies in Second Language Acquisition*, 30(04):511–538. 23, 31, 61
- BONVIN, A., BERCHIO, G. et BERTHELE, R. (2022). Oral presentation : Third/fourth languages as predictors of information structure in event descriptions? In *12th International Conference on Third Language Acquisition and Multilingualism*, University of Zagreb. 238
- BONVIN, A., BRUGGER, L. et BERTHELE, R. (2021). Lexical measures as a proxy for bilingual language dominance? *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*. 14, 101
- BONVIN, A. et DIMROTH, C. (2016). Additive linking in second language discourse : Lexical, syntactic and discourse organizational choices in intermediate and advanced learners of L2 German with L1 French. *Discours*, 1(18). 34, 40, 42, 43, 44, 45, 53, 55, 56, 57, 58, 74, 85, 89, 104, 143, 197, 237

- BOUTONNET, B., ATHANASOPOULOS, P. et THIERRY, G. (2012). Unconscious effects of grammatical gender during object categorisation. *Brain research*, 1479:72–79. 16
- BRAUN, B., ASANO, Y. et DEHÉ, N. (2019). When (not) to look for contrastive alternatives : the role of pitch accent type and additive particles. *Language and speech*, 62(4):751–778. 29, 40, 62
- BROWN, A. et GULLBERG, M. (2008). Bidirectional crosslinguistic influence in L1-L2 encoding of manner in speech and gesture : A study of Japanese speakers of English. *Studies in Second Language Acquisition*, 30(2):225–251. 17
- BRUGGER, L. (2017). *Cross-linguistic influence in bilingual motion event encoding*. Thèse de doctorat, Université de Fribourg, Suisse. 16, 23, 73, 75, 82, 94
- BRYSSBAERT, M. (2013). Lextale FR a fast, free, and efficient test to measure language proficiency in French. *Psychologica Belgica*, 53(1):23–37. 81, 82, 83, 231
- BULLOCK, B. E. et TORIBIO, A. J. (2004). Introduction : Convergence as an emergent property in bilingual speech. *Bilingualism : Language and Cognition*, 7(02):91–93. 12, 18
- BURGOS, P., SANDERS, E., CUCCHIARINI, C., van HOUT, R. et STRIK, H. (2015). Auris populi : crowdsourced native transcriptions of dutch vowels spoken by adult spanish learners. *Interspeech*. 61
- BYERS-HEINLEIN, K., MORIN-LESSARD, E. et LEW-WILLIAMS, C. (2017). Bilingual infants control their languages as they listen. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 114(34):9032–9037. 239
- CALOI, I. (2017). Additive focus particles in German-speaking learners of Italian as L2. In ANDORNO, C. et DE CESARE, A.-M., éditeurs : *Focus on Additivity : Adverbial modifiers in Romance, Germanic and Slavic languages*, volume 278, chapitre 8, page 237. John Benjamins Publishing Company. 62
- CHAFE, W. (1976). Givenness, contrastiveness, definiteness, subjects, topics, and point of view. *Subject and topic*. 31
- CHRISTODOULIDES, G., SIMON, A. C. et DIDIRKOVÁ, I. (2018). Perception of prosodic boundaries by naïve and expert listeners in French. Modelling and automatic annotation. In *Proceedings of the 9th Speech Prosody Conference*. 88
- CLIFTON, C. et FRAZIER, L. (2012). Discourse integration guided by the ‘question under discussion’. *Cognitive Psychology*, 65(2):352–379. 33

- COOK, V. (2016). Premises of multi-competence. *The Cambridge handbook of linguistic multi-competence*, 1:25. 11, 12, 13
- COOK, V. (2017). Second language acquisition : One person with two languages. *In The Handbook of Linguistics*, chapitre 20, pages 557–581. Wiley Online Library. 9, 10, 11, 12, 17
- CORAY, R. et BERTHELE, R. (2018). Deutsch als Amtssprache der Stadt Freiburg i. Ü.? Bestandesaufnahme und Analysen aus historischer, juristischer und soziolinguistischer Perspektive. Rapport technique, Institut de plurilinguisme, Fribourg. 98
- CORETEAM, R. (2020). *R : A language and environment for statistical computing. Software version version 4.0.0*. R Foundation for Statistical Computing, Vienna. 90
- CUTLER, A., MEHLER, J., NORRIS, D. et SEGUI, J. (1989). Limits on bilingualism. *Nature*, 340:229–230. 15
- DALLER, H., VAN HOUT, R. et TREFFERS-DALLER, J. (2003). Lexical richness in the spontaneous speech of bilinguals. *Applied linguistics*, 24(2):197–222. 82
- DALLER, M. H., YILDIZ, C., de JONG, N. H., KAN, S. et BAŞBAĞI, R. (2011). Language dominance in Turkish-German bilinguals : methodological aspects of measurements in structurally different languages. *International Journal of Bilingualism*, 15(2):215–236. 14
- DANKERT, H. (1969). *Sportsprache und Kommunikation : Untersuchungen zur Struktur der Fussballsprache und zum Stil der Sportberichterstattung*, volume 25 de *Volkleben*. Tübinger Vereinigung für Volkskunde. 199
- DE CESARE, A.-M. (2010). On the focusing function of focusing adverbs : A discussion based on Italian data. *Linguistik online*, 44(4). 35
- DE CESARE, A.-M. (2015). Additive focus adverbs in canonical word orders. a corpus-based study of It. *anche*, Fr. *aussi* and E. *also* in written news. *Linguistik online*, 71(2). 35, 40, 41, 43, 44, 59
- DE CESARE, A.-M. (2017). 15 cleft constructions. *In Manual of Romance morphosyntax and syntax*, pages 536–568. 36, 147
- DE CESARE, A. M. et ANDORNO, C. M. (2015). Focus particles in the romance and germanic languages. corpus-based and experimental approaches. *Linguistik Online*, 71(2). 35

- DE MAREÛIL, P. B., WOEHLING, C., ADDA-DECKER, M., BARDIAUX, A. et SIMON, A. C. (2012). Une étude par traitement automatique de la prosodie du français à la frontière des domaines roman et germanique. *In La variation prosodique régionale en français*. De Boeck. 4
- DE SAUSSURE, L. (2018). Des présuppositions stricto sensu aux présuppositions discursives. *In BONHOMME, A. B. . M., éditeur : La présupposition entre théorisation et mise en discours*, pages 35–56. Classiques Garnier. 27, 28
- DEKEYSER, R. (2005). What makes learning second-language grammar difficult ? A review of issues. *Language Learning*, 55(S1):1–25. 10
- DELGADO, P., GUERRERO, G., GOGGIN, J. et ELLIS, B. B. (1999). Self-assessment of linguistic skills by bilingual Hispanics. *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, 21(1):31–46. 76
- DERWING, T. M. et MUNRO, M. J. (1997). Accent, intelligibility, and comprehensibility : Evidence from four L1s. *Studies in second language acquisition*, 19(1):1–16. 61
- DIDIRKOVÁ, I., CHRISTODOULIDES, G. et SIMON, A. C. (2018). The prosody of discourse markers "alors" and "et" in French. A speech production study. *In Proceedings of Speech Prosody*. 37
- DIEWALD, G. (2013). Same same but different—modal particles, discourse markers and the art (and purpose) of categorization. *Discourse markers and modal particles. Categorization and description*, pages 19–45. 35, 52, 197
- DIMROTH, C. (2002). Topics, assertions and additive words : How L2 learners get from information structure to target-language syntax. *Linguistics*, 40(4):891–923. 29, 30, 31, 42, 45, 77, 85
- DIMROTH, C. (2004). *Fokuspartikeln und informationsgliederung im Deutschen*, volume 69. Stauffenburg Tübingen. 31, 34, 35, 41, 42, 49
- DIMROTH, C. (2006). The finite story. Max-Planck Institute for Psycholinguistics. 78
- DIMROTH, C. (2012). Videoclips zur elizitation von erzählungen : Methodische überlegungen und einige ergebnisse am beispiel der 'finite story'. *Einblicke in die Zweitspracherwerbsforschung und ihre methodischen Verfahren*, 1:77–98. 5, 22, 35, 38, 47, 48, 78, 80, 195, 230
- DIMROTH, C. (2018). Beyond statistical learning : Communication principles and language internal factors shape grammar in child and adult beginners learning Polish through controlled exposure. *Language Learning*, 68(4):863–905. 9

- DIMROTH, C., ANDORNO, C., BENZAZZO, S. et VERHAGEN, J. (2010). Given claims about new topics. How Romance and Germanic speakers link changed and maintained information in narrative discourse. *Journal of Pragmatics*, 42(12):3328–3344. 21, 26, 30, 32, 33, 34, 35, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 56, 58, 59, 67, 74, 80, 85, 88, 185, 197, 221, 230, 233
- DIMROTH, C. et KLEIN, W. (1996). Fokuspartikeln in Lernervarietäten. Ein Analyserahmen und einige Beispiele. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 26(4):73–114. 10, 25, 29, 35, 40, 41, 49, 51, 59
- DIMROTH, C. et NARASIMHAN, B. (2012). The acquisition of information structure. In KRIFKA, M. et MUSAN, R., éditeurs : *The expression of information structure*, pages 319–362. Mouton de Gruyter Berlin, Berlin, Boston. 3
- DÖRRE, L. (2019). German and English additive particles in two novels by P. Auster and H. Böll. Workshop additivity and contrast in spoken discourse. Université de Münster. Non publié. 59, 62
- DUFTER, A. (2009). Clefting and discourse organization : Comparing Germanic and Romance. *Focus and background in Romance languages*, 112:83–121. 36, 37
- DUFTER, A. et MASSOT, B. (2013). Maitriser les dislocations : français et allemand en contraste. In ADAM, S., éditeur : «*Informationsstrukturen*» im gesteuerten *Spracherwerb*, volume 17 de *cognitio*, chapitre 2, pages 15–32. Peter Lang, Frankfurt a.M. 57, 88
- DUNN, A. L. et FOX TREE, J. E. (2009). A quick, gradient bilingual dominance scale. *Bilingualism : Language and Cognition*, 12(3):273–289. 14, 15, 16, 76
- ECKARDT, R. et FRÄNKEL, M. (2012). Particles, maximize presupposition and discourse management. *Lingua*, 122(15):1801–1818. 32
- ELMIGER, D. (2019). Deutsch undeutlich : eine Begriffsreise durch die vielfältige deutsche Sprache in der Schweiz. *Swiss academies reports*, 14(1). 4, 74, 76
- ERICSSON, K. A. et SIMON, H. A. (1980). Verbal reports as data. *Psychological review*, 87(3):215. 195
- FERGUSON, C. A. (1959). Diglossia. *Word*, 15(2):325–340. 76
- FÉRY, C. (2010). Prosody and information structure of the german particles *selbst*, *wieder* and *auch*. In BOROWSKY, T., KAWAHARA, S., SUGAHARA, M. et SHINYA, T., éditeurs : *Prosody Matters : Essays in Honor of Elisabeth O. Selkirk*, pages 420–445. Equinox, London. 40

- FÉRY, C. (2016). *Intonation and prosodic structure*. Cambridge University Press. 27, 28, 29, 30, 35, 37, 51, 59
- FÉRY, C. et KRIFKA, M. (2009). Information structure : Notional distinctions, ways of expression. In van STERKENBURG, P., éditeur : *Unity and Diversity of Languages*, page 123–135. John Benjamins. 28
- FISHMAN, J. A. (1967). Bilingualism with and without diglossia ; diglossia with and without bilingualism. *Journal of social issues*, 23(2):29–38. 76
- FLECKEN, M. (2011). Event conceptualization by early Dutch–German bilinguals : insights from linguistic and eye-tracking data. *Bilingualism : Language and cognition*, 14(01):61–77. 22, 23
- FLEISCHER, J. et SCHMID, S. (2006). Zurich German. *Journal of the International Phonetic Association*, 36(2):243–253. 38, 76
- GARASSINO, D. et JACOB, D. (2018). Polarity focus and non-canonical syntax in Italian, French and Spanish. In DIMROTH, C. et SUDHOFF, S., éditeurs : *The Grammatical Realization of Polarity Contrast : Theoretical, empirical, and typological approaches*, volume 249, page 227. John Benjamins, Amsterdam. 57, 158, 194
- GAYRAUD, F. (2004). Emergence et développement du placement des particules de portée. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, (20):173–196. 45
- GERTKEN, L. M., AMENGUAL, M. et BIRDSONG, D. (2014). Assessing language dominance with the bilingual language profile. In LECLERCQ, P., EDMONDS, A. et HILTON, H., éditeurs : *Measuring L2 proficiency : Perspectives from SLA*, pages 208–225. Multilingual Matters Bristol, UK, Bristol. 14, 15, 16
- GIGERENZER, G. (2004). Mindless statistics. *The Journal of Socio-Economics*, 33(5):587–606. 92, 96
- GIULIANO, P. (2012). Contrasted and maintained information in a narrative task : analysis of texts in English and Italian as L1s and L2s. *EuroSLA Yearbook*, 12(1):30–62. 47, 48, 59, 60, 88
- GIULIANO, P. et MUSTO, S. (2016). Assertive strategies in English and Spanish : a new contribution to the debate on assertion in Romance and Germanic languages. *EleA@UniSA - Università degli Studi di Salerno*. <http://dx.doi.org/10.14273/unisa-1629>. 60

- GREGG, K. R. (2003). SLA theory : Construction and assessment. In DOUGHTY, C. J. et LONG, M. H., éditeurs : *The handbook of second language acquisition*, chapitre 23, pages 830–865. Wiley Online Library. 9, 10
- GROSJEAN, F. (2008). *Studying bilinguals*, volume 1. Oxford University Press. 12, 13
- GROSJEAN, F. (2010). *Bilingual : Life and reality*. Harvard University Press, Cambridge and London. 12
- GROSJEAN, F. (2016). The complementarity principle and its impact on processing, acquisition, and dominance. In SILVA-CORVALAN, C. et TREFFERS-DALLER, J., éditeurs : *Language dominance in bilinguals : Issues of measurement and operationalization*, chapitre 4, pages 66–84. Cambridge University Press, Cambridge. 14
- GUNDEL, J. K., HEDBERG, N. et ZACHARSKI, R. (1993). Cognitive status and the form of referring expressions in discourse. *Language*, 69(2):274–307. 27
- HAAS, W. (1998). Diglossie im historischen Wandel oder : Schweizerdeutsch auf dem Weg zur eigenen Sprache? In RUSS, C. V. J., éditeur : *Sprache, Kultur, Nation — Language, Culture, Nation [Papers from a conference held on 19 Oct. 1996 at the Guildhall, York]*, pages 77–101. Hull University, Hull. 76
- HALLIDAY, M. A. (1967). Notes on transitivity and theme in English. part 2. *Journal of linguistics*, 3(2):199–244. 27, 28
- HAZAN, V. L. et BOULAKIA, G. (1993). Perception and production of a voicing contrast by French-English bilinguals. *Language and Speech*, 36(1):17–38. 15, 61
- HERVEY, S. et HIGGINS, I. (1992). *Thinking Translation : Course in Translation Method-French to English*. Routledge, London, New York. 62
- HICKMANN, M., HENDRIKS, H., ROLAND, F. et LIANG, J. (1996). The marking of new information in children’s narratives : a comparison of English, French, German and Mandarin Chinese. *Journal of child language*, 23(3):591–619. 27
- HÖHLE, B., BERGER, F., MÜLLER, A., SCHMITZ, M. et WEISSENBORN, J. (2009). Focus particles in children’s language : Production and comprehension of auch ‘also’ in German learners from 1 year to 4 years of age. *Language Acquisition*, 16(1):36–66. 40, 63
- HÖHLE, T. N. (2018). über verum-fokus im Deutschen. In MÜLLER, S., REIS, M. et RICHTER, F., éditeurs : *Beiträge zur deutschen Grammatik : Gesammelte Schriften von Tilman N. Höhle*, chapitre 10, pages 381–416. Language Science Press. Première publication : 1992. 51

- HOLTGREWE, U. (2009). Narratives interview. *In Handbuch Methoden der Organisationsforschung*, pages 57–77. Springer. 203
- HYLTENSTAM, K., BARTNING, I. et FANT, L. (2018). *High-level language proficiency and the concept of nativelikeness in second language and multilingual research practice*, chapitre Introduction. Cambridge University Press, Cambridge. 10
- ISELL, D. R., BROWN, D., CHEN, M., DERRICK, D. J., GHANEM, R., ARVIZU, M. N. G., SCHNUR, E., ZHANG, M. et PLONSKY, L. (2022). Misconduct and questionable research practices : The ethics of quantitative data handling and reporting in applied linguistics. *The Modern Language Journal*, 106(1):172–195. 96
- JACOBS, J. (1984). Funktionale Satzperspektive und Illokutionssemantik. *Linguistische Berichte*, 91:25–58. 31
- JAEGER, T. F. (2008). Categorical data analysis : Away from anovas (transformation or not) and towards logit mixed models. *Journal of Memory and Language*, 59(4):434 – 446. 92
- JARVIS, S. (2007). Theoretical and methodological issues in the investigation of conceptual transfer. *Vigo International Journal of Applied Linguistics*, (4):43–71. 21, 22
- JARVIS, S., CASTANEDA-JIMÉNEZ, G. et NIELSEN, R. (2012). Detecting l2 writers' l1s on the basis of their lexical styles. *In JARVIS, S. et CROSSLEY, S. A., éditeurs : Approaching language transfer through text classification : Explorations in the detection-based approach*, pages 34–70. Multilingual Matters, Bristol, Blue Ridge Summit. 61
- JARVIS, S. et PAVLENKO, A. (2008). *Crosslinguistic influence in language and cognition*. Routledge, New York. 9, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 187, 221
- KARSENBERG, L. (2017). French *il y a* clefts, existential sentences and the Focus-Marking Hypothesis. *Journal of French Language Studies*, 27(3):405–430. 28, 29, 30, 36, 37, 62
- KARSENBERG, L. (2018). Il y a toujours un chameau qui tombe. Les multiples fonctions des clivées en *il y a*. *In SHS Web of Conferences*, volume 46. EDP Sciences. 36, 37, 48, 49
- KAUSHANSKAYA, M., BLUMENFELD, H. K. et MARIAN, V. (2020). The language experience and proficiency questionnaire (LEAP-Q) : Ten years later. *Bilingualism : Language and Cognition*, 23(5):945–950. 15

- KLEIN, W. (1994a). Learning how to express temporality in a second language. *In Società di linguistica Italiana, SLI 34 : Italiano-lingua seconda/lingua straniera : Atti del XXVI Congresso*, pages 227–248. Bulzoni. 10, 30, 77
- KLEIN, W. (1994b). *Time in language*. Psychology Press. 26, 30, 32
- KLEIN, W. (1998). The contribution of second language acquisition research. *Language learning*, 48(4):527–549. 11
- KLEIN, W. (2008). The topic situation. *In AHRENHOLZ, B., BREDEL, U., KLEIN, W., ROST-ROTH, M. et SKIBA, R., éditeurs : Empirische Forschung und Theoriebildung : Beiträge aus Soziolinguistik, Gesprochene-Sprache-und Zweitspracherwerbsforschung : Festschrift für Norbert Dittmar*, pages 287–305. Lang, Frankfurt am Main. 30
- KLEIN, W. (2009). Finiteness, universal grammar, and the language faculty. *In GUO, J., LIEVEN, E., BUDWIG, N., ERVIN-TRIPP, S., NAKAMURA, K. et Şeyda OZCALISKAN, éditeurs : Crosslinguistic Approaches to the Psychology of Language. Research in the Tradition of Dan Isaac Slobin*, pages 333–344. Psychology Press, New York. 28, 51
- KOCH, P. et OESTERREICHER, W. (1985). Sprache der Nähe–Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte. *Romanistisches Jahrbuch*, 36(1):15–43. 199, 200
- KOFLER, K., PEYER, E. et BARRAS, M. (2020). Wie wird die Mehrsprachigkeitsdidaktik in Lehrwerken umgesetzt? Eine Analyse der mehrsprachigkeitsdidaktischen Ansätze in Englisch- und Französisch Lehrwerken der Deutschschweiz. *In SCHÄDLICH, B., éditeur : Perspektiven auf Mehrsprachigkeit im Fremdsprachenunterricht – Regards croisés sur le plurilinguisme et l'apprentissage des langues. Literatur-, Kultur- und Sprachvermittlung : LiKuS. J.B. Metzler*, pages 101–120, Berlin, Heidelberg. J.B. Metzler. 193
- KÖNIG, E. (1991). *The meaning of focus particles : A comparative perspective*. Routledge. 35, 59
- KRIFKA, M. (1998). Additive particles under stress. *In STROLOVITCH, D. et LAWSON, A., éditeurs : Semantics and Linguistic Theory*, volume 8, pages 111–129, New York. Cornell University. 35, 40, 41, 42
- KRIFKA, M. (2008). Basic notions of information structure. *Acta Linguistica Hungarica*, 55(3-4):243–276. 26, 27, 29, 30, 31, 37, 51

- KROSNICK, J. A. et PRESSER, S. (2010). Question and questionnaire design. In MARDEN, P. V. et WRIGHT, J. D., éditeurs : *Handbook of Survey Research*, chapitre 9, pages 263–314. Emerald Group Publishing Limited, 2e édition. 75
- KUPISCH, T., BARTON, D., HAILER, K., STANGEN, I., LEIN, T. et van de WEIJER, J. (2014). Foreign accent in adult simultaneous bilinguals. *Heritage Language Journal*, 11(2):123–150. 61
- KVÅLSETH, T. O. (1985). Cautionary note about R2. *The American Statistician*, 39(4):279–285. 95
- LADD, D. R. (2008). *Intonational phonology*. Cambridge University Press. 37
- LAMBERT, M., CARROLL, M. et VON STUTTERHEIM, C. (2008). Acquisition en L2 des principes d'organisation de récits spécifiques aux langues. *Acquisition et interaction en langue étrangère*, 26:5–10. 23, 78
- LAMBRECHT, K. (1994). *Information structure and sentence form : Topic, focus, and the mental representations of discourse referents*. Cambridge University Press. 26, 27, 28, 29, 30, 31, 36, 57
- LAMBRECHT, K. (2001). Dislocation. In HASPELMATH, M., KÖNIG, E., OESTERREICHER, W. et RAIBLE, W., éditeurs : *Language typology and language universals : An international handbook*, volume 2, pages 1050–1078. Walter de Gruyter, Berlin, New York. 57
- LAMBRECHT, K. (2010). Constraints on subject-focus mapping in French and English : A contrastive analysis. In BREUL, C. et GÖBBEL, E., éditeurs : *Comparative and contrastive studies of information structure.*, volume 165 de *Linguistik Aktuell/Linguistics Today*, chapitre 4, pages 77–100. John Benjamins, Amsterdam. 59
- LAMIROY, B. et DE MULDER, W. (2011). Degrees of grammaticalization across languages. In NARROGK, H. et BERND, H., éditeurs : *The Oxford Handbook of Grammaticalization*, pages 302–317. Oxford University Press, Oxford, New York. 49
- LEMHÖFER, K. et BROERSMA, M. (2012). Introducing lexTALE : A quick and valid lexical test for advanced learners of English. *Behavior Research Methods*, 44(2):325–343. 76, 81, 82, 83, 231
- LERAY, E. (2009). Additive focus particles in bilingual language acquisition. In DUFTER, A. et JACOB, D., éditeurs : *Focus and background in Romance languages*, pages 205–238. John Benjamins, Amsterdam. 46, 143

- MARTIN, R. (1990). Pour une approche vériconditionnelle de l'adverbe "bien". *Langue française. Classification des adverbes*, (88):80–89. 52
- MAYER, M. (1969). *Frog, where are you?* Dial Press New York. 78
- MAYRING, P. (2015). *Qualitative Inhaltsanalyse. Grundlagen und Techniken*. Beltz (UTB), 12e édition. 203, 204
- MEIER, S. et THIERING, M. (2017). The encoding of motion events in football and cycling live text commentary : A corpus linguistic analysis. In HARTMANN, S., éditeur : *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association*, volume 5, pages 51–64. Walter De Gruyter. 199
- MOESCHLER, J. et DE SPENGLER, N. (1981). "quand même" : de la concession à la réfutation. *Cahiers de linguistique française*, 2:93–112. 52
- MOLNÁR, V. et WINKLER, S. (2010). Edges and gaps : Contrast at the interfaces. *Lingua*, 120(6):1392–1415. 29
- MOSEGAARD HANSEN, M.-B. (2005). From prepositional phrase to hesitation marker : The semantic and pragmatic evolution of French *enfin*. *Journal of historical pragmatics*, 6(1):37–68. 49, 50
- MUÑOZ, C. (2006). The effects of age on foreign language learning : The BAF project. In MUÑOZ, C., éditeur : *Age and the rate of foreign language learning*, chapitre 1, pages 1–40. Multilingual Matters, Bristol, Blue Ridge Summit. 10
- NATALE, S. (2013). Linkage in narratives : A comparison between monolingual speakers of French and Italian, and early and late French-Italian bilinguals. *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 51(2):151–169. 23, 80
- NATALE, S. (2018). *Informationsorganisation und makrostrukturelle Planung in Erzählungen : Italienisch und Französisch im Vergleich unter Berücksichtigung bilingualer SprecherInnen*, volume 566 de *Tübinger Beiträge zur Linguistik*. Narr Francke Attempto Verlag. 78
- NØLKE, H. (1983). *Les adverbes paradigmatissants : fonction et analyse*, volume 23 de *Revue romane*. Akademisk Forlag, Copenhagen. 35, 40, 41, 42, 43, 49
- NØLKE, H. (2016). The paradigmatic adverbials reexamined after 35 years. In VIKNER, S., JØRGENSEN, H. et van GELDERN, E., éditeurs : *Let us have articles betwixt us : Papers in Historical and Comparative Linguistics in Honour of Johanna L. Wood*, pages 379–395. Aarhus University. 29, 35

- NORRIS, J. et ORTEGA, L. (2003). Defining and measuring SLA. In DOUGHTY, C. J. et LONG, M. H., éditeurs : *The handbook of second language acquisition*, chapitre 21, pages 716–761. Wiley Online Library. 9, 10
- OFS (2020). Office fédérale de la statistique suisse. Langues. 103
- ORTEGA, L. (2013). SLA for the 21st century : Disciplinary progress, transdisciplinary relevance, and the bi/multilingual turn. *Language learning*, 63:1–24. 10, 11, 13
- OSBORNE, J. W. (2015). A practical guide to testing assumptions and cleaning data for logistic regression. In OSBORNE, J., éditeur : *Best practices in logistic regression*, volume 55, pages 84–130. SAGE, London. 91, 92, 93
- PAVLENKO, A. et JARVIS, S. (2002). Bidirectional transfer. *Applied linguistics*, 23(2): 190–214. 12, 17
- PERDUE, C. (1993). *Adult Language Acquisition. The Results : Cross-Linguistic Perspectives*, volume 2. Cambridge University Press. 10
- PERDUE, C., BENAZZO, S. et GIULIANO, P. (2002). When finiteness gets marked : the relation between morphosyntactic development and use of scopal items in adult language acquisition. *Linguistics*, 40(4):849–890. 42, 45
- PERDUE, C. et KLEIN, W. (1992). *Utterance structure : Developing grammars again*. Benjamins. 10
- PLATT, J. R. (1964). Strong inference. *Science*, 146(3642):347–353. 68
- POARCH, G. J., VANHOVE, J. et BERTHELE, R. (2019). The effect of bidialectalism on executive function. *International Journal of Bilingualism*, 23(2):612–628. 15
- RÄDIKER, S. et KUCKARTZ, U. (2019). *Analyse qualitativer Daten mit MAXQDA : Text, Audio, and Video*. Springer Fachmedien, Wiesbaden. 203, 204
- RASIER, L. et HILIGSMANN, P. (2007). Prosodic transfer from L1 to L2. Theoretical and methodological issues. *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 28(2007):41–66. 37
- REICHLE, R. V. (2014). Cleft type and focus structure processing in French. *Language, Cognition and Neuroscience*, 29(1):107–124. 59, 60, 63
- REIS, M. et ROSENGREN, I. (1997). A modular approach to the grammar of additive particles : The case of German *auch*. *Journal of Semantics*, 14(3):237–309. 26, 31, 35, 40, 41, 42, 49, 59

- RIEGEL, M., PELLAT, J.-C. et RIOUL, R. (1994). *Grammaire méthodique du français*. Presses universitaires de France, Paris. 31
- RIEGEL, M., PELLAT, J.-C. et RIOUL, R. (2009). *Grammaire méthodique du français*. Presses Universitaires de France, Paris, 4e édition. 57
- RINAS, K. (2006). *Die Abtönungspartikeln „doch“ und „ja“*. *Semantik, Idiomatisierung, Kombinationen, tschechische Äquivalente*. Europäische Hochschulschriften XXI, 302. Lang, Frankfurt a.M. 35, 52
- RINGBOM, H. et JARVIS, S. (2009). The importance of cross-linguistic similarity in foreign language learning. In LONG, M. H. et DOUGHTY, C. J., éditeurs : *The handbook of language teaching*, volume 106 de *Blackwell handbooks in linguistics*, chapitre 7, page 118. Wiley-Blackwell. 17, 18, 19, 58, 143
- SANTIAGO, F. (2019). Théorie, recherche et didactique de la prosodie et de l'intonation en L2 : nouvelles perspectives. *Recherches en didactique des langues et des cultures. Les cahiers de l'Acedle*, 16(1). 37, 193
- SCHAD, D. J., VASISHTH, S., HOHENSTEIN, S. et KLIEGL, R. (2020). How to capitalize on a priori contrasts in linear (mixed) models : A tutorial. *Journal of Memory and Language*, 110. 94
- SCHECKER, M. (2013). Einführung in den Gegenstandsbereich "Informationsstrukturen". In ADAM, S., éditeur : *«Informationsstrukturen» im gesteuerten Spracherwerb*, pages 7–13. Peter Lang, Bern. 240
- SCHIMKE, S. (2020). Die Interpretation von Online- und Offlinedaten in der Sprachwissenschaft (plenary talk). In *IRG Symposium : From data to knowledge in the language sciences*, Fribourg. Informal Research Group. 239
- SCHIMKE, S., VERHAGEN, J. et TURCO, G. (2012). The different role of additive and negative particles in the development of finiteness in early adult L2 German and L2 Dutch. *Comparative Perspectives on Language Acquisition : A Tribute to Clive Perdue*, 61:73. 42
- SCHMERSE, D., LIEVEN, E. et TOMASELLO, M. (2013). Discourse particles and belief reasoning : the case of German *doch*. *Journal of semantics*, pages 1–19. 35, 50, 51
- SCHMIDLIN, R. (2000). Erzählenlernen in der deutschschweizer Diglossie. In *Vom Umgang mit sprachlicher Variation Soziolinguistik, Dialektologie, Methoden und Wissenschaftsgeschichte : Festschrift für Heinrich Löffler zum 60. Geburtstag*, pages 211–226. Häcki Buhofer, Annelies. 76, 78

- SCHOONJANS, S. (2014). Oui, il y a des particules de démodulation en français. *CogniTextes. Revue de l'Association française de linguistique cognitive*, 11. 35, 44, 52
- SCHWARZSCHILD, R. (1999). Givenness, avoidf and other constraints on the placement of accent. *Natural language semantics*, 7(2):141–177. 27
- SHENG, L., LU, Y. et GOLLAN, T. H. (2014). Assessing language dominance in Mandarin-English bilinguals : Convergence and divergence between subjective and objective measures. *Bilingualism*, 17(2):364. 14
- SIMMONS, J. P., NELSON, L. D. et SIMONSOHN, U. (2011). False-positive psychology : Undisclosed flexibility in data collection and analysis allows presenting anything as significant. *Psychological science*, 22(11):1359–1366. 73, 96
- SLOBIN, D. I. (1996). From "thought and language" to "thinking for speaking". *Re-thinking linguistic relativity*, pages 70–96. 21, 22
- SOLÍS-BARROSO, C. et STEFANICH, S. (2019). Measuring language dominance in early Spanish/English bilinguals. *Language*, 3(3). 16
- SONG, S. (2017). Modeling information structure in a cross-linguistic perspective. volume 1 de *Topics at the Grammar-Discourse Interface*. Language Science Press, Berlin. 29
- STARK, E. (2014). Frequency, form and function of cleft constructions in the Swiss SMS Corpus. *Frequency, Form and Function of cleft constructions*, pages 325–344. 36
- STELLMACH, T. (1997). *Quest*. 78
- STÖPPER, R. (2015). La structure informationnelle de la phrase clivée en français et ses équivalents en allemand. Travail de master. 36, 37, 57
- STUDLER, R. (2017a). Cognitive cultural models at work : The case of German-speaking Switzerland. In HARTMANN, S., éditeur : *Yearbook of the German Cognitive Linguistics Association*, volume 5, pages 101–114. Walter De Gruyter. 76
- STUDLER, R. (2017b). Diglossia and bilingualism : High German in German-speaking Switzerland from a folk linguistic perspective. *Revue transatlantique d'études suisses*, 6(7):39–57. 76
- TABOREK, J. (2012). The language of sport : Some remarks on the language of football. In LANKIEWICZ, H. et WĄSIKIEWICZ-FIRLEJ, E., éditeurs : *Informed teaching—premises of modern foreign language pedagogy*, pages 239–255. Państwowa Wyższa Szkoła Zawodowa, Pila. 199

- THIERRY, G. et WU, Y. J. (2007). Brain potentials reveal unconscious translation during foreign-language comprehension. *Proceedings of the National Academy of Sciences of the United States of America*, 104(30):12530–12535. 16
- THÖRLE, B. (2020). « et le chien aussi i' regarde » particule additive *aussi* et structure informationnelle en français L2. *Language, Interaction and Acquisition*, 11(2):298–324. 35, 44, 45, 46, 57, 143, 237
- TOMITA, N. (2013). Strategies for linking information by German and Japanese native speakers and by German learners of Japanese. *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 51(2):117–149. 22, 23
- TREFFERS-DALLER, J. (2016). Language dominance : The construct, its measurement, and operationalization. In SILVA-CORVALAN, C. et TREFFERS-DALLER, J., éditeurs : *Language dominance in bilinguals : Issues of measurement and operationalization*, chapitre 12, pages 235–265. Cambridge University Press Cambridge, UK. 14, 15, 16
- TREFFERS-DALLER, J. et KORYBSKI, T. (2016). Using lexical diversity measures to operationalise language dominance in bilinguals. In SILVA-CORVALÁN, C. et TREFFERS-DALLER, J., éditeurs : *Language Dominance in Bilinguals : Issues of Measurement and Operationalization*, pages 106–133. Cambridge University Press, UK. 14
- TREFFERS-DALLER, J. et SILVA-CORVALÁN, C., éditeurs (2016). *Language dominance in bilinguals : Issues of measurement and operationalization*. Cambridge University Press, UK. 13
- TURCO, G. (2014). *Contrasting opposite polarity in Germanic and Romance languages : Verum focus and affirmative particles in native speakers and advanced L2 learners*. Thèse de doctorat, Radboud Universiteit Nijmegen. 29, 50, 51, 89
- TURCO, G., BRAUN, B. et DIMROTH, C. (2014). When contrasting polarity, the Dutch use particles, Germans intonation. *Journal of Pragmatics*, 62:94–106. 37, 50, 51, 88
- TURCO, G., DIMROTH, C. et BRAUN, B. (2013). Intonational means to mark verum focus in German and French. *Language and Speech*, 56(4):461–491. 37, 38, 50, 51
- TURCO, G., DIMROTH, C. et BRAUN, B. (2015). Prosodic and lexical marking of contrast in L2 Italian. *Second Language Research*, 31(4):465–491. 37, 38
- TYLER, A. (1992). Discourse structure and the perception of incoherence in international teaching assistants' spoken discourse. *Tesol Quarterly*, 26(4):713–729. 61

- UDRY, I. (2016). „finalment il se lance et saute... auso ä isch gùmpet“ Diskursstrukturierung bei Deutschschweizern und Romands am Beispiel des Kurzfilms „The Finite Story“. Travail de séminaire. 80
- VANHOVE, J. (2014). *Receptive multilingualism across the lifespan*. Thèse de doctorat, Université de Fribourg, Suisse. 92, 95
- VANHOVE, J. (2015a). Logistic mixed-effects models for investigating crosslinguistic influence [statistics tutorial]. In *Doctoral Workshop, Institute of Multilingualism*, Université de Fribourg. 91, 92, 93
- VANHOVE, J. (2015b). Why i don't like standardised effect sizes. <https://janhove.github.io/reporting/2015/02/05/standardised-vs-unstandardised-es> (consulté le 25.02.2021). 95
- VANHOVE, J. (2017a). Increasing power and precision using covariates. <http://janhove.github.io/analysis/2017/10/24/increasing-power-precision> (consulté le 10.01.2021). 94
- VANHOVE, J. (2017b). Which predictor is most important? predictive utility vs. construct importance. <https://janhove.github.io/analysis/2017/02/15/which-variable-is-more-important> (consulté le 16.01.20). 81
- VANHOVE, J. (2018). Consider generalisability. <https://janhove.github.io/design/2018/02/12/consider-generalisability> (consulté le 02.10.2020). 188
- VANHOVE, J. (2019). When labeling L2 users as nativelike or not, consider classification errors. *Second Language Research*, pages 1–16. 11
- VANHOVE, J. (2020). Tutorial : Obtaining directly interpretable regression coefficients by recoding categorical predictors. <https://janhove.github.io/analysis/2020/05/05/contrast-coding> (consulté le 20.06.2020). 94
- VELAND, R. (1998). Quand même et tout de même : concessivité, synonymie, évolution. *Revue romane*, 33:217–248. 52
- VENHUIZEN, N. J., BOS, J., HENDRIKS, P. et BROUWER, H. (2018). Discourse semantics with information structure. *Journal of Semantics*. 28
- VET, C. (1980). *Temps, aspects et adverbess de temps en français contemporain*, volume 154 de *Publications romanes et françaises*. Droz, Genève. 50

- VINAY, J.-P. et DARBELNET, J. (1958). *Comparative Stylistics of French and English. A Methodology for Translation*. John Benjamins, Amsterdam and Philadelphia. 62
- VON STUTTERHEIM, C. (2018). Kontrastive analyse 2020 : Neue horizonte. In WÖLLSTEIN, A., GALLMANN, P., HABERMANN, M. et KRIFKA, M., éditeurs : *Grammatiktheorie und Empirie in der germanistischen Linguistik*, chapitre 9, pages 281–308. Walter De Gruyter. 21, 22, 25, 32, 56, 193
- VON STUTTERHEIM, C., ANDERMANN, M., CARROLL, M., FLECKEN, M. et SCHMIEDTOVÁ, B. (2012). How grammaticized concepts shape event conceptualization in language production : Insights from linguistic analysis, eye tracking data, and memory performance. *Linguistics*, 50(4):833–867. 22
- VON STUTTERHEIM, C. et CARROLL, M. (2005). Subjektwahl und Topikkontinuität im Deutschen und Englischen. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 35(3):7–27. 10, 21, 22, 23, 32, 33, 193
- VON STUTTERHEIM, C. et CARROLL, M. (2007). Durch die Grammatik fokussiert. *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik*, 37(1):35–60. 22, 25, 33, 78, 85
- VON STUTTERHEIM, C., FLECKEN, M. et CARROLL, M. (2013). Introduction : Conceptualizing in a second language. *International Review of Applied Linguistics in Language Teaching*, 51(2):77–85. 18, 23
- VON STUTTERHEIM, C. et KLEIN, W. (2002). Quaestio and L-perspectivation. *Perspective and perspectivation in discourse*, 9:59. 3, 32, 33, 229
- WATOREK, M. (2008). L'étude de l'acquisition des particules de portée comme révélateur du travail de l'appropriation d'une L2 : quelles implications pour la didactiques des langues étrangères. *Acquisition et Interaction en Langue Etrangère*, (27):123–142. 41, 194
- WERLEN, I., BAUMGARTNER, J. et ROSENBERGER, L. (2011). *Sprachkompetenzen der erwachsenen Bevölkerung in der Schweiz*. Seismo Zürich. 11, 58, 76
- WESTFALL, J. et YARKONI, T. (2016). Statistically controlling for confounding constructs is harder than you think. *PloS one*, 11(3). 95
- WHORF, B. L. (1956). *Language, Thought and Reality, Selected Writings of Benjamin Lee Whorf*. Cambridge. 21
- WICHMANN, A. et CHANET, C. (2009). Discourse markers : a challenge for linguists and teachers. *Nouveaux cahiers de linguistique française*, 29:23–40. 193, 199

- YARKONI, T. (2019). The generalizability crisis. *PsyArXiv*. 93, 94, 95
- ZEEVAT, H. et KARAGJOSOVA, E. (2009). History and grammaticalisation of "doch"/"toch". *ZAS papers in linguistics*, 51:135–152. 51, 52
- ZIMMERMANN, M. (2012). Discours particles. In MAIENBORN, C., von HEUSINGER, K. et PORTNER, P., éditeurs : *Semantics : An international handbook of natural language meaning*, volume 2 de *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft / Handbooks of Linguistics and Communication Science (HSK)*, 2.33, chapitre 76, pages 2012–2038. Walter De Gruyter Mouton, Berlin, Boston. 1, 35, 44, 51, 52
- ZUFFEREY, S. (2016). Discourse connectives across languages : factors influencing their explicit or implicit translation. *Languages in Contrast*, 16(2):264–279. 32, 62

A

Annexes en ligne

La plupart des annexes se trouvent en ligne sur <https://doi.org/10.17605/OSF.IO/4UEHZ>.
Voici quelques précisions

— **Étude 1 : productions narratives**

- **Analyses descriptives et statistiques dans R** : Ce dossier contient une version html de chaque script d'analyse. Ces scripts sont organisés en sous-dossiers selon la section du chapitre 6 *Résultats* à laquelle ils appartiennent. Les scripts contenant le mot *info* se réfèrent aux analyses de niveau 1 (quelle information est marquée? Par exemple : la relation additive ou la similarité de la situation?). Les scripts contenant le mot *add* ou *pol* se réfèrent aux analyses de niveau 2 (utilisation particulière de certains marqueurs. Par exemple : intégration syntaxique de la particule additive). Ce dossier contient également le script R utilisé pour préparer nos données et les mettre à jour.
- **Collecte des données** : Ce dossier contient les annexes relatives à la recherche de participants et aux différents instruments de recherche.
- **Transcriptions et annotations** : Ce dossier contient les annexes relatives au traitement des productions narratives ainsi qu'à l'organisation des différentes séquences vidéo du stimulus dans le document d'annotation.
- **Étude 2 : perception des différents styles discursif**. Ce dossier contient différentes captures d'écran des analyses effectuées dans MAXQDA ainsi que les paraphrases des enregistrements de chaque participant.

Ce travail n'étant pas publié, il s'agit d'une version *view only* avec des accès limités. Ainsi, il peut être nécessaire de télécharger les documents pour y avoir accès. Si quelque chose ne fonctionne pas sur la plateforme ou si des informations supplémentaires non disponibles dans ces annexes sont nécessitées, merci de me contacter à audrey.bonvin2@unifr.ch

B

Annexe étude 1 : enrichissements du prédicat

Définition Nous comptons dans cette catégorie toute indication d'un changement au niveau de l'action qui consiste à modifier lexicalement le prédicat et qui présuppose que le protagoniste avait une option différente dans un contexte précédent et/ou une raison de ne pas effectuer cette action (cf. sections 3.4.2.3 et 5.4).

Contrôle des annotations - Nous avons répertoriés 216 énoncés avec un enrichissement du prédicat dans les récits suisses. Puisque cette catégorie est relativement ouverte, nous avons contrôlé nos annotations pour vérifier la fiabilité de notre propre analyse. Pour ce faire, nous avons relu environ 15% des données annotées, soit 32 énoncés sélectionnés aléatoirement (avec la fonction RAND() dans Excel).

Pour chaque séquence, nous nous posons les questions de savoir si l'énoncé suggère que :

- a) le protagoniste avait une alternative opposée dans une situation précédente (p.ex. ne pas sauter) ;
- b) que le protagoniste a une raison contextuelle de ne pas réaliser cette action ?

Comme les arguments qui précèdent les actions décrites se ressemblent souvent. Nous avons raccourci arbitrairement certaines séquences, pour alléger le document.

1. [...] der entscheidet de z'springe und de springt er und landet sicher unne
2. [...] celui-ci n'hésite pas et saute par la fenêtre
3. [...] dä entscheidet sich z'gumpe und landet sicher uf dr matte
4. u dr herr blau eh dr herr grünen het itz a kä wau meh es brennt i [//] o scho i dr wohnig het o scho [//] isch o gumpet ja, wau = Wahl, choix.
5. wo de herr grünen merkt dass i sim huus o scho [//] i sir wonig o scho flamme sin grad churz hinder sim rücke nümmt er alla muet zäme u gumped ai uf ds sprungtuech [...], gumped = springt, saute.

-
6. so heintsch sus mim herr blau probiert im obru stock und dem isch zfir bereits im zimmer gsi dem isch nit annersch giblibu als los zspringu und so ischt är embri ufz sprungtüech und glandut
7. mais puis il se décide quand même de laisser la maison
8. ET décide de sauter enfin
9. et finalement après avoir négocié # il décide aussi de sauter
10. cette fois-ci, il réussit il y a quelqu'un qui décroch
11. alors là finalement il s'est décidé à sauter monsieur rouge et puis heu il a l'air d'être arrivé sans encombre par terre quoi [...]
12. le feu se propage à grande vitesse et arrive d_ [//] également à l'appartement de monsieur vert ce qui lui donne le courage de sauter
13. tout de même, il se décide et saute # tout va bien
14. [...]und dä entscheidet sich jitz [//] jitz springi und er springt i das tuech abe [...]
15. itz isch doch dr herr blau het sich entschiede itz ab eh zgumpe [...]
16. schlussändlech trout er sich gliich usem fänster use z'gumpe und wird au ufgfange
17. les pompiers l'encouragent # et finalement arrivent à persuader monsieur rouge À sauter. Il saute et est sain et sauf comme les deux autres
18. [...] und drum heter gar ke andri wahl als abezgumpe und er gumped aben und isch grettet
19. aber är merkt as chunnt ging wermer hinder ihm ging hisser das für chunnt ging nöcher u drum nimmt er ala muet zäme u gumped uf ds sprungtuech usum PFEISCHTER
20. dr herr blau gseht dass ds fir itz scho i schim apartement isch und drum däikt er sich okay ich spring usem feister und er trout sich und springt als erschtä
21. es klappet mit de füürwehr der füürwehrmaa nimmt stelifon ab
22. [...] und drum dankt er nöd fescht drüber und GUMPET usem fänster und wird vo dr fürwehr ufgfange und staht uf und lauft wegg mit em füürwehrmaa
23. [...] und de gits natürlich käi zögere meh und er springt gad diräkt in d'blache ine und sis läbe isch grettet
24. [...] donc il n'a plus le choix il saute
25. MAIS il se décide quand même à sauter finalement
26. mais quand celui-ci voit que le feu est dans sa chambre # il oublie son vertige et SAUTE # dans le tapis des pompiers
27. itz hett's o dr herr rot gschafft # u isch O heil abe cho
28. finalement les pompiers réussissent A le convaincre et il saute également par la fenêtre
29. [...] il prend son courage à deux mains, sort de [//] à la fenêtre et saute sur le drap
30. [...] da het dr herr blau nid lang überleht u isch gumpet

31. [...] *monsieur VERT, ayant le feu dans son appartement, décide de sauter*
32. [...] *ça lui a fait heu [//] ça lui a donné du couRAGE pour sauter alors il a aussi bien réussi*

Nous constatons que toutes les séquences relues correspondent bien à la catégorie des enrichissements du prédicat telles que nous l'avons définie.

C

Annexe étude 2 : textes à évaluer et instructions

Les instructions pour chaque genre de texte ont été distribuées au participant avant la découverte de chaque genre. Les marqueurs sont mis en évidence dans les textes à évaluer ci-dessous, mais ne l'étaient pas dans les versions des textes distribués aux participants.

C.1 Instructions pour les participants

Instructions générales - commentaire de football : Vous allez être confronté à deux versions d'une partie des commentaires d'un match de foot. Pour un sketch, nous avons besoin de sélectionner une de ces deux versions. En tant que locuteur natif du français, nous avons besoin de votre aide pour choisir laquelle des versions garder, probablement celle qui sonne le plus naturel pour vous. Pour avoir une idée plus claire de ces commentaires, un acteur les a réenregistrés.

Pour vous aider, les transcriptions sont mises à disposition. Après l'écoute des deux versions, ça sera à vous de décider quelle version vous garderiez tout en pensant à haute voix.

Instructions générales - article radio : Vous allez entendre deux versions d'un article de nouvelles qui ont été rédigées par une stagiaire pour la radio. En tant que locuteur natif du français, nous avons besoin de votre aide pour l'aider à choisir la version la plus adéquate, probablement celle qui sonne le plus naturel pour vous. Pour vous aider, les transcriptions sont mises à disposition. Après l'écoute, ça sera à vous de décider quelle version vous garderiez tout en pensant à haute voix.

Instructions pour la pensée à haute voix

Le but de cette étude est de comprendre comment les personnes évaluent la façon dont ces commentaires sont construits et quels sont leurs critères. La meilleure manière de découvrir cela est de leur demander de penser à haute voix en même temps qu'ils évaluent ces textes. Quand vous pensez à haute voix, l'objectif est de verbaliser le plus possible ce que vous pensez. À peu près tout ce que vous direz nous sera utile à la compréhension de la façon dont vous procédez. Nous savons que vous ne pourrez pas tout verbaliser mais l'idée est de nous donner le meilleur compte-rendu de votre réflexion ; il faudrait alors parler tout au long de la tâche.

N'essayez pas de planifier ce que vous allez dire. Nous n'avons pas besoin d'avoir un discours structuré, le plus important pour nous d'obtenir une vision précise de vos pensées, même d'une partie de celles-ci. Idéalement, vous devriez essayer de dire directement ce qu'il vous passe par la tête sans trop vous demander comment ça va « sortir ». En effet, le plus important est de juger ces textes au mieux sans trop vous soucier de la façon dont vous verbaliserez ce que vous faites. Ne vous mettez pas de pression dans la résolution de la tâche ; il n'y a pas de bonne ou mauvaise réponse.

C.2 Commentaire de football, style allemand

Explications pour les transcriptions :

- Le nom des joueurs de l'équipe Sion avaient été imprimés en vert dans le document pour les participants.
- Le nom des joueurs de l'équipe Bâle avaient été imprimés en violet dans le document pour les participants.
- # : petite pause
- _ : interruption

Maxime (présentateur) : Dehors # Zock # Kévin Constant s'approche, Xhaka **aussi**. Passe à Constant, Xhaka tente un tackle, mais Constant a bel et **bien** contrôlé le ballon. Akanji s'approche sérieusement. Ah là là le dribble ! Et si ! But !

Greg (présentateur) : Et but ! Bien vu Maxime ! But de Constant. Il ouvre le score. On a senti qu'il pouvait s'imposer. Pas très académique son style, mais c'était **bien** beau # ce qu'il a fait # avec cette talonnade de derrière le pied d'appui alors qu'il était dans un face à face avec l'adversaire.

Maxime (présentateur) : Juste ce qu'il faut. Et ça repart # Steffen sur le ballon ! Il fait **aussi** une talonnade ! Catastrophe ! Bâle marque **aussi** ! C'est l'égalisation. Quel coup du sort, quel hasard ! Quel match exceptionnel ce soir, quelle intensité !

Greg (présentateur) : Tauland Xhaka à Elyounoussi qui ne rattrape pas, Steffen rate

aussi ah là là _ mais Constant **si** ! Mais qu'est-ce qu'on vit ce soir à Bâle !

Constant a glissé en tirant cette passe qui parvient **bien** à Nicolas Lüchinger qui glisse **aussi** mais **si** # il l'**A** recentré # de justesse # Heu Akanji. # Ça part très très haut et très très loin. # Ricardo qui n'est

Maxime (présentateur) : attention aie aie aie attaqué ! Par Steffen à contre-pied ! Le ballon repart. Oh oh oh ! Kévin Constant, **encore**, pour le 2 à 1 ! Il est dans une forme exceptionnelle ! Il tire et Sion a pris l'avantage pour **une deuxième fois** dans ce match.

Omar Gaber entre pour l'équipe de Bâle, Dimitri Oberlin **aussi**. Ils vont peut-être faire la différence maintenant. Gaber qui a été transféré pour le début de cette saison.

Greg (présentateur) : Oberlin est **aussi** nouveau à Bâle. #

Ricardo # Zverotic # **aussi** précieux dans ce jeu de défense # Akanji qui reprend ce ballon.

Zverotic # Kukeli # **Encore** un centre de Kukeli pour Zoc qui passe à l'attaque et c'est **bien** le Goal ! Goal ! Incroyable tout le monde ! 3 à 1 pour Sion après une heure de jeu, 59e minute.

C.3 Commentaire de football, style français

Maxime (présentateur) : Dehors # Zock # Kévin Constant s'approche, **de même que** Xhaka. Et c'est à **Constant** qu'il passe le ballon, Xhaka tente un tacle, mais Constant **arrive à contrôler** le ballon. Akanji, **par contre**, il s'approche sérieusement. Ah là là le dribble ! Allez ! But !

Greg (présentateur) : Et but ! Bien vu Maxime ! But de Constant. **C'est lui qui** ouvre le score. On a senti qu'il pouvait s'imposer. Pas très académique son style, mais il a fait quelque chose de très beau # avec cette talonnade de derrière le pied d'appui qu'il était dans un face à face avec l'adversaire.

Maxime (présentateur) : Juste ce qu'il faut. Et ça repart. # Steffen sur le ballon ! **Pareil** dans l'autre sens ! Catastrophe ! Quasiment le **même** but ! C'est l'égalisation. Quel coup du sort, quel hasard ! Quel match exceptionnel ce soir, quelle intensité !

Greg (présentateur) : Tauland Xhaka à Elyounoussi qui ne rattrape pas, Steffen **non plus** ah là là _ mais Constant, **lui**, il reprend le ballon ! Mais qu'est-ce qu'on vit ce soir ici à Bâle !

Constant a glissé en tirant cette passe qui parvient **finale**ment à Nicolas Lüchinger. **Ce dernier** glisse **à son tour**, mais il **arrive à le recentrer** de justesse # Heu Akanji # Ça part très très haut et très très loin. # Ricardo qui n'est Maxime (présentateur) : attention aie aie aie attaqué ! Par Seffen à contre-pied ! Le ballon repart. Oh oh oh !

Kévin Constant pour le 2 à 1, **toujours lui!** Il est dans une forme exceptionnelle! **Celui-ci** a **finale**ment permis à Sion de **reprendre** l'avantage.

Omar Gaber **ainsi que** Dimitri Oberlin entre pour l'équipe de Bâle, ils vont peut-être faire la différence maintenant. Gaber qui a été transféré pour le début de cette saison.

Greg (présentateur) : Oberlin est **lui aussi** nouveau à Bâle.

Ricardo # Zverotic # également précieux dans ce jeu de défense # Et c'est Ankanji qui reprend ce ballon. # Zverotic # Kukeli # **Nouveau** centre de Kukeli **cette fois** c'est pour Zoc à l'attaque et il **réussit à** marquer! Goal! Incroyable tout le monde! 3 à 1 pour Sion après une heure de jeu, 59e minute.

C.4 Nouvelle radio, style allemand

Plusieurs vacanciers ont **bien** été emportés par une avalanche sur une piste de ski en Suisse cet après-midi du 19 février. Un patrouilleur qui s'assurait de la sécurité du domaine skiable au moment des faits a **aussi** été emporté.

L'accès à la coulée par les sauveteurs a été particulièrement difficile. Après quelques dizaines de minutes, trois femmes blessées ont **bien** été extraites de la coulée. Elles étaient **encore** inconscientes lors de leur transfert en ambulance. Mais le personnel médical a **quand même** pu les réanimer à temps. Les trois femmes ne sont plus en danger.

Plus tard dans l'après-midi, un homme a **aussi** pu être extrait de la coulée. Les médecins gardent espoir, mais il **EST** en danger.

Pour l'instant, **seul** le patrouilleur n'a pas survécu. Sur les pistes, on recherche **encore** une dizaine de personnes ensevelies. Quelques chamois ont **aussi** été pris dans la coulée.

C.5 Nouvelle radio, style français

Ce sont plusieurs vacanciers qui ont été emportés par une avalanche sur une piste de ski en Suisse cet après-midi du 19 février. Un patrouilleur, qui **lui**, s'assurait de la sécurité du domaine skiable au moment des faits, a subi le **même** sort.

L'accès à la coulée par les sauveteurs a été particulièrement difficile. Après quelques dizaines de minutes, les sauveteurs **ont enfin réussi à** extraire trois femmes blessées. Elles étaient **toujours** inconscientes lors de leur transfert en ambulance. Mais le personnel médical **a fini par** à les réanimer. Les trois femmes ne sont plus en danger.

Plus tard dans l'après-midi, un homme a pu être extrait **à son tour**. Les médecins gardent espoir, mais **celui-ci** n'est pas hors de danger.

Le patrouilleur, **par contre**, n'a pas survécu.

Sur les pistes, on recherche **toujours** une dizaine de personnes ensevelies. Quelques chamois ont **eux aussi** été pris dans la coulée.

